

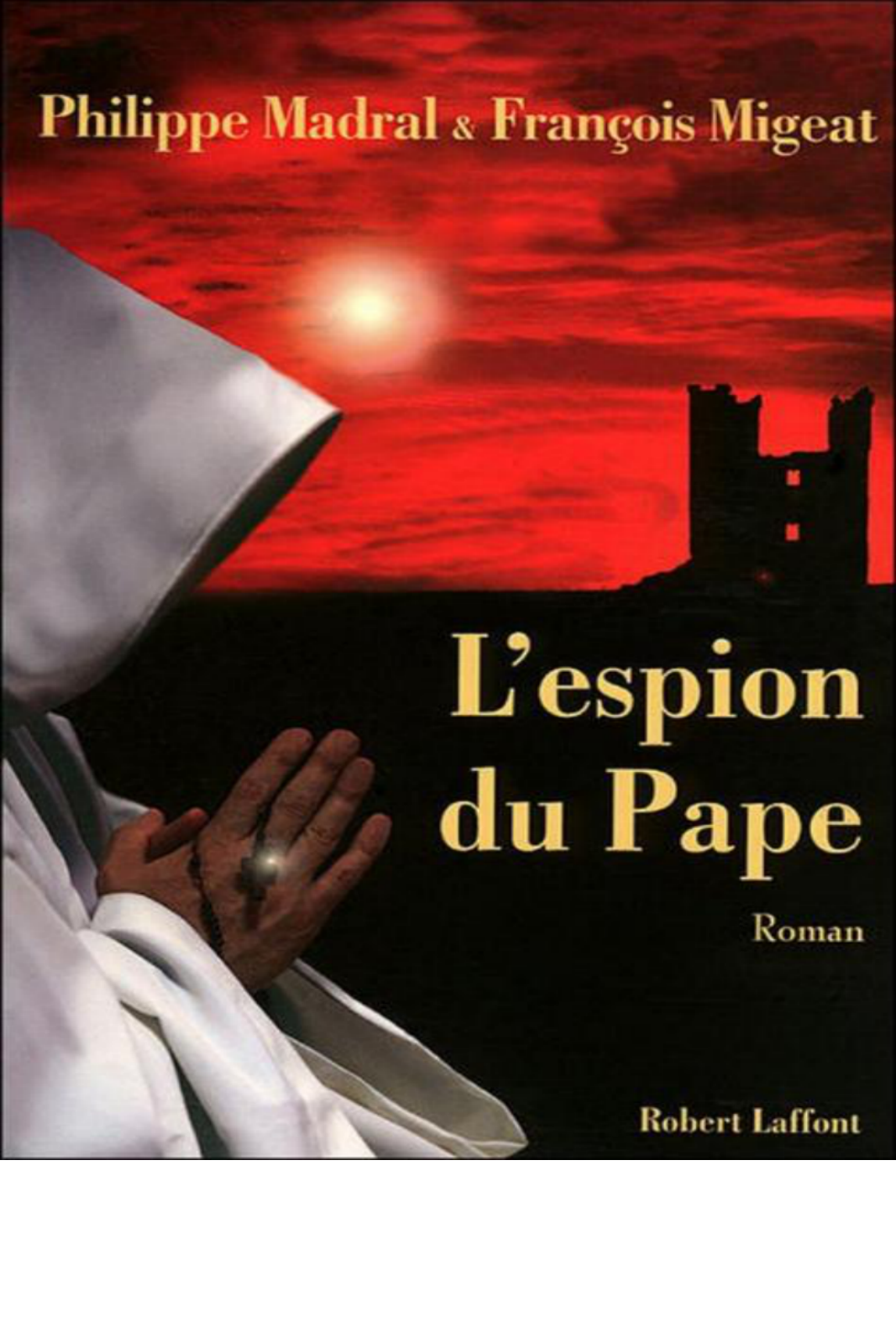
L'espion du Pape

**Madral, Philippe
Migeat, François**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Philippe Madral & François Migeat



L'espion du Pape

Roman

Robert Laffont

DES MÊMES AUTEURS

Chez le même éditeur

Et ton nom sera Vercingétorix, 2006

Chez d'autres éditeurs

de Philippe Madral

Romans

Guy de Maupassant, Hachette-Littérature
Johann Gelder, faussaire de génie, Ramsay
Tendres Condoléances, Presses de la Renaissance
L'Odyssée du crocodile, Presses de la Renaissance
Le Coeur à l'explose, Calmann-Lévy

Théâtre

Le Théâtre hors les murs, Le Seuil
Finallyment quoi, Actes Sud Papiers
Moi c'est l'autre, Actes Sud Papiers
L'infini est en haut des marches, Actes Sud Papiers
Le Chevalier au pilon flamboyant, Stock
Anecdotes provinciales, L'Avant-Scène Théâtre
Effets de nuit, Actes Sud Papiers

De François Migeat

BD Romans

Le Sang du Flamboyant, Casterman
La Mort rouge, Dargaud
Les Ombres du fleuve, Vents d'Ouest
La Fièvre de l'or, Vents d'Ouest
Voyage vers l'Ailleurs : *Arthur Rimbaud*, Cahiers Vents d'Ouest

Romans

Bourlingages, Presses de la Cité

PHILIPPE MADRAL
FRANÇOIS MIGEAT

L'ESPION DU PAPE

roman



ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2009

EAN 978-2-221-12234-1

« Tant et si bien tisse l'araignée sa toile que toute mouche s'y prend », telle est la devise de notre héros, Francesco Stranieri, chef des services secrets d'Innocent III, l'un des plus célèbres et des plus puissants papes que l'histoire de la chrétienté ait connus, le premier à s'être fixé pour mission de soumettre à l'autorité de Rome tous les royaumes d'Europe.

Être l'espion numéro un d'un tel homme implique de solides qualités intellectuelles et physiques et expose celui qui tient ce rôle aux pires dangers. Car l'époque est rude, intolérante et belliqueuse, même si la fin du XII^e siècle bouillonne en progrès humanistes : fondation d'universités, construction des cathédrales, orfèvrerie, enluminures, premières calculettes, bécicles, nouveaux instruments de musique, « mystères » théâtraux.

Francesco raffole des missions secrètes les plus difficiles et les plus risquées et ne craint ni les joutes verbales ni les affrontements musclés. Aussi va-t-il être comblé lorsque Innocent III lui confie en 1207 celle de partir en Languedoc où une nouvelle hérésie se développe sous le nom d'albigéisme. On appelle aussi ses adeptes les cathares, et le mouvement ne cesse de gagner du terrain, bravant l'autorité de l'Église romaine et tournant en dérision tous ses dogmes.

Innocent III sent qu'il ne pourra tolérer encore longtemps ce risque d'un schisme. Le danger est-il vraiment tel qu'il doive

bientôt lancer une croisade pour arrêter la contagion qui affecte déjà toute la Provence et les provinces du nord de l'Italie ? C'est la question à laquelle il charge son agent secret de répondre, en lui demandant de tout faire pour retarder autant qu'il le pourra la menace de guerre.

1.

Lotario di Segni se montre de très mauvaise humeur devant son secrétaire, en ce matin frileux de la mi-mai 1207. Il ne reconnaît décidément plus son Latium natal, ni sa belle ville de Rome. Sous le vent glacé d'un printemps qui ne veut pas arriver, il parcourt les salles du palais du Latran ouvert à tous les courants d'air.

Par un temps plus clément, il aurait pu marcher ainsi, d'un pas pressé, du baptistère de la chapelle octogonale de Santa Rufina vers la place Saint-Jean, qu'il vient de faire planter d'arbustes, puis jusqu'à l'église Saint-Clément. En retournant sur ses pas, il aurait même poussé cette marche quotidienne, qui lui sert de gymnastique hygiénique, vers Sainte-Croix de Jérusalem, avant de revenir à son palais. Ou aller jusqu'à l'église circulaire de Santo Stefano Rotondo se recueillir devant la grande mosaïque des saints Primus et Felicianus. Rien ne lui est plus cher que cette oeuvre d'art qui commémore l'arrivée de leurs reliques dans la première église de la Ville éternelle.

— Maudits barbares de Normands, ils ont bien failli la détruire entièrement ! s'indigne-t-il chaque fois qu'il passe devant une fenêtre qui lui découvre ce lieu sacré où il se plaît tant.

Décidément, ce matin, le coeur n'y est pas.

Comme il marque un temps d'arrêt, son secrétaire l'interroge du regard. Lotario lui renvoie un regard furieux et un hochement de tête sans équivoque : non, il n'y aura pas de promenade aujourd'hui.

Ce mauvais temps exceptionnel attise son irritation. Mais, s'il tremble ou noue nerveusement ses doigts, ce n'est pas à cause du froid. À quarante-huit ans, de constitution solide, Sa Sainteté le pape Innocent III ne craint pas les extravagances du climat. Il a bien d'autres préoccupations. Les mauvaises nouvelles arrivées de France ce matin par l'un de ses légats l'ont prodigieusement agacé. D'énervement, au moment de se brosser les dents, avant de se rafraîchir l'haleine avec des grains de cumin, il avait renversé la poudre d'os de seiche dans la coquille nacrée que lui tendait son camériste. Un geste inhabituel pour lui qui, comme personne, sait se contenir en toute circonstance.

S'il frémit encore ainsi dans le vent, c'est plutôt de colère. Exactement de la même colère que celle qu'il avait éprouvée, trois ans plus tôt, quand l'un de ses émissaires était venu lui annoncer au lever du jour la prise de

Constantinople par les croisés.

Sautant du lit, il s'était écrié :

— Ils ont osé la mettre à sac ! Mais c'est un sacrilège, le plus grand depuis des siècles et pour des siècles encore !

Et, comme l'émissaire porteur d'une nouvelle aussi terrible gardait la tête baissée, il avait continué pour lui-même, tandis que ses serviteurs l'habillaient :

— Ces rapaces de Vénitiens ont pris prétexte de cette guerre sainte pour s'emparer de tous les ports et de tous les comptoirs commerciaux des Byzantins. Venise, maîtresse du Levant ! Voilà l'aboutissement de notre croisade : un monstrueux massacre ! Et toutes les richesses des Byzantins ou des Latins d'Orient passées entre leurs mains !

Plus tard, à la réflexion, réuni en conseil avec ses cardinaux, il avait fini par convenir que l'effondrement de Byzance avait aussi, malgré tout, ses bons côtés. La toute-puissance de Rome en était assurée pour longtemps. Mais fallait-il pour cela en arriver à un tel sacrilège ?

Il avait en tout cas tenu à faire savoir immédiatement au roi de France Philippe II – qui s'était fait surnommer « Auguste », mais pour qui se prenait-il, l'imbécile ! – et aux deux princes qui se disputaient l'empire d'Allemagne, qu'il se désolidarisait de leurs reîtres et de leurs soudards. Puis il avait prononcé plusieurs excommunications à l'encontre des plus compromis de leurs chefs pour marquer au moins sa réprobation de cette infamie et sauver l'honneur de l'Église. Est-ce qu'ils y avaient seulement songé, à l'honneur de l'Église, ces mécréants ? Encore heureux que les responsables de ce carnage n'aient pas laissé un Vénitien occuper le trône de Constantinople !

Ce grand malheur l'avait en tout cas convaincu de ne plus jamais tolérer qu'un nouveau schisme se développât au point d'ébranler l'Église de Rome. La puissance spirituelle de la chrétienté serait désormais tout entière et définitivement incarnée par sa personne, tout comme elle devrait retrouver la puissance temporelle qui lui avait été assurée par son illustre et lointain prédécesseur Grégoire VII. Tout était de la faute de ses successeurs, les Clément III, Alexandre III ou Célestin III, ces papes poltrons qui n'avaient pas hésité – honte à eux ! – à plier l'échine devant les ambitions des empereurs allemands. Innocent III tremble encore de fureur à la pensée de l'empereur Barberousse qui avait osé, quarante ans plus tôt, mettre la main sur les États pontificaux.

Depuis son accession au Saint-Siège en 1198, il a heureusement su reprendre les choses en main. La Toscane et la Lombardie lui ont fait allégeance, puis la marche d'Ancône et le duché de Spolète, et la Sicile aussi. Aujourd'hui, il aspire à soustraire complètement l'Italie à la domination impériale, et il est en train d'y parvenir. Que l'empereur ou un roi essaie de l'en empêcher, et il est prêt, comme Grégoire VII pour Henri IV d'Allemagne à Canossa, à recourir à la menace de l'excommunication.

Les puissants ne l'intimident plus. Il a réussi à leur faire admettre que leur intérêt – pour justifier leur pouvoir – est de tenir leur trône de Dieu, donc de son vicaire. Dans ces conditions, lui, le berger de Dieu, devient le plus puissant d'entre les puissants. Mais son ambition s'est encore accrue, au point de rêver désormais de l'hégémonie du Saint-Siège, d'établir l'*imperium mundi* imaginé par Constantin. Une tentative d'organisation, non seulement de l'Europe, mais de toute la chrétienté. Un rêve exaltant, digne de ce ^{xiii}e siècle commençant, dont il est sûr qu'il verra, portés par leur foi, les hommes accomplir des tâches surhumaines.

Mais voilà qu'à peine trois ans après l'anéantissement de l'Église d'Orient, une autre hérésie semble avoir pris racine, bien plus menaçante que n'importe quel conflit avec aucun prince. Sous les noms changeants d'albigéisme, de culte vaudois ou de catharisme, ses saints prédécesseurs l'ont laissé proliférer depuis quarante ans dans des régions dangereusement proches comme le Languedoc, la Provincia et, depuis quelque temps, jusqu'aux contrées du nord de l'Italie. Tout le Midi en est infesté, et aucune tentative pour la faire reculer n'a abouti, pas même la prédication de saint Bernard, ni celle des frères cisterciens Raynier et Guy. On n'en finira donc jamais avec l'esprit de malignité des hommes.

Dès son élection, il avait envisagé l'éventualité d'avoir à recourir à une croisade d'un genre nouveau, lancée par des chrétiens contre d'autres chrétiens. Une telle décision lui avait paru si lourde de conséquences qu'il avait voulu laisser encore une chance au mandat de deux de ses meilleurs légats, Pierre de Castelnau et frère Raoul. En les envoyant en Languedoc prêcher la contradiction aux hérétiques, il les avait chargés de convaincre les seigneurs féodaux de se mobiliser contre l'hérésie, et leur avait donné par lettre de mission « pouvoir plein et entier d'y détruire, d'y arracher, d'y planter tout ce qui sera nécessaire ».

Castelnau, en brillant stratège, avait d'abord réuni en une ligue les vassaux du comte de Toulouse Raymond VI, le plus puissant d'entre les nobles de cette région infestée, puis il avait invité celui-ci à se joindre à eux. Le coup était habile, car si le comte acceptait, il se trouvait porté par ses propres féaux contre les hérétiques ; et, s'il refusait, c'était comme s'il avouait sa connivence avec eux. Innocent III avait applaudi des deux mains à cette manœuvre si brillante.

Mais, à présent, il ronge son frein, en lisant et relisant le rouleau de parchemin qu'il vient de recevoir et dont il a communiqué le contenu au cardinal Luchino Ambrogiani, son chargé des relations avec les puissances étrangères. La réponse de Raymond VI est rédigée dans un latin parfait pour que son contenu passe mieux, et non dans cette horrible langue d'oc aux connotations sarrasines. Avec une assurance à toute épreuve, le comte, tout en témoignant son respect et sa fidélité au Très Saint Pontife évêque de Rome, n'en refuse pas moins catégoriquement de se joindre à la ligue fomentée par Castelnau pour mettre un terme à l'hérésie. L'aveu est patent, l'offense

cinglante.

Comment pourrait-il tolérer qu'un seigneur, même aussi puissant, refuse de se soumettre à son autorité, sans compromettre en même temps tout l'édifice qu'il a si patiemment construit depuis dix ans ?

L'escalade devient inévitable.

Revenu dans son bureau après sa promenade avortée, il retrouve Ambrogiani, pour faire le point avec lui sur la situation.

Il a une grande confiance dans les jugements de ce cardinal qu'il connaît et apprécie depuis plus de vingt ans, même si sa foi et sa piété sont pour le moins douteuses. Pourquoi faut-il d'ailleurs que les plus intelligents parmi ses conseillers soient souvent les plus impies ? Un signe de plus, sans doute, que le Tout-Puissant s'amuse à lui lancer pour lui rappeler que ses voies sont décidément impénétrables.

Ambrogiani, non seulement ne se montre pas surpris de la réaction du comte, mais se dit convaincu que l'homme tient au pape un double langage et qu'il protège en réalité ouvertement l'hérésie. Et, comme Innocent III lui demande sur quelles sources il s'appuie pour parvenir à une telle conclusion, Ambrogiani lui répond que des rapports lui sont faits régulièrement selon lesquels Raymond VI ne cesse de se plaindre, partout où il va, des exactions perpétrées par le clergé catholique contre les populations d'Occitanie.

— La diatribe que j'ai lancée contre les évêques du Midi n'a donc pas mis un terme aux agissements de ces prélats indignes ?

— Non, Très Saint-Père. Ils continuent de cumuler les bénéfices, d'absoudre le riche et de condamner le pauvre, de confier les sacerdoces à des prêtres indignes ou à des enfants illettrés. Certains passent même leur vie à la chasse, comme des séculiers. D'autres ruinent leurs abbayes, ou n'y font plus observer la règle monastique. Et beaucoup commettent des actes que, pour l'honneur du clergé, je préfère taire !

Innocent III reste un moment silencieux, puis murmure, les yeux clos, comme s'il demandait pardon au Seigneur pour ces fauteurs :

— On peut comprendre l'insolence des hérétiques et le mépris des seigneurs et du peuple pour le Dieu d'une telle Église.

— Sans compter que les représentants de ladite Église ont la main lourde pour prélever leurs dîmes. Cela rend d'autant plus scandaleux l'étalage qu'ils font de leur richesse et de leurs vices. À côté d'eux, les prédicateurs cathares ressemblent aux Apôtres des origines. Le peuple est frappé par leur ascétisme, leur dédain des biens de ce monde, leur abstinence, leur pauvreté affichée. Leur apostolat offre un contraste saisissant avec la vie déréglée et facile, l'ignorance de la majorité de nos curés, le faste et le dédain de nos clercs.

Les deux hommes s'absorbent dans leurs pensées. Innocent III finit par esquisser un geste d'agacement.

— D'un autre côté, Luchino, notre Église ne doit-elle pas paraître puissante, si elle veut régner ?

— Sans doute, mais pas au point de servir d'appât.

— Comment cela : d'appât ?

— J'ai idée que le comte Raymond VI, ainsi qu'un certain nombre de seigneurs de son entourage, font en sorte de soutenir et d'attiser la rébellion contre nous, de façon à pouvoir s'emparer de nos biens.

Et, comme le pape semble incrédule :

— L'attrait du pouvoir peut conduire les hommes à toutes les folies. Songe que cette richesse lui permettrait d'asseoir sa puissance sur l'ensemble de ses territoires, et de créer un nouveau royaume, entre celui de France et d'Aragon.

— Le chien ! murmure le Saint-Père. Il en est sûrement capable, puisque j'en ferais autant à sa place.

Innocent III observe son visage émacié dans le miroir que lui tend son secrétaire pour qu'il coiffe sa mitre avant de se rendre au Conseil qu'il a fait réunir d'urgence.

Il pense que l'âge et les soucis ont décidément bien creusé ses traits, depuis près de dix ans qu'il exerce sa charge. Ses lèvres sont plus pincées, son teint plus pâle. Du jeune pape de trente-sept ans qu'il était lorsqu'on l'a élu, il ne reconnaît guère que les yeux étirés en amande, et le même regard si vif qu'on le dit insoutenable pour ses adversaires.

Il éprouve au fond une certaine curiosité à voir se dessiner peu à peu sur ses traits son visage de vieil homme. Il se plaît même à deviner à travers lui le masque qu'il portera bientôt comme gisant, et qu'il ne pourra pas contempler. Rapidement, il rassemble ses cheveux courts derrière ses oreilles décollées et ajuste sa coiffe avant de s'adresser à son secrétaire.

— Vittorio, va me chercher mes habits de cérémonie. Et n'oublie pas de faire placer derrière le trône du Conseil l'aigle noir à damier couronné, le blason des Segni.

Resté seul avec Ambrogiani, il saisit sa crosse dorée et se lève, comme pour répéter un discours.

— J'ai la responsabilité du monde et de son avenir. Tu connais comme moi les périls qu'il encourt. Après le schisme byzantin, l'islamisme s'avance vers l'Europe. Il nous est donc impossible de tolérer en Occitanie une nouvelle Église dont la Rome serait Toulouse. *Pestilentia destabilis. Heretica pravitatis...*

— Bravo ! approuve Ambrogiani en applaudissant. C'est ainsi qu'il faut que tu parles à notre Conseil. Notre voix ne peut plus être celle de l'indulgence. Mais as-tu songé à d'autres alliés que le comte de Toulouse ?

Vittorio revient avec les habits de cérémonie et les présente à Innocent III, qui commence à les enfiler.

— Il faudrait une armée puissante. Au moins celle d'un prince. Je ne peux pas faire appel à l'Angleterre. Elle est passée entre les mains de Jean sans Terre ; c'est un homme vicieux et déloyal. L'Allemagne ? Elle se débat

toujours dans la querelle de la succession d'Henri VI. L'Espagne bataille contre les Maures. Je ne peux demander l'appui que du roi de France ou du roi d'Aragon. Malheureusement, mes rapports avec Philippe II ne sont pas des meilleurs, depuis que je lui ai refusé le divorce avec Ingeburge de Danemark.

Ambrogiani le coupe aussitôt :

— Si tu penses faire appel au roi d'Aragon, c'est exclu.

— Pourquoi donc ?

— Le roi de France se considère toujours comme un suzerain supérieur, au moins en principe. Tu ne peux donc en appeler au roi d'Aragon sans avoir l'air de lui lancer un défi, et tu as bien trop besoin de la France actuellement, dans tes affaires anglaises et allemandes, pour courir le moindre risque d'une nouvelle discorde avec lui.

Innocent III fait la grimace.

— Tu as raison... Mais je ne peux pas risquer une démarche officielle auprès du roi de France. S'il refusait, je perdrais la face, comme avec le comte de Toulouse.

Ambrogiani sourit.

— Trouvons une solution pour l'approcher secrètement et sonder ses intentions. Tu as l'homme qu'il te faut pour cela.

Le pape hésite.

— Tu songes à Stranieri ?

— À qui d'autre ?

— Je ne sais pas s'il sera enchanté d'une telle mission. Il n'est pas, lui non plus, très apprécié par le roi de France. Il est même, si je me souviens bien, interdit de séjour dans son royaume.

Ambrogiani a un geste d'indifférence.

— Stranieri s'est sorti de situations autrement délicates. Il peut se débrouiller de tout... En particulier des interdictions.

Le pape sourit à son tour. Vittorio a fini de lui passer sa longue chape pourpre à bandes dorées sur les épaules. Il la ferme à présent sur sa poitrine avec une broche d'or, puis lui enfle le pallium blanc à croix noires autour du cou et se hausse sur la pointe des pieds pour le coiffer de sa haute et lourde mitre incrustée de motifs géométriques à filets d'or.

Ambrogiani observe ce cérémonial auquel il est habitué, et attend que le pape donne son assentiment. Mais le silence se prolonge. Quelque chose semble de nouveau préoccuper Innocent III. Le cardinal n'aime pas ces moments où le Saint-Père s'enfonce dans la mélancolie. Il sait qu'ils sont parfois annonciateurs de grandes colères ou de décisions si brutales que le Saint-Siège est presque toujours amené par la suite à les regretter.

— À quoi penses-tu, Lotario ?

Il l'a appelé par son prénom, car il sait que cette marque d'affection peut lui réchauffer le cœur lorsqu'elle provient de ses intimes. À condition bien sûr qu'ils n'en usent jamais devant un tiers. Il y a bien pour l'instant un tiers avec eux, mais ce n'est pas un tiers comme les autres. Pas même un homme

comme les autres. Non, Vittorio ne compte pas. Le pape ne devrait pas être offensé par cette familiarité devant son castrat.

Innocent III a relevé la tête et fixe son cardinal droit dans les yeux.

— Je pense qu'avant d'envisager des moyens plus extrêmes, il me faut d'abord adresser au comte de Toulouse une condamnation ferme et théologiquement étayée de l'hérésie, et envisager une riposte proportionnée à l'insolence qu'il vient de me manifester.

— Pour la théologie, ce n'est pas sur Stranieri qu'il faut compter. Ce sont des affaires auxquelles il ne comprend rien. Ni sur moi, d'ailleurs, pour être tout à fait franc.

— Qui verrais-tu d'autre ?

Ambrogiani fait mine de réfléchir et lance :

— Il y a bien le cardinal Luciani.

Le pape a un mouvement d'impatience.

— Ah non ! Pas ce pisse-froid qui passe son temps à lisser du plat de la main ses cheveux gras, pour que chacun remarque à quel point sa chevelure est abondante ! Et cette façon qu'il a de rejeter la tête en arrière pour faire flotter ses mèches devant ses yeux ! Je ne le supporte pas.

— Dommage. C'est un fin débateur.

— Il y en a d'autres que lui.

— Il est capable de découper en mille le quart de la patte d'une mouche.

— Je n'ai que des gens comme cela autour de moi !

— Eh bien, moi, je ne donnerais pas cher des arguments de ces hérétiques, lorsqu'il serait passé dessus.

Innocent III reste un moment silencieux, puis lâche, mécontent :

— Tu as raison, comme toujours. Mais je ne l'aime pas.

Ambrogiani sent qu'il a gagné. Il fera valoir à Luciani que, sans lui, le pape ne l'aurait jamais choisi. Luciani n'est pas un ingrat. Il saura le récompenser par un retour de faveur, un jour ou l'autre. Ambrogiani ne sait pas encore laquelle, mais peu importe.

Innocent III va s'asseoir dans son fauteuil aux bois incrustés d'or.

— Si tu crois que j'allais faire confiance à Stranieri pour les arguments théologiques ! ironise-t-il. Tu oublies que nous avons fait nos études ensemble, à la faculté de Paris. Je suis bien placé pour savoir qu'il copiait toutes ses réponses par-dessus mon épaule, lorsque nous étions assis l'un près de l'autre. Et si je ne les lui avais pas soufflées, en me cachant derrière son dos lorsque nos saints maîtres l'interrogeaient, où en serait-il ?

Ambrogiani confirme de la tête.

— Il sait reconnaître lui-même qu'il te doit tout, Lotario.

— Oui, tout.

— Enfin, presque tout, tempère Ambrogiani.

— Pourquoi : presque ?

Ambrogiani ne peut s'empêcher de taquiner ce Saint-Père qu'il sait si orgueilleux.

— Reconnais que, s'il n'avait pas été à ton service, il aurait quand même pu faire une petite carrière.

— Petite, alors.

— Politique, au moins.

— Tu crois ?

Ambrogiani préfère ne rien répondre. Il sait que le Saint-Père est toujours profondément agacé quand on met trop en valeur devant lui les mérites de son plus vieil ami. Comme s'il craignait qu'on pût penser que, si Stranieri l'avait voulu, il aurait fait une carrière plus brillante que la sienne au sein de l'Église.

Comme Ambrogiani continue de se taire, Innocent III insiste :

— Quel genre de carrière politique, d'après toi ?

— La diplomatie, bien sûr.

Innocent III sait que son cardinal a raison. Mais il ne peut s'empêcher de simuler l'étonnement.

— Ah oui ?

— Tu aurais pu le retrouver en face de toi comme conseiller de l'un de tes rivaux. L'empereur d'Allemagne ? Peut-être même le roi de France, justement ?

Innocent III ne semble pas trouver l'hypothèse amusante. Ambrogiani ne peut s'empêcher de le taquiner davantage.

— Supposons que Stranieri soit le conseiller secret du roi de France et que ce soit lui qui soit chargé de répondre au légat que tu enverrais à son souverain. Que lui dirait-il, à ton avis ?

— Arrête, avec tes hypothèses, lui répond Innocent III avec un haussement d'épaules. On peut tout imaginer, avec des hypothèses ! Donne-moi plutôt une réponse.

Ambrogiani réfléchit quelques secondes, puis écarte les mains dans un geste d'impuissance.

— C'est à Stranieri qu'il faut poser la question, Très Saint-Père. Il est trop imprévisible pour que je songe à me mettre à sa place.

Innocent III hoche la tête pensivement. Il se revoit, plus jeune de trente années, sur les bancs de la faculté de théologie, au côté de son compagnon si impétueux et si brillant.

— Bon, avoue-t-il. Tu as encore raison. Je te concède que j'ai bien fait de l'attacher à moi. Il est tout de même mieux ici avec nous que contre nous.

Ambrogiani renchérit :

— Tu ne pourrais mieux dire, Lotario. À cette époque-là, tu as sûrement été inspiré par le Ciel.

Le Ciel ! De plus en plus souvent, le Saint-Père se demande ce que mot signifie et si quelque chose de plus grand qu'un pape existe vraiment, derrière ces nuages. Peu importe, d'ailleurs.

— Il est temps de nous rendre à Saint-Jean, conclut-il en se levant d'un bond. Le Conseil nous a assez attendus.

Juste avant de passer la porte de ses appartements gardée par deux hommes en uniforme armés de lances, il se retourne vers Vittorio :

— Qu'on aille me quérir Stranieri ! Je veux m'entretenir avec lui. Fais-lui dire qu'il me rejoigne dans mon bureau dès la fin du Conseil.

2.

— Pourquoi faut-il toujours préférer un ennemi à un ami ?

Le professeur s'est tourné vers la quinzaine de jeunes gens qui l'écoutent avec respect derrière leurs pupitres. Aucun ne semble décidé à lui répondre. Il caresse du bout de l'index son court collier de barbe poivre et sel. Sa chevelure est restée noire, sans cheveux blancs, épaisse et frisée. Ses yeux perçants parcourent l'assemblée avec une lueur d'ironie. La tête légèrement inclinée, il pointe un doigt vers l'un d'eux.

— Filippo ?

Un étudiant d'allure massive sursaute et se lève de son tabouret. Le professeur fait quelques pas vers lui jusqu'à le toucher. Il le considère un moment de bas en haut, puis approche son visage du sien, comme pour le narguer. Leurs yeux ne sont plus qu'à la distance d'une main. Le ton se fait plus menaçant.

— Tu dormais, Filippo ?

— Non, maître.

— Qu'est-ce que j'ai dit, alors ?

— Pourquoi faut-il toujours préférer un ennemi à un ami ?

— Alors ?

Filippo hésite, puis risque :

— Pour s'habituer à souffrir.

Le professeur hausse les épaules.

— Mais non ! Tu n'es pas dans un cours de catéchisme, ici. Je ne te demande pas de me tendre l'autre joue. Je t'enseigne l'art de la survie. Pas l'art de mourir.

Il s'écarte et se tourne avec vivacité vers un autre élève.

— Ludovico ?

Un grand individu d'allure flegmatique se lève, un très léger sourire aux lèvres. Le professeur s'approche et lui saisit une joue entre le pouce et l'index.

— Enlève-moi ce vilain sourire de ta bouche, Ludovico. Je te l'ai pourtant assez dit ! Il va te nuire dans tes missions, si tu ne sais pas le contrôler.

L'élève grimace sous la pression des doigts qui lui secouent la joue sans ménagement. Le professeur le lâche enfin et l'observe un moment pour vérifier que le sourire a disparu.

— Crois-moi, conclut-il, satisfait, un bon agent secret doit savoir contrôler les expressions de son visage. Les yeux en disent déjà trop, mais la bouche, c'est une catastrophe ! Par l'observation d'une bouche, tu peux tout deviner des pensées, des humeurs ou des sentiments de la personne qui te parle. Pas trop grave si c'est un ami, mais si c'est ton ennemi, tu es un homme mort. As-tu compris ?

Ludovico fait signe que oui.

— Réponds à ma question, maintenant.

— Il faut préférer un ennemi à un ami, car il vous force à rester toujours sur vos gardes.

— Ce n'est pas tout à fait faux... Mais ce n'est qu'une partie de la réponse. Qui dit mieux ?

Deux mains se lèvent. Le professeur accorde la parole au premier qui lui fait face.

— Je t'écoute, Damiano.

L'élève est petit, d'aspect malingre. Son visage semble taillé à la serpe, en lame de couteau ; ses yeux, aussi bleus et froids que la lame d'un poignard. Nullement intimidé, le garçon les vrille dans ceux du maître pour ne plus les quitter.

— Parce que c'est à nos erreurs que l'ennemi s'attache, et qu'ainsi il nous les désigne.

— Pas mal, mais tes yeux me font peur. Je te l'ai déjà dit, à toi aussi : tu ne dois pas faire peur à ceux à qui tu t'adresses.

L'élève baisse le regard.

— Non. Si tu baisses les yeux, ça te donne l'air fourbe. Regarde-moi plutôt en me souriant, toi. Mais un sourire de douceur. Ça atténuera la dureté de ton regard, puisque tu ne peux pas la contrôler.

L'élève affiche un léger sourire et braque de nouveau ses yeux dans ceux de son professeur.

— Je t'ai dit un sourire de douceur. Je voulais dire : de bonté, de bienveillance. Pas ce sourire de sicaire !

Damiano modifie légèrement son sourire. Le maître le considère un moment, puis abandonne.

— Il faudra que tu t'entraînes devant un miroir. Essaie déjà de ne pas te faire peur à toi-même. Je veux que tu me montres demain matin un sourire qui ne me laisse pas l'impression que tu vas me planter un couteau entre les omoplates dès que j'aurai le dos tourné. Compris ?

Damiano approuve de la tête.

— Développe un peu ta réponse, à présent.

— Un ennemi veille continuellement à épier toutes nos actions, il est à l'affût de la moindre de nos failles, il fait le guet autour de notre vie. Il nous contraint donc, bien mieux qu'un ami, à nous observer, à ne rien faire ni rien dire à l'étourdie ou à la légère, mais à rester toujours à l'abri de toute critique.

Un sourire effleure à présent le visage du professeur.

— C'est très bien, Damiano.

Gardant les yeux rivés dans ceux de son élève, il caresse de nouveau son collier de barbe pensivement.

— Et que pourrais-tu dire, pour en tirer une leçon plus générale ?

— Que la vigilance à laquelle un ennemi nous astreint devient pour nous une habitude de vertu.

Cette fois, le visage du professeur s'illumine. Il gratifie l'élève d'une légère tape sur la joue.

— Excellent. C'est excellent. Rassieds-toi. Avez-vous entendu, tous ? Copiez sur vos tablettes cette phrase que je vous ai apprise hier, et souvenez-vous en : « La vigilance à laquelle un ennemi nous astreint devient pour nous une habitude de vertu. » Cette règle doit être absolue pour les espions que vous voulez être. C'est pourquoi il faut toujours préférer un ennemi à un ami. Seuls vos ennemis vous rendent meilleurs. Les amis, eux, ne font qu'amollir vos sens.

Au fond de la classe, un élève pointe le doigt. D'un signe de tête approbateur, le professeur l'invite à parler. Le jeune homme se lève.

— Maître, ne peut-on cependant pas se venger d'un ennemi qui nous a fait du tort ?

Le professeur soupire.

— J'ai abordé cette question dans mon cours précédent, Marcello. Pas plus tard qu'avant-hier. Tu ne t'en souviens donc pas ?

Marcello hoche la tête piteusement. D'autres veulent parler, mais leur maître leur fait signe qu'il se charge lui-même de la réponse.

— Deuxième règle incontournable : hormis la légitime défense qui implique de tuer votre ennemi plus rapidement qu'il ne vous tuera lui-même, la meilleure vengeance contre lui est de l'affliger par votre maîtrise de vous-même. Profitez donc toujours de l'élan de ses attaques au lieu de les contrer, et laissez-les ainsi s'effondrer d'elles-mêmes. À quoi cela te fait-il penser, Marcello ?

— À l'art que frère Yong nous enseigne dans ses exercices physiques.

— Précise.

— Quand il nous fait utiliser la force de notre adversaire pour l'entraîner au sol sous le poids de sa propre attaque.

— Exactement.

On frappe à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écrie le professeur avec agacement.

— Frère Stranieri ! entend-il appeler.

Il reconnaît la voix de Vittorio.

— Eh bien, entre !

Le castrat pénètre dans la salle et s'approche de lui. À mi-voix, il lui annonce que le Saint-Père demande à le voir d'urgence.

— Dis à Sa Sainteté que je viendrai dès que j'aurai fini mon cours.

Vittorio semble embarrassé.

— Mais, frère Stranieri, Sa Sainteté m'a chargé de vous dire que l'affaire est de toute urgence.

Un petit sourire se dessine sur les lèvres de Stranieri.

— Je m'en doute, Vittorio, je m'en doute ! Mais sais-tu quelle est l'urgence la plus urgente de toutes ?

Vittorio secoue la tête sans comprendre.

— C'est de préparer l'avenir. Et que crois-tu que je fais en ce moment ? Je forme les soldats secrets qui défendront notre Église contre les périls qui la menacent de toutes parts. C'est une urgence bien plus grande que celle de l'instant présent. Va le dire à notre Saint-Père, il le comprendra, lui, puisque tu sembles en douter. Et dis-lui, pour le faire patienter, que j'arrive dès que j'en aurai fini avec l'avenir.

Vittorio, désespéré sous le regard ironique et brûlant de Stranieri, ne trouve rien à répondre. Stranieri n'attend pas qu'il soit sorti pour se tourner vers son auditoire et reprendre.

— Troisième règle d'or, la dernière que je vous apprendrai aujourd'hui : savoir faire passer au second plan l'urgence apparente d'une sollicitation présente. « Un danger futur est parfois plus grand qu'un inconvénient momentané. » Notez aussi cette phrase. Que signifie-t-elle, Damiano ?

Le jeune homme au visage en lame de couteau se lève.

— Qu'il faut préférer subir cet inconvénient qu'avoir à en endurer un plus grand encore quelque temps plus tard.

— Bien, Damiano. Bien. Si seulement tu savais sourire ! soupire-t-il.

Il considère son meilleur élève avant de conclure à l'attention de tous :

— La qualité d'un espion se mesure, entre autres choses, à cette capacité de hiérarchiser correctement ses urgences...

Voilà plus d'une demi-heure que le pape est sorti de son Conseil et qu'il attend, au côté d'Ambrogiani, l'arrivée de Stranieri. Son castrat est venu lui rapporter la nouvelle insolence de son espion au sujet de la hiérarchie des urgences. Au lieu de s'en agacer, il ne peut s'empêcher d'en sourire. Soit ! pense-t-il, laissons quelques minutes de priorité à l'avenir. Et, comme il aime se déplacer dans le Latran sans qu'on puisse le remarquer, il en profite pour se débarrasser de ses vêtements d'apparat et revêtir une chasuble ordinaire d'ecclésiastique. Coiffé d'un simple bonnet de cuir et chaussé d'une paire de pantoufles bénédictines, il entraîne Ambrogiani jusqu'au chantier de réfection de la chapelle Santi Quattro Coronati.

Les rapports dont ses cardinaux lui ont donné connaissance n'ont pas contribué à améliorer son humeur. Ils lui ont confirmé que l'Église de Rome était bafouée, moquée, vilipendée un peu partout en Languedoc, et que les seigneurs de la région en prenaient à leur aise avec ses représentants. Pis : que l'hérésie cathare ne progressait pas seulement vers la Provence et les États du nord de l'Italie, mais commençait à faire des adeptes jusqu'en Francie, en Rhénanie, et même en Flandres. Il était temps d'agir, assurément, quelle que

soit la façon de s'y prendre pour endiguer cette contagion.

Arrivé devant le chantier de la chapelle détruite par les Normands, il est saisi de déception. Au lieu de tirer consolation de son avancement, il ne peut que constater la lenteur avec laquelle les ouvriers montent une aile de pierre. Ici, un arc-boutant devrait être terminé depuis plus d'une semaine. Là, des parements de blocage entre les pierres taillées semblent donner des signes de faiblesse. Et, comme pour confirmer ses doutes, un brancard porté par deux maçons passe devant lui, portant un homme au visage ensanglanté.

— Des pierres mal scellées de la voûte se sont écroulées sur le chantier, lui apprend le mortellier.

Et l'on voudrait que j'aie dire la messe dans un endroit aussi peu sûr ! pense Innocent III. Cet accident a le don de l'énervier davantage. Décidément, il y a des jours où le Seigneur semble prendre un malin plaisir à accumuler les preuves pouvant faire douter de sa bienveillance. Déçu, il ne peut s'empêcher de faire remarquer la chose à son cardinal.

— J'ai lancé ce chantier pour la plus grande gloire de Notre-Seigneur, et j'ai la sensation qu'il n'en a cure.

— La gloire de Notre-Seigneur et de la tienne ! corrige Ambrogiani.

Le pape n'apprécie pas l'ironie. Que signifie ce persiflage, quand son cardinal sait bien, comme lui, que, pour laisser une trace dans l'Histoire, il faut être un bâtisseur de monuments ? Que c'est finalement la seule preuve tangible du passage sur cette terre d'un pape, d'un empereur ou d'un roi. Et que ce n'est pas seulement pour eux-mêmes qu'ils en appellent à la postérité lorsqu'ils font bâtir ou restaurer des édifices religieux, mais aussi et surtout pour la plus grande gloire de la sainte Église.

Innocent III ne peut s'empêcher de faire remarquer, en désignant la chapelle :

— Tu constateras, j'espère, à quel point mes prétentions architecturales sont modestes, au regard de celles de Philippe Auguste qui fait bâtir à Paris la plus grande cathédrale de tous les temps.

Ambrogiani sourit à l'évocation de ce projet dont il sait le pape jaloux et qu'il considère comme une provocation contre le pouvoir du Saint-Siège.

— Le roi de France cherche sans doute à racheter aux yeux de Dieu la faute qu'il a commise en voulant répudier sa femme Ingeburge.

— Une faute que je n'ai pas laissée passer, en le menaçant d'excommunication.

— Oui, et c'est sans doute pourquoi il te nargue en faisant bâtir sa Notre-Dame dans un lieu aux alentours duquel il est permis à toutes les catins d'Europe de venir exercer leur commerce.

Cette dernière remarque emplît le Saint-Père de rage. Son cardinal veut-il lui signifier qu'en plus de la blessure d'amour-propre, le roi de France oserait commettre de façon délibérée un tel blasphème contre la religion ? Non, non, c'est impossible. Exaspéré, il lance à Ambrogiani un regard furieux.

— Ton esprit est déplorable. Quand je te vois jubiler en répliquant à tout ce que je dis, je me demande si ce n'est pas toi qui serais justiciable d'une excommunication.

— Je ne fais pas d'esprit, Lotario. Je constate une réalité.

— Tu répliques encore ? C'est à se demander si tu es avec moi ou contre moi.

— Mais l'un et l'autre, Lotario ! Avec toi, quand je t'approuve. Contre toi, dans le cas contraire. N'est-ce pas justement ce qu'on peut souhaiter d'un conseiller ?

Innocent III reste un moment silencieux, puis préfère changer de sujet.

— Que fait donc Stranieri ? Je commence à trouver que son avenir dure un peu longtemps !

Ambrogiani se contente de sourire. Innocent III tapote un moment le bras de son fauteuil, puis se lève d'un bond.

— Et si nous allions le retrouver ? Il va apprendre que, s'il y a une hiérarchie des urgences, il y a aussi une autre hiérarchie à respecter, et qu'il en prend un peu trop à son aise avec elle !

Les deux hommes sont parvenus devant la massive porte de bois cloutée derrière laquelle s'ouvre le couloir menant aux bâtiments souterrains où frère Stranieri dispense son enseignement à ses jeunes recrues. Personne ne s'aventure dans ce recoin retiré du palais. Deux moines imposants, vêtus de la longue robe claire des cisterciens, veillent devant elle, prêts à décourager le curieux ou l'impudent qui s'y risquerait.

Ambrogiani, de son autorité cardinale, leur fait un signe de tête. Ayant reconnu la personne qui l'accompagnait, les deux gardiens s'inclinent respectueusement et s'empressent d'entrouvrir les lourds loquets avant de tirer les panneaux qui grincent sur leurs gonds. Innocent III pénètre aussitôt dans le long et sombre couloir qui mène à la crypte où son agent secret dispense ses cours. Arrivé assez près pour entendre, le pape s'arrête dans la pénombre et fait signe à son cardinal d'en faire autant et d'écouter. La voix de Stranieri leur parvient.

— ... Et n'oubliez pas que, pour apprendre des autres – en particulier de ses ennemis –, il faut savoir leur inspirer confiance, se fondre dans leur monde, approuver leurs croyances, conforter leurs certitudes. Ne jamais poser de questions. Attendre autant que possible que les révélations franchissent d'elles-mêmes leurs lèvres. Ne les soumettre à aucune contrainte, sous peine de récolter de fausses informations révélées sous l'empire de la peur ou de la douleur. Compris ?

Un court silence suit cette déclaration. La voix de Stranieri reprend :

— Bon ! Fin du cours d'aujourd'hui. Délassez vos muscles et restaurez-vous un peu. Vous retrouverez frère Yong dans une heure pour les exercices physiques. Maintenant, laissez-moi. J'ai chose d'importance à faire. Elle ne supporte aucun témoin. Allez, dehors !

Un remue-ménage se fait dans l'ombre de la crypte. Le pape et son cardinal se trouvent enveloppés par un vol de jeunes clercs pressés de sortir dans le cloître pour se détendre avant les assauts. Leur empressement est tel qu'ils ne reconnaissent ni le Saint-Père ni son ministre et les bousculent sans ménagement. S'apercevant de leur bévue à un rappel à l'ordre lancé d'une voix forte par Ambrogiani, ils s'arrêtent et se retournent, effarés. Aussitôt, ils se prosternent devant le Saint-Père, plus amusé qu'autre chose de constater qu'on ne puisse pas le reconnaître lorsqu'il ne porte pas les habits cérémoniels de sa fonction.

— Approchez, mes jeunes ouailles. Présentez-vous comme il sied devant l'évêque du Christ.

Et, leur offrant sa main, il les laisse l'un après l'autre défiler devant lui en la baisant respectueusement.

— Apprenez à agir sans empressement. Souvenez-vous que toute hâte conduit à l'erreur d'appréciation ; vous venez de vous en apercevoir en me confondant avec un simple frère de la cité. Que serait-il arrivé, si vous aviez été en mission, et que vous ayez confondu le roi de France avec un troubadour, ou l'empereur d'Allemagne avec une catin ?

Amusés par la comparaison, les jeunes apprentis espions ne peuvent se retenir d'éclater de rire. Le pape les laisse se calmer et reprend :

— Il ne faut se passionner jamais, et cela est encore plus vrai dans les fonctions auxquelles vous vous destinez. Qui peut me commenter ce que je viens de dire ?

Damiano lève la main, presque aussitôt suivi de deux ou trois de ses camarades. Le pape hésite, puis lui donne la parole. Damiano le fixe de ses yeux perçants et lance rapidement :

— Ce qui est bien est toujours à temps. Ce qui est fait incontinent se défait presque aussitôt. Ce qui doit durer une éternité doit être une éternité à faire. On dit aussi que la béquille du temps fait plus que la massue de fer d'Hercule.

Innocent III garde ses yeux dans ceux de Damiano et approuve d'un hochement de tête.

— Bien. Comment t'appelles-tu ?

— Damiano.

— C'est bien. Mais tu dois baisser les yeux quand tu t'adresses à un supérieur.

Le jeune homme s'exécute. Le pape continue de le considérer un moment et ajoute :

— Tu as un regard de tueur, frère Stranieri a dû te le dire ?

Damiano garde les yeux baissés.

— Oui, Très Saint-Père.

— Il a sans doute ajouté que cela te nuirait dans tes missions ?

— Oui, Très Saint-Père.

— Il a eu raison. Et que t'a-t-il conseillé, pour t'amender ?

— Rien, Très Saint-Père. Ou plutôt, si : de me regarder chaque matin dans un miroir, jusqu'à ce que je ne me fasse plus peur à moi-même.

— Le remède me paraît bien léger. Sans compter que ton regard ne manquera pas de briser ton miroir.

L'assemblée, de nouveau, éclate de rire. Le pape lève une main pour ramener le silence.

— Si tu veux vraiment te corriger, Damiano, je ne vois qu'un acte de contrition. Un acte sévère.

— Bien, Très Saint-Père.

— Une bonne flagellation, pour te faire pleurer un peu, par exemple. Ça adoucira ton regard, j'en suis sûr.

— Bien, Très Saint-Père.

— À condition, bien sûr, que tu te l'administres toi-même, avec un buisson d'orties.

— Bien, Très Saint-Père.

— Je compte sur toi, n'est-ce pas ? Tu le feras ce soir, après les vêpres, et tu me montreras ton dos demain matin.

— Oui, Très Saint-Père.

Innocent III jette encore un regard sur l'assemblée qui se tient devant lui, puis il leur lance :

— Allez, filez, tous !

La troupe de jeunes espions disparaît en remontant l'obscur couloir. Le pape soupire :

— Je ne suis pas partisan par principe des vieilles méthodes d'éducation que nos maîtres pratiquaient sur nous, mais parfois il n'y a qu'elles qui donnent des résultats. N'es-tu pas de cet avis ?

— Si, Lotario. C'est un peu le défaut de frère Stranieri : il est souvent trop moderne. Il fait confiance en l'intelligence de l'homme et en son pouvoir de s'amender seul, par sa volonté.

— Oui. C'est bien en cela que nous différons, lui et moi. Je pense qu'il a rapporté ce travers d'Orient, en ramenant avec lui ce frère Yong. Il ne s'est pas seulement imprégné à son contact de leurs découvertes ou de leurs arts de combat, mais de leur philosophie, au point que je me demande parfois si sa religion ne s'est pas fondue dans une sorte de panthéisme.

— *Deo gratias* ! murmure Ambrogiani en se signant.

Ils s'apprêtent à continuer leur marche vers la salle d'étude, lorsqu'une terrible déflagration ébranle jusqu'aux fondements du cloître. Enveloppés par une épaisse fumée, mais protégés des éclats de pierres par le large rebord d'un linteau, Innocent III et Ambrogiani se demandent quelle peut-être l'origine de cette étrange manifestation et si le jour va jamais réapparaître. L'un comme l'autre connaissent le feu grégeois employé par les Grecs depuis des siècles lors de leurs batailles navales, ces pelotes de naphte, de charbon et de soufre

que les Latins ont repris à leur compte pour mener combat contre Byzance. Mais, jamais ils n'ont encore entendu feu grégeois engendrer un aussi terrible vacarme !

Et quelle n'est pas leur surprise lorsque, à ce vacarme, succèdent des rires et des cris de victoire venus du fond de la crypte. La fumée se dissipant peu à peu, le pape et le cardinal remontent avec précaution l'obscur couloir aux parois duquel fument encore les rares torches qui n'ont pas été soufflées par l'explosion. Ambrogiani s'empare de l'une d'elles pour s'avancer et guider son maître vers les cris qui se font plus proches.

— Victoire ! Nous avons réussi, frère Yong ! Ce sont les proportions qui n'étaient pas justes ! Seulement les proportions !

Innocent III reconnaît le timbre familial de Stranieri.

— La blanche et la noire ! À l'une de prendre sur l'autre. Nous y sommes presque, Yong. C'est une question de mélange, d'interpénétration, de préparation. Mais le principe est là ! Nous avons trouvé !

À la lueur de leur torche, Ambrogiani et Innocent III reconnaissent dans deux formes masculines enlacées, leurs robes de moine déchirées, le visage rayonnant de bonheur et la peau noircie par la fumée, frère Stranieri et son assistant frère Yong, un homme de petite taille à la figure olivâtre et aux yeux étonnamment bridés et brillants. Ne se sachant pas observés, les deux moines se détachent l'un de l'autre et se livrent soudain à un étrange ballet. Bondissant, simulant des coups acrobatiques portés par leurs pieds, leurs coudes, leurs poings ou le tranchant de leurs mains, avec une souplesse qui les fait ressembler à des danseurs aériens, ils ponctuent leurs attaques de cris gutturaux, sans jamais se toucher.

Le pape et le cardinal en oublient de manifester leur présence et regardent avec étonnement ce spectacle insolite, ce combat fictif et rieur, empreint de complicité. Bientôt, malgré sa condition athlétique, frère Stranieri paraît faiblir sous les assauts du moine asiatique. Il finit par se laisser aller en arrière, épuisé, jusqu'à s'allonger avec un soupir d'aise. Mais, rouvrant les yeux, il aperçoit soudain un visage glabre au regard sévère penché sur lui. Il se relève prestement et incline la tête devant le pape.

— Je ne te savais pas ici, Lotario. Pardonne-moi.

Au bruit des gardes en armes qui accourent, Stranieri se précipite vers la lourde porte de bois.

— Saint-Père, il ne faut pas les laisser entrer. Personne ne doit savoir ce qui s'est passé. Je t'expliquerai. Il y va du sort de la chrétienté.

Le pape se fait prestement reconnaître à sa bague pontificale. D'un mouvement de la main, il arrête sa troupe, qui se fige et s'incline. Stranieri peut se précipiter sur la porte et en tirer le lourd loquet.

Restés seuls avec Stranieri et son acolyte asiatique, Innocent III et Ambrogiani sont encore interloqués par le vacarme et le cataclysme dont ils viennent d'être spectateurs. Stranieri, embarrassé, rompt le silence.

— Frère Yong et moi venons de faire une expérience capitale, grâce à des ingrédients et à des ouvrages qu'il a rapportés de son pays. Une découverte qui peut avoir des conséquences prodigieuses, même si nous ne la dominons pas encore totalement.

Innocent III leur lance un regard suspicieux.

— Sans doute encore une de vos diableries qui vous vaudront la damnation éternelle.

— Non. Une arme, simplement.

— C'est bien ce que je dis.

— Mais une arme qui peut assurer à notre sainte Église son triomphe incontesté sur la terre.

— Il n'est pas dans l'habitude de notre sainte Église d'user d'armes pour établir son pouvoir sur les âmes. La parole du Christ lui suffit.

— Sur les âmes, sans doute. Mais tu sais comme moi que les âmes des incroyants disposent d'armées puissantes qui les empêchent parfois d'entendre cette parole.

Le pape ne peut retenir un mouvement agacé.

— Il faudra donc toujours que tu te moques de tout. Même de la parole du Christ !

— Je ne me moque pas, Lotario. Je constate seulement qu'il serait prudent que notre Église, pour ramener ces âmes dans le glorieux chemin de Notre-Seigneur, dispose de moyens autres que sa seule parole.

Le pape et Ambrogiani échangent un rapide regard. Ambrogiani, d'une mimique, semble approuver ce que vient de dire Stranieri. Innocent III se retourne.

— Bon. Alors, explique-nous votre invention.

Stranieri et frère Yong se regardent avec embarras.

— C'est que, Très Saint-Père, dans ces sortes d'affaires, tant qu'elles ne sont pas encore abouties, il est bon de garder le secret le plus absolu.

— Le secret pour des hommes comme nous ! Un pape et un cardinal ! Mesures-tu ton insolence ? Crois-tu que je n'aie pas les moyens de faire parler ton assistant, si je l'ordonne ?

Stranieri affecte un air contrit.

— Ce serait difficile, Lotario. As-tu oublié que frère Yong n'a plus de langue ? Les Grecs la lui ont coupée, dans l'île de Chypre, il y a plus de dix ans, après lui avoir volé l'argent qu'il transportait pour commercer avec eux. Et si je n'étais pas passé par là au bon moment, il est probable qu'il ne serait plus des nôtres aujourd'hui. Veux-tu qu'il te la montre une fois de plus, pour que tu vérifies ?

Le moine asiatique ouvre grand la bouche et s'approche d'Innocent III en tirant de sa gorge deux sons effrayants. Le pape sursaute et détourne la tête.

— Ah non ! Épargne-moi ça !

Frère Yong referme la bouche et recule de quelques pas en s'inclinant. Innocent III le considère un moment et le bénit d'un rapide signe de croix,

avant de revenir à Stranieri.

— Une invention venue des pays du Levant ? Si frère Yong ne peut pas parler, j'exige que, toi, tu nous expliques de quoi il s'agit.

Stranieri sent qu'il ne pourra pas esquiver cette demande. Désignant les morceaux de roches noircies qui jonchent le sol et le trou béant dans le mur qui les sépare du cloître, il commente avec un sourire satisfait :

— Tu peux voir la puissance de cette arme. Si nous réussissons à la maîtriser et à en user comme d'une menace, nous n'aurons même pas besoin de nous en servir.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'avec elle, toute guerre se finira avant de s'entreprendre. La crainte qu'elle inspirera suffira à décourager ceux qui voudraient nous résister.

D'un index accusateur, Innocent III désigne une niche dans la cloison près de la brèche, où une statue de la Vierge Marie, décapitée, oscille dangereusement sur son socle.

— Même si tu dis vrai, n'as-tu pas réalisé, avant de commencer ton expérience, que cette salle était consacrée à notre Très Sainte-Mère ?

Stranieri s'agenouille pour faire acte de contrition. Le regard baissé, il poursuit :

— C'est ma faute, en effet. J'ai demandé à frère Yong de joindre trop de poudre noire à la blanche. Mais nous allons y remédier, Très Saint-Père, et nous nous garderons à présent de pratiquer nos expériences dans un lieu fermé, je te le promets.

— Une poudre noire, une poudre blanche ! s'étonne Ambrogiani. Mais de quelles poudres parles-tu donc ?

Stranieri jette un coup d'oeil ennuyé à Innocent III.

— Faut-il vraiment que j'entre dans tous les détails de notre expérience ? Cela risque d'être un peu fastidieux.

— Je te l'ordonne !

Résigné, Stranieri se lance dans l'explication :

— En cherchant une drogue qui leur aurait permis de vivre toujours, les hommes du pays de Yong ont découvert une substance qui pourrait au contraire les tuer par millions.

— Voilà comment Notre-Seigneur punit ceux et celles qui prétendent rivaliser avec la création divine, soupire Ambrogiani.

— Sans doute. Toujours est-il que, pour trouver cet élixir d'immortalité, ils ont fabriqué une poudre particulière à partir d'une roche qui existe chez eux en grande quantité.

— Qu'a-t-elle de si particulier ?

— Si l'on chauffe par exemple un morceau de quartz blanc et qu'on dépose sur lui une fraction de cette poudre, elle s'y enfonce comme un caillou le fait dans l'eau.

— Tu veux dire qu'elle le dissout ?

— À peu près.

— Et comment les hommes du pays de Yong fabriquent-ils cette poudre ?

— En grattant un sol qu'on ne trouve que dans certaines de leurs régions. Un sol qui est plein de sel. Ils le laissent ensuite s'égoutter et le filtrent.

— Et la poudre ainsi obtenue dissoudrait les pierres !

— Les livres de leurs hommes de science, qu'on nomme les taoïstes, prétendent même qu'elle serait capable de liquéfier les métaux et tous les minerais. Tout comme le sel de l'air marin les ronge.

— Une poudre salée ?

— Exactement. C'est pourquoi je l'appelle « sel de pierre » ou *sal paetre*, pour simplifier.

Du fond de sa gorge, comme pour confirmer les explications de Stranieri, Yong émet bruyamment deux sons :

— Al ! Ête !

Le Saint-Père sursaute avec un regard agacé.

— Quel rapport avec ce que nous venons de voir ?

— En mélangeant dans un récipient fermé ce « salpêtre » avec du soufre selon une certaine proportion, et en y mettant le feu à l'aide d'une mèche, on provoque une explosion comme celle que vous venez d'entendre.

— Ce « bomb » ? demande Innocent III.

— Oui, Lotario. Ce « bomb » !

Yong répète joyeusement, dans un cri :

— Bomb ! Bomb !

Et il éclate de rire. Le pape réfléchit un moment.

— Eh bien, voilà déjà le nom que vous pourrez donner à l'arme que vous fabriquerez !

Le vent glacial s'est calmé au-dessus du Latran. Celui venu du sud, humide et chaud, a subitement fait changer la température. De gros nuages noirs s'amoncellent autour des collines de Rome. Innocent III a entraîné Stranieri vers un jardin en esplanade qui domine les chapelles, les palais, les cours du Latran et la campagne romaine, pour pouvoir lui parler seul à seul dans un lieu ouvert, afin d'être sûr que personne ne les écoute.

En montant l'escalier secret qui conduit à cette terrasse, il a eu le temps de lui expliquer la mission qu'il comptait lui confier : vérifier que le roi de France Philippe Auguste serait prêt à se croiser à sa demande contre les cathares, si la situation venait à empirer. Stranieri s'immobilise, incrédule.

— Tu ne songes tout de même pas sérieusement à lever de nouveau une croisade ? Contre des chrétiens ! La catastrophe de Constantinople ne t'a donc pas suffi ?

Le pape s'est arrêté, lui aussi. Il lance à Stranieri un regard irrité.

— Cette fois-ci, ce sera une démonstration de force, rien de plus ! Imagine un instant une armée conduite par le roi de France pénétrant en

Languedoc avec tous ses vassaux derrière lui. Crois-tu sérieusement que le comte de Toulouse oserait s'y opposer ? Qui d'autre, alors ?

— Des petits barons locaux ? risque Stranieri.

— Ils sont bien trop lâches.

— Les Parfaits cathares ?

— Ils refusent la violence, et ils ne sont même pas armés.

— Eux, non. Mais la population qui les soutient, peut-être. Elle déteste notre clergé, d'après tous les rapports que nous recevons. Qui sait si elle ne serait pas prête à prendre les armes pour empêcher qu'on rétablisse sur elle l'autorité de nos prélats ?

Innocent III étouffe un petit rire.

— Je n'ai encore jamais entendu parler de sacrifices de ce genre. S'offrir en holocauste pour rejeter des prélats corrompus ?

— Songe aussi que les gens du Midi n'accepteront pas facilement de voir leurs seigneurs assujettis à ceux du Nord.

— On sera peut-être obligé de faire quelques exemples pour calmer les plus excités.

— Quelle sorte d'exemples ?

— On allumera deux ou trois bûchers, si certains fanatiques voulaient jouer aux martyrs.

— Tu connais mon dégoût pour ces exécutions.

— Je ne les apprécie pas plus que toi, mais comment s'en passer ?

— Elles ont souvent l'effet contraire à celui recherché.

— Ne t'inquiète pas de cela. Je prévois plutôt des conversions en masse.

Et très vite.

— Tu crois ?

— Nos armées seront à peine entrées en pays d'oc que tout le monde se prosternerait devant elles. À mon avis, tout sera réglé en un ou deux mois, tout au plus.

Les deux hommes reprennent leur marche. Stranieri semble sceptique.

— Il ne faut pas sous-estimer la force de la pureté, finit-il par murmurer entre ses dents.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'il faut se méfier des purs. Ils vont toujours jusqu'au bout de leurs idées.

— Et alors ?

— Les cathares sont des purs.

Innocent III jette un coup d'oeil suspicieux à son compagnon.

— Encore une de tes plaisanteries, Francesco ?

— Non, Lotario. Contrairement à ce que tu crois, je ne plaisante jamais avec les religions.

Les deux hommes sont arrivés au bord de la terrasse. Stranieri s'absorbe dans la contemplation de la campagne vallonnée, plantée de lauriers, de barrières d'ifs sombres. Des terres blondes, bordées de pins et de cyprès, de

vignes et de jardins, s'étalent à perte de vue au-delà du mur d'Hadrien et des vestiges de l'aqueduc de Néron dans une verdure à peine parsemée des taches blanches et ocre des corps de ferme, et parfois de la pointe d'un campanile.

Le pape l'observe du coin de l'oeil, attendant une réaction à la mission qu'il vient de lui proposer. Au lieu de quoi, Stranieri prolonge sa réflexion :

— Je ne plaisante pas au sujet des purs. Si tu n'avais pas été un étudiant aussi dissipé à la faculté de théologie, tu aurais dû te souvenir de cette phrase qu'on nous a enseignée : « Car les purs deviendront des martyrs, et les martyrs épargnés puniront leurs bourreaux de leur indulgence. »

— D'où tiens-tu ça ?

— À ton avis ?

— L'épître de Paul ?

Stranieri secoue la tête.

— Un sophiste grec, alors.

— Non. C'est de moi.

Innocent III ne peut retenir un sourire. Décidément, ce turbulent Stranieri n'a rien perdu de son charme depuis leur compagnonnage estudiantin. Dissimulé derrière sa courte barbe, il a toujours cet esprit moqueur, prêt à désarmer son interlocuteur par une boutade bien sentie ou une attaque imprévue.

— Le temps presse, Francesco. Je ne peux pas rester plus longtemps à rêver avec toi devant ce paysage. Des ambassadeurs m'attendent au palais pour me présenter leur accréditation. Il faut que tu partes pour Paris demain.

— Moi, pour Paris !

— Oui, toi ! Bien sûr, toi ! Qui d'autre veux-tu ? Tu feras valoir au roi de France qu'il n'a rien à gagner à ce que le comte de Toulouse profite du développement de l'hérésie pour asseoir sa puissance en Occitanie. Et qu'il n'a rien à perdre à me complaire, après les graves différends qui nous ont opposés.

— Cela n'a pas de sens, Lotario, soupire Stranieri. Philippe m'a interdit de séjour dans son royaume. Il n'acceptera pas de me recevoir.

— Je te ferai aménager une entrevue secrète, par l'intermédiaire du sénéchal d'Anjou Guillaume des Roches, qui nous est acquis.

— Si je me fais reconnaître comme ton envoyé dans les rues de Paris, je serai lapidé. La population ne t'a pas pardonné d'avoir jeté l'interdit sur le royaume de France pour empêcher Philippe de répudier sa femme Ingeburge de Danemark.

— De l'histoire ancienne. Il y a près de dix ans.

— Peut-être, mais son souvenir en est resté très vif dans l'esprit des Parisiens. Ils n'ont pas oublié qu'à cause de toi les portes de leurs églises sont restées fermées pendant de longs mois. Que les cloches, devenues muettes, ne rythmaient plus les jours ni les nuits. Que l'odeur pestilentielle des morts auxquels on refusait les sacrements avait envahi les quartiers proches des cimetières.

— N'étais-je pas obligé de châtier le roi pour sa bigamie ?

— Tu aurais pu aussi choisir d'apaiser les esprits en confirmant son divorce avec Ingeburge et en reconnaissant son second mariage avec Agnès de Méranie. Après tout, n'avaient-ils pas été prononcés officiellement par un archevêque ?

— Ce Guillaume aux Mains Blanches ? Un prélat à sa botte ! Tu veux rire ? Pour que Philippe se croie ensuite tout permis ! Qu'il se place au-dessus des lois de notre Sainte-Église ? Et qu'après cela il me dicte ce que bon lui semble !

Stranieri ne répond rien. Il sait que le pape a raison. Il venait d'accéder au pontificat et, pour asseoir son emprise sur les empereurs et les rois, il ne pouvait tolérer, sans prendre un risque mortel, qu'un seul d'entre eux affichât une liberté contraire aux préceptes qu'il devait défendre comme représentant de Dieu sur la terre. Stranieri jette un coup d'oeil discret sur Innocent III qui semble ruminer sa contrariété d'avoir été contredit.

— Et puis, cette pauvre femme ! J'ai eu pitié d'elle. Tant de beauté, tant d'intelligence bafouées ! Elle n'avait mérité en aucune façon d'être répudiée. Le Saint-Siège ne peut laisser sans défense les femmes persécutées. Dieu ne nous a-t-il pas imposé le devoir de faire rentrer dans le droit chemin tout chrétien qui commet un péché mortel ?

Stranieri hoche la tête et murmure en applaudissant légèrement :

— Bravo ! Bravissimo !

— Encore ton insupportable ironie ! siffle Innocent III, piqué au vif. Tu ne cesseras donc jamais de te vautrer dans le péché ?

— Pardonne-moi, Lotario, mais en quoi ai-je péché ?

— Il y a mille façons de pécher et ta parole en est une !

Les deux hommes se dévisagent. Une lueur de défi passe dans le regard de Stranieri. Le pape la remarque et explose de fureur.

— À genoux !

— Lotario, je t'en prie ! Il n'y a personne. Pas entre nous ! implore Stranieri, qui croit à une plaisanterie.

Mais Innocent III semble très sérieux.

— À genoux, je te dis !

Avec une mimique d'agacement, Stranieri s'agenouille et baisse les yeux. Innocent III fait un signe de croix au-dessus de sa tête, puis joint les mains et murmure, comme pour une prière :

— Non seulement tu prendras langue avec le roi, mais tu remettras à cette pauvre femme une lettre de ma part, en réponse aux missives déchirantes qu'elle ne cesse de m'envoyer.

— Dispense-moi au moins de cela. Tu n'as pas besoin de moi pour lui porter une lettre, Très Saint-Père.

— Justement, si. On m'a dit que celles que je lui adressais par la voie officielle étaient toutes interceptées par ses gardiens et remises au roi.

Sans lever les yeux, Stranieri ose encore faiblement :

— Mais comment veux-tu que je l'approche ? Elle vit recluse dans sa prison d'Étampes.

— Philippe a fini par adoucir le traitement qu'il lui infligeait. J'ai fait acheter un gardien par notre légat. Il te mettra en contact avec elle.

Stranieri lève un regard suppliant vers le pape :

— Je t'en prie, Lotario, envoie quelqu'un d'autre à ma place. Je ne me sens pas encore en âge de terminer sur un gibet.

Le pape le considère un moment, puis réplique :

— C'est toi que je veux pour cette mission. Considère que c'est la marque de mon estime pour toi.

Tournant le dos, il rompt brusquement toute discussion et plante là Stranieri en s'éloignant d'un pas rapide vers le palais.

3.

Harassé, la tunique en lambeaux, le visage balafré, souillé de poussière, les commissures des lèvres plissées d'amertume, le front tanné par l'implacable soleil de l'Orient, l'écu fracassé, le chevalier de Touvenel n'a plus rien du brillant croisé qu'il était trois ans auparavant. Son visage s'est creusé chaque jour un peu plus, et sa haute taille s'est courbée, comme s'il avait à porter, à lui seul, l'iniquité du monde d'où il revenait. Pourtant ses yeux noirs brillent toujours d'un éclat étonnant, quasi mystique.

À mesure qu'il se rapproche de son pays, la nature s'étale devant lui, de plus en plus grillée par un soleil ardent : arbres défoliés, ruisseaux emplis de galets, terre craquelée. Les roches, aussi brillantes que du verre, reflètent intensément les rayons du soleil. Capitelles à toits de genêts défoncés, abris de bergers en pierres sèches désertés, cadavres de vaches aux panses desséchées, et toujours le sinistre vrombissement des mouches noires au-dessus des charognes.

De temps en temps, il entend une roche se fendre ou éclater. Malgré cela, il ne dissimule pas son plaisir de retrouver ces chemins empierrés et sinueux, ces bois de chênes verts sur la garrigue, ces endroits où, trois ans auparavant, à son départ pour la croisade, s'allongeaient encore les files de paysans de retour du labeur. Aujourd'hui, les lieux sont curieusement déserts. Une épidémie mortelle aurait-elle vidé les campagnes et rendu le paysage aussi sauvage qu'un champ de ruines ? s'interroge le chevalier.

Cette terre lézardée, ces amas de galets, ces roches brûlantes, lui rappellent les paysages inhospitaliers du désert de Syrie. Un reflet du soleil plus violent que les autres l'aveugle. Une douleur subite vrille sa tempe. En un instant, il revoit l'horreur, les incendies, les massacres, le sac de Constantinople, et les monceaux de cadavres d'où lui et son écuyer Robert ont été arrachés, plus morts que vivants.

Empli d'enthousiasme, comme tous les croisés, il avait répondu bien des mois auparavant à l'appel de la chrétienté. Ses voisins, les comtes et barons du comté de Toulouse lui avaient rapporté les paroles d'un prédicateur illuminé, légat du pape, un certain Foulques de Neuilly : « Une voix divine m'ordonne de proclamer devant tous les comtes de France, qu'ils doivent chacun quitter leur foyer pour aller vénérer le Saint-Sépulcre et tâcher, de

toutes leurs forces comme avec toute leur ardeur, de délivrer Jérusalem des musulmans. » Une prédication relayée dans tous les pays de Francie et de Languedoc par des moines au regard noir et à la voix véhémence qui l'avaient fait frémir. Comment aurait-il pu résister à cet appel impérieux, quand les plus grands chefs militaires y avaient déjà répondu : Boniface de Montferrat, Baudoin de Flandre, Geoffroy de Villehardouin ? Un message encore amplifié par Pierre de Castelnau, seigneur de l'abbaye de Fontfroide, un autre légat du pape, le plus respecté d'entre tous.

Comme ses voisins barons et comtes, le chevalier avait empoigné sa lance et son épée. Il avait revêtu sa cotte de mailles et, fièrement, il avait jeté sur ses larges épaules le long manteau blanc brodé de la croix pourpre. Puis il avait appelé Robert, son écuyer. Muni de son bouclier, de son épée, de sa hache et de son poignard, il avait monté son plus fort cheval et déclaré comme pour un acte initiatique : « Moi, Bertrand de Touvenel, chevalier vassal de Raymond VI, comte de Toulouse, le plus riche prince de la chrétienté, en l'an mil deux cent quatre après l'incarnation du Seigneur Jésus-Christ, sous Philippe roi de France, Auguste, je me croise en ce jour de l'Épiphanie. Au pied de l'autel, je jure de mon poing droit sur les Saints Évangiles de libérer le royaume d'Acre en Terre sainte. »

Il avait embrassé sa femme Esclarmonde la belle et lui avait confié la garde de ses terres, de ses gens, de ses affaires et de son château, certain de revenir dans moins d'un an, la victoire sur les païens acquise : « Après cette mission sacrée, Dieu nous accordera l'enfant que nous espérons depuis des années... » C'est ainsi que, fièrement, une main sur la bride de sa monture, l'autre sur le pommeau de son épée, le torse bombé, la tête haute, le sourire aux lèvres et ses longs cheveux bruns flottant au vent, il avait quitté ses terres et son castel de Carrère, demeure des Touvenel, dans le comté de Toulouse et rejoint avec son écuyer une petite troupe de guerriers et chevaliers du Languedoc qui chevauchaient en direction de la Provincia.

Comme il le présentait, une fois passé le Rhône, il avait rencontré une foule d'hommes, libres ou serfs, mélange de toutes origines et de toutes conditions en route vers le sud. Avec cette tourbe aveugle qui s'en allait à l'aventure où la menait la fureur divine, son écuyer et lui avaient cheminé des jours et des jours, traversé les montagnes des Alpes, descendu la Lombardie, rejoint l'ost de la croisade, ses chevaliers et ses soldats, fleur de toute l'Europe représentée nation par nation. De partout, d'Allemagne, d'Angleterre, de France ou du Danemark, les croisés s'étaient fondus à des colonnes d'hommes plus nombreux que les grains de sable. Gueux et seigneurs, chevaliers et clercs, guerriers et pèlerins, barons et prédicateurs, avec armes, chevaux et bagages et d'autres gens sans armes cheminaient en chantant des psaumes à la gloire du Seigneur Jésus-Christ, portant des palmes ou des croix sur leurs épaules. Les chemins étaient couverts de monde. Des femmes et des enfants, aussi, avaient quitté leurs pays aux exhortations des prêcheurs de cette quatrième croisade.

Touvenel n'avait jamais vu un tel rassemblement de gens d'origines si différentes venus de pays si lointains, tous réunis dans un seul but : l'expédition pour les lieux saints, la croisade prêchée par tous les religieux d'Occident, et surtout par ce Foulques de Neuilly, dont la réputation de saint homme, après avoir traversé les terres et les mers, les accompagnait maintenant de sa foi : « Une croisade bénie par le saint pontife. Elle doit apporter à tous ceux qui se croiseront le pardon pour leurs pêchés et la sauvegarde de leurs âmes. » Marchant devant les troupes, les cisterciens de l'ordre de Clairvaux, dans leurs longues robes de toile écrue, psalmodiaient : « Il faut tuer les infidèles dans la Jérusalem terrestre pour être présent au jour du Jugement, lorsque la céleste descendra sur terre. » Le chevalier avait été frappé par leur conviction et par leurs regards exaltés. Ceux qui mouraient d'épuisement, la bave aux lèvres sur le bord de la route, partaient dans l'au-delà avec une expression de béatitude, convaincus sans doute d'avoir déjà conquis par leur détermination le droit de rejoindre la Jérusalem céleste.

Que le chemin qui devait le mener en Terre sainte lui avait paru long ! Les compagnons tombaient autour de lui, et il leur avait fallu plus de deux dizaines de jours après le début du carême pour parvenir enfin à Venise, l'opulente, là où une flotte immense les attendait, la plus grande au monde, pour les conduire en Orient. Touvenel avait d'abord été émerveillé par la richesse de cette république, ses dômes dorés, ses hauts campaniles, autant que par l'agitation de ses rues encombrées d'un peuple bigarré de Latins et d'Orientaux. Il ne fut plus émerveillé, mais surpris, lorsqu'on lui demanda de payer cher, très cher, en véritables écus d'or, son embarquement avec son écuyer et leurs chevaux sur une galère vénitienne. Il avait déjà investi presque tout son pécule dans son voyage. Mais que n'aurait-il accepté, comme ses compagnons, pour rejoindre la Terre sainte, Saint-Jean-d'Âcre la vaillante, et Jérusalem, le nombril du monde ? Il avait payé. Et, malgré cela, parti délivrer le royaume de Dieu, il n'avait jamais atteint la Palestine.

Maintenant, il n'est plus qu'un croisé égaré, au visage émacié rongé par une barbe de plusieurs jours, le ventre creux, aussi fourbu que son cheval. En croupe, il porte derrière lui une jeune Mauresque, accrochée à sa taille. Et, pour toute escorte, un seul écuyer qui souffre le martyre sur un mulet efflanqué, chargé de surcroît de leurs pauvres effets et de leurs armes désormais inutiles.

Une fois le petit Rhône traversé sur le pont de Saint-Gilles, le chevalier s'était senti mieux. Il s'était remémoré avec un plaisir certain son étape ici en même temps que les croisés en partance pour la Terre sainte. En leur compagnie, il s'était agenouillé et recueilli dans la crypte pour prier devant les reliques du saint. Avant de bivouaquer, ils avaient tué et fait rôtir biches et sangliers. Il avait couché sur la paille, à côté de son écuyer, la tête appuyée à leur bagage. Aux mâlines, après la bénédiction des moines en robe noire, il avait passé le Rhône sur le pont de bois. Il avait cru que là commençait

l'aventure absolue de sa vie. Mais à présent, à son retour, en repassant par les mêmes lieux, il ne savait plus qu'en penser.

Passé les landes sablonneuses de la Camargue, la terre s'est faite plus dure. Les parfums du thym et du romarin embaument la garrigue. Chaque jour il demande, dans sa chère langue d'oc, des nouvelles du pays toulousain aux marchands ambulants qui en viennent et se dirigent vers la Provence, mais ils ne lui apprennent pas grand-chose, excepté que des troubles agitent la région depuis que le départ des hommes à la croisade et le retour de certains, transformés en routiers pilleurs et rançonneurs, ont développé partout l'insécurité.

Plus il avance, et plus Bertrand de Touvenel, seigneur de Carrère, commence à s'inquiéter pour sa femme, son castel et ses vilains. Pressé de retrouver son âme, son passé et son avenir, il décide un matin de forcer l'allure et d'accomplir des étapes plus longues. Ils n'y parviennent que durant deux jours dont ils sortent tous trois exténués. De nouveau, il doit ralentir leur marche. Son cheval ne supporte plus le poids de la jeune Mauresque, ajouté au sien. À cet inconvénient se joint le pas trop lent du mulet sur lequel Robert semble mourir à petit feu depuis qu'ils ont passé les lagunes du pays vénitien. Une forte fièvre le ronge. Aller plus vite le mettrait en danger. La joie de Touvenel à l'idée de retrouver son pays s'est atténuée. Une fois gagnées les landes arides, autrefois fréquentées par les chasseurs, il n'y a plus, comme signe de vie, que le vol angoissant, au-dessus d'eux, des buses et des aigles.

— On ne peut pas dire que les éléments nous souhaitent la bienvenue ! Même les corbeaux voleraient sur le dos pour ne pas voir une telle misère ! tente de plaisanter le croisé en se retournant vers Yasmina, sa compagne de route.

Apparemment indifférente, la jeune femme répond, d'un regard absent :

— Comment volaient les corbeaux lors du sac de Constantinople par toi et les tiens ?

Constantinople ! Il se rappelle le voyage en mer rythmé par les rameurs levant les avirons et le trinquet. Il revoit la misaine et la grand-voile carrée claquant au vent du sud-ouest entre Crète et Péloponnèse. Et soudain, cette surprise éprouvée lorsque la flotte de l'armée croisée s'était séparée en deux, et que le navire sur lequel il avait embarqué, au lieu de descendre vers le sud avec les autres, avait franchi le détroit que certains appellent Gallipoli et s'était mis à naviguer sur une petite mer intérieure jusqu'aux rives de l'immense cité.

Il s'était tourné vers le comte Boniface, le chef italien de l'ost de la croisade, pour lui en demander compte. Pour toute réponse, le seigneur, à la proue de la galère, avait pointé son épée vers la cité, et s'était écrié, comme fou : « Constantinople, l'arrogante ! L'hérétique ! Cité maudite ! Tu as entretenu le blasphème et le parjure, tu mourras par le fer et le feu ! » Autour

de lui, tous les Vénitiens criaient à l'unisson : « Mort à Constantinople ! Honneur au doge ! Longue vie à Venise ! » Stupéfait, le chevalier ne comprenait plus rien, mais n'avait pas osé en demander davantage.

Plus tard, son étonnement avait encore grandi. Sur un rivage paisible, où les vaguelettes venaient mourir dans un murmure au bord du sable blanc et où les tourterelles turques planaient au-dessus de sa tête en roucoulant, il aurait pu se croire en l'Éden. Un air de paix flottait au-dessus du Bosphore. Et pourtant, en haut des immenses remparts de la plus grande capitale chrétienne du monde, au sommet de ses tours, le soleil du Levant se reflétait sur une muraille d'innombrables heaumes et boucliers, surmontés de bannières et de gonfanons. « Qui me délivrera de ce haubert de mailles, de cette enveloppe d'acier, chauffée au four du ciel d'Orient ? » s'était répété silencieusement le chevalier de Touvenel. Fallait-il s'en prendre à cette ville merveilleuse que toute la chrétienté disait jusque-là être « la plus grande capitale chrétienne du monde » ?

Avant l'assaut, les prédicateurs avaient voulu célébrer la pâque, qui marque le premier jour de l'année. Les pèlerins avaient dressé des tables sur les tréteaux. Ils les avaient recouvertes de lin immaculé, y avaient déposé des reliquaires d'or, d'ivoire et d'argent et dressé de luxueux calices. Puis tous, seigneurs ou gueux, avaient défilé devant les moines qui leur avaient offert l'hostie et accordé le pardon. La liturgie accomplie, un Vénitien, porte-parole du doge, s'était exclamé d'une voix véhémence que les Byzantins avaient massacré un légat du pape. Que sa tête avait été traînée à la queue d'un chien par les rues de la ville. Qu'ils avaient passé au fil de l'épée jusqu'aux Latins malades de l'hôpital Saint-Jean et n'en avaient épargné que quatre mille, qu'ils avaient vendus comme esclaves aux Turcs. La voix de l'homme avait été relayée par celles d'autres prédicateurs aux robes noires ou blanches, plus exaltés encore, jetant leurs anathèmes contre ces sodomites qui contractaient des alliances avec les infidèles, n'honoraient pas le Christ, vénéraient des icônes, bafouaient le sacrement du baptême et traitaient de porcs les chrétiens d'Occident. N'avaient-ils pas fait danser une prostituée nue, sur l'autel de l'Église latine ?

Bouleversé par ces accusations, le chevalier avait mêlé sa voix aux cris de fureur et d'indignation qui montaient dans les rangs des croisés. Il avait lacé son heaume, saisi son bouclier par les courroies et empoigné son épée avec laquelle il était décidé à refroidir la chair des hérétiques avant le coucher du soleil. Et l'ost tout entier s'était rué à l'attaque. Les Grecs les attendaient, sûrs de leur invulnérabilité, défiant les Latins derrière les remparts qui protégeaient leurs palais et leurs églises aux dômes étincelants. Une étrange émotion avait saisi le chevalier en apercevant ces myriades d'hommes, des chrétiens comme lui. Il avait recommandé à son écuyer de ne pas le lâcher d'un pas.

— « Que Dieu reste neutre, et nous aurons la victoire ! » s'était exclamé le comte Baudoin de Flandre, connu par tous comme un héros de la troisième

croisade en Palestine.

Magnifique à la tête de ses troupes, il s'était revêtu de son long manteau blanc constellé de croix d'argent et brandissait son épée sous l'étendard mystique à fleur de lys. Le chevalier l'avait suivi, entraîné par une confiance aveugle et instinctive. Partout devant eux, les feux grégeois des chrétiens d'Occident commandés par Boniface de Montferrat s'abattaient du haut des tours mobiles sur les coupoles dorées des chrétiens d'Orient, comme des foudres dardées contre les anges rebelles pour leur ouvrir le passage.

Une fois les remparts escaladés et enfoncées les portes de la cité, tous avaient donné libre cours à leur rage. Pendant deux jours et deux nuits, ils avaient massacré et pillé. Excédés par plus d'un mois de siège et de souffrances, au cours duquel ils n'avaient mangé que du lard rance le jour et veillé la nuit pour se prémunir contre les attaques des Byzantins, les guerriers et les porte-glaive, privés de raison, respiraient le meurtre. Ils avaient porté le fer partout où ils le pouvaient, envahi les places, les maisons, les couvents, les monastères d'hommes ou de femmes, jusqu'à Sainte-Sophie, la grande église de Dieu. Archers, cavaliers et simples gens d'armes, animés d'une furie démoniaque, le regard en feu, avaient lancé leurs traits sur les civils en fuite. Leurs poignards avaient égorgé. Leurs glaives avaient taillé les bras, coupé les mains, tranché les gorges, percé les ventres, évidé les poitrines.

Proférant les pires insanités, ils avaient trempé les lames de leurs épées dans les cervelles des Byzantins qui imploraient pitié, arraché les enfants aux mères, violé les vierges, dénudé les poitrines des femmes âgées pour voir si elles y cachaient des parures précieuses. Ils avaient pillé les icônes, frappé les religieux et versé leur sang sur les autels. Le chevalier avait vu des abbés croisés plonger leurs mains dans des coffres en argent, s'emparer de reliques sacrées et retrousser leur robe de bure pour les emplir de leur butin, tandis que d'autres garnissaient leurs charrettes de soieries et de brocards d'or. Partout, ce n'étaient que gémissements et cris, cendres et sang, horreur et désolation. Et tout cela sans crainte du châtement divin.

Malgré la distance qu'il a mis entre lui et l'Orient, Touvenel n'ose toujours pas se retourner, de peur de voir ses cauchemars l'assaillir. Derrière lui, son écuyer se cramponne à son harnais, faisant effort pour ne pas tomber à terre. Le chevalier l'entend geindre.

— De quel mal peut-il souffrir, Yasmina ? s'inquiète-t-il. Tu dois le savoir, toi qui connais tant de remèdes contre les maladies de l'Orient.

— Sans doute d'une fièvre quarte. C'est fréquent chez nous. Mais les fumigations et les bains d'herbe que j'ai employés pour te soigner n'y feront rien, croisé.

À un escarpement du chemin, le sabot de leur cheval heurte brusquement un rocher affleurant. La bête trébuche et s'effondre sur les genoux, désarçonnant ses deux cavaliers.

— Il faut le soulager, décide Touvenel. De nous et de nos bagages.

Sinon, il ne retrouvera jamais son écurie.

Il empoigne la bride du cheval et, le plus délicatement qu'il le peut, le force à se relever.

— Pauvre ami ! soupire-t-il. Tu m'as tant accompagné. Résiste encore. Au moins jusque là-bas.

Une larme perle au coin de son oeil. Il pose son front sur celui de sa monture et caresse son encolure. Yasmina observe attentivement la scène, malgré le mal que lui procure son épaule contusionnée et son genou écorché par la chute. Un sentiment d'écoeurement monte en elle.

— Tu pleures sur un cheval ! Pleurais-tu aussi sur ceux que tu transperçais de ton épée, à Constantinople ?

Touvenel sursaute à ce rappel. Ainsi donc, elle ne lui a toujours rien pardonné ? Il voudrait répondre qu'il a pu sauver plus d'un homme et plus d'une femme. Elle-même n'en est-elle pas la preuve ? Mais il abandonne, épuisé d'avance à l'idée d'une dispute inutile. De cette jeune fille, qu'il a sauvée du viol des deux soudards croisés, il ne sait toujours pas grand-chose, malgré les longs mois passés ensemble. Une indéniable entente s'est pourtant établie entre eux au fil des jours. Yasmina lui a raconté que, d'origine berbère et chrétienne, elle a été enlevée sur la côte de la Barbarie, encore enfant. Vendue comme esclave, élevée dans la tradition sarrasine et la religion musulmane, son propriétaire l'a remise, une fois pubère, à un Byzantin qui la destinait à son harem particulier. L'attaque des croisés à Constantinople lui a permis de s'enfuir, et l'intervention de Touvenel l'a fait échapper au viol, à la prostitution et à une mort certaine. Elle lui en est au fond d'elle-même toujours reconnaissante, même si, par moments, un mélange d'orgueil et de rancœur la pousse à des reproches envers son sauveur.

Mais lui aussi, comme son écuyer Robert, lui doit la vie. Quand ils ont été arrachés, à demi morts, des monceaux de cadavres, c'est la jeune fille qui a fait remarquer aux chevaliers hospitaliers qu'ils vivaient encore et qui les a suppliés de les secourir. Miracle, elle a été exaucée, grâce à sa beauté sans doute, et les deux hommes, au lieu d'être jetés dans une fosse, ont été soignés et se sont remis petit à petit de leurs blessures. Elle n'a plus voulu les quitter. Comme elle a pu, elle a aidé à les soigner avec ses remèdes d'Arabie : des fumigations, des herbes, des onguents et des compresses d'argile.

Les Hospitaliers les ont emmenés avec eux jusqu'à la forteresse franque du krak des chevaliers, en Syrie, sur les versants désertiques du djebel Ansarieh, et tous trois y sont demeurés pendant un an entre sable, roches, remparts, créneaux et chapelles. Touvenel n'a toujours pas compris ce qu'il était venu faire ici ni pourquoi il avait failli à sa mission et massacré d'autres chrétiens, au lieu de s'en prendre aux infidèles et de délivrer la Terre sainte. De cela, il se dit qu'il portera la honte et la douleur à jamais. Dans ses moments de désespoir, il se persuade même qu'il y a perdu son âme et que la damnation l'attend, et la vision de l'Enfer, où il brûlera vif, le réveille la nuit, tremblant de peur, comme s'il n'était qu'un enfant de quarante ans épuisé et

exploré, un être à réinventer.

Il a pourtant espéré se réconcilier avec lui-même dans ce lieu coupé du monde, auprès d'hommes dévoués au secours des autres et à la noble cause de la chrétienté. Il n'y est pas parvenu. Ce qu'il a vu des Hospitaliers et des Templiers, malgré l'esprit de tolérance dont ils se disaient habités, l'a définitivement désespéré. Confronté à leur rage de combattre « l'Infidèle » sans réfléchir plus avant, il a décidé de rentrer dans son pays en essayant d'oublier. Au sein d'une colonne de pèlerins encadrée par des templiers, le voyage de retour a duré encore plus d'une année. Avec Yasmina et son fidèle Robert, ils ont traversé les terres brûlées de Tripoli, d'Antioche et d'Arménie, obsédés seulement par la quête de la nourriture et la crainte des razzias musulmanes. Enfin revenus à Constantinople, Touvenel n'a pas voulu en franchir les portes pour se remettre de leur fatigue et a préféré s'écarter au plus vite de ce lieu qu'il considérait désormais comme maudit.

La suite du voyage, sans protection ni escorte, a été pour eux une série d'épreuves aussi sévères que celles d'un chemin de croix. Ils ont franchi des rivières à la nage, escaladé des montagnes, traversé des forêts sombres, échappé aux crues de vallées marécageuses. Ils ont eu soif et faim, grelotté la nuit à l'abri de grottes humides, étouffé le jour sous des soleils de plomb, chassant ce qu'ils pouvaient et mendiant leur pitance dans les rares couvents hospitaliers.

Maintenant, chargés de sacs, d'outres de cuir, de balluchons et de drap, ils cheminent avec peine de chaque côté du cheval, suivis du mulet de l'écuyer. De plus en plus fréquemment, Yasmina, fourbue, la bouche sèche, s'arrête pour soulager ses pieds nus à la corne fendillée par les cailloux du chemin. Touvenel fait semblant de ne pas s'en rendre compte. Il poursuit à son allure et prend de l'avance sur elle. La jeune fille, qui ne veut pas laisser échapper le moindre souffle de plainte, s'oblige à le rattraper. Enfin, alors que le soleil décline, ils parviennent devant le lit d'une rivière où coule encore un peu d'eau. En regardant les parcelles de soleil étinceler à sa surface, Yasmina ferme les yeux de bonheur. Les lèvres gercées du chevalier s'en gonflent d'une nouvelle jeunesse. Il leur faut beaucoup de précaution pour descendre l'écuyer de son mulet, l'allonger sur la berge et lui faire boire quelques gorgées d'eau, avant de lui faire une toilette sommaire. Robert ouvre péniblement les yeux, avec un rictus qui voudrait ressembler à un sourire. Son seigneur lui redresse la tête. Il le rassure en lui caressant la joue.

— Nous arrivons bientôt, mon fidèle Robert. Chez nous, tu te remettras.

Puis, avec un bonheur évident et partagé, Touvenel et Yasmina, d'un silencieux accord, sur un simple échange de regards, se dévêtent. Ils ont aperçu une petite mare aux bords sableux, en contrebas, sur un bras de la rivière. Chacun conservant par pudeur une mince chemise qui ne cache pas grand-chose de leurs corps, ils se jettent dans l'eau et s'éclaboussent en riant, avec l'impression que l'eau fraîche les lave en un instant de toutes les

horreurs et des épreuves endurées depuis des mois.

Le soleil a baissé au-dessus de la garrigue. De la montagne est descendue une nuée bleutée annonciatrice d'un sommeil heureux. Mais Robert, recouvert d'un drap épais, allongé à côté du petit feu de bivouac que Touvenel alimente régulièrement avec des branches mortes, tremble en claquant des dents. Yasmina a eu beau lui administrer des compresses de thym et d'herbes sauvages, elles n'ont sur lui aucun résultat.

— Tu souffres aussi ? demande le chevalier à la jeune femme assise devant lui sur la berge de la rivière.

D'un mouvement de tête, elle lui fait signe que oui. Il se penche sur elle et commence à lui masser le pied avec une délicatesse que ne pouvaient laisser présager des mains aussi puissantes, plus accoutumées au maniement de l'épée qu'à l'art des caresses. Elle se laisse faire, les yeux clos, sans dissimuler son contentement. Il murmure :

— Garde courage ! Bientôt, toi aussi tu pourras te reposer et reprendre tes forces. Mon castel de Carrère saura te faire tout oublier.

Elle entrouvre à peine les paupières pour suivre du doigt la longue cicatrice encore rose qui balafre le visage du croisé du haut d'une joue au bas de l'autre en passant par le nez : le souvenir du coup d'épée reçu sur le nasal de son heaume.

— Et toi, combien de temps continueras-tu de souffrir ? lui répond-elle en caressant son visage et en enfouissant sa main dans ses cheveux drus couverts de poussière.

Elle sourit plus franchement, car ce ne sont plus ses pieds que caressent les mains du croisé, mais ses mollets ankylosés par les marches forcées et ses longues jambes musclées. Il le fait avec une telle douceur qu'elle s'abandonne et ferme les yeux sur une félicité qui lui fait oublier douleur et malaise. Touvenel peut admirer à loisir son visage au front haut, encadré de longues boucles brunes, son nez grec, ses pommettes saillantes, ses lèvres charnues. « Une jeune fille dans un corps de femme », pense-t-il, avec un regard sur ses hanches déjà larges et sa poitrine haute. Pendant des mois, il n'a cessé de penser à Esclarmonde, sa belle épouse à la peau si blanche et douce, au maintien aristocratique et retenu, à la voix tendre et au geste affectueux. Mais, depuis des semaines qu'il vit si près de celle qu'il a arrachée à l'horreur, il a devant les yeux une autre image de femme : celle d'une sauvageonne au corps souple et brillant, au geste brusque et spontané, au regard flamboyant.

— C'est bon ! le retient Yasmina. C'est à mon épaule que j'ai mal. Masse-moi plutôt le haut du dos.

Au moment où le chevalier pose les mains le long de son cou pour une nouvelle caresse, Yasmina tressaille d'une inquiétude venue du fond de son passé, lorsque les pirates arabes avaient envahi son village au bord de la côte kabyle et tué tous les hommes avant d'emmener les femmes. Elle vient d'entendre des voix, toutes proches, à l'accent rocailleux. Sortis de nulle part,

deux hommes vêtus de noir les observent curieusement, mais sans animosité. Ils semblent plutôt craintifs, l'air de se demander s'ils vont engager la conversation ou prendre leurs jambes à leur cou, et regardent avec frayeur l'écuyer agité de convulsions, allongé près du feu. Touvenel se rend compte de ce que Robert peut avoir de terrifiant, avec sa barbe de plusieurs jours, sa maigreur, ses yeux d'illuminé enfoncés dans les orbites, ses cicatrices, ses vêtements déchirés de croisé. D'autant que la présence de la jeune fille à la peau mate, aux mains et au cou tatoués, a de quoi surprendre les deux hommes, sans doute moins habitués que leurs voisins aragonais à côtoyer des Sarrasins. Au mouvement de fuite qu'ils esquissent, Touvenel les rassure.

— Ne craignez rien mes « bons hommes » ! Mon costume et mes armes ne sont qu'apparence trompeuse. Je serais vêtu autrement depuis longtemps si j'avais de quoi. Que la paix soit avec vous ! Ne faites pas attention à cette croix sur ma tunique, elle ne veut plus rien dire.

Il ébauche un sourire à leur attention. Yasmina l'imité en se mettant debout. Du talus où elle se tient, elle les domine dans une attitude provocante. Pas vraiment rassuré, l'un des deux hommes demande à Touvenel, le doigt pointé vers elle, légèrement tremblant :

— Cette jeune fille, c'est ta fille ?

— Hélas, non ! Dieu ne m'a pas encore accordé d'enfant. C'est une orpheline que je ramène avec moi d'Orient. Nos « frères » croisés, pour honorer leurs costumes et celui que je porte, ont brûlé la maison de son maître, violé sa nouvelle mère et ses soeurs d'infortune et tué tout le monde autour d'elle. Je l'emmène avec moi à Savignac, au château de Carrère.

À peine a-t-il prononcé ces mots qu'il pense que sa femme et lui seraient comblés de bonheur s'ils pouvaient devenir sa famille de coeur. Elle serait leur fille à tous deux, l'enfant qu'ils n'ont pas encore eu et qu'ils désirent tant. Effarés par ce que vient de leur dire le chevalier, les deux hommes bredouillent entre eux quelques mots incompréhensibles. Celui qui semble le plus hardi déclare :

— C'est aux fruits qu'il porte qu'on reconnaît le bon arbre. Le vrai Dieu saura accueillir ceux qui professent bonté, dépouillement et charité.

Voyant les yeux de Yasmina rivés sur un poulet qu'il tient par les pattes, le cou pendant, le deuxième homme s'attendrit. Il le lui présente.

— Tu as faim, on dirait. Veux-tu cette volaille ? Nous te la donnons de bon coeur. Elle t'aidera à trouver la force de continuer ta route.

Yasmina baisse la tête, blessée d'accepter une aumône. Il insiste :

— N'aie crainte de nous priver. Ce présent qu'on nous a fait ne nous manquera pas. Nous n'avons pas le droit de le manger.

Comme Yasmina hésite encore, malgré la faim qui la tenaille, Touvenel la pousse du coude.

— Ne les humilie pas. Prends ce qu'on te donne.

— Nous ne nous nourrissons que de légumes, de fruits et de poissons, explique le deuxième homme en noir.

Touvenel empoigne le poulet par le cou. Mais aussitôt, honteux de son empressement, il l'offre à Yasmina. Devant la gêne évidente de la jeune femme, le premier des hommes en noir le rassure d'un ton bienveillant :

— Seigneur chevalier, songe toujours, avant toute action, même quand tu douteras, que, dans le monde de l'au-delà, le Seigneur attend de nous récompenser.

Sans un mot de plus, les deux hommes, avec un signe d'amitié, reprennent leur chemin et s'éloignent dans la nuit naissante.

Touvenel, plus ému qu'intrigué par cette marque de fraternité inattendue de la part de vilains à l'encontre d'un seigneur, ne sait quelle contenance prendre face à Yasmina. Devant son embarras, elle le considère d'un air nouveau, à la fois respectueux et amusé.

— Pourquoi me parle-t-il comme si j'étais déjà mort ? Pourquoi cette compassion ? s'interroge-t-il à mi-voix.

Un long râle interrompt ses réflexions. Touvenel se retourne vers Robert, allongé à côté du feu, agité de violentes convulsions. Il se penche sur son écuyer et constate que celui-ci a les yeux braqués pour l'éternité sur la lumière naissante de l'étoile du Berger. Il vient de quitter le monde présent, la bouche grande ouverte sur un air qu'il n'aspirera plus jamais. Le chevalier sent une terrible angoisse monter en lui. Le Seigneur s'acharne-t-il encore à les punir de cette croisade et jusqu'où poursuivra-t-il son châtement ? Des larmes lui viennent aux yeux, comme s'il sentait cette mort annonciatrice de plus grands malheurs encore.

4.

— Par la dent de Dieu ! jure Stranieri en s'affalant dans la fange.
Des rires éclatent derrière lui.

Il a bien réussi à éviter les seaux d'eau sale et toutes sortes de déchets déversés par les fenêtres des maisons. Il a semé ce qu'il pensait être des suiveurs, en tournant d'une rue à une autre, se dissimulant fréquemment sous le porche d'une maison ou derrière l'étal d'une échoppe. Il pensait avoir échappé au pire, mais, dans un regrettable moment d'inattention, il vient de trébucher sur une charogne immonde : un cadavre de chien à moitié rongé par les rats au milieu d'une venelle sombre. « Cela m'apprendra à me mêler à la populace pour préserver mon incognito ! » peste-t-il intérieurement en se relevant.

Trois infirmes, à moins qu'il ne s'agisse de faux estropiés ou d'agents secrets du roi qui l'auraient repéré, le suivent depuis un moment en quémandant une aumône. Il n'a aucune intention de la leur accorder. Les hommes se vengent de son dédain en l'accablant de quolibets. Un moine obligé de relever sa robe jusqu'aux mollets pour mieux marcher en évitant les immondices, voilà un tableau qui réjouit le bas peuple de Paris. « Il faudra que je me trouve un autre déguisement », pense-t-il. Les Parisiens perdent rarement une occasion de se moquer d'un clergé qu'ils considèrent intolérant et corrompu.

Dès qu'il est arrivé en royaume de France, il a pris contact, ainsi qu'Innocent III le lui a recommandé, avec le sénéchal Guillaume d'Anjou pour obtenir de lui une entrevue avec Philippe Auguste. Mais ce dernier, connaissant la rancoeur entretenue par son roi envers le pape, rancoeur encore accrue par le décès d'Agnès de Méranie, morte en couches après qu'Innocent III eut annulé son mariage, n'a pas voulu s'engager directement et l'a renvoyé sur frère Guérin, un conseiller du roi auquel il a promis de le recommander. Stranieri le connaît de réputation et sait qu'il est l'un des rares hommes à avoir l'oreille du suzerain. Mais, pour l'atteindre, il a d'abord dû accepter un rendez-vous secret avec un homme qui se présentera à lui dans un confessionnal de l'église Saint-Pierre-des-Arcis sous le costume d'un novice.

C'est à ce rendez-vous que Stranieri se rend aujourd'hui. Il débouche enfin dans une rue aérée et pavée de neuf sans pour autant perdre sa mauvaise

humeur : un envoyé du pape, même incognito, se présenter dans une tenue aussi souillée ! En fait, s'il peste depuis ce matin, c'est à cause des nuits blanches qu'il a passées dans une maison sombre et malodorante de la rue de la Verrerie, au nord de la ville, entre l'église Saint-Merry et l'ancienne enceinte fortifiée.

Il a demandé à frère Yong de se loger en l'attendant dans une auberge tenue par un agent secret ayant déjà travaillé à plusieurs reprises pour le Saint-Siège. Impossible en effet de circuler dans les rues de Paris au côté d'un visage asiatique sans attirer sur lui tous les regards. Mais si Yong est devenu encombrant depuis qu'ils sont arrivés dans la capitale, il lui a été très précieux pendant leur voyage. À eux deux, grâce à leurs pratiques de combat, ils ont pu déjouer par trois fois des attaques de brigands, d'abord près de Lyon, puis dans les forêts de Sens et de Fontainebleau.

Stranieri, resté seul, n'a pas voulu loger au palais épiscopal. Il ne fait aucune confiance aux clercs et aux moines qui y circulent, toujours aux aguets, prêts à colporter bavardages et rumeurs jusqu'à l'autre bout de l'île, au palais du roi, en échange d'une récompense. Depuis l'accession d'Innocent III au pontificat et son conflit avec le roi de France, une guerre sourde se perpétue ainsi entre l'évêché et le palais, le parti du roi et celui du pape, chacun cherchant à contrecarrer les projets de l'autre. Stranieri a préféré ne pas en faire les frais en risquant d'être reconnu avant même d'avoir pu agir.

Pour mieux se fondre dans la population, il n'a réussi qu'à échouer dans une bâtisse dont les étages supérieurs sont occupés par des clercs faisant l'école à des gamins turbulents et criards, tandis qu'au rez-de-chaussée des femmes publiques exercent leur trafic coupable. Depuis son arrivée à Paris, son sommeil a été sans cesse perturbé par les querelles des prostituées, les rixes de leurs maquereaux ou les discussions véhémentes des clercs avec leurs élèves. S'il en a été profondément agacé, en revanche les soupirs, les râles de plaisir, les encouragements, les mots salaces ou les cochonneries que les catins adressaient à leurs clients lui ont procuré quelques émois plutôt agréables.

Sous les draps, un soir, en entendant une femme dans une chambre voisine ne cesser de réclamer à son compagnon de lui faire « le petit canard », il avait même senti son « goupillon » frémir sur son bas-ventre et l'avait apaisé en allant retrouver l'une de ces filles, bien que celle-ci n'ait pas su lui donner de précisions sur ce que pouvait bien être cette posture animalière. Elle lui en avait cependant proposé quelques-unes, qu'il avait jugé dignes d'être essayées. Cela lui avait rappelé ses années d'étudiant à la faculté de théologie, en compagnie de Lotario. Il ne tirait aucune honte de cette entorse à ses vœux de chasteté. Ne fallait-il pas calmer le Malin pour retrouver la paix de Dieu ?

« Quelle insupportable ville ! » se répète-t-il, décidément de très mauvaise humeur, en se frayant un passage vers le Châtelet dans la rue de l'Écorcherie, à travers une foule de porteurs de carcasses, de rouleurs de

tonneaux ou de livreurs de harengs pataugeant dans des rigoles de déchets malodorants. Une ville qui prétend dispenser les plaisirs de Cérès et de Bacchus, alors que les coteaux de ses vignobles de Suresnes ne valent pas tripette à côté de ceux du Latium, et encore moins de la Toscane.

« Enfin le grand pont et les bonnes rues bourgeoises ! » murmure-t-il en posant le pied sur les pavés tout neufs du pont qui franchit la Seine vers l'île de la Cité. Le soleil de ce milieu de matinée perce de plus en plus à travers les nuages et lui chauffe agréablement la nuque. Son humeur change d'un seul coup à la vue de la foule bigarrée qui promène son insouciance. Après tout, cette ville peut aussi être la plus délicieuse du monde, quand son indolence se déploie le long de ses échoppes grassement pourvues. Il jette un coup d'oeil plus réjoui sur les femmes qui s'empressent autour des marchands de broderies ou de parures. La rumeur qui l'environne lui semble augurer d'une journée heureuse.

Une charrette passe près de lui dans un bruit infernal. Une délicieuse odeur de rôti sort de la fenêtre ouverte d'une cuisine d'auberge. Des enfants s'amuse à se cacher sous un porche. En faut-il plus pour remercier le Ciel de vivre ? La misère grouillante croisée juste avant de passer la Seine ne lui paraît plus aussi ténébreuse. La vie lui semble tout à coup légère et facile. « Comme l'humeur de l'homme peut être changeante, et pour presque rien ! » pense-t-il. Une autre lumière, d'autres couleurs, un degré de plus dans la température ambiante, et voilà que rien de ce qui vous oppressait ne semble plus ni tragique ni dérisoire. L'abjection devient innocence et la laideur vous apparaît comme un signe de pureté.

Ici, des femmes, certaines voilées, d'autres coiffées de guimpes rendant leurs visages hiératiques, arborent bijoux, fourrures et tuniques brodées, pour faire leurs emplettes aux étals des drapiers. Ailleurs, des couples déambulent, certains enlacés, d'autres désunis. L'un d'eux attire son attention. L'homme, vêtu d'une tunique écarlate doublée d'hermine, ceinturé d'or et coiffé d'une toque, représente ce qu'il peut y avoir de plus élégant à Paris. La femme qui marche près de lui est coiffée d'un touret à mentonnière qui lui donne un air hautain, bien que ses lèvres esquissent un sourire en constatant l'effet qu'elle produit sur l'homme d'Église.

Stranieri admire avec quelle grâce elle se tient, arborant une longue tunique de soie verte, fourrée aux manches, le buste légèrement en arrière, relevant le bas de sa tunique pour avancer plus facilement. Une broche ciselée d'or rehausse la beauté de sa gorge. Placée assez bas, elle maintient une échancrure large d'au moins deux doigts. Sa poitrine est plus blanche que la neige et Stranieri ne peut se retenir de lui lancer un regard de désir. Son compagnon le surprend et se fige. Il blêmit et pose la main sur une dague à sa ceinture. Stranieri préfère détourner le regard et passer son chemin pour éviter une rixe. Son rendez-vous avant tout !

Il tourne rapidement sur sa gauche, dans la riche rue de la Pelleterie aux étals couverts de cuirs et de fourrures. Si personne autour de lui ne semble

incommodé, il ne peut s'empêcher de se boucher le nez à l'épouvantable odeur que le vent en provenance de la rive droite porte par-dessus la Seine. L'installation de ces tanneries à proximité du palais royal et de la cathédrale témoignent, pour le moins, d'un curieux manque de raffinement pour une cité qui se targue d'être la plus belle de toutes. Décidément, il ne comprendra jamais ces Français et leurs contradictions. Il est vrai, se rappelle-t-il, que cette ville s'appelait autrefois « Lutetia », autrement dit « la boueuse » à cause des boues pestilentielles dont elle était infestée.

Avant de se rendre à son rendez-vous, il ne résiste pas à l'envie de faire un léger détour pour aller contempler ce que, dans le monde entier, on appelle à présent le « style français », celui de Notre-Dame dont il a vu commencer la construction lors de son précédent séjour. Il lui faut convenir que ce nouvel art de bâtir en élan vertical, avec ses croisées d'ogives, ses arcs-boutants, ses vitraux et ses roses sculptées aux frontons des cathédrales, comme à Saint Denis, l'impressionne. Son regard se perd dans un vitrail où se marient la lumière et la couleur pour la plus grande gloire de Dieu et il se surprend à murmurer un poème écrit quelques années auparavant par Pierre le Chantre, l'un de ses troubadours préférés :

*Toute la joie du monde est à nous
Ô Notre Dame la Vierge Marie
Si tous nous aimons ton élan vers le ciel
Soyons prêts à recevoir et rendre grâces,
En élevant ces flèches vers les nues
Pour sa majesté tout dire et faire à son plaisir
Et la servir par nos chants*

S'arrachant à sa contemplation, il reprend son chemin et vire à droite dans une venelle. Depuis un moment, il lui semble qu'un jeune moine lui a emboîté le pas. Est-ce une impression ou une réalité ? Il profite de la légère avance qu'il a prise pour se cacher derrière un coin de mur. Le novice passe sans le voir et continue sa route. Pour plus de sécurité, Stranieri lui laisse le temps de s'éloigner, avant de reprendre son chemin. Il aperçoit, enfin, par-dessus les toits en bardeau, la flèche de l'église Saint-Pierre-des-Arcis.

*Jésus-Christ, fils du Dieu vivant
Qui de la Vierge naquîtes
Seigneur outragé et trahi,
Vous prie que me donniez tel conseil*

murmure à mi-voix Stranieri, installé dans un confessionnal.

*Que je sache la Vierge Marie
Mieux adorer
Et le pêché haïr*

lui répond une voix, sur le même ton, de l'autre côté de la grille.

Son interlocuteur lui a bien donné la suite du mot de passe. À travers les barreaux, lorsque l'autre rabat son capuchon écru en arrière, il découvre un

visage jeune : c'est bien celui du novice qui le suivait dans la rue.

— Frère Francesco Stranieri ?

— Fais-moi le plaisir de ne pas m'appeler de ce nom, jeune frère ! murmure Stranieri, dans un français sans une pointe d'accent. Dans ton pays, je m'appelle François Lestranger.

Le jeune novice sourit.

— Vous ne risquez pas qu'on connaisse votre nom, ici. Mais je ferai comme vous voudrez, frère François.

Stranieri considère le jeune homme d'un air perplexe.

— Tu me parais bien jeune et inexpérimenté pour m'aider à approcher celui à qui je dois transmettre un message.

— C'est pourtant moi que frère Guérin a choisi pour vous conduire à lui.

— Alors, remplis ta mission le plus vite possible. Je n'ai que trop perdu de temps dans cette ville. On attend mon retour à Rome.

Le novice continue de sourire.

— Il vous faudra patienter encore un peu. Le roi chasse actuellement dans la forêt de Vincennes et ne reviendra pas dans la capitale avant d'en avoir fini. Mais frère Guérin va vous conduire au château qu'il vient d'y faire bâtir. Qui peut savoir cependant quand le roi rentrera de sa chasse ? On prétend qu'il lui arrive de festoyer en plein bois avec des ribaudes, une fois son gibier dépecé.

Stranieri sourit à son tour.

— On me l'a dit aussi. Rassure-toi, je n'ai rien contre les rois qui aiment la chère, les femmes et le vin. Je les préfère même de beaucoup à ceux qui n'aiment que la guerre et la tenue de conseils interminables. Mais j'espère quand même que je n'aurai pas trop à attendre, car j'ai des comptes à rendre au pape.

— Suivez-moi, mais discrètement. Je sortirai le premier de l'église et vous prendrez garde à rester toujours à bonne distance.

Accroupi sur une litière de paille moisie, dans une obscurité quasi complète, à l'écoute du plus petit cliquetis de serrure dans la lourde grille qui ferme sa cellule, Stranieri peste, maudissant l'arrogance de ce « Mal Peigné » de roi qui n'hésite pas à traiter de la plus ignoble façon un envoyé spécial de Sa Sainteté Innocent III. Depuis deux jours, il est resté sans manger autre chose que de simples croûtons de pain trempés dans une soupe immonde. Son estomac, secoué de spasmes, le torture horriblement. Non seulement Philippe Auguste n'a pas daigné écouter sa chasse pour le recevoir, mais, à peine arrivé au château, alors que son conseiller frère Guérin tentait de lui toucher un mot au sujet de Stranieri, son visage s'est figé comme sous l'effet d'une gifle.

Le roi de France se souvenait parfaitement de ce Stranieri, qui lui avait apporté, quelques années auparavant, un rappel à l'ordre du pape à propos de sa « bigamie » et la menace de l'« interdit » jeté sur son royaume, au cas où il

ne se soumettrait pas. Il s'était aussi rappelé les intrigues dudit Stranieri et les négociations secrètes auxquelles cet homme s'était livré au nom du Saint-Siège à ses dépens, pour que sa femme légitime Ingeburge revienne à la Cour et pour éloigner de lui son « épouse ajoutée » Agnès de Méranie. La blessure était encore vive d'avoir finalement dû se soumettre et exiler celle-ci à Poissy, alors qu'elle était enceinte et près d'accoucher.

— Dans la fosse ! Comme il sied à un espion ! avait simplement dit Philippe à frère Guérin.

Et, comme son conseiller essayait de le faire renoncer à cette humiliation, à ses yeux bien inutile, d'un envoyé du pape, surtout officieux, le roi avait brusquement explosé, dans l'un de ses accès de colère habituels.

— Jamais je ne pardonnerai à l'homme qui m'a obligé de renoncer à celle qui fut l'amour de ma vie. Je tiens Innocent III pour responsable de sa mort. C'est à cause du chagrin de notre séparation forcée qu'Agnès a été emportée par une fièvre tierce après m'avoir donné un fils. Ma douleur est aussi vive qu'au premier jour, chaque fois que je reviens m'agenouiller sur sa tombe, au couvent de Saint-Corentin.

Puis, après s'être calmé :

— Ce petit séjour à la fosse fera le plus grand bien à ce Stranieri. Je me souviens encore de son insolence. Tu lui diras qu'il la tempère et mette ses idées au clair avant de venir me les soumettre.

« Le clair, ce cachot en manque singulièrement ! » soupire Stranieri, en écrasant une énorme araignée sur sa robe, avec un regard vers l'étroit soupirail dont les toiles de ces immondes insectes voilent presque complètement la lumière de l'extérieur.

Il respire, à présent. Le décor et l'ambiance ont sensiblement changé. Frère Guérin est enfin venu le sortir de sa « cellule de recueillement » en lui recommandant de ménager la susceptibilité de Philippe. Le roi a accepté de le recevoir, mais pendant son repas, pour ne pas empiéter sur le temps dévolu aux affaires du royaume.

Après avoir fourni à Stranieri de quoi se laver et changer de vêtements, le conseiller l'entraîne dans la grande salle du donjon de Vincennes, couverte de tapisseries, de fourrures et de tissus, meublée de fauteuils pliants rembourrés de coussins, de coffres et d'armoires en bois de chêne encastrées dans les murs. Le feu crépite dans la monumentale cheminée, fournie de bûches. À côté des blasons des seigneurs capétiens accrochés aux murs figurent d'imposants trophées de chasse. Le sol est jonché d'herbes odorantes, de fleurs et de joncs, pour chasser les odeurs fortes exhalées par les mets servis à la table royale, où des pâtés de chevreau voisinent avec des quartiers de chevreuil, de cerf et de daim piqués de lard, des oisons gavés et des giges de sanglier.

En s'agenouillant devant le suzerain, Stranieri lui adresse un compliment respectueux :

— Je constate, sire, que vous êtes un fameux chasseur.

Le roi le fait asseoir en face de lui, de l'autre côté de sa longue table, et lui fait servir un simple morceau de fromage avec une tranche de pain et un gobelet d'eau, sans lui proposer de viande ni de mets cuisiné.

— Je suis reconnaissant à Votre Altesse de m'éviter le pêché de gourmandise, ainsi qu'il convient à un saint homme d'Église, ironise Stranieri avec un regard d'envie vers les rôtis fumants.

Le roi se contente de lui lancer un regard amusé, tout en mordant à pleines dents dans un cuissot. Stranieri peut constater les ravages du temps sur cet homme qu'on nommait le « mal peigné » dans sa jeunesse à cause de sa chevelure ébouriffée, et qui, maintenant, à la quarantaine, est devenu presque chauve. Il est cependant resté droit, bien découplé, son teint est frais, son visage agréable, et il en impose toujours autant à ceux qu'il approche. En mordant dans sa tranche de pain accompagnée de fromage, Stranieri observe la tenue du roi, étonné par la simplicité de ses vêtements solides, leur facture ordinaire, leur couleur uniformément fauve. Il devine que Philippe a choisi de rester simple, pour plaire autant au peuple qu'aux bourgeois. « Plus rusé et subtil qu'un renard malgré son apparence avenante, pense-t-il, mais je saurai bien trouver le défaut de la cuirasse. »

Philippe s'arrête brusquement de manger et jette à Stranieri un regard de chasseur habitué à jauger le gibier sur les moindres indices.

— Parle, à présent. Qu'attends-tu de moi, au juste ?

Plantant la pointe de son couteau dans un morceau de viande, il le partage en deux sur son tranchoir de pain et en tend la moitié à Stranieri, tout en faisant signe à un valet de lui servir un verre de vin.

— De l'aiguillette de canard sauvage. Un colvert. J'en ai eu trois à la fronde, hier. Goûte, c'est fameux.

— Merci, Votre Altesse.

Stranieri engloutit le morceau de viande avec un plaisir non dissimulé et avale une gorgée de vin.

— Comprenez bien que Sa Sainteté ne m'envoie vers vous qu'à titre exploratoire...

— Viens-en au fait ! le coupe sèchement Philippe.

— Qu'il ne s'agit en aucun cas d'une demande officielle...

— Au fait ! Je sais que les missions officielles, son légat s'en charge !

— Je ne suis là que pour envisager avec vous des hypothèses qui n'ont encore pas lieu d'être...

— Arrête, avec tes simagrées. Tu es un envoyé officieux, j'ai compris.

Stranieri boit une autre gorgée de vin pour se donner le courage de poursuivre.

— C'est au sujet de l'Occitanie...

— Frère Guérin m'a déjà tout dit sur l'objet de ta mission, le coupe Philippe. J'attends plutôt que tu m'expliques l'intérêt que j'aurais à me porter au secours de l'Église catholique dans cette région. Quand je vois comment se

comportent vos représentants, je m'étonne plutôt que l'hérésie cathare que vous voulez combattre n'ait pas déjà envahi toute l'Europe.

— Que voulez-vous dire, Altesse ?

— Comme si tu ne le savais pas ! Vos prélats orgueilleux et gras comme des pourceaux qui habitent dans des châteaux, se complaisent dans la débauche, achètent leur élection et vendent à l'encan leurs objets sacrés ! Ces parades d'habits dorés ! Étonnez-vous que d'autres se nomment « purs » et réfutent votre enseignement.

— Notre Saint-Père a essayé de sévir à plusieurs reprises contre ces débordements, mais il n'a pas toujours été écouté.

— Eh bien, retourne donc lui dire qu'il continue de balayer devant sa porte. Cela suffira sans doute à endiguer, mieux que toute autre action, le mal dont il se plaint.

Stranieri reste un moment silencieux, déstabilisé par les imprécations du roi.

— Permettez-moi de faire cependant remarquer à Votre Altesse que le problème est plus grave. Qu'elle imagine en effet que cette hérésie cathare se propage dans son royaume, ainsi qu'elle l'a déjà fait en Champagne, en Bourgogne, dans les Flandres, et en Allemagne. Ce n'est pas seulement la religion catholique qu'elle y menacerait, mais à plus long terme, l'ordre social tout entier, en montant les pauvres contre les riches, les paysans contre leurs seigneurs, les villes contre les châteaux, et bientôt l'ensemble du pays contre l'autorité royale.

Philippe, qui allait avaler une nouvelle aiguillette, suspend son geste et s'absorbe dans une courte réflexion.

— Quelle divine solution aurait donc envisagée le Saint-Père pour s'opposer à cette si dangereuse contamination ?

— L'éventualité d'une intervention militaire, si aucune prédication pacifique, comme celle que tente encore aujourd'hui notre Sainte Église, n'y pouvait rien.

— Une croisade de chrétiens contre des chrétiens ? s'étonne Philippe. Après la honteuse expédition contre Byzance ?

Stranieri se signe à cette évocation.

— Dieu nous pardonne cette malheureuse aventure détournée par les Vénitiens à leur profit ! Elle n'a rien à voir avec la croisade que nous lancerions contre des blasphémateurs, seigneur roi.

— Ta nouvelle croisade trouvera malheureusement sur sa route d'autres adversaires que tes malheureux hérétiques.

— À qui pensez-vous ?

— Ne joue pas au pauvre d'esprit ! Au comte de Toulouse, bien sûr, l'un des plus puissants et des plus riches d'Europe. Il tolère tes cathares, s'il ne les soutient pas ouvertement. Au comte de Foix. À celui de Trencavel. Sans parler des barons de l'Aragonais et de ceux de l'Albigeois. Ce sont tous des seigneurs courageux, rompus au métier des armes, dont beaucoup ont

participé aux croisades. Si Innocent III pense intervenir sur leur sol et contre eux avec mon aide, il se fourvoie.

— Laissez-moi tout de même développer devant vous au moins deux arguments.

— Mais vite, alors ! Depuis que tu es entré dans cette salle, j'ai la sensation de perdre mon temps.

— Primo : il n'est pas du tout certain que ces seigneurs osent se lever contre vos armées. Secundo : une telle croisade ne peut échoir qu'au roi le plus prestigieux de l'Europe, avec la bénédiction de Rome, bien sûr.

Philippe Auguste éclate de rire.

— La bénédiction de Rome ! Si c'est la seule récompense que tu me proposes, elle est bien mince.

Stranieri sourit et continue :

— Bien entendu, comme pour les autres croisades, le Saint-Père saurait se montrer reconnaissant. Il serait en effet inconcevable que les barons et seigneurs du Nord qui combattraient en Occitanie ne se trouvent pas récompensés par les domaines qu'ils auraient conquis. Avec, bien sûr, là aussi, la bénédiction de l'Église de Rome et de la vraie chrétienté. « *Terram exponere catholicis occupant.* » Les terres conquises, les biens des hérétiques seront confisqués et il sera loisible aux princes chrétiens de les exploiter à leur guise. Quant à ceux qui, nourrissant une vraie pénitence, trouveraient la mort en ces combats, ils pourraient être assurés de recevoir le pardon de leurs péchés et le fruit de la récompense éternelle.

— « Le fruit de la récompense éternelle » ! s'esclaffe Philippe. La formule est jolie. Voilà qui les rassérénera, assurément.

Le roi reste un moment silencieux, les yeux fixés dans ceux de l'envoyé du pape. Il se lève soudain et désigne, sur le mur derrière lui, une cape de croisé, un heaume, un bリアud frappé de la croix pourpre et une épée.

— Tu vois là ce que j'ai rangé pour toujours et que je ne dépendrai plus jamais. J'ai sué mon sang sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. J'y ai vu horreur et désolation. J'y ai perdu nombre de mes meilleurs barons. Et tout cela pour quoi ?

Du plat de la main, il caresse son crâne chauve.

— Par les cinq plaies de Dieu ! Pour en revenir vieillard avant de l'être. As-tu bien vu mon visage et te souviens-tu de ce qu'il était, il y a dix ans, quand tu es venu semer le trouble dans mon royaume ? J'ai contacté depuis en Terre sainte cette satanée suette, cette fièvre araldine qui m'a fait perdre ma belle crinière. Plus personne à ce jour n'oserait me nommer le « Mal Peigné » ! Cette crinière de lion, dans laquelle tant de jolies dames aimaient à glisser leurs doigts, je l'ai perdue à jamais et je ne m'en console pas. Elle m'importait plus que toutes les bénédictions de notre Saint-Père. Rentre le lui dire. Qu'il ne compte donc pas sur moi pour m'engager dans une telle aventure ! Surtout contre des chrétiens.

Stranieri, sans se départir de son assurance, réplique aussitôt :

— Et pourtant, cette croisade, prononcée par le Saint-Père mais conduite par Votre Altesse, permettrait au royaume de France de s'agrandir au sud et d'atteindre les rivages de la Méditerranée. Je vous le répète, comme l'a affirmé le Saint Père : « *Terram exponere occupantibus* ». Comté de Toulouse, comté de Foix, Albigeois, Provence et toutes ces riches et belles places : Quéribus, Montségur, Béziers, Carcassonne, où vos barons, comtes, baillis et sénéchaux pourraient prendre gouvernance avec le soutien de Rome et sa bénédiction. Ce sont là choses qui comptent aux yeux du monde.

Le roi lance un regard aigu vers frère Guérin, puis revient sur Stranieri. L'envoyé du pape sent qu'il a peut-être marqué un point.

Mais Philippe clôt l'entretien.

— Nous avons assez parlé, frère Stranieri. J'ai à faire, maintenant.

Et, se tournant de nouveau vers son conseiller :

— Convoque le Conseil demain. Nous tiendrons séance plénière pour discuter de ce que le frère vient de proposer.

Puis à Stranieri :

— Ne te fais pas d'illusions. J'ai des choses bien plus urgentes et plus nécessaires à entreprendre ! Néanmoins, j'écouterai ce qu'en pense l'assemblée de mes nobles et je ne déciderai rien contre leur avis. En attendant ma réponse, tu resteras mon hôte. Frère Guérin saura s'occuper de toi. Je ne voudrais pas que le Saint-Père puisse se plaindre que je traite son émissaire secret à la légère. Quand j'aurai fait rédiger ma réponse, je te la confierai. Alors seulement, tu seras libre de rejoindre Rome. Patiente donc encore un peu, frère Stranieri, patiente !

Philippe tourne le dos et sort rapidement, le laissant seul avec son conseiller. Stranieri a compris qu'il n'est pas parvenu à convaincre le roi de s'engager, du moins pour l'instant. Le suzerain est trop occupé à préparer une nouvelle guerre contre l'Angleterre, et le Saint-Siège devra se résigner à attendre qu'il ait réglé ce problème avant de pouvoir l'entraîner dans une autre opération militaire.

Quant à l'invitation à rester à Vincennes, Stranieri comprend aussi ce qu'elle signifie, lorsque, à la suite de frère Guérin, trois gardes royaux viennent l'encadrer pour le conduire à ses appartements. Au mieux, il sera bien traité, mais prisonnier, et on lui interdira toute communication avec l'extérieur. Au pis, il sera condamné à finir ses jours à Vincennes, dans un caveau comme celui où il avait commencé de pourrir en attendant cette entrevue.

Trois jours plus tard, Stranieri reçoit de frère Guérin une missive du roi destinée à Innocent III. Comme il s'y attendait, Philippe Auguste fait valoir que ses moyens ne lui permettent pas d'entretenir deux armées à la fois, l'une contre Jean sans Terre, l'autre contre les Albigeois. Il ajoute que, pour pouvoir satisfaire à la demande du pape, il faudrait que celui-ci négociât une trêve de deux ans entre la France et l'Angleterre, et que les frais d'une telle expédition fussent assurés par un subside levé sur le clergé et la noblesse d'Occitanie

qu'il serait censé venir défendre.

Stranieri comprend que c'est une élégante façon de signifier son refus au Saint-Siège, car Philippe sait bien que le pape est sans pouvoir sur Jean sans Terre qu'il se prépare à excommunier, et qu'il n'aura jamais l'autorité nécessaire pour prélever un impôt extraordinaire sur le clergé, encore moins sur la noblesse d'un pays qu'il ne contrôle plus.

— Frère ! Frère ! hurle un lépreux, capuchon rabattu sur le visage, en grimpant quatre à quatre l'étroit escalier de l'auberge.

Sa cape en lambeaux flotte autour de lui, dévoilant des jambes et des bras nus en sang. Il agite frénétiquement sa clochette pour s'annoncer. Les gens s'écartent aussitôt de lui, par peur de la contamination, en se plaquant contre les murs. Derrière son passage éclate un flot d'injures. On jette sur lui tous les objets possibles. Au premier palier, deux prostituées hurlent de terreur en le voyant arriver. Elles se réfugient dans une chambre dont elles bloquent la porte. La voie libre, le lépreux encapuchonné continue son ascension.

— Frère ! Frère ! crie-t-il vers le haut de l'auberge. Vite ! Vite !

Il pousse d'un coup de pied la porte de la dernière chambre et découvre frère Yong, ébahi, nu comme un ver, assis sur une pailleasse. Une ribaude à genoux devant lui examine sa peau olivâtre avec curiosité en lui prodiguant caresses et compliments.

— Que le Diable te prenne, frère Yong ! éructe le lépreux en agitant sa cloche. Et toi, créature ! ajoute-t-il en fonçant sur la femme.

Frémissante de terreur, elle s'esquive.

Le lépreux rabat son capuchon en arrière. À la lueur de la mauvaise chandelle, Yong peut reconnaître le visage de Stranieri. Il lui adresse un geste et une mimique d'impuissance pour lui faire comprendre qu'il ne se sent pas responsable de la situation dans laquelle vient de le trouver son maître.

— Je sais comment tu vas encore t'excuser, mécréant ! gronde Stranieri. Tu vas prétendre que cette daronne t'a déshabillé de force pour examiner de plus près un petit homme jaune inconnu dans ce monde, n'est-ce pas ?

À l'acquiescement silencieux de Yong, Stranieri éclate de rire. Il ramasse les habits de Yong et les lui jette.

— Rhabille-toi en vitesse. Tu répandras comme moi du noir de chandelle sur tes bras, tes jambes et ton visage. Je t'ai apporté aussi une autre clochette pour que nous ayons tous deux l'air de scrofuleux échappés d'une léproserie. Ce sera le meilleur déguisement pour sortir de Paris sans être trop inquiétés.

Le Chinois, encore marqué par l'examen et les attouchements de la ribaude auxquels il commençait à trouver un certain charme, lance en se rhabillant une mimique interrogative à Stranieri pour s'enquérir du résultat de sa mission.

— Je te raconterai tout ça pendant notre voyage. Nous devons d'abord passer par Étampes, où je remettrai à la femme du roi, Ingeburge, la lettre que

le pape lui a écrite. L'homme qui me recevra pour me conduire à elle nous aura préparé des chevaux pour la suite de notre route. Nous changerons nos costumes à ce moment-là.

5.

Plus il approche de son but, plus l'angoisse le tourmente : « Ma femme, ma douce, ma belle Esclarmonde m'aura-t-elle attendu ? N'a-t-elle pas trop souffert de ces années d'absence, de ces temps de silence ? Dans quel état vais-je retrouver mon domaine et mes gens ? De quel prix devrai-je payer les crimes que j'ai commis à Constantinople ? »

— Pour Dieu ! Pour le Christ ! Pour l'Église de Rome ! avait-il hurlé avec ses compagnons de combat.

— Pour Dieu ! Pour Byzance ! Pour Constantinople ! lui avait répondu l'étourdissante contre-charge des Byzantins.

— Mort aux Latins !

— Sus aux Grecs !

Dans l'assaut, Touvenel avait porté son épée vers la droite. D'un seul heurt, il avait renversé deux adversaires. Chanceux, il en avait abattu trois autres qui se dérobaient. Dans une rage mortelle, il avait cherché à rejoindre à l'avant de la bataille les plus alertes, les plus hardis, les plus efficaces, ceux qui portaient haut les bannières du Christ sauveur et de Rome la sainte.

Un instant, il s'était tourné vers celui qui le suivait pas à pas pour lui fournir aide et assistance. Personne ! Il avait perdu son fidèle écuyer en se faufilant dans les rangs ennemis. Qu'importe ! Il était reparti au combat avec son épée, sa hache et son poignard. Il avait frappé, renversé, écrasé, bousculé, tué, jusqu'à ensanglanter, sans vraiment savoir au nom de quoi, la blanche bannière à la croix qu'il s'était juré de porter avec piété et honneur. Et il ne se posait plus la question de savoir pourquoi il combattait d'autres chrétiens derrière l'emblème des Vénitiens. Puis il avait vacillé sous le choc d'une lance ennemie. Le sabot d'un cheval avait heurté sa tempe.

Il s'était redressé, debout au milieu des cadavres. « Qu'est devenu le noble idéal des chevaliers croisés ? » avait-il songé en ôtant son heaume au nasal brisé par le coup de sabot. Accablé, il avait regardé le carnage autour de lui. Des larmes avaient inondé son visage et il avait pleuré sur son honneur perdu de soldat de la foi. En levant les yeux vers ce qui restait de l'orgueilleuse Constantinople, il ne comprenait pas pourquoi, en place et lieu de la bannière blanche à croix pourpre des croisés, flottait le drapeau de la république de Venise.

Derrière les dernières fumerolles des incendies, il ne distinguait qu'un chaos d'armures, de casques, de corps démembrés et d'épées rougies de sang. Le mécréant, l'hérétique, c'était lui maintenant. Lui qui avait massacré des chrétiens au nom de Dieu. D'un geste rageur, il avait voulu arracher la croix qui ornait l'épaule de sa tunique. Un pressentiment l'en avait empêché, croyant sentir la mort et l'épouvante venir à sa rencontre. Son regard avait cherché à percer la nuit. À travers ses larmes et son sang, il avait aperçu deux hommes, ivres de vin, de stupre et de fureur, qui se disputaient une très jeune fille acculée à un mur, se battant entre eux pour obtenir le privilège de la violer le premier. Des croisés pourtant, comme lui.

— Soyez maudits ! avait-t-il hurlé, l'épée au poing pour secourir la malheureuse.

Mal lui en avait pris. Blessé à la cuisse et au visage, durement éprouvé par la bataille, il avait chancelé et sa vue s'était troublée de nouveau. Les deux hommes s'étaient retournés et l'avaient regardé avancer vers eux en titubant. Pour se donner du courage, dans sa langue natale, il avait retrouvé une strophe autrefois entendue dans la bouche d'un troubadour :

*Roi glorieux, lumière et clarté véritables
Dieu puissant, apportez-moi, s'il vous plaît
Votre aide fidèle*

Ces quelques mots chantonnés haut et fort lui avaient apporté un peu de réconfort, mais n'avaient pas semblé du goût des reîtres. L'un d'eux avait ricané :

— Tu parles étranger, le trouble-fête ? Sais-tu au moins parler la langue d'oïl ?

Le chevalier avait approché son visage tout près du sien et articulé distinctement :

— Mort aux barbares, sales Franciens !

— Tu voudrais nous empêcher de besogner ? s'était étonné le deuxième croisé.

— Et tu nous insultes ! avait ajouté le premier.

— Retourne à tes écuries, le Languedocien !

— Sinon, on t'écorche vif du haut en bas.

Sans leur répondre, avec l'énergie du désespoir qui lui donnait encore la force de vaincre, le chevalier était parvenu à arracher la jeune fille aux soudards et à faire rempart de son corps pour la protéger. Les deux hommes avaient tiré leurs glaives et s'étaient rués sur lui. Il avait réussi à porter un coup fatal au premier. Mais il n'avait pu anticiper la riposte du second et son coup de taille l'avait frappé à l'épaule, heureusement amorti par sa cotte de mailles. Il s'était effondré, la lame de son adversaire prête à s'abattre sur lui pour l'achever, quand l'homme était soudain tombé à genoux avant d'avoir pu accomplir son geste. Son épée, au lieu de lui fendre le crâne, avait lentement glissé le long de son visage en entaillant sa joue. Une ombre s'était dressée derrière son agresseur. Elle l'avait empoigné par les cheveux, avait tiré sa tête

en arrière et planté son poignard dans sa gorge.

— Par Dieu, seigneur ! Pardonnez-moi cette intervention. Acte odieux entre croisés, sans doute. Mais ce soudard voulait vous importuner. J'ai en détestation ceux qui ne respectent pas les usages.

À cette voix gouailleuse, le chevalier avait reconnu Robert, son écuyer perdu au cours de la bataille, aussi couvert de sang que lui. Il avait voulu le toucher, mais, bouche ouverte, les yeux clos, sa tête s'était affaissée sur la poitrine de la jeune fille qu'il venait de sauver.

— Je vous ai interrompu, au milieu de la strophe, avait continué l'écuyer. Je vais la reprendre.

Et il avait chantonné à son tour :

*Beau seigneur, ne dormez plus
Éveillez-vous doucement
Car je vois grandir à l'orient, l'étoile*

Mais il n'avait pas eu le temps de poursuivre. Une flèche surgie de l'ombre s'était fichée au creux de ses reins. Dans un râle, son fidèle Robert avait basculé en avant. Le chevalier, qui ne distinguait plus rien, avait rampé vers lui pour le secourir. Il n'en avait plus la force. Il avait fermé les yeux. Une main avait enserré son poignet, tandis qu'une voix irréaliste lui murmurait à l'oreille :

— Croisé, tu as tué un croisé pour sauver une Mauresque. Mais qui pourra sauver ton âme dans les ténèbres où tu t'en vas ?

« La voix de la mort, avait pensé le chevalier. Elle sera donc venue me chercher. Pour me conduire où ? Quelle solitude y a-t-il au bout ? »

Ce n'est plus la main de la mort mais celle de Yasmina que tient maintenant celle du croisé. Tous deux ont repris leur marche au petit matin, pour éviter la chaleur du jour. Le chevalier n'a pas voulu abandonner le corps de son écuyer en terre profane, sous un vulgaire tumulus de sable et de galets. Il a décidé de l'ensevelir en un lieu consacré, à plusieurs lieues de là, près d'une chapelle où séjournait, avant son départ en croisade, un ancien prêtre de Savignac qu'il a connu dans sa jeunesse. En désaccord avec les autorités du diocèse, l'homme avait quitté sa paroisse en fulminant contre la vie menée par le haut clergé, ses passe-droits, ses privilèges, son arrogance, et s'était installé dans un hameau abandonné, sur un piton rocheux, où il vivait en anachorète et avait acquis la réputation d'un saint homme.

Ils marchent depuis plus de deux heures, épuisés par la chaleur, brûlés par le soleil, les oreilles assourdies par le délire crissant des insectes. La sueur leur coule du front aux joues et se perd dans l'encolure de leur mince cotte de toile. Le corps de l'écuyer chargé en travers du dos du mulet, Yasmina et Touvenel continuent, le cheval tenu par la bride, harassés, les pieds blessés par les cailloux du raidillon. Ils montent vers la chapelle aperçue en haut de la colline. Nul âme qui vive aux alentours, à part quelques tournolements

d'oiseaux de proie en quête de nourriture.

Au terme d'une épuisante ascension, ils parviennent enfin au sommet. Au grand soulagement du chevalier, une voix lui répond lorsqu'il toque à la porte de la ruine qui sert d'abri à l'ermite. Mais, lorsque l'homme apparaît sur le seuil, ce n'est plus un prêtre qu'ils découvrent sur les marches du petit bâtiment de pierres sèches. L'anachorète barbu et chevelu s'est transformé en une ombre d'une effrayante maigreur vêtue de noir, les os saillants, la peau tendue sur son visage comme sur une tête de mort. Les cheveux longs mais bien peignés, la barbe courte et soigneusement taillée, une bible à la main, il a un mouvement de recul en découvrant la croix pourpre cousue sur le bliaud du croisé. Il abrège les salutations de bienvenue et, ramassant prestement des paniers d'osier tressés et de rudimentaires rouleaux de châles tissés, il les charge sur les flancs d'un mulet aussi famélique que lui.

— Excuse-moi, chevalier, mais je ne peux pas vous accueillir. Je suis attendu pour vendre au marché, et il me faut une heure pour m'y rendre. Usez de ma maison, si vous souhaitez vous abriter un moment du soleil. Vous y trouverez un peu de pain et une jarre d'eau de pluie.

— Tu fabriques toi-même ces objets ? demande Touvenel en regardant la marchandise que charge l'homme.

— Oui. C'est ainsi que j'occupe le temps que me donne le Seigneur.

— Et tu en tires assez profit pour vivre ici ?

— Je me contente de peu, chevalier, comme tu peux voir. Dans une société sans moeurs, l'austérité est agréable et nous rapproche de Dieu. Évidemment, je pourrais aussi tanner des peaux de lapins, les alentours regorgent de gibier. Cela me rapporterait bien davantage. Les dames les aiment pour leurs manteaux.

— Et pourquoi ne le fais-tu pas ?

L'ermite jette un coup d'oeil sur la croix ornant le bliaud de Touvenel.

— À nous autres, il est interdit d'ôter la vie.

Touvenel a compris la désapprobation. Il acquiesce.

— Je partage ton dégoût de mon costume, mais sache que, si je continue de le porter, c'est seulement que je n'en ai pas d'autre. Je suis parti combattre pour la plus noble des causes, celle de Dieu, mais cette guerre, qui devait être juste, s'est transformée contre mon gré en tout autre chose.

— Pour nous, cathares, il n'y a ni noble ni juste guerre. Seule la folie des hommes ose mêler le nom de Dieu à cela.

Touvenel observe l'homme qui finit de charger son mulet.

— Et si un criminel dangereux t'attaquait, ou une vipère ou un loup ?

L'homme ébauche un sourire et lui fait face.

— J'aurais le droit de me défendre, mais j'essaie plutôt de ne jamais me mettre en situation d'être attaqué par un criminel, une vipère ou un loup.

— Et que ferais-tu si cela t'arrivait ?

— Il est aussi sacrilège de tuer une bête « ayant du sang » que de tuer un homme. Ma doctrine enseigne que tuer pour se défendre est un péché aussi

grave que tuer par malice.

— Tu ne réponds pas à ma question.

— Je crois que je me laisserais tuer, dévorer ou piquer, tout en priant le Seigneur qu'il m'épargne cette épreuve.

Touvenel, un moment silencieux, demande à l'homme si, lorsqu'il reviendra de son marché, il pourra les assister pour l'ensevelissement du corps de Robert et réciter la prière des morts. L'ermite se récuse tout net :

— Je ne rentrerai pas avant demain. Il sera trop tard pour ton compagnon perdu. De toute façon, je ne fais plus partie de votre Église et je ne peux pas dire vos sacrements, pour lui. Je ne crois plus à votre baptême, ni à votre communion, ni à aucun de vos rites, encore moins à ceux de la mort et du passage au divin. Ce sont pour moi des actes sacrilèges, inventés par une Église que je ne reconnais plus.

Et, comme il voit Touvenel et Yasmina terriblement désespérés d'être montés jusque-là pour rien :

— Cependant, cette terre et ce petit cimetière appartiennent à tous. Vous pouvez y procéder entre vous comme vous l'entendez.

Puis, se détournant, il monte sur son mulet, comme s'il ne voulait plus échanger un mot. Touvenel tente encore de le retenir maladroitement en balbutiant quelques paroles où il est question de confiance, de confession, de pardon, de repentance. Mais l'homme ne veut rien entendre :

— Je n'appartiens plus à ton monde, croisé. Adresse-toi plutôt aux tiens et à ceux qui ont prêché la guerre sainte.

Yasmina reste longtemps immobile, à regarder la petite silhouette du cathare qui s'éloigne sur son mulet en soulevant la poussière du chemin, jusqu'à ce que leurs formes ne soient plus qu'un point minuscule à l'horizon. Quand elle s'en détourne, elle découvre Touvenel assis sur un rocher la tête entre les mains.

— À quoi songes-tu ? lui demande-t-elle.

Touvenel relève la tête.

— À ce maudit remords, cet ennemi sournois que je ne peux même pas affronter l'épée à la main. Il me terrasse lentement, comme une poigne de fer broierait mes entrailles.

Il se relève, empoigne rageusement une pioche et se résigne à creuser seul un trou dans le sol dur comme de la pierre.

Le soleil finit de décliner sur l'horizon quand il parvient enfin à faire glisser le cadavre de son cher Robert dans la fosse et à le recouvrir de lauzes. Après qu'il eut dit la prière des morts, et que Yasmina eut récité une sourate, Touvenel, en guise de croix, plante son épée à la tête de la sépulture. Les yeux baissés, il revient sur son idée et récupère l'arme.

— Donner c'est donner ; reprendre c'est voler, s'insurge Yasmina. Et voler un mort, c'est la pire des offenses !

Touvenel hausse les épaules et souffle avec agacement :

— Avec quoi veux-tu que je me défende, si je lui laisse mon épée ? Une croix de bois fera tout aussi bien l'affaire. La route est encore longue et parsemée de bandits. Robert lui-même m'aurait conseillé de garder mon arme. En contrepartie, je vais déposer mon écu sur sa tombe. Mon blason suffira à le protéger.

Une fois reposés dans l'ombre de la chapelle et désaltérés par l'eau contenue dans la jarre de l'ermite, Touvenel et Yasmina décident de reprendre leur route. Après une marche de deux heures, Yasmina est saisie de crampes et ne peut plus avancer. Touvenel lui passe un bras sous les épaules, l'autre sous les genoux, et la hisse sur le mulet de Robert. Le visage de la jeune fille frôle le sien. Leurs souffles se mélangent. Son bras, enroulé autour du cou de Touvenel, a du mal à se libérer. Elle en rit. Mais lui détourne la tête et se remet à marcher près d'elle. « Ma douce, ma belle Esclarmonde », se répète-t-il silencieusement, ne sachant plus si c'est d'inquiétude ou pour ne pas succomber à la tentation. Son épaule frôle la cuisse nue de la jeune femme. Il s'en écarte brusquement et décide de marcher devant elle en tirant par la bride son cheval chargé de leurs bagages et de ceux de l'écuyer. Comme effrayé par ses pensées, il se met à presser l'allure autant qu'il le peut. Yasmina s'en étonne. Il lui répond sans se retourner :

— Si nous allons ainsi d'un bon pas, nous serons au château de Carrère d'ici à huit jours, tout au plus. Finis, nos malheurs ! Tu t'y installeras. Dame Touvenel t'y traitera comme il se doit.

— Tu veux dire : comme il se doit pour une invitée venue de pays lointains et aux curieuses coutumes ? s'inquiète la jeune femme en exhibant les tatouages sur les paumes de ses mains.

— Je veux dire : comme il se doit pour une personne de qualité, Yasmina.

— Malgré ma religion ?

— Ici, en Languedoc nous avons coutume de vivre en toute tolérance, quelle que soit la croyance des gens que nous côtoyons.

La jeune femme n'est qu'à moitié rassurée. Elle a bien compris la gêne que Touvenel éprouvait à son contact. Le dernier écart qu'il vient de faire en frôlant sa cuisse le lui a encore fait sentir. Elle craint que ce trouble ne soit que trop évident aux yeux de l'épouse qui les attend et que celle-ci n'en prenne ombrage. Pourra-t-elle croire qu'un aussi long voyage côte à côte ait pu laisser son mari vierge de tout autre sentiment que celui d'un père pour sa fille ? Machinalement, elle resserre autour de ses jambes les pans de sa jupe et ferme davantage son corsage.

Au-delà des landes et des garrigues, la nature s'adoucit. Dans la plaine, des bois de hêtres aux jeunes pousses, des vignes et des plantations d'oliviers commencent à remplacer les bosquets drus de chênes verts et de genêts. Sur les hauteurs rocheuses, aux flancs escarpés et secs, Yasmina peut apercevoir, dans le lointain, castels, tours et villages que son compagnon se remémore

pour tracer sa route.

Au débouché d'un bosquet de chênes verts, un homme tout vêtu de noir, comme ceux qu'ils ont rencontrés la veille au soir, les aperçoit et s'enfuit à travers champs. Touvenel ne comprend pas pourquoi. Sont-ils en si piteux état qu'ils suscitent une telle frayeur ? Yasmina lui fait remarquer qu'ils doivent évoquer de bien étranges pèlerins, avec leur tête et leur corps couverts de drap blanc pour éviter de se faire rissoler la tête et le dos par le soleil. À peine une demi-lieue plus loin, Touvenel, intrigué, s'arrête et se penche sur le sol. Il ramasse une poignée de terre et la hume en connaisseur.

— Du sang. Du sang humain tout frais ! s'inquiète-t-il en cherchant autour de lui un danger invisible.

Au milieu du chemin, des tâches rougeâtres s'échelonnent sur quelques dizaines de pas. Tous deux se remettent en marche, lentement, aux aguets, le regard parcourant l'espace sur ce qui pourrait cacher une présence menaçante.

— J'ai parfois l'impression d'être en mauvaise compagnie, murmure Touvenel en vérifiant que son épée est bien à portée de sa main.

— Tu veux parler de moi ?

— Mais non ! réplique-t-il, amusé. La compagnie dont je parle s'appelle « la Mort », et depuis plus de quatre années maintenant, elle semble vouloir s'accrocher à mes pas, où que j'aille.

À quelques mètres, au détour du chemin, il découvre le corps d'un homme allongé face contre terre, son chapeau de paille à côté de lui, ses brodequins de cuir déchaussés par une course effrénée, sa main crispée sur une bible. Arrêtant leur mulot et faisant signe à Yasmina de se taire et de ne pas bouger, Touvenel s'approche seul du cadavre et retourne le paysan. L'homme est mort depuis peu, à en juger par l'absence de rigidité de ses membres. Une large marque rouge barre le devant de sa chemise, celle d'une blessure en pleine poitrine. « Cela ne peut provenir que de la lame d'une épée », pense le chevalier. À la place du coeur, une croix tracée par un doigt trempé dans le sang de la victime s'inscrit comme une sinistre signature.

Touvenel relève la tête et écoute. L'entêtant chant des cigales s'est tu. Plus aucun oiseau ne vole. L'air s'est alourdi. Il reconnaît à ce silence insolite la présence d'un danger proche. De loin, un doigt sur les lèvres, il renouvelle à Yasmina l'ordre de se taire, puis s'agenouille et pose son oreille sur le sol pour en écouter les vibrations. Il sent la sourde présence de chevaux, pas très loin. Quatre ou cinq cents pas, peut-être. Des chevaux à l'arrêt, piétinant le sol.

Il se redresse et revient silencieusement vers Yasmina. Toujours sans un mot, il entraîne leur cheval et leur mulot sous le couvert d'un bois tout proche, puis fait descendre Yasmina de sa monture et la guide à travers d'épais fourrés jusqu'à une lisière d'où il lui désigne, à trois cents pas, près d'un massif d'épais genévriers, une dizaine de cavaliers armés et immobiles. Tous vêtus de blanc, le regard tourné vers le pied d'une falaise, ils enfilent une cagoule en pointe, percée de deux trous pour les yeux, tout aussi blanche que leur

tunique. Sur leurs poitrines, ils arborent une chaîne au bout de laquelle pend un grand crucifix d'argent. Touvenel sent chez eux la détermination de chasseurs à l'affût prêts à se ruer sur leur proie. Mais quelle proie ? Et pourquoi ce déguisement ? Celui-là même qui, ressemblant à leur accoutrement, a dû tant effrayer l'homme en noir aperçu au détour du chemin.

Le chevalier veut en savoir davantage. Faisant signe à Yasmina de ne pas bouger de sa cachette, il rampe jusqu'à une haie de genévriers et profite de cet abri pour courir vers des éboulis rocheux qui le cachent à la vue des cavaliers tout en lui permettant d'apercevoir l'objet de leur affût : un rassemblement d'hommes et de femmes habillés de noir. Les hommes portent barbes bien taillées et cheveux longs. Ils sont coiffés d'un bonnet noir et arborent à leur ceinture un étui de cuir, probablement destiné à recevoir le livre que chacun serre précieusement dans sa main. Une bible, devine Touvenel. Les femmes sont vêtues de noir, elles aussi, et un voile léger masque leur visage. Avant de partir en croisade, il a déjà entendu parler de ces cérémonies que pratiquent les cathares pour introniser les leurs dans la nouvelle religion. Il sait qu'elles remplacent le baptême chrétien, mais il n'a encore assisté à aucune.

L'un des hommes s'agenouille devant une planche sur des tréteaux. Les mains posées à plat sur le drap blanc de la table, il attend. Un de ses comparses vient placer un livre en équilibre sur sa tête. Touvenel reconnaît cette fois nettement une bible. Les femmes relèvent toutes le voile noir qui couvrirait leur visage. La cérémonie vient de commencer.

Celui qui paraît être leur chef s'approche de l'homme à genoux. Il sort son propre livre de son étui en cuir, l'ouvre au-dessus de la tête du communiant et prononce à voix forte, sur un ton magnifié par les phrases qui passent ses lèvres, tandis que tous s'agenouillent autour d'eux :

— *Benedicite, parcite nobis !* Louis, as-tu la ferme volonté de recevoir le baptême spirituel et de pratiquer toutes les vertus par lesquelles on devient un bon chrétien ?

— Je m'y engage, répond l'homme.

— Tu dois avoir dans l'esprit qu'en ce moment tu viens pour la seconde fois devant Dieu et devant le Christ et le Saint-Esprit. Tu es ici pour recevoir le pardon de tes péchés, grâce aux prières des bons chrétiens et par l'imposition des mains, puisque tu es en présence de l'Église de Dieu.

— Je l'ai dans l'esprit et je le comprends.

— Il convient que tu observes les commandements de Dieu et que tu haïsses le monde. Si tu agis ainsi jusqu'à la fin, nous avons tous ici l'espérance que ton âme aura la vie éternelle.

L'officiant fait un signe. Surgissent alors de derrière des buissons où ils attendaient cachés d'autres hommes d'allure modeste, en chausses et tunique de coutil ou de lin, brodequins de cuir ou pieds nus, chapeautés de paille ou de feutre, et d'autres, d'allure plus noble, avec des manteaux de drap brodé, des bottes et des bourses de cuir décorées à la ceinture. Tous s'approchent et forment cercle autour des hommes en noir. « Des paysans et des artisans,

pense Touvenel. Mais aussi des petits nobles des campagnes. La nouvelle religion s'est considérablement répandue depuis mon départ. »

La voix du lecteur poursuit son oraison.

— *Benedicite, parcite nobis !* Bons chrétiens, nous vous prions pour l'amour de Dieu d'accorder à notre ami, ici présent, quelque peu de ce bien que Dieu vous a donné à tous !

L'homme à genoux continue :

— *Parcite nobis !* Pour tous les péchés que j'ai pu faire ou dire, ou penser ou opérer, je demande pardon à Dieu, à l'Église et à vous tous.

L'assemblée répète après lui :

— Par Dieu, par nous et par l'Église, que tes péchés te soient pardonnés. Nous prions Dieu pour qu'il te pardonne.

Les hommes en noir se relèvent et convergent vers l'homme, toujours à genoux, puis posent leurs mains les unes sur les autres au-dessus de sa tête. Touvenel a beau avoir vu des rituels de toutes sortes pour prier Dieu, celui-ci lui paraît particulièrement étrange et émouvant dans sa simplicité et sa communion de tous autour d'un seul.

L'ordonné reprend :

— *Benedicite, parcite nobis, amen. Fiat nobis, Domine, secundum verbum tuum. Adoremus Patrem et Filium et Spiritum Sanctum.* Père saint, accueille ton serviteur dans ta justice et mets ta Grâce et ton Esprit-Saint sur lui !

Touvenel voit l'officiant en noir relever le baptisé et l'embrasser en travers de la bouche. Puis l'autre lui rendre son baiser et s'incliner trois fois profondément en disant :

— « Bons hommes », « bonnes femmes », avec la bénédiction de Dieu, vous m'avez donné le consolamentum d'ordination. Qu'il me conduise à une bonne fin.

Le maître de cérémonie baise son livre, l'élève vers le ciel, puis le fait passer de main en main afin que les autres le baisent à leur tour. Et les hommes s'embrassent sur la bouche entre eux, et les femmes entre elles les imitent.

Un cri féroce vient soudain perturber l'ordonnance de la cérémonie. D'autres lui répondent, suivis d'un galop de chevaux. Les cavaliers blancs à cagoule sont sortis du couvert et se ruent sur les hommes en noir. Ceux qui assistaient à la cérémonie sans vraiment y participer n'ont que le temps de s'égailler entre les bosquets de genévriers et de dévaler les pentes rocheuses. Les assaillants les délaissent et concentrent leur fureur sur les hommes en noir. Acculés à la falaise, encerclés, sans armes, les cathares n'ont d'autre choix que d'obtempérer aux ordres que leur lancent les cavaliers : s'agenouiller et baiser le crucifix qu'ils leur tendent, puis se prosterner face contre terre, en signe de soumission. Certains, sans souci de la mort, refusent de se plier aux ordres qui leur sont donnés. Touvenel voit ainsi l'ordonnateur

de la cérémonie se dresser fièrement devant l'épée d'un cavalier.

— Qui vous donne le droit de menacer de bons chrétiens ? Pourquoi vous cachez-vous sous ce déguisement ?

— Apôtre de Satan ! Incline-toi ! Embrasse cette croix !

— Jamais vous ne me ferez embrasser cet instrument de torture, ni renier ma juste foi.

Avec une vocifération terrible, l'épée du cagoulé s'abat sur lui, décollant tout net sa tête de ses épaules.

Touvenel a un mouvement d'horreur, lorsqu'il aperçoit une femme qui a réussi à se faufiler à travers le cercle des cavaliers et s'enfuit vers le bois où se cache Yasmina. Un homme en blanc la rattrape, la saisit par les cheveux pour la faire pivoter vers lui et lui présente son crucifix. La femme se défend, elle crie, elle frappe. Touvenel sort de sa cachette et se précipite, tirant l'épée pour lui venir en aide. Trop tard. Excédé par sa résistance, l'homme en blanc a dégainé la sienne et la lui a plongée dans la poitrine. Piquant son cheval, il est déjà reparti à la recherche d'autres victimes, sans même avoir aperçu le chevalier. Yasmina sort du bois en lâchant un cri de terreur. Un tremblement irréprensible s'est emparé d'elle. Les massacres de Constantinople lui sont revenus en mémoire. Elle hurle, hystérique :

— Non ! Non ! Maudits ! Maudits !

Touvenel ne bouge pas d'un pouce. Ses traits se sont figés, incapables devant tant d'horreur de refléter aucune émotion. Yasmina, perdant la tête, s'en prend à lui.

— Qu'attends-tu pour montrer ta vaillance ? Tu paraissais plus courageux chez les Byzantins ?

Touvenel hausse les épaules.

— À un contre dix ?

Perdant la tête, Yasmina s'est jetée sur lui et le laboure de coups de poing. Excédé, il la repousse et la projette à terre. Provocant, il lui jette :

— Cette affaire ne me concerne pas. Je ne sais qui sont ces gens ni pourquoi ils agissent ainsi.

Yasmina continue de hurler. Il s'agenouille près d'elle et plaque sa main sur sa bouche, pour l'entraîner derrière un bosquet.

— Tais-toi ! Ces cavaliers sont masqués. Pas seulement pour inspirer la terreur. Ils ne veulent pas qu'on puisse les reconnaître. Et ce n'est pas la croix que je porte à l'épaule qui nous protégera.

— Moi, je n'ai rien à perdre ! lui réplique Yasmina en se libérant. J'agirai à ta place, puisque tu es trop lâche pour le faire.

Furieuse, elle saisit la poignée de son épée. D'une main ferme, il l'arrête. Les yeux dans les yeux, ils se défient. Elle se voudrait méprisante pour la lâcheté de cet homme qui, pourtant, l'a sauvée. Elle n'y parvient pas. La profondeur du regard du chevalier l'impressionne. Cette lueur sombre tout au fond des yeux, ces rides de désabusement à la commissure des lèvres. Elle ne voit plus devant elle qu'un homme revenu de loin, même de lui. Un homme

retranché à l'intérieur de son âme.

Un galop de cheval les fait sursauter. Ils aperçoivent un jeune homme qui court vers eux de toutes ses forces. Un cavalier blanc lancé au galop derrière lui brandit son épée, prêt à le frapper. Il n'en a pas l'occasion. Au passage du jeune homme, Touvenel le saisit par le cou, l'allonge sans ménagement sur le sol et pèse sur lui de toutes ses forces.

— Ne bouge pas, tu me parais trop jeune pour mourir.

Désorienté, emporté par son allure, le cavalier retient sa monture et fait demi-tour, pour revenir à la charge. Il ne découvre devant lui qu'une jeune et belle fille à la peau mate et aux yeux noirs. L'homme descend de son cheval. L'épée à la main, il marche vers Yasmina, un sourire aux lèvres.

— Quelle belle surprise ! Une Sarrasine ! Tu vas me consoler d'avoir perdu un mécréant.

Il n'a pas le temps d'en imaginer plus. Un violent coup à la nuque le fait tomber. Il se retourne, veut se relever, mais le poing de Touvenel s'abat à plusieurs reprises sur son visage et achève de le mettre hors d'état de nuire. Yasmina est obligée de se jeter sur lui pour l'empêcher de faire du visage de l'homme une bouillie sanglante. À l'autre bout de la clairière les cris de fureur et de frayeur s'échappent toujours du cercle des cavaliers blancs.

6.

Après un voyage de retour tout aussi périlleux que celui de l'aller, frère Stranieri et frère Yong retrouvent avec soulagement le palais du Latran et la cité vaticane. Ils s'arrêtent un instant pour les contempler du haut de la colline sur laquelle débouche la route de Civitavecchia qu'ils ont suivie le long de la côte. Frère Stranieri prend une grande inspiration.

— Je n'aime rien tant que respirer cet air frais du petit matin romain, lorsque le ciel est dégagé et que le soleil se lève à peine sur la cité. Fais comme moi, Yong ! Inspire profondément. On pourrait presque se croire enveloppés d'une présence divine.

Bien campés sur les deux derniers chevaux de louage qu'on leur a fournis à Pise et qui les ont portés jusque-là, Yong et Stranieri restent un long moment à respirer de tous leurs poumons, puis se signent et dévalent la pente qui les conduit au palais papal.

Le cardinal Ambrogiani les accueille et les conduit aussitôt à Innocent III, impatient de s'entretenir avec le chef de ses services secrets. Le pape passe son bras autour des épaules de son camarade d'enfance.

— Tu arrives à point. Je n'ai pas eu le temps de prendre ma collation du matin. Allons déjeuner en intimité. Je vais te faire découvrir le triclinium de Léon III. Les travaux viennent enfin de s'achever. Cela sent encore la peinture fraîche, mais c'est supportable, tu verras. Nous pourrons y causer en toute tranquillité.

En pénétrant avec lui dans les lieux, Stranieri marque un temps d'arrêt, impressionné par la voûte de l'abside. Innocent III affiche un sourire de contentement.

— Qu'en dis-tu ?

— Magnifique ! concède Stranieri, pourtant moins porté que son ami sur les oeuvres d'art.

— Admire la finesse de ces cubes de marbre, de ces pierres précieuses. Et le fond d'or ? J'ai voulu des couleurs éclatantes pour donner aux fidèles un aperçu du royaume céleste.

Le regard de Stranieri s'attarde sur le sujet qui décore la partie semi-circulaire de la grande pièce : Charlemagne y est représenté, agenouillé entre deux moines en robe de bure devant le pape Léon III, qui lève la couronne

impériale au-dessus de sa tête.

— Tu as bien fait de mettre les choses à leur place et d'indiquer ta préséance sur les empereurs et les rois.

— « *Oderint, dum metuant !* » Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent !

— Et à quoi cette salle va-t-elle te servir ?

— À mes entretiens à bâtons rompus avec les grands de ce monde. Mais d'homme à homme. Ni conseillers, ni ambassadeurs, ni cardinaux autour de nous. C'est pourquoi il m'a paru souhaitable que tous aient devant leurs yeux, dès qu'ils entrent dans cette salle, l'image de la sujétion du plus grand des empereurs à notre sainte Église.

Des valets ont dressé le plateau d'une longue table sur une estrade de bois sculptée. Ils l'ont recouverte d'une fine nappe de lin blanc et y ont disposé plats et assiettes en étain, cruches en terre cuite pour le vin, poteries vernissées, gobelets, corbeilles de fruits secs et frais, assiettes rectangulaires pour y déposer tranchoirs à pain et cuillères en argent.

Le pape les congédie rapidement et referme la porte sur eux, en donnant quelques tours de loquet pour être sûr de ne pas être importuné. Il fait signe à Stranieri de s'asseoir en face de lui.

— Donne-moi d'abord des nouvelles de cette malheureuse Ingeburge.

Stranieri est saisi de voir que la première pensée d'Innocent III n'est pas pour le résultat politique de sa mission auprès de Philippe Auguste, mais pour les affaires amoureuses de la reine de France. Il s'assoit et a du mal à masquer son incrédulité. Se taillant sur son tranchoir à pain un morceau de pigeon, il trempe l'aile dans une sauce brune et épaisse et la suce avec délectation.

— Les choses en sont toujours exactement au même point, Lotario. Elle est enfermée à Étampes, gardée comme une criminelle d'État, et le roi n'a plus aucun contact avec elle.

— Une criminelle d'État ! As-tu conseillé à Philippe d'essayer au moins une fois de reprendre avec elle l'oeuvre selon la chair ?

Stranieri éclate d'un rire bref.

— Je ne lui ai pas parlé de ça. Il m'aurait jeté à la porte de son château sans écouter la suite de ma mission. J'en ai cependant touché quelques mots avec son conseiller, frère Guérin. Il m'a prévenu de ne surtout intervenir en aucune façon au sujet de la reine. Encore moins sur le chapitre que tu évoques. La répulsion que le roi éprouve à l'égard de sa femme depuis leur nuit de noces est irrépressible.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'aux rares occasions où ils ont été mis en présence l'un de l'autre, le roi s'est mis à trembler de tous ses membres et à claquer des dents, comme s'il se trouvait en présence du Diable lui-même.

Innocent III reste un moment rêveur, en savourant un blanc de volaille.

— Qu'a-t-il bien pu se passer entre eux, pour qu'ils en arrivent à une telle extrémité ?

- Se passer ? Ou ne pas se passer ? interroge Stranieri.
- Son aiguillette, à ce qu'on dit, n'aurait pu fonctionner.
- Le roi prétend en effet ne pas avoir consommé.
- Et elle ?
- Elle assure que si.
- Il faut bien que l'un des deux mente.
- Pas forcément.
- Comment cela ?
- Il y a façon et façon de consommer.

— Arrête avec ces plaisanteries ! Elle a bien été examinée pendant son procès en annulation du divorce. Les médecins l'ont-ils tenue pour vierge ?

— Je peux t'expliquer certaines positions où la jouissance est la même, mais sans pénétration.

— Tu ne réponds pas à ma question. Était-elle ou non vierge, le lendemain de sa nuit de noces ?

— Non. Si tel avait été le cas, tu penses bien que le roi y aurait trouvé un argument pour conforter sa thèse.

— C'est donc lui qui ment, alors ? Il l'a bien possédée ?

Stranieri a une mimique d'ignorance et se replonge dans la dégustation de son volatile. Le pape le regarde manger un moment, puis marmonne :

— C'est incompréhensible. Elle est vierge ou elle n'est pas vierge. Il a consommé ou il n'a pas consommé. La sodomie n'est pas considérée comme une consommation du mariage.

Innocent III se tourne vers une peinture représentant une jeune femme blonde aux traits réguliers et au regard d'un bleu profond, les cheveux coiffés en tresses, une infinie douceur se dégageant de son visage. Stranieri jette un coup d'oeil surpris sur le portrait. Il ne savait pas que le pape en possédait un de la reine de France. Gêné par la question qu'il sent brûler sur les lèvres de son ami, le pape le devance.

— Elle m'a adressé ce portrait d'elle pour me remercier d'avoir annulé leur divorce. Cette peinture date de leur mariage. Elle avait dix-huit ans. Sais-tu à qui elle me fait penser ?

Stranieri hoche la tête négativement.

— Tu ne te souviens donc pas de cette petite lingère à qui nous portions nos habits à laver, lorsque nous vivions à Paris ?

Une image remonte à la mémoire de Stranieri.

— Celle qui avait de si beaux seins, et dont tu étais épris ? Il y a quelque chose de ressemblant dans les traits de leurs visages. Pour les seins, je ne puis malheureusement en juger.

Le pape dessine rapidement un signe de croix devant lui.

— Si je l'ai aimée, c'est bien platoniquement. Pour le reste, c'est toi qui t'en es chargé.

Stranieri, fronçant les sourcils, fait mine de ne pas se souvenir.

— Vraiment ?

— Vraiment, oui. Et sans m'en avertir ! Toi qui te disais mon ami ! Un véritable abus de confiance !

— « *Abusus non tollit usum !* » murmure Stranieri en baissant les yeux sur son tranchoir à pain.

— Qu'est-ce que tu marmonnes encore ?

— « L'abus n'exclut pas l'usage. » Épître de saint Paul. Verset 28, alinéa 3.

Innocent III considère un moment Stranieri, partagé entre l'amusement et la désapprobation.

— Ton insolence est une véritable offense, non seulement à notre religion et à l'Église, mais ce qui est plus grave, à moi-même. En es-tu conscient ?

Stranieri relève les yeux. Son regard est confondant de sincérité.

— Lotario, je ne sens en moi aucune insolence. Je ne suis que réaliste. C'est ce réalisme que j'ai toujours mis à ton service et à celui de notre sainte mère l'Église. As-tu déjà eu à t'en plaindre ? Pour la jeune lavandière dont tu parles, il fallait que quelqu'un fit le premier pas, c'est moi qui ai été le plus réaliste de nous deux. C'est sans doute pourquoi elle m'a préféré. Les femmes préfèrent les hommes réalistes et se lassent vite de ceux qui ne se déclarent pas. Mais si tu n'as pas encore perdu toutes tes facultés, tu te souviendras sans doute que je l'ai partagée ensuite avec toi.

Le pape renonce à poursuivre cette évocation. Son regard se porte de nouveau sur le portrait d'Ingeburge.

— Ne trouves-tu pas qu'elle a le visage d'une sainte ?

Stranieri contemple un moment la jeune femme.

— La nature humaine est étrange. Un air de sainteté ou une trop grande beauté peut parfois repousser l'acte de chair. Il m'est arrivé par exemple, avant d'avoir prononcé mes vœux, de désirer des femmes pour leur beauté et de ne pouvoir les toucher. Plus curieux : le contraire m'est arrivé aussi. J'ai connu des femmes dont l'aspect physique provoquait en moi une certaine répulsion, et que j'étais malgré mon dégoût capable de satisfaire avec fureur. Tu as dû éprouver ça, toi aussi, j'imagine ?

Le pape écarte la question d'une main négligente.

— Il m'a toujours fallu éprouver un embryon de sentiment pour pouvoir passer à l'acte. Je n'ai jamais pu me suffire de la chair brute.

— Des seins lourds, des hanches pleines, des fesses charnues, un jardinier bien fentué, ne suffisaient pas à émouvoir ton aiguillette ?

— Non, il lui fallait un peu d'âme aussi.

— Un peu d'âme ! murmure Stranieri en se signant.

Et, levant les yeux vers le ciel :

— Merci, Seigneur ! Tu m'auras au moins épargné cette épreuve !

Les deux hommes s'absorbent dans leurs souvenirs, les yeux toujours fixés sur le charmant portrait de la femme du roi de France.

— Quel gâchis ! soupire de nouveau Innocent III.

— Je suis bien d'accord ! Cette pauvre Ingeburge lui fait horreur. Il paraît aussi qu'après cette fameuse nuit si, par mégarde, il la croisait ou qu'ils se trouvaient ensemble dans une même pièce, il était obligé de baisser les yeux ou de détourner le visage, tant elle lui répugnait. C'est sans doute pourquoi il la fait garder si sévèrement. Pour ne pas risquer de la croiser.

Les deux hommes se servent de vin et trinquent.

— Venons-en au premier objet de ta mission : as-tu réussi à l'approcher et à lui remettre la lettre que je t'avais donnée pour elle ?

— Bien sûr. J'ai agi comme tu me l'avais demandé. Sur le chemin du retour, frère Yong et moi sommes passés par Étampes, et j'ai pu être introduit jusqu'à elle par l'homme que nous avons acheté. Elle te remercie et m'a remis cette lettre pour toi.

Stranieri sort d'une poche cachée dans sa soutane un rouleau qu'il tend au pape.

— Comment t'a-t-elle paru ?

— Un peu marquée par le passage des ans, mais toujours aussi belle. Encore très proche par les traits et la silhouette du portrait que tu as près de toi, malgré les rigueurs de sa captivité.

Le pape pousse un soupir, ouvre le rouleau de papier et commence à lire le message qu'Ingeburge lui a adressé. Il en paraît ému.

— Écoute ce qu'elle m'écrit : « Vous devez savoir, Saint-Père, que, dans ma prison, je n'ai pas la moindre consolation, mais que j'endure des souffrances incommensurables et insupportables. Personne n'a le droit de venir me voir ni ne l'ose. Aucun ecclésiastique ne vient me consoler. Je n'ai pu entendre un mot de Dieu pour l'adoucissement de mon âme et je n'ai la permission de me confesser à aucun prêtre. Rarement je peux assister à la messe, jamais aux autres offices. Aucun homme ni messenger de mon pays natal, avec ou sans lettres, ne peut venir parler avec moi... »

Innocent III relève les yeux vers Stranieri.

— Au moins auras-tu pu rompre un peu cet isolement.

— Elle en a semblé très heureuse, en effet. Pendant l'heure que j'ai passée avec elle, j'ai essayé de la divertir de mon mieux.

Innocent III se replonge dans sa lecture.

— « Je tourne les yeux vers vous, Saint-Père ! Si la mort corporelle si douce, si bienvenue pour moi, malheureuse délaissée, répudiée, exclue du monde, ne vient pas, je supplie Votre Sainteté que, si je me laisse arracher quelques déclarations contraires aux lois du mariage, elle n'en tienne pas compte et m'absolve de cette misère. Si mon seigneur Philippe, célèbre roi des Français, trompé par les ruses du Diable, voulait encore une fois plaider sa cause contre moi, je désirerais être conduite dans un endroit où je puisse m'exprimer librement et, remise en liberté, obtenir de votre miséricorde apostolique, d'être relevée des déclarations qui auraient pu m'être arrachées par la contrainte. »

— Mais quelle honte ! s'écrie le pape en frappant un coup de poing

furieux sur la table. Cela me déchire le coeur. Je vais adresser une sévère réprimande à ce jean-foutre, et exiger qu'il adoucisse au mieux les conditions dans lesquelles il tient son épouse.

— Une simple menace d'excommunication suffirait à le calmer. Mais fais-moi la grâce de ne pas me demander de la lui porter, cette fois !

Le Pape reste un moment perdu dans ses pensées, puis reprend plus calmement :

— Il m'arrive de regretter d'avoir agi comme je l'ai fait, quand j'ai accédé au pontificat. Cette malheureuse femme a fait les frais du besoin que j'ai eu alors de m'affirmer. Si j'avais laissé Philippe prononcer son divorce et qu'elle eût pu repartir au Danemark vivre auprès de son frère le roi Knut VI, elle en aurait sans doute été plus heureuse.

— Ne regrette pas ta décision. Je pense que tu l'as au contraire sauvée d'un péché mortel.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Lotario ! As-tu déjà oublié l'hypothèse que j'avais émise à l'époque, lorsque tu m'as posé la même question ?

Le pape reste un moment pensif, puis fait signe qu'il ne s'en souvient plus. Stranieri reprend :

— Mon hypothèse sur la nuit de noces dont tu parles est que Philippe a découvert qu'elle avait été l'amante de son frère Knut, d'où son irréprouvable aversion d'avoir partagé le lit d'une femme incestueuse.

Innocent III semble saisi de stupeur.

— Comment t'est venue une telle idée ?

— À la façon qu'elle a eue de me parler de son frère, lorsque tu m'as envoyé en mission auprès d'elle. Il y a des mots qui ne trompent pas dans la bouche d'une femme. Des soupirs. Des sourires de bonheur au rappel de moments heureux. Elle m'a beaucoup parlé de lui, de son physique, de sa beauté, de son courage, de son intelligence. Au point que je me suis demandé si ce n'étaient pas les mots qu'emploie une femme amoureuse.

— Le péché d'inceste ! Oui, je crois m'en souvenir, à présent. Si tu vois juste, je comprends mieux le silence du roi. Il ne pouvait le révéler sans se brouiller définitivement avec Knut VI dont il espérait l'appui de la flotte pour envahir l'Angleterre.

— Et aussi pour ne pas perdre la face et devenir la risée du monde ! Il eût même été obligé de lui déclarer la guerre, pour avoir été joué ainsi en épousant une femme qui avait déjà servi d'épouse à son frère.

Le pape considère Stranieri d'un air suspicieux.

— De quelles circonvolutions diaboliques ton cerveau peut-il bien être le siège pour qu'il en arrive à émettre de telles hypothèses ?

— Il se fie simplement à son sens de l'observation, Lotario. Il n'y a rien de miraculeux ni de diabolique dans ses conclusions. C'est un cerveau terre à terre qui croit à la vertu des raisonnements simples. La table des multiplications, le carré de l'hypoténuse, le nombre *pi* font partie de ses credo

favoris. Je crois que deux et deux font quatre, et je n'essaie pas d'aller chercher le jour où est la nuit lorsqu'une question se pose à moi. Ce sont souvent les hommes d'Église qui compliquent tout en aimant enrober les choses les plus simples d'un mystère qui n'a pas lieu d'être.

— Ton cynisme me fait peur, Francesco.

Stranieri caresse son bouc, l'oeil malicieux.

— Encore une fois, je ne suis pas cynique, simplement réaliste, Très Saint-Père. Mais je peux me tromper, bien sûr.

Puis, redevenant sérieux :

— Je m'étonne un peu que nous passions autant de temps à discuter philosophie à partir d'un inconvénient aussi mince qu'une aiguillette restée à l'état d'escargot, tout cela à l'occasion d'une nuit de noces ratée. N'avais-tu pas à me demander des nouvelles plus sérieuses venant du roi de France ?

Le pape balaie l'air devant lui d'un geste agacé.

— Francesco, je sais que Philippe t'a donné pour moi une missive, mais il a eu l'insolence de ne pas tenir compte du caractère confidentiel de ton ambassade et m'a envoyé la même réponse que celle que tu m'apportes, par la voie d'un courrier officiel qui t'a devancé de quatre jours. Je suis donc au courant de son refus, ou plutôt de ses prétentions financières inacceptables pour entrer en guerre avec nous contre les cathares.

Stranieri encaisse le coup.

— Puis-je te demander ce que tu entends faire, dans ces conditions ?

— J'aimerais ne pas bouger et attendre que le roi soit revenu sur sa décision, mais la situation empire de jour en jour en Languedoc. Je crains que le moindre incident ne fasse exploser le pays comme une poudrière et ne déclenche des règlements de comptes entre les plus excités des deux camps.

— Un chaos ne pourrait-il pas discréditer cette hérésie ?

— À ce jeu-là, notre Église risque de ne pas être la plus forte. Nos prêtres sont déjà discrédités. Ce sont ces cathares qui passent pour des purs et que le peuple soutient.

— Et qui sont, dans nos rangs, les excités dont tu parles ?

— Aujourd'hui même, j'ai reçu une ambassade du comte de Toulouse qui s'est plainte que des catholiques avaient formé une société secrète, la Confrérie Blanche, qui fomenta des expéditions pour massacrer les juifs et les cathares refusant de se convertir.

— Qui est à leur tête ?

— Un certain Guillaume de Gasquet.

Stranieri sursaute. Le pape le remarque.

— Tu as déjà entendu parler de lui ?

— À Constantinople, pendant la dernière croisade. Il n'y est pas resté longtemps, mais il a marqué les esprits.

— Quelle réputation avait-il ?

— Celle d'un original.

Innocent III a un geste agacé.

— Explique-toi davantage. Je ne suis pas d'humeur à jouer aux devinettes.

— On prétendait qu'au lieu de violer les femmes musulmanes avant de les tuer, comme faisaient tous nos bons croisés, il avait pris l'habitude de les tuer avant de les violer. Un amateur de cadavres, en somme. Pas vraiment original, mais différent.

— Et ça t'amuse, de me débiter de telles horreurs avec cet air d'indifférence ! éclate brusquement Innocent III.

Frappant violemment de ses deux poings sur la table, il se dresse soudain. En face de lui, Stranieri se lève aussi. Les deux hommes se font face, les yeux dans les yeux. Le regard du pape est terrible. Stranieri sent qu'il a été trop loin. Il ferme les siens et murmure :

— Je te demande pardon, Très Saint-Père, si j'ai pu t'offenser en aucune façon par mes propos, mais cette indifférence que tu me reproches est ma seule défense contre les monceaux d'horreur que mon combat pour ta gloire m'oblige à côtoyer chaque jour.

— Eh bien, apprête-toi à en voir d'autres encore ! Tu vas partir là-bas et te débrouiller pour te faire passer pour l'un de ces excités. Je veux que tu pénètres cette société secrète et que tu deviennes le confident de cette brute. Tu as fréquenté les universités de Toulouse et de Montpellier. Tu connais parfaitement la langue d'Oc et les coutumes de la région. Tu es l'homme idéal pour mener à bien cette mission.

Stranieri rouvre les yeux.

— Mais ce n'est plus de mon âge, Lotario, proteste-t-il timidement.

— Comment ça : plus de ton âge ? Tu as deux ans de moins que moi !

— J'ai quarante-cinq ans, c'est vrai. Mais je n'ai plus ton endurance.

— Tu refuses de m'obéir ?

Une lueur d'ironie passe de nouveau dans les yeux de Stranieri.

— La fréquentation des vieux pervers a épuisé pour moi tous ses charmes. Je préfère rester près de toi, à former ces jeunes recrues que tu m'as confiées. Ils croient encore à presque tout, c'est émouvant, ça me rappelle notre jeunesse.

Les deux hommes se sont remis à se fixer.

— Baisse les yeux, ordonne sèchement le pape. Tu es devant l'évêque du Christ, pas devant un compagnon de beuverie. Donne-moi une seule bonne raison de ne pas te rendre là où je t'envoie.

Stranieri baisse les yeux.

— J'ai horreur de la cuisine occitane, murmure-t-il. Ils mettent de l'ail dans tous leurs plats.

— Justement ! Ce sera excellent pour toi, plaisante Innocent III. Tu fais du lard, ici, ajoute-t-il en tapotant le ventre de son espion. Tu t'oublies. Nos cuisines sont trop riches, elles te gâtent l'organisme. Si tu ne prends pas un peu d'exercice, tu vas bientôt sentir la catacombe. Mais je suis ton ami. Je ne te laisserai pas te détruire.

Stranieri se redresse et bombe le torse. Les deux hommes ont la même taille. Ils se dévisagent de nouveau.

— Et que veux-tu que je fasse, si je réussis à devenir son confident ?

— Le convaincre qu'il doit tempérer ses ardeurs et cesser toute provocation armée à l'égard des hérétiques. Qu'aucun acte prématuré ne doit être commis susceptible de déclencher une guerre à laquelle nous ne sommes pas prêts. Qu'il ne faut pour l'instant jouer que la carte de la prédication pacifique. Frère Dominique s'y emploie avec l'évêque d'Osma, ce saint homme, et ils ont déjà obtenu quelques belles conversions dans des débats contradictoires.

Stranieri relève la tête et fixe le pape.

— Et si ce Guillaume de Gasquet n'entend pas raison ?

Innocent III hausse les épaules.

— Tu trouveras le moyen de le mettre hors d'état de nuire.

— As-tu pensé que ce que tu me demandes peut me priver du salut éternel ?

— Ne t'inquiète pas : j'intercéderai moi-même auprès du Seigneur pour qu'il t'ouvre les portes du Paradis.

Les deux hommes récitent ensemble le Pater, puis le pape bénit Stranieri.

— Va, maintenant. Dépêche-toi. Le temps presse.

Stranieri s'incline et baise la bague qu'Innocent III lui tend. Avant de sortir, il entend la voix de Lotario qui murmure dans son dos :

— Prends tout de même garde à toi, Francesco. Nous tenons à ta personne. Il paraît que ces gens n'hésitent devant rien.

7.

Fuyant le lieu du massacre, Touvenel, Yasmina et le jeune homme qu'ils ont sauvé se sont cachés pour la nuit dans une bergerie abandonnée. Épuisé par l'émotion autant que par leur course, le jeune rescapé du massacre leur a dit s'appeler Amaury et s'est effondré sans un mot sur la paille crottée.

Le lendemain matin, Touvenel veut en savoir plus sur la cérémonie, ses participants, et surtout sur l'intervention des cavaliers blancs. Amaury, quoique méfiant, se livre à quelques confidences. Ne doit-il pas la vie à ce chevalier croisé ? Il lui apprend qu'il s'agissait d'un « consolamentum », l'équivalent du baptême chrétien chez les adeptes de la nouvelle religion, et que la transmission de l'Esprit-Saint s'effectuait chez eux par la dépose sur la tête du postulant de l'évangile de Jean ; il se plaint amèrement à Touvenel que, depuis quelque temps, les « bons hommes » qui récusent l'or, l'encens et la pompe de l'Église de Rome, la simonie de ses évêques ou la corruption de ses clercs, sont comme des brebis au milieu des loups et souffrent le martyre.

Touvenel a du mal à croire à ce brusque changement d'esprit sur cette terre du Languedoc qu'il chérit par-dessus tout et dont il a toujours et partout vanté la tolérance. Jusqu'à présent, affirmait-il encore la veille à Yasmina, jamais n'y était faite aucune différence entre Sarrasins, juifs ou chrétiens. Le travail et le commerce profitaient à tous. Amaury ne généralise-t-il pas à toute une population ce qui n'est le fait que de quelques criminels en cagoules blanches ? Et cette religion cathare n'a-t-elle pas provoqué elle-même la vengeance aveugle de ces fanatiques parce qu'elle se serait montrée un peu trop prosélyte ou aurait stigmatisé sans discernement les représentants de l'Église catholique, pour s'attirer de nouvelles conversions ?

— Pas du tout ! s'énerve Amaury. Nos « Parfaits » sont des savants en Écriture et ne demandent qu'à vivre en paix avec chacun. L'intolérance ne vient pas de nous, mais de ceux qui ne veulent pas reconnaître notre foi et nous laisser la pratiquer.

Touvenel, voyant le jeune homme trop choqué par ce qu'il vient de vivre pour pouvoir mesurer ses propos, renonce à discuter plus longtemps et décide de reprendre sa route. Amaury les accompagne, mais, vexé par les doutes de Touvenel, s'enferme dans un mutisme hostile.

Chemin faisant, Yasmina, tout en affectant l'indifférence, se plaît à détailler le fin visage aux yeux sombres du jeune homme, sa distinction

naturelle, son long cou, ses épaules carrées sur lesquelles retombent ses longs cheveux noirs. Elle devine un corps mince et élancé sous la tunique serrée à la taille par une ceinture de cuir de Cordoue précieusement ouvragée.

À la première pause qu'ils font, profitant de ce que Touvenel s'est écarté d'eux pour scruter les alentours, elle se rapproche et lui demande d'en dire plus sur leur mode vie.

— Nous menons une vie saine, stricte en jeûnes et en abstinence, répond-il. Nous travaillons et nous prions, sans chercher à tirer de notre travail plus que ce qui nous est nécessaire pour vivre.

Touvenel, qui les observe de loin, remarque avec amusement qu'ils sont troublés l'un par l'autre. Yasmina reprend ses questions.

— Une chose m'intrigue : pourquoi les hommes qui pratiquent ta religion s'habillent-ils de noir ?

— Pour manifester leur appartenance à une même foi. Quand notre religion est apparue, les premiers d'entre eux s'étaient vêtus ainsi après avoir fait vœu de modestie. Ils ont continué.

— Mais toi ? Pourquoi portes-tu d'autres habits ?

— Je ne suis pas encore ordonné.

— Et vos femmes ? S'habillent-elles de la même façon ?

— Oui. Et elles cachent aussi leurs cheveux sous un voile.

— Cela ressemble beaucoup à ce qui se pratique dans mon pays !

— Alors, pourquoi laisses-tu tes cheveux libres ?

Yasmina lui lance un regard amusé.

— Ça te déplaît ?

— Non, répond le jeune homme en se détournant.

Un silence gêné s'établit entre eux avant qu'il reprenne, sans la regarder :

— Nous avons beaucoup d'autres règles. Nous devons dire le Pater le matin en nous levant, le soir en nous couchant, et aussi avant de boire ou de manger, ou avant toute action importante ou périlleuse. Pendant la nuit aussi, nous devons nous lever pour prier. En tout, cela fait six fois par jour en moyenne.

— Chez nous, c'est cinq, mais c'est à Allah que nous adressons nos prières.

— Et les récites-tu bien régulièrement ?

Yasmina ignore la question et préfère continuer d'interroger le jeune homme.

— Parle-moi d'autres règles que vous observez.

— Nous jeûnons à Noël, à Pâques et à la Pentecôte, et, quand nous faisons une faute, nous nous infligeons des jeûnes supplémentaires. Il y a des Parfaits, par exemple, qui n'absorbent que de l'eau chaude dans laquelle a bouilli une noix.

— Et en temps ordinaire ?

— Nous mangeons du pain, de l'huile, des légumes, des fruits, du

poisson, et nous buvons du vin, modérément et coupé d'eau.

Les deux jeunes gens se regardent et rougissent aussi fort l'un que l'autre. De plus en plus gênés, ils détournent les yeux, intimidés.

— Donne-moi des exemples de fautes qu'il ne vous faut pas commettre, finit-elle par demander.

— Nous ne devons jamais mentir ni nous mettre en colère. Les serments aussi nous sont interdits.

— Et l'amour ?

— Comment cela ?

— Qu'est-il possible de faire entre un homme et une femme, lorsqu'ils s'aiment ?

— Nos Parfaits ne se marient pas. Mais les croyants le peuvent.

— Et jusqu'au mariage ?

— Les femmes sortent rarement des maisons pour ne pas s'exposer à la tentation du péché de chair. Les hommes voyagent plus souvent mais, quand ils côtoient des femmes, ils doivent prendre garde de ne pas effleurer leurs jupes et de ne s'asseoir jamais sur le même banc qu'elles.

— Est-ce pour cela que tu te tenais si loin de moi, tout à l'heure ?

Le jeune homme n'a pas le temps de répondre, car Touvenel est revenu près d'eux. Yasmina se retient de poser de nouveau la question devant le chevalier et se contente de dire :

— Si votre religion est comme tu me l'as décrite, je ne comprends pas qu'on vous persécute. On devrait vous récompenser pour tant de sagesse.

Amaury, sans doute pour revenir sur ce qu'il disait plus tôt à Touvenel, évoque les bûchers du nord de l'Europe, ceux des Flandres, de Soissons, de Reims et de Rhénanie. On y a brûlé vifs, affirme-t-il, des centaines de Parfaits qui ont refusé d'abjurer leur foi. Voyant le chevalier sans réaction, il s'emporte davantage, prédisant que, si les crimes commis contre eux ne cessent pas, il faudra que les Parfaits et leurs adeptes prennent un jour les armes pour répondre aux attaques catholiques. Touvenel, qui n'a jusqu'à présent pas dit un mot, ne peut s'empêcher de faire remarquer au jeune homme que son exaltation lui paraît aussi dangereuse que celle des adversaires qu'il condamne.

— J'ai de la sympathie pour toi, mon garçon, mais crois-en un homme qui revient d'une croisade où il était parti dans l'exaltation de défendre la « vraie » religion, et qui en revient convaincu que la seule « vraie » sagesse est de douter de tout, et d'abord de ses certitudes.

Après avoir repris un moment leur route ensemble, Amaury se sépare d'eux dans la vallée d'Arques et bifurque vers le sud pour retrouver les siens. Après lui avoir dit adieu et souhaité bonne chance, Yasmina le regarde s'éloigner avec une expression de regret. Touvenel, sans aucun commentaire, reprend avec elle le chemin de sa seigneurie de Carrère. Il ne peut cependant s'empêcher de murmurer comme pour lui-même, mais avec la volonté d'être entendue de sa jeune compagne :

— Si ses coreligionnaires lui ressemblent, j'ai peur pour les temps à venir dans ce pays.

Parvenus à un poste de guet isolé sur un pic, Touvenel désigne à Yasmina un village aux maisons encastrées les unes dans les autres sur un promontoire aux flancs en pente douce. Il pointe son doigt vers un sommet occupé par un modeste château de pierres blanches surmonté d'un donjon rectangulaire.

— Ma famille l'a fait construire plus pour intimider que pour se défendre. Les seigneurs de Carrère n'ont jamais été assez riches ou possédé assez de terres pour susciter la convoitise de leurs voisins. Et, stratégiquement, la place ne présente aucun intérêt. Regarde, tout ici n'est que douceur. Nulle falaise abrupte pour protéger le château. Un simple mamelon, un petit village à ses pieds, pas de route à surveiller, rien que des champs aux haies de lauriers et des landes de genêts.

Ils redescendent vers la vallée. Touvenel ne peut s'empêcher d'être taraudé par une angoisse qu'il n'ose pas avouer à Yasmina. Ce n'est pas d'avoir découvert le poste de guet désert qui l'inquiète, cette tourelle ne sert plus à rien depuis longtemps. La raison de son trouble se trouve ailleurs : il ne distingue pas, comme à l'habitude, les files de marchands itinérants, de paysans, d'ouvriers, ni les trains de charrettes qui s'échelonnaient habituellement sur la route montante. Pas plus qu'il n'a aperçu de présence humaine au-delà des courtines du château, lorsqu'il l'a observé depuis le poste de guet.

Il essaie de se raisonner : cette région connaît le calme depuis la fin des hostilités entre Aragonais et Languedociens. Depuis son entrée au pays, il a vu le paysan rentrer des champs, sa houe sur l'épaule et le produit de ses collets à la main, le maréchal des villages marteler son enclume, le tisserand vérifier la floraison de sa prochaine récolte de lin, le berger tondre ses moutons, le meunier porter ses grains au moulin. Bien sûr, il y a toujours la possibilité que des hommes sans foi ni loi, revenus de croisade et privés désormais d'engagement, aient commis forfaits et rançonnements en terre chrétienne. Mais le comte de Toulouse a toujours su faire régner l'ordre et respecter la paix, il les aurait vite mis au pas. Quant à ces hommes cagoulés de blanc qu'il a vus perpétrer cet horrible massacre, leur cible relevait plus de leur fanatisme que du brigandage.

Dans la grande rue à peine empierrée du bourg de Savignac, Touvenel s'inquiète du regard que les passants portent sur lui. Ne le reconnaissent-ils pas ? Il a beaucoup changé certes, vieilli et maigri, perdu de sa superbe, son visage s'est émâcié, ses yeux se sont enfoncés dans les orbites, sa tunique est déchirée et poussiéreuse, sa compagne de voyage a la peau sombre, mais cela peut-il expliquer que ces hommes et ces femmes répondent à peine à son salut ? Reconnaisant l'un d'eux, il l'interpelle :

— Hé ! toi ! Tu es bien Déodat, le meunier ?

L'homme hoche la tête et pose le sac qu'il porte.

— Pourquoi ne me salues-tu pas comme d'habitude ? As-tu une raison de me craindre ?

— Seriez-vous le sieur de Touvenel ? interroge l'homme, après l'avoir dévisagé quelques instants.

— Tu as bien vu, je te félicite.

Des villageois qui ont entendu l'échange convergent soudain autour de lui avec des regards emplis de ferveur, joignant les mains et le saluant chapeau bas.

— Relevez le chef, mes bons, je suis revenu, c'est tout. Je vais continuer de vous assurer aide et protection, comme le doivent les seigneurs à leurs sujets. Ceux de Carrère ont toujours proclamé que les simples avaient des droits et les forts des devoirs. C'est là bonne loi, je m'efforcerai qu'elle soit toujours vraie.

Aux nouvelles du pays que Touvenel demande, le meunier répond avec une nuance d'embarras :

— Les temps nous ont appris à ne jamais laisser la douleur nous étouffer, seigneur Touvenel. Même quand nous doutons, nous songeons que, dans le monde de l'au-delà, le Seigneur attend de nous récompenser. Mais pardonnez-moi, il faut que j'aille porter ce sac au moulin.

Il reprend rapidement son chargement sur l'épaule et s'éclipse. Touvenel, surpris, jette un coup d'oeil interrogatif vers les autres villageois. Leurs regards se détournent, et certains s'éloignent même discrètement.

— Je sens qu'il y a secret de malheur quelque part. Vite ! crie Touvenel à Yasmina en frappant la croupe du mulet.

Au lieu de la douce senteur du chèvrefeuille, c'est l'âcre odeur de la mort que Touvenel découvre en passant l'arc de pierre du pont.

Tremblant de crainte, suivi du mulet de Yasmina, il pousse son cheval vers le coeur du château. Grands ouverts, les battants de bois cloutés de la porte leur donnent libre accès à la grande cour carrée. Aucune présence humaine, aucun signe de vie. Tout ce qui a pu faire, quelques années auparavant, l'éclat de cette modeste seigneurie a disparu. Le mortier des deux tours rondes et la courtine crénelée conservent les traces d'un gigantesque incendie. Les herbes folles ont proliféré entre les pans de murs écroulés, les magasins et les étables si bien approvisionnés le jour de son départ en croisade se résument à présent à des amas de poutres noircies. Tout a disparu, des logements des serviteurs et des gens du domaine. Les portes ont été arrachées. De la citerne d'eau, accolée à la chapelle dévastée, ne reste qu'un baquet de pierre à l'eau croupie. Seul trône, au seuil du donjon, le blason de la seigneurie : un faucon en vol avec, entre ses serres, les noeuds d'une vipère, portant sous lui la devise : « Au-dessus du Mal ».

Touvenel descend de cheval et ne peut retenir son angoisse en parcourant des yeux la cour du château. Il traverse l'endroit en titubant.

Yasmina le regarde, bouleversée elle aussi. Elle saute de son mulet et se précipite vers lui, mais elle s'arrête d'un coup, en sursautant. Un fracas énorme vient de se produire à l'intérieur du donjon, suivi d'un cri de douleur. Touvenel tire son épée et se rue à l'intérieur. Il découvre à l'étage un homme, tombé sous la charge trop lourde du bât qu'il portait sur son dos : un énorme linteau de bois sculpté dérobé dans l'appartement du seigneur, qui l'a fait rouler au bas de l'escalier. Touvenel l'empoigne par le col de sa chemise et le soulève de terre. Dévisageant le pillard tremblant de peur, il le reconnaît et s'étonne :

— Macabret ? Tu viens piller mon château, toi, mon régisseur, en qui j'avais toute confiance !

L'homme semble terrifié par la mine hirsute et couturée de Touvenel qu'il distingue mal dans la pénombre.

— Êtes-vous vivant ou mort, monseigneur ?

— Je n'en sais rien, réplique Touvenel en le rejetant en arrière avec mépris.

— Frotte ! Frotte plus fort, je ne te sens pas ! Enlève-moi cette crasse ! Gratte cette lèpre de croisé, que je fasse peau neuve !

Touvenel hurle dans la cour de la ferme, accroupi dans un grand baquet de bois, tandis que la fermière accélère son mouvement.

— Enfin, tu t'y mets ! Maintenant, verse sur moi de l'eau chaude. Et toi, Macabret, continue à croupir dans ta sueur !

Il lance un regard menaçant vers son régisseur, à l'autre bout de la cour. Attaché à la porte de la porcherie par une corde trop courte qui l'empêche de se mettre debout, l'homme se traîne dans la fange.

— Sire, pitié pour mon mari ! implore la fermière. Il n'a fait qu'imiter les autres.

Touvenel sort du baquet, se saisit d'un drap que lui tend la femme et se sèche rapidement avant de le nouer autour de sa taille. Il va détacher son prisonnier et l'amène jusqu'au baquet.

— À nous, maintenant ! Je veux savoir qui était cette bande de pillards.

— Je ne sais rien, monseigneur ! Je vous ai déjà dit que je ne sais rien.

— Tu craindrais leurs représailles, plus que ma colère ?

Il attrape l'homme par les cheveux et lui plonge la tête dans le baquet, en levant les yeux vers le ciel pour le questionner.

— Seigneur, tu sais pourtant que je déteste la violence. Pourquoi ne cesses-tu de m'y contraindre ?

Yasmina, assise un peu à l'écart sur un banc de bois, pose son aiguille, son fil et la tunique propre de croisé qu'elle est en train de recoudre. Elle s'approche de Touvenel.

— Arrête, tu vas le tuer !

À moitié étouffé, le paysan gigote en tous sens. La femme du régisseur se tord les mains d'appréhension. Touvenel se décide à sortir la tête de

l'homme du baquet. D'une voix effrayante de calme, il le fixe droit dans les yeux.

— Alors ?

L'homme hoquette et gémit :

— Ils étaient masqués. Je ne les connais pas. Ils profitaient de l'absence des seigneurs comme vous qui s'étaient croisés.

— Et ma femme ?

Comme l'homme semble encore hésiter à parler, Touvenel lui replonge la tête dans le baquet en se tournant de nouveau vers le ciel.

— Tu ferais mieux de lui conseiller de parler, Seigneur ! Un malheur pourrait lui arriver, et ce ne serait pas ma faute, mais la Tienne ! Ma patience est à bout.

Un horrible gargouillement parcourt l'eau du baquet. Les jambes de Macabret s'agitent par saccades, ses bras battent désespérément l'air, puis cessent soudain de bouger. Touvenel, inquiet, ressort son régisseur de l'eau. L'homme s'effondre sur le sol, mais il n'est pas mort. Le chevalier appuie son pied sur sa poitrine et lui fait cracher l'eau qu'il a avalée. Quand l'homme a repris sa respiration, il le relève par le col et répète :

— Alors ?

— On m'a dit qu'elle s'était jetée du donjon, pour échapper à leur chef, murmure Macabret en tremblant.

— Il voulait la tuer ?

— Peut-être. Mais surtout la forcer, comme ils l'ont fait de toutes les femmes qu'ils trouvaient, monseigneur.

Touvenel se raidit un peu plus. Esclarmonde sa femme aimée, l'étoile de sa vie, souillée, meurtrie, violentée par des soudards ? Il n'ose l'imaginer. Un tremblement nerveux le parcourt.

— Qui est entré le premier dans mon château, après les pillards ?

Le paysan se tait.

— Monseigneur, laissez-le ! intervient sa femme. Je vais parler, moi. Ils étaient plusieurs. Ils sont allés avec Salomon, le maréchal-ferrant, pour éteindre l'incendie ! Votre pauvre dame, la malheureuse, ils l'ont retrouvée au pied du donjon, la tête fracassée.

Des larmes perlent à ses yeux. Elle se signe, en baissant le regard et joint les mains.

— Que la paix de Dieu soit avec elle ! Elle était si charitable avec tous. On a sorti son corps des flammes et on l'a ensevelie près de votre mère, dans le tombeau de votre famille.

Touvenel, hébété, arrache le drap qui entoure sa taille et, nu, au milieu de la cour de ferme, il lève encore une fois le poing vers le ciel pour invectiver le Seigneur :

— Voilà encore un des bénéfices de ta croisade ! Ou tu es le coupable, ou ton pape est l'Antéchrist ! Honte à toi, pour avoir donné le nom d'Innocent à celui qui a appelé à la guerre Sainte ! À moins que ce ne soit une ruse du

Diab! Ô, Seigneur, éclaire-moi ! Éclaire-nous !

Ivre de douleur, il regarde autour de lui sans voir personne, se laisse choir à terre et se souille rageusement de la boue de la cour, à grands coups de claques, tout en gémissant comme une bête blessée. Mais une main vient soudain se poser doucement sur son épaule pour une caresse apaisante. Yasmina essuie son corps maculé avec un linge mouillé. Il lève les yeux vers elle.

— Pleure, croisé ! Pleure ! lui conseille-t-elle. Ces larmes qui couleront sur tes joues, ta femme, où qu'elle se trouve, les ressentira comme autant de mots d'amour.

Nu, assis par terre, éploré, Touvenel laisse sa tête aller contre la jeune femme, tel un enfant se blottit dans le giron de sa mère. Elle l'enserme entre ses bras et ferme les yeux tandis qu'il lève ses mains et les referme autour de ses hanches.

8.

*Sur cet air gracieux et gai
Je fais des vers au rabot et à la doloire
Ils seront exacts et sûrs
Une fois passés à la lime*

chante le troubadour assis confortablement dans une charrette, entre sacs et tonnelets, en pinçant les cordes de son luth.

— Cela manque encore de maîtrise, mais, avec un peu de pratique et paré d'aussi beaux atours, l'habit fera le moine, s'amuse Stranieri en remontant les larges manches de sa tunique de velours, brodée de fils d'argent, et en s'éventant avec son chapeau de feutre constellé de médailles.

De loin en loin, des paysans qui fanent les champs de lin ou débourent les troncs des oliviers, regardent passer avec curiosité ce duo incongru. Stranieri leur adresse de temps à autre des signes de la main. « Il faut que je prenne garde à ce que mon geste ne se transforme pas, inconsciemment, en bénédiction », pense-t-il, amusé et ravi d'entendre des acclamations et de voir de francs sourires répondre à ses saluts.

— Te rends-tu compte, Yong, de la considération dont jouissent les poètes dans ce pays !

Yong, toujours habillé en moine, chemine devant lui en tirant par la bride le mulet attelé à leur petite charrette.

— Mais quelle chaleur, sous ces vêtements ! peste Stranieri. Tu ne connais pas ta chance.

Yong, qui semble souffrir autant que lui de l'ardeur du soleil, se retourne avec un regard mécontent.

— Ah ! non, je t'en prie ! Ne fais pas cette tête ! Avoue que tu es quand même plus à l'aise dans ta robe de bure. Il est donc juste que ce soit toi qui marches, et moi qui profite de la charrette.

Stranieri ôte son chapeau et se gratte le sommet du crâne avec frénésie. La perruque qui camoufle sa tonsure a été remarquablement fixée par les meilleurs spécialistes perruquiers du Vatican, mais elle lui procure par moments des démangeaisons insupportables, que la transpiration ne fait qu'aviver. N'importe ! Ce changement de personnalité l'amuse et il pense qu'Innocent III n'a pas eu une trop mauvaise idée en l'obligeant à cette nouvelle mission qui lui fait retrouver un sentiment de jeunesse.

Mais Yong s'arrête et s'éponge le front avec le bas de sa robe de bure. Il

semble de plus en plus épuisé par les jours de marche qui les ont conduits des portes de Rome jusqu'aux confins des Pyrénées. Stranieri le voit tenter encore quelques pas, puis abandonner et se laisser choir sur son séant. Il saute aussitôt de sa charrette et vient lui tendre la main pour l'aider à se relever. Yong le repousse avec agacement.

— Mon pauvre Yong, je suis désolé de t'avoir laissé le mauvais rôle, mais comment aurais-tu voulu jouer le mien ?

Au regard furieux que lui jette son assistant, et à toute une série de mimiques et de gestes des mains et des doigts, Stranieri répond en soupirant :

— Je comprends, pourtant tu as tort de le prendre comme ça. Je n'y suis pour rien. Alors, cesse de m'insulter.

Et, comme Yong poursuit son étrange manège, Stranieri préfère changer de sujet.

— Pense plutôt à nos affaires. As-tu toujours en sûreté ta précieuse invention ?

Inquiet, Yong se remet sur pied et fouille le balluchon décroché de son épaule. Stranieri prend un malin plaisir à ironiser.

— Sache que je te promets aux flammes de l'Enfer si jamais tu l'as égarée, chère face de lune !

Mais le Chinois n'arrive pas à trouver ce qu'il cherche. Stranieri commence à s'inquiéter.

— Rappelle-toi comment tu as passé la dernière nuit.

Yong semble soudain se souvenir et va plonger le bras dans le fond de la charrette. Il en sort un coffret de bois d'où il extrait un épais rouleau de parchemin soigneusement ficelé. Les deux hommes échangent un regard de soulagement. Brusquement, Stranieri se fige. Il vient d'apercevoir un trio d'hommes en noir qui vient à leur rencontre.

— Cachons cela. Ces bougres ont beau se surnommer des « Parfaits », à moi ils ne paraissent pas très... catholiques.

Yong reprend les rênes du mulet et l'engage sur un chemin de traverse en s'enfonçant à travers des buissons d'épineux qui les masquent à la vue des hommes en noir.

— Bien vu, Yong ! apprécie Stranieri. Évitions pour le moment les chemins trop fréquentés et trouvons-nous un endroit tranquille où bivouaquer. Dès qu'il fera nuit, nous ferons une nouvelle expérimentation.

À la lumière du feu de camp, penché sur une large coupelle de bois emplie d'un liquide de sa composition, Yong se livre à de délicates manipulations. Stranieri se tait, car il sait que les gestes effectués par son assistant demandent une concentration et un sérieux absolus. Avec précaution, le Chinois retire du récipient un grand morceau de parchemin qui y marine depuis plus d'une heure. Il l'égoutte soigneusement et le suspend à une cordelette tendue devant le feu, au côté d'autres spécimens du même genre, aux teintes plus ou moins claires, qui s'y balancent au gré de l'air chaud.

Stranieri en saisit un et vérifie qu'il est parfaitement sec.

Les deux hommes se livrent alors, toujours en silence, à un mystérieux rituel. Après avoir saupoudré le parchemin d'une poudre blanche et attendu quelques secondes qu'il s'en imprègne totalement, ils le jettent dans le feu et observent avec curiosité les flammes le lécher et le racornir, sans parvenir à le consumer. Ils attendent encore un moment, mais le parchemin résiste toujours à l'action du feu. Plus étrange encore : il semble soudain devenu plus léger et s'élève dans les airs au-dessus des flammes. Au risque de se brûler, Stranieri le pique de la pointe de son couteau et le ramène à lui pour le regarder de plus près. Très excité, Yong se penche lui aussi sur l'objet de leur expérience et l'examine soigneusement sous un verre grossissant. Son expression radieuse en dit long sur son contentement. Stranieri ne peut retenir son enthousiasme.

— Il a résisté, Yong. Félicitations ! En peau de chèvre, de porc, de mouton ou d'âne, ils ont tous résisté. Mais as-tu vu comme celui-ci était près de s'envoler ! Nous tenons une arme aussi redoutable que notre « bombe » quand elle sera au point. Et c'est grâce à toi ! Grâce à ton savoir.

Les deux hommes se donnent l'accolade et s'embrassent avec une telle émotion que des larmes leur montent aux yeux. Stranieri, perdant toute retenue, lève les bras comiquement vers le ciel et s'écrie vers les étoiles :

— Foi de Francesco Stranieri, le sieur Guillaume de Gasquet va être content de nous rencontrer !

— Que veux-tu au sieur Guillaume de Gasquet ? interroge une voix aiguë sortie des ténèbres.

Stranieri et Yong sursautent d'effroi en découvrant une dizaine d'hommes à cheval, vêtus de blanc et cagoulés, un grand crucifix d'argent sur la poitrine, qui les ont encerclés, l'épée au poing.

— Restez près de votre feu, manants, que nous puissions mieux vous voir ! commande la voix.

Stranieri, dans une prière muette en appelle à son sens de la diplomatie, pour qu'elle les sorte de cette situation délicate. À leurs étranges costumes, il a compris, d'après les descriptions qu'on lui en a faites, que ces hommes appartenaient à cette Confrérie Blanche dont lui a parlé le pape. Encore faudrait-il savoir à qui il s'adresse, pour trouver les arguments qui conviennent, et des visages dissimulés sous des cagoules se prêtent difficilement aux échanges verbaux.

Un cavalier légèrement penché sur le flanc paraît être le chef de cette meute, à en juger par la déférence avec laquelle les autres s'écartent pour lui laisser passage. Sans descendre de son cheval, il fend le cercle de ses hommes. À son inclinaison sur le côté droit, Stranieri, après un rapide coup d'oeil sur ses étrières, en déduit que, malgré une jambe plus courte que l'autre, le cavalier n'a pas réduit la longueur de sa lanière, quitte à adopter une posture bizarre. Une façon de se rendre plus inquiétant, sans doute. L'homme fait signe à ses cavaliers de rengainer leur épée et garde seul la sienne en main. Il en pose délicatement la pointe sur la gorge de Stranieri, qui affecte

aussitôt une expression de terreur. L'homme reste un moment immobile à jouir du spectacle, puis il sourit, content de lui, rengaine à son tour son épée et présente à Stranieri et à Yong son crucifix d'argent.

— À genoux ! Prosternez-vous ! Baisez l'image de Dieu sur terre ! Sinon, faites votre acte de contrition.

« Un malade, un fanatique, un déséquilibré », pense Stranieri, en s'abstenant de réagir, pour voir jusqu'où l'individu peut aller. La colère du cavalier ne se fait pas attendre. Il dégaine de nouveau son arme et menace :

— Vous refusez ? Je vais vous étripier l'un et l'autre d'un seul coup de ma lame. Le ventre ouvert, on meurt très lentement, et dans d'atroces souffrances.

Stranieri échange un regard apeuré avec Yong et s'agenouille en baisant le crucifix, aussitôt imité par son assistant. Malgré cela, le cavalier continue de faire flotter la pointe de son épée au-dessus de leurs têtes. « Il entend faire durer la menace, affirmer son pouvoir, pense encore Stranieri. Un être frustré, donc sûrement capable du pire ».

— De quel bord êtes-vous ? Toi, le moine, je te trouve une mine bien étrange ! Et quelle curieuse compagnie qu'un troubadour pour un homme d'Église !

Se tournant brusquement vers Stranieri, il fait gicler son chapeau de feutre d'un revers de main et ricane :

— Les médailles saintes que tu arbores sur ta coiffe me paraissent un peu trop nombreuses pour être honnêtes.

Saisissant Stranieri par les cheveux, il lui renverse brutalement la tête en arrière. Son rire cesse d'un coup, car la perruque s'est détachée. L'expression de l'homme se fige en découvrant la tonsure.

— Serais-tu un moine apostat ? Ah ! ça, troubadour, tu dois nous chanter de drôles de messes ! Si c'est bien le cas, je saurai te faire danser avec d'autres musiques !

L'éclat des yeux de fouine du personnage, dans lesquels se reflètent les flammes du feu de camp, accentue son regard cruel. Il lâche Stranieri et ôte sa cagoule.

— Je t'ai entendu invoquer dans la nuit le nom du seigneur Guillaume de Gasquet. Dieu a exaucé ton vœu. Je vais te conduire à lui. Vous serez peut-être plus bavards après le traitement qu'il réserve à des hôtes privilégiés.

Et, se tournant vers les hommes qui l'entourent :

— Saisissez-vous d'eux ! Nous les emmenons au château.

*Je ne chanterai pas ce troubadour
Qui fait chansons de toutes couleurs
Et s' imagine faire de très beaux vers
Le mauvais ressemble à une outre séchée au soleil
Avec ses chansons maigres et lamentables
Pareilles à celles d'une vieille porteuse d'eau
Lui qui, s'il se regardait dans un miroir
Ne se priserait pas de la valeur d'un gratte-cul*

conclut le chanteur, en pinçant les cordes de son luth.

— Ah ! troubadour, vrai jongleur de mots, toujours me fera bonheur de t'entendre !

L'éclat de rire de Guillaume de Gasquet a salué la dernière strophe de la chanson de Ribautz, son troubadour personnel qui vient d'opposer son talent, dans une longue joute oratoire, à celui de Stranieri. Pour mettre ce dernier à l'épreuve, le maître des lieux en a décidé ainsi. Malgré la découverte de sa tonsure, l'espion du pape a persisté en effet à se faire passer pour un jongleur de mots. Et, bien qu'il se soit honorablement sorti du défi, il n'a pas réussi à convaincre.

*Il me plaît aussi le seigneur
Quand le premier il se lance à l'assaut
Sur son cheval armé, sans frémir
Pour faire les siens enhardir
De son vaillant courage*

clame à son tour Guillaume de Gasquet.

— Voilà ce que tu aurais pu dire de moi en vrai troubadour, sieur Lestranger. Au moins aurais-tu essayé de parodier mon fidèle Ribautz.

Guillaume de Gasquet, seigneur de Puech, siège au milieu de la longue et haute table dressée sur une estrade de la grande salle de son château. Grand, mince, blond, il paraît avoir la quarantaine, bien qu'il semble chercher à se rajeunir. Ses joues rasées de près sont poudrées, rosies et aussi lisses que celles d'une femme. Ses mains fines aux doigts chargés de bagues, dont les pierres jettent leur éclat dans la lueur des torches, décrivent avec ostentation des arabesques dans l'air.

Il était entré dans la grande salle, avec une fierté proche de l'arrogance, vêtu d'une longue cotte de lin ceinturée d'un galon d'or pour mieux mouler son torse recouvert d'une étoffe de soie bleue. Dans ses chausses violettes, d'une finesse extrême, et ses chaussures en cuir de Cordoue blanc, il paraissait efféminé, mais Stranieri a tout de suite compris que cet aspect était trompeur et que l'homme était fort et redoutable, probablement aussi pervers que celui qui les avait arraisonnés devant leur feu de camp et dont il a appris depuis qu'il se nommait le baron Guiraud.

Entouré des clercs de sa châtellenie, de l'abbé de la paroisse, de ses chevaliers et de leurs dames en riche costume de lin et de brocarts brodés d'hermine ou de fils d'or, Gasquet entend fêter comme il se doit la découverte du secret du parchemin dont Stranieri et Yong, sous la menace de la torture, lui ont dévoilé les propriétés volatiles et ininflammables. En fait, l'espion du pape, trop content d'être si vite parvenu au coeur de la Confrérie blanche, n'a opposé aucune résistance pour divulguer les vertus d'une invention attribuée à son curieux compagnon au teint olivâtre.

— Allons, avoue que tu n'es pas plus poète que chevalier ou pèlerin de Compostelle ! lance Gasquet à Stranieri. Un troubadour accompagné d'un moine, qui a déjà vu ça ? Tu dis t'appeler Lestranger. Je connais un Jaufres

Lestranger, gentilhomme, troubadour et seigneur d'Aragon. Tu ne lui ressembles pas. L'autre nuit, mes hommes ont entendu un autre nom avant que tu prononces le mien : Stranieri, Francesco Stranieri !

Stranieri s'arrête net de manger. Un sourire éclaire le visage de Gasquet.

— Ma cuisine te déplairait-elle soudain, ou ai-je frappé juste ?

— Rien de tout cela, monseigneur. Simplement, vous m'avez soigné comme un ambassadeur : chevreuil braisé, pâté de veau, moelle de boeuf, boudins, saucisses, c'est plus que ne peut en absorber un chrétien. J'en suis repu, sauf votre respect.

Gasquet reste quelques instants silencieux, les yeux rivés dans ceux de Stranieri, comme pour éprouver sa sincérité.

— Je sais ce qu'il te faut, pour hâter ta digestion et te dénouer la langue : un peu d'exercice. Une joute aux bâtons avec le baron Guiraud dont tu as fait la connaissance hier soir, par exemple. Qu'en dis-tu ?

Le boiteux aux yeux de fouine s'approche déjà, un rictus aux lèvres, ravi de pouvoir infliger une sévère correction à cet hôte qui lui déplaît visiblement. Stranieri affecte aussitôt sa crainte.

— J'avoue humblement ne pas être trop expert en la matière.

Gasquet fait mine de réfléchir.

— J'ai une autre idée, alors.

D'un revers de main, il balaie les assiettes d'étain, les coupes, les cruches à vin, les poteries et les verres disposés autour de lui.

— Qu'on apporte les chandelles !

Un murmure de satisfaction parcourt l'assemblée qui sait à quel divertissement elle va avoir droit. Gasquet s'assoit en face de Stranieri, relève la manche de son bras droit et appuie son coude sur la table.

— Une partie de bras de fer. Qu'en penses-tu ?

— Oh ! monseigneur ! Un pauvre jongleur de mots comme moi en face d'un aussi puissant guerrier ? La partie est trop inégale. Ma seule force réside dans mon éloquence.

— Nous verrons cela, troubadour ! Je te devine plus fort que tu ne veux le paraître.

Des valets viennent disposer de chaque côté des lutteurs une grosse chandelle à la flamme sulfureuse et à la cire bouillante. Gasquet, avec un large sourire, rappelle les règles du jeu à son adversaire.

— Le dos de la main de celui qui faiblira le premier ira s'écraser sur la mèche brûlante. À son cri de douleur, on connaîtra le perdant.

Les deux mains s'étreignent, les biceps se durcissent, les poignets se raidissent. Les deux adversaires s'affrontent, visages crispés, mâchoires serrées, les bras tremblant sous l'effort. Silencieux, les invités du seigneur de Puech assistent au duel, et, à certaines expressions que Yong surprend lorsque le bras du seigneur des lieux faiblit, il se doute que tous ne souhaitent pas vraiment sa victoire. Il connaît la vigueur de son maître et lui fait confiance pour gagner la partie, mais il devine aussi que Stranieri ne peut pas vaincre,

s'il ne veut pas rendre Gasquet furieux.

Les deux hommes, le visage congestionné, les yeux dans les yeux, puisent à présent dans toutes leurs ressources. Stranieri, s'étonnant de rencontrer une telle force chez Gasquet, lui résiste autant qu'il le peut. Il sent qu'il pourrait faire basculer le bras de son adversaire, s'il le voulait, mais il renonce. Un cri aigu monte dans la salle, suivi des acclamations de l'assistance. Ce n'est pas Stranieri qui hurle sa souffrance, mais Guillaume de Gasquet qui manifeste la joie de sa victoire. Le troubadour, le dos de la main écrasé dans la cire bouillante de la chandelle, grimace de douleur. Pourtant, aucun mot, aucune plainte ne s'échappe de sa bouche. Cruellement, le seigneur de Puech maintient sa main sur la sienne.

— Tu as perdu. Dis-moi quel est ton vrai nom. Sinon, tu peux t'attendre au pire pour ta main ! Je veux aussi savoir ce que tu viens faire ici, sous ce déguisement.

Une odeur de chair brûlée monte au-dessus de la table. Stranieri ne desserre pas les mâchoires. Surpris par une telle résolution, Gasquet abandonne et se tourne vers Yong.

— Toi, tu vas parler. Je te sens plus bavard que ton compère. Comment t'appelles-tu ?

Le Chinois roule des yeux, agitant fébrilement ses mains en signe d'apaisement. Guillaume de Gasquet se lève et vient vers lui.

— Ton nom, vite !

— Frère Yong ! prononce Stranieri d'une voix faible, en relevant péniblement son bras.

— C'est à lui que je parle, pas à toi !

Gasquet sort une dague et la pointe sur le cou du Chinois.

— Tu vas parler ? Je te préviens que ni ton crucifix ni ta robe de bure ne te protégeront.

Une goutte de sang perle déjà à la racine du cou de Yong.

— Montre-lui, Yong ! hurle Stranieri.

Yong, en ouvrant grande la bouche, se penche en avant, de façon que Gasquet distingue bien l'intérieur de sa gorge. Celui-ci retire sa dague et recule, avec une grimace de dégoût.

— Vous comprenez à présent, monseigneur, pourquoi je parle à sa place, intervient Stranieri, en venant poser sa main droite protectrice sur l'épaule de son compagnon. Sa langue a été tranchée à Chypre. Une bande de Grecs, de fort bons chrétiens, s'étaient inquiétés qu'il ne partageât point leurs croyances et avaient décidé de le découper morceau par morceau, pour le convaincre d'en changer et voir en même temps si les gens de son peuple étaient faits comme ceux du nôtre. Ils ont commencé par lui sectionner la langue pour l'empêcher de crier, et c'est alors que je suis arrivé.

Gasquet reste un moment silencieux.

— Que faisais-tu donc là-bas ?

— J'étais le troubadour d'un riche marchand occitan parti faire du

commerce en pays lointain. Il ne voulait pas renoncer à ses musiciens et à ses jongleurs de mots. C'est ainsi que j'ai pu sauver cet homme en assurant les Grecs que je me faisais fort de le convertir à la religion chrétienne et que cela serait d'un grand bénéfice pour notre Église, car elle pourrait l'envoyer en mission dans son pays convertir à son tour d'autres petits hommes jaunes.

Au murmure de curiosité de l'assistance rassemblée autour de Yong pour voir de plus près cet étrange personnage, Gasquet oppose une mine pensive.

— Le découper en morceaux ? L'idée n'est pas mauvaise. C'est un grand mystère que les différences entre les hommes. Nous en apprendrions sans doute quelque chose.

S'écartant, il proclame vers ses hôtes :

— Couper leur langue aux hérétiques serait peut-être une solution pour les empêcher de propager leur doctrine ?

L'assemblée rit de la plaisanterie. Content de son effet, Gasquet s'adresse à Stranieri :

— Qu'en dis-tu, Lestranger ?

— C'est une idée que plus d'un a eue avant vous, monseigneur, mais elle bute sur une difficulté majeure.

— Laquelle, troubadour ?

— Comment sauver leurs âmes, si elles restent murées dans le silence ?

Le silence tombe sur la salle.

— C'est juste, admet Gasquet.

S'écartant soudain du groupe des convives, il fait sauter sa dague dans sa main et va contempler le déclin du soleil à travers l'une des fenêtres en ogive de la salle. Quelques secondes passent avant qu'il se retourne en souriant et lance à la cantonade :

— Rouge comme le sang ! Il ne fera pas bon, pour les hérétiques, de dire leur consolamentum demain.

Puis, d'un air faussement dubitatif, il désigne Yong à Stranieri.

— Crois-tu vraiment que ces sortes d'êtres ont une âme ? Une âme comme la nôtre ?

Stranieri lui répond par un geste d'ignorance.

— C'est le même problème que pour les chiens, les ânes ou les poules, et, d'une façon générale, pour toutes les créatures vivantes dont le Seigneur a cru bon de nous entourer.

Gasquet revient vers Yong et tourne autour de lui, en jouant d'une façon menaçante avec sa dague. Il pointe soudain son regard acéré dans celui de Stranieri.

— Si tu ne sais rien de son âme, réponds-tu au moins de sa foi ?

— Autant que de la mienne ! affirme Stranieri.

— C'est cela, troubadour ! se moque Gasquet. Tu en réponds, comme d'avoir joué de la harpe sous les murs de Constantinople pendant que nous égorgions les infidèles ! Vas-tu continuer encore longtemps à m'abuser ? Sache que j'ai entendu parler d'un Stranieri, là-bas. Il était négociateur.

Personne ne savait trop quel rôle il jouait, mais on le craignait. Il se serait chargé, disait-on, d'affaires obscures pour le compte du Saint Siège.

— En quoi cela me concerne-t-il ? s'étonne Stranieri.

— On disait aussi, poursuit Gasquet, que ce « frère Stranieri » avait fait assassiner celui qui devait succéder à Alexis, le patriarche de Byzance, afin que puisse monter sur le trône impérial Baudoin, le comte de Flandres.

— Que Dieu, dans sa grande miséricorde, absolve ce démon de ses péchés, si ce que tu dis est vrai.

Gasquet approche son visage tout près de celui de Stranieri, presque front contre front. Il reste ainsi un moment, les yeux plantés dans les siens. Stranieri ne cille pas. Gasquet finit par reculer.

— Ne cherche pas à jouer au plus malin, Stranieri. Tu y perdrais le peu d'indulgence que j'ai pour toi. Il m'est facile de te faire ravalier ton arrogance.

Le silence retombe entre les deux hommes. Stranieri reste un moment impassible, puis un sourire ironique se dessine sur ses lèvres, comme s'il reconnaissait que Gasquet l'avait bien démasqué. L'autre s'en réjouit aussitôt et lui frappe sur l'épaule.

— J'aime mieux ça ! Il me plaît de rencontrer le fameux Stranieri. Mais es-tu venu à moi en ami ou en ennemi ?

— Crois-tu que je t'aurais fait partager le secret de mon invention, si je n'avais pas voulu la mettre à ton service ?

Gasquet reste hésitant quelques instants, puis tranche avec un sourire charmeur :

— Soyez donc mes hôtes, toi et ton assistant. Troubadour ou non, moine ou pas ! Mais attention : si je sais traiter mes amis à l'aune de leurs mérites, je sais aussi ce qu'il convient de faire, pour le cas où ils me tromperaient.

Un geste éloquent du tranchant de sa main exprime la fin de sa pensée.

— Un homme mort ne trahit plus.

Et, agitant ses doigts chargés de bagues sous leur nez dans la lueur d'une bougie pour leur faire admirer leur éclat :

— Regardez bien : chacun de ces bijoux raconte une histoire de trahison. Comme vous pouvez voir, mes mains sont assez garnies. Cela m'ennuierait de les charger davantage.

Pendant que la fête se poursuit avec des ribaudes amenées pour l'occasion, Stranieri, à l'écart des autres, devant le feu de la vaste cheminée, agite sa main blessée sur le dos de laquelle Yong a étalé une pommade et planté trois fines aiguilles. L'attention des convives s'est reportée sur les jongleurs et amuseurs en tout genre qui se sont succédé au son des violes, des luths et des tambourins. Sous l'effet du vin, hommes et femmes ont trouvé d'autres sujets de distraction. Certains se sont écroulés sous la table et mélangés sans savoir comment, d'autres se sont dissimulés pour s'accoupler derrière les lourds rideaux des fenêtres.

Guillaume de Gasquet et son homme de main, le baron Guiraud, adossés

au mur du fond de la salle tandis que deux jeunes femmes agenouillées devant eux se plient à tous leurs désirs, observent de loin les silhouettes de Stranieri et de son assistant.

— Je ne me fierai pas à ces hommes, Guillaume. Ils portent le masque de la fourberie sur leurs visages.

— Ne joue pas au naïf, Guiraud. Tu sais bien que tout homme qui réussit à dépasser la quarantaine est forcément un fourbe ou une canaille.

— Mais pourquoi se faire passer pour un troubadour ?

— Pour le savoir, je préfère le laisser croire que cette question ne me préoccupe pas.

— Qui t'assure que ce n'est pas le pape lui-même qui l'envoie nous espionner ?

— Je n'ai rien à cacher au Saint-Père, s'amuse Gasquet. Et je ne juge pas un homme sur ses intentions, mais sur ses actions. Tant que les actions de ces deux-là iront dans le sens de nos intérêts, ce qu'ils penseront vraiment m'importe peu. Ce Stranieri a la réputation d'un homme habile et nous avons tout à gagner des pouvoirs de son Chinois.

Les regards des deux hommes se portent sur Yong, immobile dans un coin de la salle, le visage impénétrable.

— Ces petits hommes jaunes ont quelque chose de diabolique, soupire Guiraud.

— Oui, c'est ce qui m'enchante. Car pourquoi hésiter à s'allier avec le Diable, quand on est sûr d'avoir Dieu de son côté ? Et puis, avec sa langue coupée, il ne pourra pas aller raconter grand-chose à grand monde.

— S'il ne sait pas parler, au moins peut-il écrire ! remarque Guiraud.

— Tu n'es décidément qu'un rabat-joie ! lâche Gasquet dans un gémissement de plaisir, en maintenant la tête d'une ribaude contre son bas-ventre.

9.

Depuis plus d'un mois qu'ils sont arrivés sur ses terres de Carrère, Touvenel se recueille plusieurs heures par jour sur la sépulture d'Esclarmonde. Yasmina est hantée par la crainte qu'il n'ait plus le goût de vivre. Enfermé dans le silence, le regard tourné vers l'intérieur, il voyage pendant des heures à la recherche d'un passé qu'elle ne connaît pas. Quand il n'est pas au cimetière, il disparaît dans les bois pour de longues marches solitaires et ne revient qu'à la nuit. Elle tremble qu'il commette un acte désespéré et le supplie de ne pas la laisser seule trop longtemps. Il acquiesce chaque fois d'un mouvement de la tête, mais repart marcher jusqu'à perdre la notion du temps.

Aidée de Macabret qui s'est remis à leur service, la jeune femme a profité de ses absences pour leur aménager à tous deux un endroit où vivre, dans une grange préservée du château. Par l'intermédiaire des habitants du village, touchés par la détresse de leur seigneur qu'ils croyaient disparu, elle s'est procuré deux lits et quelques meubles. Chaque jour, l'un ou l'autre lui apporte du pain, une volaille, de la charcuterie, du beurre ou du sel, quand ce n'est pas un plat cuisiné qu'elle réchauffe dans l'âtre d'une cheminée. Touvenel ne paraît même pas le remarquer, semblant trouver naturel de s'effondrer sans un mot sur sa couche, après avoir pris quelque nourriture avec elle.

Soudain, un matin, il déclare :

— C'est dimanche, allons à Savignac !

Il hisse la jeune fille sur l'encolure de sa monture, en amazone, les deux jambes sur le côté gauche, une main sur la crinière du cheval, l'autre sur son épaule. Heureuse de le voir sortir enfin de son enfermement, elle s'accroche sans complexe à son cou, son visage sur son épaule, leurs corps se touchant à chaque soubresaut du cheval. Pour la première fois depuis leur arrivée ici, il se retourne et lui sourit. Une émotion depuis longtemps oubliée lui est revenue en humant son parfum. Il lui rappelle les phrases d'une ode entendue durant leur voyage en Syrie : « Donne au vent un bouquet cueilli sur ton visage rayonnant, et je respirerai l'odeur des rêves que tu enfantes ». Émue, elle se presse contre lui.

Bientôt, du haut d'une colline, dans la brume de chaleur, l'église leur

apparaît, imposante avec sa tour carrée surmontée d'une flèche. Le chevalier arrête un instant leur monture pour la contempler de loin.

— Ne dirait-on pas une nef s'apprêtant à partir pour un long voyage ? Je crois me souvenir que sa grande rose ressemble à un soleil, et qu'à l'intérieur on s'y sent comme au sein de la Jérusalem céleste.

Yasmina s'étonne intérieurement de ce brusque revirement du chevalier, lui qui, si véhément trois semaines plus tôt, avait maudit le ciel, son Seigneur et tous les saints de la chrétienté. Comme s'il devinait les pensées de la jeune femme, il poursuit :

— Je forme le voeu d'y retrouver, sinon la paix de l'âme que j'ai perdue, tout au moins le sentiment de mon appartenance à la nature humaine. Lorsque mon père m'y emmenait enfant, il avait coutume de dire à chaque nouvelle Pâques que la foule assemblée sentait qu'elle formait une unité vivante. Que, pour quelques instants, les fidèles étaient l'humanité tout entière, l'Église le monde, et que l'esprit de Dieu emplissait à la fois l'homme et sa création.

Parvenus aux abords de l'église, l'image que Touvenel conservait du lieu saint ne correspond plus guère à ce qu'il en voit à présent. Bien qu'il sache que la maison de Dieu est celle du peuple et que tout le monde peut y aller librement prier, manger, coucher ou jouer des spectacles sanctifiants, sa surprise est grande d'entendre à proximité du porche d'entrée une multitude de marchands, de bourgeois et de paysans discuter à voix haute de préoccupations matérielles ou profanes. En attachant son cheval à l'anneau du mur extérieur, il est choqué aussi de voir passer à l'intérieur du lieu consacré des nobles à cheval, suivis de leurs chiens.

« Les marchands sont donc revenus dans le temple », pense-t-il. Commerçants et membres des corporations ont envahi le parvis et n'hésitent pas à y établir leurs étals. Des filles au corsage échancré, les lèvres peintes et la robe relevée, y rôdent à la recherche d'un chaland, essayant de repérer lequel d'entre eux possèdera la bourse la mieux garnie. Une question lancinante revient le tarauder : « Est-ce pour cela que je suis parti guerroyer en Terre sainte ? » Des mendiants se faufilent parmi les fidèles, la sébile brandie et la plainte aux lèvres.

— Seigneur Dieu, aie pitié des hommes. Le Malin prépare la nuit des temps ! s'écrie un vieillard échevelé, en loques, la gamelle de bois tendue au bout de son maigre bras.

Ne recevant pour aumône que rires et sarcasmes, il renchérit :

— Existe-t-il encore une fleur dans vos coeurs ? Les riches se goinfrent d'or, tandis que les pauvres errent dans leur misère. Le ciel se charge d'orages terrifiants. Ô Seigneur, aie pitié des malheureux ! Et vous, prenez garde au jour de l'Apocalypse !

Si la majorité des hommes et des femmes présents se détourne et se presse d'entrer dans l'église pour échapper aux invectives du malheureux, Touvenel remarque qu'un homme accorde son attention à ce pauvre hère. Âgé, élégant, vêtu de noir, il est accompagné d'une jolie femme, les bras

chargés de rouleaux de tissus. L'homme semble gratifier le mendiant de quelques mots de réconfort et le convie à entrer dans une demeure à balcon et colombages, de l'autre côté de la place.

À peine la porte s'est-elle refermée sur eux qu'elle se rouvre sur la femme débarrassée de ses rouleaux de tissus. Elle se couvre de la guimpe blanche des veuves, dissimulant presque entièrement son visage, et se hâte de traverser la place pour gagner l'intérieur de l'église.

— Assez de débats ! Assez de joutes oratoires ! s'époumone un homme debout devant l'autel, encadré de son écuyer et de ses hommes d'armes.

Crucifix en argent sur la poitrine, il fait face à la foule curieuse. Le prêtre, encadré par deux prélats, reste en retrait derrière lui, dans l'ombre de l'abbatiale, et semble se garder d'intervenir. L'homme tonne :

— Je ne suis pas favorable à ces débats avec les hérétiques que frère Dominique veut instaurer, dans l'espoir de les convertir. À quoi sert de débattre de vérités révélées et reconnues comme telles par notre sainte Église, comme si elles pouvaient être sujettes à discussion ? Toute discussion ne fait en réalité qu'introduire le doute dans l'esprit des plus faibles, et nous ne gagnerons rien à tenter de ramener à nous ceux qui refusent tous nos sacrements.

Touvenel est parvenu aux premiers rangs de l'assemblée. Yasmina ne l'a pas suivi, préférant l'attendre au-dehors, de peur de provoquer un scandale inutile en pénétrant dans l'église sans coiffe pour couvrir ses cheveux. Scrutant les traits de l'homme qui prêche, le chevalier cherche à mettre un nom sur ce visage qui ne lui semble pas inconnu. Les paroles du discours résonnent sous les voûtes de l'église.

— Soyons plutôt convaincus que, si ces hérétiques continuent à propager dans notre pays leur fausse religion comme une gangrène, il n'y a de salut que dans une croisade armée pour les ramener dans l'Église de Dieu, une croisade à la mesure de celles que notre chrétienté a déjà menées contre les infidèles !

Un murmure parcourt la foule. Touvenel frémit. Comment cet homme peut-il appeler de nouveau à des aventures aussi sanglantes, et pourquoi les prélats qui sont à ses côtés le laissent-ils faire ? « Une croisade menée par qui, pour quel motif, et contre qui ? » s'interroge le chevalier. On s'agite autour de lui. Des groupes bien distincts se forment à l'intérieur de l'église. Un paysan, reconnaissable à sa tunique et à ses chausses de coutil, s'avance vers l'autel. L'orateur l'aperçoit.

— Tu veux parler ? N'aie pas peur. Notre église est le lieu de tous. Donne-nous ta pensée.

L'homme triture son chapeau entre ses gros doigts.

— Monseigneur, si vous menez croisade, comment reconnaîtrez-vous les bons catholiques de ceux que vous appelez des hérétiques ? En Terre sainte, on peut distinguer les infidèles à leur costume ou à la couleur de leur peau. Mais ici, nous portons tous à peu près les mêmes habits, nous parlons la même

langue, nous chantons les mêmes chansons, nous mangeons la même cuisine...

— Et nous baisons les mêmes femmes ! s'esclaffe un homme dans la foule.

L'assemblée part d'un rire communicatif et tonitruant. Touvenel aperçoit la belle bourgeoise à la guimpe blanche, cachée derrière un pilier. Il remarque son sourire discret, provoqué moins par la plaisanterie que par l'embarras du seigneur qui discourait. Au signe d'agacement de celui-ci, à un tressautement incontrôlable de son épaule droite, Touvenel le reconnaît : « Guillaume de Gasquet ! » Le chevalier se souvient du jour où sa femme Esclarmonde l'avait préféré à lui. Gasquet avait été secoué par le même mouvement d'épaule. Comme il a changé, le compagnon de ma jeunesse avec qui je faisais mille frasques ! Sans doute a-t-il moins vieilli que moi, à l'abri des épreuves dans le confort de son château de Puech. Mais quelle arrogance dans ses traits, quelle véhémence dans sa parole !

Gasquet se reprend et pointe avec calme un doigt sur le paysan.

— Toi-même, es-tu chrétien ou cathare ?

— Les cathares sont des chrétiens, monseigneur.

— Si tu le prétends, c'est que tu es cathare, conclut aussitôt Gasquet.

Et, se tournant vers ses hommes d'armes :

— Saisissez-vous de lui ! Voyez s'il porte la preuve !

Le paysan esquisse un mouvement pour s'échapper. Deux hommes de Gasquet lui barrent le passage. Il se débat. Deux autres se précipitent pour le maîtriser et le traînent devant l'autel. On lui ôte sa tunique, on déchire sa chemise, et on découvre autour de sa poitrine un fil de lin attaché sous les aisselles.

— Et voilà ! s'exclame Gasquet. Il porte bien le signe ! C'est un cathare.

Brandissant le crucifix qu'il porte en pendentif, il l'embrasse avant de prendre l'assemblée à témoin.

— Je vais vous montrer, moi, comment on reconnaît un cathare d'un chrétien. Allez, bonhomme, embrasse cette croix !

Le paysan se débat et se détourne de l'insigne religieux avec horreur. Il s'indigne :

— Un vrai chrétien ne peut embrasser l'instrument de supplice de Notre-Seigneur !

— Vous voyez, il blasphème ! triomphe Gasquet. Croyez-vous donc possible de discuter avec ces gens ? Non ! Un hérétique n'a rien à faire dans la maison de Dieu.

Se tournant de nouveau vers ses hommes d'armes, il ajoute :

— Jetez-le dehors et rossez-le, pour lui apprendre à ne pas revenir souiller la maison de Dieu.

Traîné vers la porte de l'église, le paysan résiste et explose :

— Vous ne pourrez jamais m'expulser de la maison de Dieu. Elle est partout, dans les champs, dans les arbres, dans les sources, dans les rochers.

Elle est en nous, les « bons hommes » ! Nous sommes la maison de Dieu !

Exaspérés par sa résistance, les gens de Gasquet font pleuvoir des coups sur lui. L'un d'eux, plus dur que les autres, le fait taire. Un filet de sang coule de sa bouche. Il se laisse entraîner, mais les reîtres continuent de le frapper.

Dans leur dos, une voix puissante s'élève soudain :

— Notre église est un lieu de paix. Laissez cet homme, et sortez !

Touvenel vient de surgir. Sa haute stature, son air décidé, sa mine sévère, autant que son manteau de croisé, en imposent aux hommes d'armes. Ils lâchent leur prise. Le paysan en profite pour s'échapper. L'un des hommes de Gasquet se lance à sa poursuite et parvient à le rattraper avant qu'il sorte. Mais Touvenel court derrière lui, l'agrippe par le col, le soulève du sol et le ramène dans l'allée centrale. Le silence s'est abattu sous la nef. Hommes et femmes s'écartent sur le passage du croisé. Certains s'inclinent, reconnaissant le seigneur de Carrère. D'autres joignent les mains ou se signent. Touvenel continue de traîner sur le sol, telle une dépouille, l'homme d'armes qui braille et gesticule. Parvenu devant l'autel, avec un regard méprisant pour le trio de prélats à l'ombre des voûtes, il projette sa prise aux pieds de Guillaume de Gasquet. Les deux hommes s'affrontent du regard. Gasquet est visiblement impressionné par la croix sur le bリアud, et les cicatrices au visage du croisé.

— Me reconnais-tu ? lui demande Touvenel.

Comme l'autre semble incertain, il précise :

— Bertrand de Touvenel. L'homme qu'Esclarmonde t'a préféré. Un chevalier qui a fait pèlerinage en Terre sainte et qui a le droit de parler de « croisade » autant que toi, qui n'y as fait qu'un passage sanglant pour y assouvir tes instincts criminels. Et depuis ? Moi, j'ai essayé de racheter mes fautes. Mais toi ? Je vois que tu as progressé dans le mauvais, Guillaume. Méfie-toi de ne pas faire un pas de plus vers la damnation.

Jugeant tout à coup qu'il a trop parlé, Touvenel se tourne vers le chœur de l'église et cherche des yeux la femme à la guimpe blanche et à la silhouette élégante. Mais elle a disparu du pilier derrière lequel elle se tenait, et il découvre à sa place un troubadour au chapeau de feutre constellé de médailles pieuses, qui le considère d'un air intéressé. « Étrange vision, pense-t-il. Que vient faire un tel personnage dans une église ? » Il ne s'attarde pas à y réfléchir et s'en veut soudain d'être sorti de sa réserve. Il ferait mieux de se garder de trop parler, lui qui prétend ne plus vouloir se préoccuper des affaires du monde.

L'homme d'armes qu'il a projeté au sol profite de son inattention pour se relever et sortir sa dague. Gasquet intervient au moment où il va se précipiter sur lui.

— Suffit ! On ne se bat pas dans une église.

Touvenel jette un regard de mépris à l'homme et aux prélats qui se sont abstenus d'intervenir quand un de leurs paroissiens était roué de coups. Il toise encore Gasquet, puis tourne le dos et remonte l'allée centrale au milieu de la foule qui s'écarte devant lui.

Passé le porche de l'église, un vertige le saisit. Il s'appuie à un muret. Dans ses yeux aveuglés par la violente lumière du dehors se mêlent, comme dans la danse macabre peinte sur le mur qu'il vient de longer, un étrange ballet équestre. Entraînées par le squelette de la mort à cheval, Esclarmonde, Yasmina et la belle à la guimpe galopent autour de lui, resserrant de plus en plus leur cercle jusqu'à l'étouffer. Les sabots des chevaux frappent le sol, arrachent les pierres. Ses tympanes éclatent. Il croit revoir les sanglantes chevauchées de la prise de Byzance. Au-dessus de lui, dans un cri déchirant, l'aigle du blason des Touvenel ouvre ses serres et libère la vipère qui vient s'enrouler autour de son cou ! Il pousse un cri. Passe sa main devant ses yeux. Se débat pour sortir de l'envoûtement.

Depuis le coup reçu à Constantinople, son esprit s'égare ainsi, dans les moments de grande émotion. Des éblouissements le tourmentent. Des pensées morbides l'obsèdent. Il doit, pour les surmonter, faire un tel effort qu'il en sort chaque fois en sueur, plus pâle qu'un mort, les jambes faibles, la poitrine dans un étai, ne sachant plus s'il erre déjà dans l'au-delà ou s'il est encore vivant sur terre. Depuis qu'il sait Esclarmonde disparue à jamais, il attend la mort à chaque pas, sans la désirer ni la craindre. Il la sent arriver comme la fin d'une prison invisible pour un être qui a tout perdu et n'a plus d'espoir. Qu'importe s'il l'a évitée aujourd'hui, il sait qu'elle reviendra le chercher.

Sans s'en être rendu compte, Touvenel a continué de marcher et se retrouve au centre de la place, à côté de la femme qui a ôté sa guimpe et lui sourit. Un cheval andalou tourne autour d'eux, soulevant la poussière du sol. Sur sa croupe, Yasmina est montée en amazone derrière un jeune homme.

— Amaury a bien voulu me faire profiter des qualités de son destrier ! lui lance joyeusement la jeune fille.

Touvenel reconnaît le garçon qu'il a sauvé quelques jours plus tôt des hommes cagoulés de blanc. Il n'arbore plus la mine sombre qui ne l'avait pas quittée lorsqu'il cheminait avec eux. Portant beau dans une tunique de lin bleu brodée d'or, une chemise blanche largement échancrée, des chausses rouges, des bottes en cuir de veau et une bourse décorée, il pourrait passer pour un nobliau des environs. Son air ravi en dit long sur le plaisir qu'il a pris à cavalcader avec Yasmina, et la moue amusée de celle-ci confirme la complicité qui s'est immédiatement établie entre eux.

— Mon frère Amaury est souvent un peu trop spontané, mais il est sincère et généreux, s'excuse pour lui la femme à la guimpe. J'espère que vous ne verrez pas de mal à ce qu'il ait songé à faire plaisir à votre fille adoptive.

Touvenel lance un regard surpris à Yasmina. Serait-ce elle qui leur a annoncé cette « filiation » ?

— Je me nomme Constance, poursuit la femme. Constance de Paunac. J'ai admiré votre comportement tout à l'heure dans l'église. Personne ici n'ose s'opposer au seigneur de Gasquet. Il terrorise tant les gens.

Touvenel lui sourit sans savoir quoi lui répondre. Il ne peut détacher ses yeux des siens, fasciné par leur couleur de mer gris-vert. Sous ses fins sourcils arqués, son front large, avec son nez fin et ses pommettes hautes, ses lèvres luisantes et finement ourlées, dans le soleil qui l'éclaire à contre-jour et dessine une auréole autour de son visage, elle lui fait l'effet d'une vierge heureuse et épanouie.

La femme se laisse admirer sans s'en offusquer le moins du monde, consciente de l'intérêt que lui porte le croisé. Elle semble même s'offrir à son examen, une lueur un peu moqueuse dans le regard. Touvenel remarque que, contrairement aux autres femmes qui aiment à exhiber de riches cottes de lin brodées recouvertes de robes et de brocarts, elle ne porte qu'une cotte légère qui épouse étroitement son buste et moule sa poitrine et ses hanches. Amaury saute à terre, prend Yasmina par la taille et l'aide galamment à descendre. Leurs visages se frôlent, ils se sourient.

Touvenel, ironiquement, lui fait remarquer :

— Je croyais, mon garçon, que ta religion t'interdisait de toucher aux jupes des femmes ? Ne disais-tu pas l'autre jour qu'il fallait vous tenir loin d'elles, au moins jusqu'au mariage ?

— Vous avez déjà rencontré mon frère ? s'étonne Constance.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, en effet.

— Ce seigneur est l'homme qui m'a sauvé la vie, lors du massacre de nos frères, près de La Roche-Emblain, explique Amaury à sa soeur. Nous avons cheminé ensemble un long moment, et je lui ai dit quelques mots de nos principes.

Il s'incline vers Touvenel.

— Je vous suis reconnaissant pour toujours, monseigneur. Pardonnez-moi si je vous ai choqué, mais je ne faisais qu'aider votre fille à descendre de ce cheval, sans pensée malhonnête à son égard.

— Allons, chevalier ! renchérit Constance. Nous sommes dans le pays des troubadours qui aiment à chanter le bon vivre et l'amour. Et non dans celui des outres sèches.

Une voix la coupe :

— Ma fille, un peu de retenue ! Tu parles au seigneur Bertrand de Touvenel, Est-ce que je me trompe ?

Constance et Touvenel se retournent sur un homme âgé habillé de noir. Le chevalier reconnaît celui qui accompagnait Constance, lorsqu'elle portait des rouleaux de toile dans leur maison.

— Non, vous ne vous trompez pas. Je suis en tout cas ce qu'il en reste.

— Et moi, je suis monsieur de Paunac, le père de Constance et d'Amaury.

— Je vous reconnais, maintenant. Ma femme se rendait parfois chez vous pour acheter des étoffes.

— C'est exact. J'ai bien connu votre dame. Elle venait se fournir auprès de la mienne, lorsque nous tenions une échoppe sur le port de Narbonne. Elles

aimaient à converser ensemble. Mais ma femme est morte, comme la vôtre, et ce sont mes deux enfants qui ont pris ma place.

— À chacun sa peine, soupire Touvenel.

— Il ne faut pas qu'il y ait de peine, monseigneur. Comme vous pouvez le voir à mon habit, on m'a nommé « Parfait » et, chez les « bons hommes », comme nous nous appelons entre nous, quitter ce monde matériel enfanté par le Diable n'a rien de tragique. Ma femme a reçu son consolamentum. Elle est morte sereinement en sachant que son âme allait retrouver la bonté de Dieu.

— Je crains que ce ne soit pas le cas de la mienne, murmure Touvenel, assombri.

— Pardonnez-moi, monseigneur, s'incline Constance. Nous savons tous ici les malheurs qui vous ont frappé, et je vous aurais parlé moins légèrement si j'avais su qui vous étiez.

Touvenel veut lui répondre, mais les cloches de l'église se mettent à sonner de toutes leurs forces. Sur le porche, à l'autre bout de la place, Guillaume de Gasquet rassemble ses hommes. Il leur fait un signe, ils montent tous en selle. Avant de prendre le chemin de son castel de Puech, il fait demi-tour et s'approche de Touvenel. Les mains crispées sur la bride de sa monture, il jette un regard sur Yasmina et lance au chevalier :

— Au moins, la Sarraïne que tu as ramenée avec toi de ta croisade ne trompe-t-elle personne. Avec son teint et ses tatouages, on la reconnaît tout de suite comme une infidèle. Mais d'autres se cachent sous des insignes qu'ils n'ont plus à cœur d'honorer. Qu'ils se méfient de la vengeance des hommes de Dieu !

Et, sans attendre de réponse, il tourne bride, talonne les flancs de son cheval et rejoint ses hommes qui l'attendent devant le parvis de l'église.

— « Les hommes de Dieu » ! répète Constance en haussant les épaules. Pour qui se prend-il !

— Avez-vous vu, père ? s'exclame Amaury. L'homme qui est à cheval au côté de Guillaume de Gasquet monte de travers. Comme l'un des chefs de ces hommes en blanc qui nous ont assaillis l'autre jour. C'est lui, j'en suis sûr. Il faut lui faire rendre gorge.

— Amaury, calme-toi ! ordonne Philippe de Paunac. La meilleure défense n'est pas dans la haine, mais dans l'amour.

— De l'amour pour des criminels qui passent les nôtres au fil de l'épée ? s'indigne le jeune homme. Plutôt mourir, l'arme à la main. Dieu m'absoudra, j'en suis sûr !

— Tu ne rêves que de prendre les armes, ironise sa soeur. Mais sais-tu au moins t'en servir ?

Au regard interrogatif de Yasmina posé sur lui, Amaury rougit. Pour dissimuler son malaise, il préfère rejoindre son père et l'aider à atteler un cheval à une charrette chargée de rouleaux d'étoffes et de sacs de blé.

— Monseigneur, déclare Constance en se tournant vers Touvenel, si vous désirez en savoir plus sur notre religion, il y a un débat contradictoire, ce

soir, entre catholiques et « bons hommes », à la chapelle du vallon d'Arques, tout près de votre château de Carrère. Cela ne vous créera pas grand dérangement d'y assister. L'évêque d'Osma et frère Dominique y viendront disputer contre mon père et un autre parfait. Serez-vous des nôtres pour les écouter ?

Touvenel considère un moment Constance, hésitant.

— Pardonnez-moi, madame, je suis moins amateur de religions depuis que j'ai découvert que je pourrais croire en n'importe laquelle.

Constance semble déçue. Elle ironise en lui désignant sa croix cousue sur son b্লাud.

— Belle découverte ! Et que vous avez dû faire récemment, si j'en juge par votre costume.

— Oui, car elle m'a pris du temps. Une croisade déshonorante à Byzance, deux années en Terre sainte et une pour en revenir.

— Un temps un peu long pour un enseignement aussi court.

— C'est vrai, mais j'en ai aussi rapporté l'idée qu'il n'est pire usage qu'un homme puisse faire de sa vie que de mourir pour des convictions théologiques.

— Il ne s'agit pas de mourir, ce soir, seulement de disputer, réplique Constance, d'un ton légèrement dépité.

Et, comme Touvenel se tait, elle lance :

— Eh bien, à une autre fois, peut-être !

Elle se dirige vers la charrette que son frère et son père finissent d'atteler. Du haut du ciel clair retentissent les trilles d'un oiseau. Touvenel lève les yeux pour l'apercevoir. Constance s'est arrêtée, elle aussi, et en a fait autant.

— Le chant d'une alouette, précise-t-elle en se retournant vers lui. Beau présage pour la journée ! Connaissez-vous la poésie que les troubadours chantaient à son sujet ?

Touvenel fait signe que non. D'une voix empreinte d'une douce sensualité, elle commence, en se balançant légèrement, comme si elle dansait sur place :

*Quand je vois l'alouette mouvoir
De joie ses ailes à contre-jour,
Qui s'oublie et se laisse choir
Pour la douceur qu'au coeur lui va :
Hélas ! je sens monter l'envie
Pour ceux que je vois heureux
C'est merveille qu'à l'instant
Le coeur de désir me fonde*

Elle s'arrête.

— Jolis vers, n'est-ce pas ? conclut-elle. Il y en a bien davantage, mais je vous les chanterai une autre fois.

Elle va s'installer dans la charrette en lançant à Touvenel un regard amusé, tandis que son frère monte sur le cheval pour la conduire et envoie un

petit signe de la main à Yasmina qui ne le quitte pas des yeux.

10.

Au cri perçant venu du fond de la nuit, Yasmina en sueur se retourne sur sa paillasse. Un rayon de lune pénètre par l'étroite fenêtre de la grange où elle a aménagé pour Touvenel et elle une demeure provisoire, avant que Macabret ait le temps de leur établir un logement plus décent. Elle s'aperçoit que le chevalier a disparu. À sa place, son épée et son bリアud blanc, frappé de la croix pourpre. Une frayeur la saisit : serait-il encore allé marcher au hasard dans la forêt, en pleine nuit et sans arme, pour ruminer de nouveau des pensées de mort ?

Frissonnante, elle se lève. Depuis des mois qu'elle l'accompagne, elle connaît les angoisses nocturnes du croisé. Poussant la lourde porte de la grange, elle l'aperçoit avec soulagement debout dans la nuit, les yeux fixés sur le ciel et sa pléiade d'étoiles. En s'approchant de lui, à un léger mouvement de sa tête, elle devine qu'il l'a sentie venir. Elle sursaute à un nouvel hululement aigu venu des bois du Val.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ne crains rien, la rassure Touvenel en passant son bras autour de ses épaules. C'est le cri de la Faramine.

— Une femme ? interroge Yasmina en frissonnant.

— Plutôt un animal sauvage, une bête de légende. Ceux qui l'ont vue sans en mourir ont rapporté que son visage était beau et qu'il portait de longs cheveux noirs sur un corps de biche. Un griffon féminin. Une bête de la mort, cruelle et implacable. On raconte qu'elle déchire les hommes qu'elle réussit à entraîner dans les bois, après qu'ils ont fait l'amour avec elle.

Yasmina se blottit un peu plus contre Touvenel. Il la serre affectueusement pour la rassurer.

— Ce sont des légendes. Personne n'a jamais vu cette Faramine. Moi, je ne crois pas qu'elle existe, ajoute-t-il.

Il caresse les cheveux de la jeune femme et lui sourit.

— Et toi, tu es bien là, vivante et douce. C'est tout ce qui compte.

— Jamais je ne dévorerais un homme après l'avoir aimé, essaie-t-elle de plaisanter.

Et elle ajoute, comme à regret :

— Peut-être parce que je n'ai jamais eu l'occasion d'en aimer un.

Il saisit sa main et passe ses doigts maigres et forts entre les siens,

paume contre paume, dans une longue étreinte. En la serrant contre lui, le menton posé sur sa tête, les yeux mi-clos vers le ciel, il éprouve pour elle un sentiment d'amour paternel qu'il n'a encore jamais connu. Est-ce parce qu'il a découvert qu'elle s'était présentée pour la première fois ce matin à Constance comme sa fille adoptive ? Il lui montre le ciel.

— Tu vois ces étoiles filantes ? Si tu fais un vœu, avant que celle que tu as choisie se soit éteinte, il se réalisera.

— On dit la même chose aux enfants de mon pays. Alors, je vais faire un vœu. Écoute bien !

— Tais-toi ! l'interrompt-il, en posant sa main sur sa bouche. Prononcé à haute voix ou connu d'un autre, ton vœu ne vaudrait plus rien.

En sentant les lèvres de Yasmina embrasser délicatement l'intérieur de sa main et prononcer quelques mots inaudibles, il détourne le visage pour qu'elle n'aperçoive pas son émotion.

— Il y a d'autres étoiles que celles du ciel, continue-t-il. Regarde.

Il lui désigne à leurs pieds, à un quart de lieue, deux files de lumières qui serpentent par des chemins séparés vers un grand feu. Les flammes d'un brasier déchirent la nuit au sommet d'un promontoire, en éclairant la façade blanche d'un petit bâtiment.

— Le vallon d'Arques et sa chapelle. « Bons hommes » et catholiques s'y rendent pour disputer dans un débat contradictoire, ainsi qu'ils disent. Mais ce feu si intense me fait plus penser à un bûcher qu'à un point de ralliement.

— Et si tu acceptais l'invitation que t'a faite cette femme, Constance de Paunac ? suggère Yasmina.

— Je ne te laisserai pas seule dans cette ruine.

— Avoue que tu rêves de la revoir et que c'est à elle que tu pensais tout à l'heure, au milieu de la nuit.

Touvenel ne sait comment réagir au regard tendrement malicieux que lui lance Yasmina. Un père doit-il accepter de se laisser ainsi moquer par son enfant ? Elle poursuit :

— Allons-y ensemble, je suis curieuse, la nuit me protégera et personne ne pourra deviner la présence d'une *infidèle*.

— Ne serait-ce pas plutôt toi qui espères y revoir ton jeune cavalier ? raille le Chevalier.

La sentant soudain frissonner, il s'inquiète :

— Tu grelottes ! Tu es malade ? Il faut te reposer.

— Non, je me trouve très bien, lui ment-elle. Je ne me sens pas du tout fatiguée.

Sous la lumière d'un minuscule quartier de lune, sautant d'un rocher à l'autre, accrochant leurs vêtements aux buissons, glissant sur les lauzes à fleur de sol, Touvenel et Yasmina descendent le sentier qui mène à la chapelle. Les hululements de plus en plus présents de la Famine les escortent. La jeune

femme peine à marcher mais elle ne veut pas que Touvenel s'en aperçoive. Elle trébuche sur une racine d'arbre et roule à terre. Au lieu de l'aider à se relever, Touvenel se jette sur elle et la maintient plaquée au sol. Au risque de s'y déchirer la peau, il la force à se glisser dans une ravine, sous un bosquet d'épineux. Il vient d'entendre tout près d'eux un nouveau cri de la Faramine.

Des pas de chevaux, des voix s'approchent. Des hommes en blanc, cagoule rabattue sur la nuque, passent, indécis, cherchant à repérer une présence humaine. Les ont-ils entendus ? Au souvenir de la scène du massacre des « bons hommes », Yasmina, prise de panique, veut s'enfuir. Elle se laisse glisser sous le filet d'eau qui coule au creux de la ravine. Touvenel, de peur de se faire repérer, ne peut que lui donner la main. Il attend, pour la sortir de sa cachette, que les cagouleurs blancs se soient éloignés, toujours escortés de ces cris lugubres.

— Ceux de l'autre jour ! murmure Touvenel à Yasmina. Les cris de la Faramine, tu as compris ? Ce sont eux. Ils peuvent ainsi se déplacer la nuit, accompagnés de la peur que la bête inspire, sans crainte de se faire repérer.

Avec d'infinies précautions, ils reprennent leur chemin. Pour cacher ses cheveux et son visage, la jeune femme s'est couverte d'un long drap que Touvenel lui a jeté sur les épaules pour la protéger de la fraîcheur de la nuit. Lorsqu'ils parviennent à la chapelle du vallon d'Arques, le débat est entamé depuis longtemps. Guillaume de Gasquet, flanqué du baron Guiraud et entouré de ses hommes d'armes et de quelques autres nobliaux de la région, trône dans le public, au milieu des deux groupes formés par les cathares et les catholiques.

— Encore ce troubadour ? s'étonne à mi-voix Touvenel, en découvrant derrière Gasquet une silhouette dans la pénombre.

Il remarque à son côté un moine dont le capuchon rabattu empêche de voir le visage. Une brusque recrudescence du feu jette sur ses traits une lueur qui laisse Touvenel distinguer ceux d'un étranger.

— As-tu vu ce moine, là-bas ? demande-t-il à voix basse à Yasmina.

La jeune femme scrute les traits de l'homme, toujours éclairés par les flammes.

— J'ai vu circuler des marchands qui avaient ces yeux fendus et ces visages de lune lorsque j'étais enfant. Ils venaient des pays lointains où le soleil se lève.

— Que peut-il bien faire ici, surtout sous l'habit d'un moine ?

Touvenel continue d'examiner l'assemblée, à la recherche du visage de Constance, tandis que Yasmina scrute de son côté les participants pour y découvrir celui d'Amaury. Le chevalier aperçoit, au milieu du groupe formé par les cathares, Philippe de Paunac en train de discuter avec trois autres hommes en noir, à la mine aussi austère que la sienne.

— Leur père, tu as vu ? souffle-t-il à l'oreille de Yasmina.

En face de Philippe de Paunac et des Parfaits, au sein du groupe des

catholiques, un vieillard d'allure fragile, coiffé d'une mitre, s'appuie sur un long bâton terminé par une crosse. Bien que visiblement très las, son regard aigu révèle une énergie hors du commun. Il se soutient de son autre main au bras d'un moine d'une trentaine d'années vêtu de blanc, au visage d'enfant vieilli trop vite et au regard clair. Le jeune moine s'adresse à Philippe de Paunac et aux Parfaits qui lui font face.

— L'évêque d'Osma et moi-même avons longuement parlé. Vous nous avez entendus. Vous-mêmes vous êtes exprimés autant que vous l'avez souhaité. Nous vous avons écouté. Nous avons accepté vos juges. Vous avez accepté les nôtres.

Il leur désigne quatre moines aux robes et capuchons noirs rabattus sur leurs visages fermés.

— Nos frères cisterciens se sont à présent consultés et sont d'avis qu'il n'est pas nécessaire de poursuivre la discussion, mais que nous pouvons en venir tout de suite aux conclusions. En êtes-vous d'avis, vous aussi ?

Yasmina chuchote à Touvenel en lui désignant les cisterciens :

— Ces juges-là me font encore plus peur que leurs Parfaits.

Elle rectifie, à propos du moine vêtu de blanc.

— Lui, par contre, me paraît plus franc.

Touvenel ne peut s'empêcher d'ironiser.

— Dans un monde faux, les hommes qui paraissent francs sont ce qu'il y a de plus trompeur.

Elle lui lance un regard de reproche.

— Je n'aime pas ta dérision.

À nouveau, Touvenel se demande comment doit réagir un père, lorsque son enfant le juge. L'expérience lui semble à la fois nouvelle et bouleversante. Comme il aurait aimé pouvoir en discuter avec Esclarmonde ! Là-bas, Philippe de Paunac finit d'échanger quelques mots avec les Parfaits qui l'entourent, puis se tourne vers le jeune moine.

— Nous en sommes d'avis, frère Dominique. Nous acceptons, comme vous, d'en venir aux conclusions.

L'évêque d'Osma, pour montrer qu'il va parler en simple chrétien, ôte sa mitre et la confie avec sa crosse aux moines cisterciens, puis il ferme les yeux et se concentre, les mains jointes. Il inspire profondément l'air de la nuit, comme pour y puiser piété et inspiration, et fait trois pas en avant. D'un regard acéré, il parcourt le demi-cercle des « bons hommes » en pointant un doigt vers eux :

— Cathares ! Vous avez proclamé que le monde avait deux auteurs, Dieu qui aurait créé l'esprit et les âmes, et le Diable qui aurait créé la matière et le corps. Cette doctrine est à nos yeux une hérésie contraire à tous les dogmes de la sainte Église, d'autant plus redoutable qu'elle conduit à adorer le Diable en cachette, puisqu'il serait le créateur de nos corps. Pour cette raison et parce qu'elle vous conduit à refuser tous les sacrements de notre Église, nous la rejetons et vous sommons de l'abandonner sous peine d'excommunication.

Un murmure de désapprobation monte des rangs des « bons hommes ». Guillaume de Gasquet se lève et crie :

— Ajoutez à cela, monseigneur, que ces impies refusent d’embrasser la sainte Croix.

D’un geste de la main, frère Dominique lui intime l’ordre de rester en dehors du débat et invite Philippe de Paunac à prendre à son tour la parole. Le vieil homme s’avance, bien droit, la tête haute, les bras croisés sur la poitrine. D’une voix douce mais résolue, il s’adresse à l’évêque d’Osma.

— Vos sacrements n’ont à nos yeux aucune valeur. Les voilà, les pièges de Satan, puisque vous faites croire aux hommes que ces rites purement matériels peuvent leur apporter le salut. Mais ni l’eau du baptême ni le pain de l’hostie ne sauraient être les véhicules de l’esprit, puisqu’ils sont matière impure. C’est sacrilège que de vouloir les faire adorer à la place de l’Esprit-Saint.

Des cris montent des rangs des catholiques.

— Anathème ! Anathème !

Frère Dominique lève les bras en croix, le visage apaisant, et se tourne vers son camp pour faire revenir le calme. Le silence se fait. Le moine se tourne vers Philippe de Paunac et lui fait signe de conclure. Le Parfait reprend :

— Le Démon, qui est le prince de ce monde, a si bien détruit l’oeuvre de Jésus qu’une fausse Église s’est substituée à la vraie et a pris le nom de « chrétienne ». Elle n’est en réalité que l’Église du Diable, car la seule qui possède le Saint-Esprit et perpétue l’enseignement des Évangiles, c’est la nôtre, l’Église des vrais croyants.

Le dos tourné à l’assemblée, il rejoint sa place auprès des Parfaits. Tous les regards convergent en direction du jury composé d’un nombre égal de membres des deux parties. Les juges chuchotent entre eux un moment, puis leur porte-parole se lève et s’adresse aux deux orateurs.

— L’avis du jury est que les deux intervenants ont fait part égale et que nous ne pouvons donner l’avantage à aucun d’entre eux.

La sentence est accueillie dans un silence glacial. Soudain, le lugubre cri de la Famine fait sursauter tout autant les catholiques que les cathares. « Ils sont là, autour de nous, pense Touvenel, prêts à intervenir. Que la dispute se termine à l’avantage des “bons hommes”, et ils n’hésiteront pas à les tracter sur le chemin du retour. » On n’entend plus que le crépitement du feu. L’évêque d’Osma, recoiffé de sa mitre, a du mal à se contenir.

— Plus de deux heures de dispute pour rien ! Que vous faut-il donc, pour vous convaincre ? Quel qu’il soit, vous devez rendre un jugement, nous sommes tous venus ici pour cela.

Les juges décident de se concerter une nouvelle fois. Après d’autres palabres, leur porte-parole s’avance et déclare :

— Le jury propose que chacun des orateurs écrive ses arguments sur un parchemin, et le soumette à l’épreuve du feu.

— L'épreuve du feu ! s'écrient ensemble, incrédules, Paunac et l'évêque d'Osma.

— Si l'un des deux parchemins ne brûle pas, c'est que Dieu lui-même lui aura donné raison, continue le moine.

— Quelle idée stupide et sacrilège ! s'insurge l'évêque, appuyé par une moue dubitative de frère Dominique.

— Je suis de l'avis de l'évêque d'Osma, l'appuie Paunac. Une telle épreuve est infamante pour toutes les religions.

— Demandons son avis à l'assemblée ! tonne tout à coup une voix.

Guillaume de Gasquet s'est levé. Tous le fixent des yeux. Il poursuit :

— Rien ne serait pire que d'être venus ici pour rien. L'épreuve du feu n'est pas autre chose qu'un jugement de Dieu. Pourquoi serait-elle sacrilège ? Si le Seigneur refuse ce jugement, il laissera brûler les deux parchemins. Nul besoin donc de s'en indigner. Je propose que ceux qui approuvent cette épreuve lèvent la main.

Indécis, ceux des deux partis se tournent vers leurs débatteurs, comme s'ils souhaitaient qu'ils en soupèsent le pour et le contre. Mais Gasquet proteste.

— Nous n'allons pas encore perdre du temps en palabres qui ne convainquent personne. Votons plutôt ! Qui est pour l'épreuve du feu ?

Il donne l'exemple en levant la main, aussitôt suivi du baron Guiraud, de ses gardes, du troubadour et du moine au teint jaune. Mais, du côté des autres nobliaux locaux, l'assentiment se fait attendre. Gasquet les interpelle.

— Alors ? Êtes-vous pour ou contre, mes seigneurs ?

Quelques mains timides se lèvent.

— L'avenir de notre Église et de notre société en dépend, insiste-t-il.

Sous son regard, les mains se lèvent peu à peu au-dessus des lueurs des flammes. Des voix, dans le public, réclament, timidement d'abord, puis de plus en plus fort :

— L'épreuve de Dieu ! L'épreuve du feu !

Frère Dominique semble consterné. L'évêque d'Osma adresse une moue de regret à Philippe de Paunac. Celui-ci paraît aussi désolé que l'évêque.

— Nous n'avons pas de parchemin à notre disposition, prétexte-t-il.

— Nous non plus ! enchaîne l'évêque, trop content de l'excuse.

Guillaume de Gasquet interpelle Guiraud assez fort pour que tous puissent l'entendre :

— Baron, montre-leur qu'un chevalier digne de ce nom se doit d'emporter avec lui, dans une telle affaire, ce que les autres oublient.

Sur un signe de Guiraud, deux hommes de garde ouvrent le bagage de leur seigneur et reviennent vers lui avec deux grands sacs de cuir. Ils en sortent écritoires de voyage, encriers, plumes d'oie et rouleaux de parchemin. L'un des moines cisterciens s'approche et échange quelques mots avec Guillaume de Gasquet. Le seigneur se saisit de deux rouleaux et les lui donne. Le moine revient vers les débatteurs et tend l'un d'eux à Philippe de Paunac,

l'autre à frère Dominique. On apporte plumes et encriers aux deux hommes. À regret, l'un comme l'autre n'ont plus qu'à couvrir de leurs arguments leur parchemin respectif.

Dans l'assemblée, Stranieri échange avec Yong un regard de satisfaction. Ils sont arrivés à leurs fins. C'est à présent que tout va se jouer. Et si leur invention restait sans effet, cette fois-ci ? Il jette un coup d'oeil vers Guillaume de Gasquet qui le scrute interrogativement. Il sent dans le regard du seigneur une légère inquiétude en même temps qu'une menace. Stranieri se doute que Yong et lui n'ont pas le droit à l'erreur. Il lui répond par une mimique confiante pour le rassurer. Le vrai risque était que le moine cistercien se trompe de parchemin et donne l'ininflammable au parfait au lieu de frère Dominique. Mais Stranieri a fait prévenir le moine que l'un des deux, d'une teinte un peu plus claire, était béni tandis que l'autre, plus foncé, avait été condamné et exorcisé, et qu'il fallait le laisser aux hérétiques.

Admirative, la majorité de l'assistance, qui ne sait pas tracer une lettre, est fascinée par le travail des deux contradicteurs. On n'entend que le crissement des pointes de plumes d'oie sur le grain du parchemin. Stranieri, qui devrait se réjouir d'avoir avancé dans sa mission, se sent curieusement découragé. Ce métier d'espion, qu'il exerce depuis si longtemps au détriment de foules prêtes à se laisser dominer par le premier prêtre, le premier seigneur ou le premier charlatan venu, finit par lui devenir odieux, et jusqu'à un certain point, insupportable. Il n'en tire dans des instants comme celui-ci qu'un sentiment de mépris pour lui-même. Être obligé de patauger ainsi dans la fange, au milieu d'un peuple inculte et crédule ou de seigneurs cupides et criminels, offense quelque chose de très profond en lui. La morale ? Il y a longtemps qu'il n'y croit plus. La justice ? L'équité ? Il ne sait plus ce que ces mots veulent dire. La religion ? Mais il combat justement en son nom.

À la réflexion, c'est plutôt son sens esthétique qui se sent offensé par tant de bêtise et de veulerie. Et c'est cela qui le rend soudain si malheureux, jusque dans ses victoires. Ce qu'il fait n'est pas à la hauteur de ce qu'il aurait souhaité être. Un artiste, un bâtisseur de cathédrales, un homme occupé à une oeuvre d'art véritable, pas à ces petites combinaisons médiocres ou malsaines. Il croit pourtant en son métier, ou plutôt en sa mission. Simplement, il aurait préféré ne s'occuper de négociations, de ruses ou de tromperies qu'à l'encontre de grands criminels d'État, comme les empereurs ou les rois, pas de ces êtres affreux et sans véritable éducation comme ce seigneur de Gasquet ou ces pauvres paysans qu'il n'éprouve même pas de plaisir à tromper.

Quel homme ne ressentirait pas d'amertume à voir sa vraie valeur ainsi rabaissée ? La trivialité de telles missions le laisse chaque fois plus diminué, avec le plus souvent un fort sentiment de frustration. Il faudra qu'il en parle à Lotario, lorsqu'il en aura fini avec cette aventure. Que le pape envoie désormais sa jeune garde d'agents secrets à la rencontre du peuple ou des petits nobliaux, comme il le lui a déjà demandé. Lui, Francesco Stranieri, n'acceptera plus de s'occuper que d'affaires d'importance, comme celles qu'il

a traitées par exemple lorsqu'il a empêché le divorce de Philippe Auguste d'avec la reine Ingeburge, ou convaincu Richard Coeur de Lion de céder l'île de Chypre à Guy de Lusignan.

À l'autre bout de l'assemblée, Touvenel et Yasmina en profitent pour s'approcher eux aussi sans trop se découvrir. Le chevalier aperçoit Constance Paunac qui le regarde avec insistance. Elle lui sourit. Il lui répond par un petit salut. Amaury, près de sa soeur, a remarqué leur échange. Il découvre rapidement, à côté de Touvenel, la silhouette de Yasmina. Les deux jeunes gens échangent un regard. Une lueur de désir passe dans leurs yeux. Yasmina, émue, le sent si fort que ses jambes se dérobent sous elle. Elle se retient au bras du chevalier. Touvenel se penche et s'inquiète.

— Tu ne te sens pas bien ? Veux-tu que nous rentrions ?

— Je me sens très bien, au contraire proteste la jeune femme. J'ai simplement glissé.

Touvenel, en suivant la direction du regard de Yasmina, aperçoit à son tour Amaury, et s'amuse intérieurement de l'émoi des deux jeunes gens. Il échange un regard avec Constance, qui semble s'en amuser elle aussi.

Les parchemins couverts de mots, leurs arguments clairement exposés sur le papier, Philippe de Paunac et frère Dominique remettent ensemble leurs mémoires au représentant des juges. Le moine noir, solennellement, déclare qu'il ne peut y toucher de peur de fausser le jugement de Dieu et qu'il convient aux deux contradicteurs de jeter eux-mêmes leur ouvrage dans le feu. Ramassant deux brindilles d'arbre, il leur en présente l'extrémité dans son poing fermé, et leur demande de tirer au sort.

À Paunac échoue la plus courte. À lui donc de commencer. Du regard, il semble interroger les autres Parfaits, comme s'il hésitait encore. Ceux-ci paraissent résignés à laisser s'accomplir ce qu'ils estiment être une absurdité. Paunac roule soigneusement son parchemin et le ficelle d'un ruban arraché à sa tunique, espérant qu'ainsi serré, il pourra noircir sans se consumer entièrement. Puis il le jette au centre du foyer. Les « bons hommes » suivent sans illusion les virevoltes du parchemin au-dessus des flammes. Porté un moment par l'air chaud, le rouleau ne paraît pas vouloir choir dans le brasier. Mais une rumeur de déception parcourt le groupe des cathares : le rouleau chute soudain, et, malgré les précautions prises par Paunac, il n'est bientôt plus qu'une chose informe, noire et racornie, que les braises engloutissent en redoublant d'intensité.

À Dominique, ensuite, d'imiter le geste du cathare. Le moine, procède de la même façon que Paunac. Pour faire bonne mesure, il attache son document avec un chapelet détaché de sa ceinture de corde. « Une protection de plus pour l'enjeu des catholiques », pense Touvenel bien qu'il ne croie pas à toutes ces fadaïses.

En suivant la danse du parchemin au-dessus des flammes, Yasmina s'évade un instant dans un rêve porté par sa fièvre. Elle se rappelle le vol des pigeons au-dessus des terrasses blanches, leurs arabesques magiques dans le

ciel de son enfance, souhaitant presque que ce rouleau ne tombe jamais dans les flammes. Et son vœu semble s'exaucer : de courants d'air chauds en légers coups de vent, l'objet mène au-dessus du brasier une farandole irréaliste que rien ne semble pouvoir arrêter.

Dominique, pourtant peu porté sur les miracles, s'étonne de ce prodige. Gasquet, inquiet, se tourne plusieurs fois vers le troubadour, qui regarde lui-même vers le moine à l'étrange figure, debout près de lui, impassible. Après un temps de suspension étonnamment long, le rouleau de parchemin tombe enfin dans le feu, mais semble résister à la brûlure des flammes autant qu'à l'incandescence des braises. Penchant sur le côté, il se déroule soudain, sort du feu et tombe à plat sur le sol, intact. Une clameur d'incrédulité, puis de satisfaction, parcourt la foule. Hommes et femmes, aussi bien dans le parti des catholiques que dans celui des cathares, tombent à genoux en invoquant la volonté de Dieu.

Touvenel, d'où il est, distingue un signe de connivence entre Guillaume de Gasquet et le troubadour. « Quel secret peuvent-ils donc bien partager ? » s'interroge-t-il.

— Notre-Seigneur nous a fait connaître sa volonté par l'intermédiaire de frère Dominique ! triomphe Gasquet en descendant, les mains gantées, se saisir du document et en le brandissant au-dessus de la tête du moine.

Et il s'écrie, victorieux :

— Dieu a choisi le parti des vrais chrétiens !

Touvenel, incrédule, se tourne vers Yasmina pour connaître sa réaction. Il la découvre tombée à terre, évanouie.

11.

Au-delà des monts dentelés de roches blanches, Guillaume de Gasquet débouche dans la garrigue sauvage et les landes parsemées de thym. Il peut y enlever le capuchon qui aveugle son faucon en équilibre sur son épaulière de cuir. Il adore chasser seul avec ce rapace, dans ces solitudes brûlées, aux heures matinales. Son faucon s'élève dans le ciel, repère sa proie, un lapin, un lièvre, une perdrix ou un serpent, et fond sur elle pour la crocher entre ses serres et l'assommer de coups de bec. Son maître se plaît souvent à rêver de pouvoir faire comme lui, autant avec les bêtes qu'avec les hommes. En suivant sa course dans les airs, il lui semble alors que son oiseau de proie et lui ne font qu'un.

Ce matin, son plaisir est gâché. Depuis deux semaines, il enrage contre le résultat de la dispute nocturne à la chapelle d'Arques. Le jugement de Dieu et la consumation du parchemin des cathares n'ont réussi qu'à opérer la conversion d'une trentaine d'entre eux. Une misère au regard des dizaines de milliers d'adeptes que compte l'hérésie. Guillaume espérait aussi qu'un tel succès ébranlerait les convictions, sinon de Philippe de Paunac, tout au moins de quelques parfaits, mais rien de tel n'est arrivé. Quant à ce frère Dominique qui semble avoir une emprise de plus en plus grande sur l'évêque d'Osma, il n'a pas voulu non plus reconnaître dans ce petit prodige la manifestation d'une volonté divine, mais un simple phénomène naturel qu'il ne parviendrait simplement pas à s'expliquer. Gasquet regrette que l'Église catholique soit toujours si frileuse et si lente à reconnaître les miracles. Il fulmine contre le fait que, loin d'avoir mis un terme à ces débats publics entre catholiques et hérétiques, l'épisode du vallon d'Arques n'ait fait que les relancer. Ce moinillon de frère Dominique, fort de quelques victoires sur des chefs cathares dans des joutes verbales contradictoires, croit toujours pouvoir reconquérir les âmes perdues par le raisonnement théologique et l'exemple d'une vie de pauvreté. Depuis plusieurs semaines, Gasquet le voit parcourir le pays en prêchant à pied, sans attirail fastueux ni argent, et en ayant recours à la charité, à la manière des apôtres ou des Parfaits cathares eux-mêmes. Protégé par l'évêque d'Osma, et, d'après ce que certains disent, par le pape Innocent III lui-même, il profite seulement, à son avis, des insuccès précédents des cisterciens face aux prédicateurs cathares.

Le seigneur se souvient encore de l'un de ces premiers débats, à

l'abbaye de Fontfroide, qui avait vu la déconfiture des prélats du pape, maître Raoul de Fontfroide et le légat Pierre de Castelnau, envoyés en mission par Rome pour scier la branche sur laquelle poussait l'hérésie. Les théologiens cathares – « les pauvres du Christ », comme ils se nommaient alors – avaient eu beau jeu de critiquer le luxe et la concussion de l'Église romaine, et à faire huer par la populace les envoyés du Latran. Par-dessus le désordre et l'énorme brouhaha qui s'en était suivi, Gasquet avait clairement entendu des vilains clamer : « Ce n'est pas Dieu qui fait les belles récoltes, mais le fumier qu'on met dans la terre. » Et aussi : « Pourquoi se prosterner devant une sainte statue ? C'est un homme qui l'a taillée d'un morceau de bois avec un outil en fer. »

Furieux, le seigneur s'était levé et avait violemment pesté contre « cette engeance de vipères, ces apostats du crime, ce mal absolu, ennemi de la Croix, cette boue gluante qui souille le comté de Toulouse ». Mais ses invectives n'avaient servi à rien. Peu de temps après, Dominique et son évêque étaient arrivés d'Espagne. Au cours d'une réunion tenue à Pamiers entre catholiques, les deux religieux avaient déclaré aux seigneurs occitans prêts à en découdre, comme Guillaume, qu'ils allaient reprendre différemment les débats avec les hérétiques et que l'heure n'était pas à la force et à la fermeté, mais à l'indulgence et à la compréhension. Frappés par le contraste entre l'image apostolique qu'offraient les parfaits et celle des prêtres catholiques, Dominique et l'évêque avaient décidé d'employer les propres armes de ces derniers en prêchant dans l'humilité et surtout dans la pauvreté.

Deux jours plus tard, à l'aube, alors qu'il trottait sur son cheval comme aujourd'hui, son faucon préféré posé sur son gant de cuir à l'affût d'une proie, Gasquet avait aperçu Dominique, seul et vêtu désormais de blanc, en palabres dans un champ avec quelques-uns de ses vilains. La transformation du religieux était impressionnante. Il avait quitté sa grande cape de lin noir pour une robe en drap grossier, remplacé sa ceinture de cuir par une simple corde de chanvre, et poussé les signes d'humilité jusqu'à oublier ses chaussures de cuir cousues pour ne porter que de simples sandales. Guillaume ne s'était pas approché, mais il avait su par ses espions que le moine n'avait cessé d'abonder dans le sens de certains paysans à propos des injustes privilèges et des compromissions du haut clergé et des seigneurs.

« Un personnage dangereux, avait jugé Guillaume. Se prendrait-il pour un saint et chercherait-il à se faire canoniser ? Voilà ce que nous envoie Rome pour mettre de l'ordre dans notre monde ! » C'est à partir de là, pour se débarrasser de l'ivraie semée par l'ennemi, qu'il avait décidé de former sa petite armée clandestine de la Confrérie Blanche. Son but était d'éradiquer la racine d'amertume et de combattre les membres de l'Antéchrist. Frayeur et épouvante lui semblaient de bien meilleurs arguments que débats et indulgences, pour empêcher la populace de sombrer dans l'hérésie. Il était clair à ses yeux que, de privations en discussions, Dominique s'épuisait et qu'il prêchait de plus en plus dans le vide. Quant à l'évêque d'Osmà, épuisé

par son grand âge, il ne résisterait pas longtemps à leurs incessants voyages en terre hostile. La charité chrétienne avait des limites face aux forces du Malin. Pour que l'ordre des choses revienne en pays d'Oc, Gasquet jugeait désormais inévitable que des charniers d'infidèles nourrissent les corbeaux.

Débarrassant son faucon de sa cagoule, le seigneur de Puech détache sa laisse et, de son bras tendu, l'incite à s'envoler. L'oiseau monte dans le ciel et décrit des cercles de plus en plus rapprochés autour d'une tourterelle repérée derrière un bois. Gasquet le voit plonger sur elle, mais brusquement remonter sans sa victime et regagner le poing de son maître. Intrigué par ce comportement inhabituel, curieux de savoir ce qui a pu effrayer son chasseur, Gasquet galope vers le bois et le traverse sans rien y découvrir. Toutefois, en débouchant sur la garrigue en contrebas, il aperçoit les silhouettes de deux hommes affairés au pied d'une charrette : Stranieri et son compagnon au teint olivâtre, penchés, pelle et pioche à la main, devant un grand trou qu'ils viennent de creuser entre deux roches blanches. D'où il est, il distingue parfaitement la tourterelle arrachée des griffes de son faucon, accrochée à la ceinture de Stranieri. Les deux hommes ouvrent un tonnelet, déposent dans la terre un petit sac de cuir rebondi, puis écartent la charrette de l'endroit d'une trentaine de pas avant de revenir vers le trou.

Intrigué, Gasquet s'avance sans se faire voir. Les deux hommes sont tellement concentrés sur leur ouvrage qu'ils ne se soucient pas qu'on puisse les découvrir. Descendant de cheval et laissant son faucon sur le pommeau de sa selle, il approche doucement vers eux pour mieux les observer cependant que le moine asiatique met le feu à une mince cordelette qui dépasse du sac. Aussitôt, les deux hommes courent se mettre à l'abri de rochers. Apercevant soudain le seigneur, Stranieri lui crie de les rejoindre au plus vite. Gasquet ne comprend pas et les regarde avec surprise se jeter à plat ventre. Ignorant leur appel, il préfère marcher vers ce mystérieux sac posé au fond du trou. Il n'a pas fait plus de trois pas qu'un énorme fracas soulève le sol. Un nuage de fumée l'enveloppe, un souffle terrible le renverse, et des blocs de terre retombent sur lui.

Le calme revenu, lorsqu'il parvient à se relever, le visage noirci, ses vêtements déchirés, encore à demi assommé, il titube jusqu'au trou où était posé le sac diabolique. La simple cavité creusée par les deux moines s'est transformée en véritable cratère.

Stranieri se demande bien pourquoi Gasquet, après un interrogatoire serré sur leur expérience explosive, les a forcés, Yong et lui, à marcher une journée entière sous un soleil accablant. Mais, arrivé au faite d'une colline, il s'émeut de ce qu'il découvre au fond du vallon devant eux. Dans la lumière du couchant, il a tout de suite deviné qu'il s'agissait de cette abbaye silencieuse et secrète dont il a tant entendu parler et qu'il n'a encore jamais vue, Fontfroide ! Nichée au creux d'un terrain peuplé de cyprès, une majestueuse sérénité émane de la flammée ocre et rose des rochers de grès qui

l'entourent, comme des pierres de son édifice. Stranieri en est si saisi qu'il s'assied sur une souche d'olivier pour admirer la haute tour carrée et les voûtées d'ogives qui dépassent des courtines. Derrière ses murs, il devine les cloîtres, les cours fleuries et l'élégante simplicité de l'église construite par les cisterciens. Frère Yong, à son côté, semble, lui aussi, impressionné. Gasquet leur déclare :

— L'abbaye de Fontfroide, résidence de Pierre de Castelnau, légat du pape. Une dispute entre catholiques et cathares doit avoir lieu ici dans les prochaines semaines. Suivez-moi, mais n'adressez la parole à personne. Ici, en dehors des prêches et des prières, le silence est de rigueur.

Gasquet semble connu des lieux. Les gardes et les rares moines qu'ils croisent sous les allées couvertes du cloître ne font pas attention à eux. Ils traversent à sa suite un dédale de galeries, de jardins, d'allées et de toits en terrasse. Et, comme Stranieri s'étonne de voir si peu de gens d'Église dans un lieu aussi vaste. Gasquet lui lance un regard triomphant.

— Un effet de plus de l'hérésie cathare : les apôtres de Satan embrument les esprits, détournent les vocations et vident nos abbayes.

Du sommet de la tour carrée où il les a conduits, tout en haut du cloître, le seigneur désigne à leurs pieds une allée qui traverse un jardin.

— En sortant de la salle des convers pour rejoindre la salle capitulaire, le frère Dominique et l'évêque d'Osma passeront par cette allée. C'est de cette course que vous jetterez votre « bombe » sur eux.

Yong reste impassible. Stranieri se contente de remarquer :

— Tu te crées des complications inutiles, quand il te serait si simple de faire tuer Dominique sans témoin.

— J'y ai déjà pensé, mais l'effet ne serait pas le même. L'assassiner ici, à Fontfroide, dans un lieu sacré, voilà l'idée de génie ! On en parlera dans toute la chrétienté. Les cathares seront mis au ban du genre humain. Nous aurons les mains libres pour les anéantir du premier jusqu'au dernier. Il ne faut pas qu'un seul d'entre eux subsiste et puisse rappeler leur souvenir. Leurs enfants aussi sont dangereux. Ils ne nous pardonneraient jamais d'avoir exterminé leurs parents. Il faut donc les détruire, eux aussi. Qu'en penses-tu ?

— Ce n'est pas mal vu, en effet. Mais comment expliqueras-tu la bombe ? Il y a fort à parier que personne ne comprendra ce qui est advenu.

Le visage de Gasquet s'éclaire d'un sourire.

— Cela passera pour une sorcellerie des cathares qui n'en paraîtront que plus habités par le Malin.

Il fixe de nouveau les deux hommes quelques secondes, puis demande à Stranieri :

— Puisque ton acolyte ne peut pas parler, tu vas jurer pour lui et pour toi, sur Dieu, le Saint-Esprit, Jésus Christ et la Vierge Marie, que vous obéirez à mes ordres, et que le pape n'en saura rien.

— Comment un homme d'Église pourrait-il jurer ? tergiverse Stranieri.

Gasquet se saisit de Yong et le pousse soudain dans le vide, en le maintenant seulement par un bras. Stranieri esquisse un mouvement, mais il se fige, sentant qu'il vaut mieux ne pas bouger, de peur que Gasquet lâche sa prise. Le seigneur le regarde ironiquement.

— Je m'impatiente, frère Stranieri.

— Je le jure, se résigne celui-ci.

— Sur Dieu !

— « Sur Dieu ».

— Le Saint-Esprit !

— « Le Saint-Esprit. »

— Jésus-Christ !

— « Jésus-Christ. »

— Et la Vierge Marie !

— « Et la Vierge Marie. »

Gasquet, satisfait, remonte Yong sur la coursive et se tourne vers Stranieri :

— Tu vois, quand tu veux ! lui lance-t-il.

Les trois hommes traversent à présent, avant de ressortir, une succession de salles obscures à peine éclairées par la faible lueur des bougies, et dans lesquelles prient des frères en robe noire. Stranieri s'attarde sur des mimiques que lui fait Yong. Gasquet, qui la surprend, s'en agace.

— Que dit ton homme jaune ?

— Que, si nous jetons notre bombe de là-haut sur le frère Dominique et l'évêque d'Osma, ils ne seront pas les seuls à être tués.

— Encore mieux ! Plus le carnage sera grand, plus vite le pape sera obligé de déclarer la guerre aux hérétiques.

Ils pénètrent dans le scriptorium, où trois moines, penchés sur leurs écritoirs de bois, bésicles sur le bout du nez, la plume à la main, recopient et enluminent des écrits saints. Gasquet s'arrête derrière l'un d'entre eux et observe un moment son travail.

— N'est-ce pas magnifique ? demande-t-il à Stranieri, plein d'une admiration non feinte.

Stranieri hoche la tête affirmativement et continue de regarder la main du moine emplir d'une fine couche d'or le creux d'une majuscule. Gasquet semble plongé dans la contemplation de ce travail. Son regard suit les lettrines majuscules, aux couleurs chatoyantes rehaussées d'or, qui s'étirent sur toute la hauteur de la page. À côté de l'enlumineur, un autre moine s'affaire avec un pinceau à humecter la colle passée la veille sur une feuille de parchemin, puis à y poser une feuille d'or et à la presser fermement, avant d'en détacher les fragments inutiles à l'aide d'une brosse douce. Gasquet se glisse derrière le troisième moine qui, sur une feuille achevée, polit une enluminure d'or avec une dent de loup fixée sur un pinceau. Le seigneur de Puech murmure, comme pour lui-même :

— Notre devoir de chrétien n'est-il pas d'empêcher ces hérétiques de détruire ces vérités sacrées ?

L'espion du pape ne répond pas. Ce seigneur ne serait donc pas une brute pure et simple, mais éprouverait de l'émotion en face de ce qu'il considère comme une « vérité sacrée » ? De nouveau, comme pendant l'épreuve du feu subie par son parchemin truqué, le dégoût envahit Stranieri. La « vérité sacrée » ! Il pense soudain que le pouvoir que l'homme a d'adorer est le plus grand responsable de ses maux. Et en tout cas de ses méfaits, de ses trahisons, de ses crimes, de ses plus épouvantables massacres. Car celui qui aime d'un amour fou va nécessairement obliger tous les autres à le suivre. Et s'ils s'y refusent, que fera-t-il ? Saisi de la peur de s'être trompé, il préférera les exterminer. Décidément, rien n'est pire que l'enthousiasme ou la passion. Seules la froideur et l'indifférence peuvent éviter à l'homme de devenir une bête sauvage. On ne fait que tuer, au nom de la Vérité, et probablement encore plus lorsqu'on la dit « sacrée ». Gibets et cachots fleurissent à son ombre, et les gémissements des mystiques en extase ressemblent un peu trop à ceux des victimes de leurs autodafés. Les esprits hésitants sont moins pernicious que ceux emplis de certitude, et les languides moins dangereux que les volontaires. Car les sceptiques ou les fainéants ont au moins l'avantage de ne rien proposer. Au fond, contrairement à ce que l'Église enseigne, le doute et la paresse ne seraient-ils pas des vices plus nobles que toutes les vertus ? s'interroge l'espion du pape.

Il sent une main se poser sur son épaule et sursaute. Gasquet lui sourit.

— La vraie finesse serait, bien sûr, que le « bon homme » que nous accuserons d'avoir commis cet attentat se déclare lui-même coupable.

Interrompu dans ses réflexions, Stranieri met quelques secondes à réagir.

— Tu demandes vraiment l'impossible ! soupire-t-il.

Suivi de Guiraud, Guillaume de Gasquet franchit la dernière marche de l'étroit escalier des caves du château de Puech et s'enfonce avec lui dans l'obscurité humide des oubliettes creusées dans le roc, là où l'on enferme des prisonniers de droit commun ou quelque baron adverse défait dans une de ces petites guerres intestines du pays. Guiraud peste intérieurement de salir ses habits aux plaques de salpêtre qui suintent du roc. Une odeur insolite monte vers eux, une odeur poivrée, étonnante dans un tel lieu. Une faible lueur s'échappe d'un soupirail barré de montants de fer, à côté d'une porte solidement cloutée et verrouillée.

— L'avantage de cet endroit, fait remarquer Gasquet, c'est qu'on n'est pas obligé d'y poster un homme d'armes pour garder ceux qu'on y enferme. Ainsi les secrets y sont-ils bien gardés. Jette un coup d'oeil.

Guiraud s'agenouille pour regarder à travers le soupirail.

— J'ai mis à la disposition de ces « hôtes » dont tu te méfies tant tout ce qu'il faut pour réaliser cette chose diabolique dont je t'ai parlé, qu'ils appellent leur « bombe » et qui te stupéfiera.

Guiraud constate que, dans la salle souterraine, l'étrange moine à la face de lune travaille à la lueur de torches, mélangeant méticuleusement sur un long plateau de bois des petits tas de salpêtre à d'autres, de poudre noire et jaune, sur lesquels il effrite des brins de charbon de bois. Près de lui, le faux troubadour, qui a quitté son costume de baladin, semble absorbé dans une série de calculs qu'il consigne sur un parchemin.

Guiraud se relève et époussette ses chausses.

— Je veux bien croire à la réussite de leur « bombe », mais comment peux-tu espérer produire devant l'opinion un cathare qui se laisserait accuser d'un tel forfait ?

— Stranieri m'a déjà posé la question, et j'y ai réfléchi. Une fois leur travail terminé, c'est à lui que je demanderai de s'introduire chez les hérétiques et de nous trouver un individu assez excité et stupide pour entrer dans notre affaire.

— Pourquoi lui ?

— Parce que aucun des nôtres ne réussira aussi bien à tromper nos adversaires en se faisant passer pour l'un d'eux.

— Et qu'est-ce qui te fait croire qu'il le pourra ?

— J'ai pris mes renseignements sur lui. Il est bien l'homme auquel je pensais. C'est un espion d'Innocent III. Il a réussi des missions bien plus difficiles que celle-là.

— Qui t'assure qu'il ne nous trahira pas ?

— Je l'ai fait jurer devant Dieu, le Saint-Esprit, Jésus et la Vierge Marie. Le visage de Guiraud affiche une moue de dédain amusé.

— Crois-tu vraiment que ce soit une garantie suffisante ?

— Non. Mais je garderai son Chinois en otage. Il a l'air de tenir à lui.

Guillaume de Gasquet dégaîne sa dague et, avec un geste éloquent, passe la lame devant sa gorge.

— Cette lame ne s'est pas désaltérée au sang d'un félon depuis longtemps. Ce Stranieri sait que je ne suis pas homme à plaisanter. Il ne voudra sûrement pas que j'ajoute une autre bague à l'un de mes doigts.

12.

— C'est le Haut Mal ! diagnostique Macabret en se signant.

Yasmina, allongée sur sa couche, recouverte d'un drap grossier et épais, grelotte de fièvre. Une horrible quinte de toux lui déchire la poitrine. Touvenel, d'un coin du drap, éponge délicatement la sueur qui coule en rigoles le long de son cou, mais n'ose toucher ce corps agité de tremblements.

— Tu dis n'importe quoi, Macabret. Elle n'est pas prise de convulsions, elle tremble simplement. Ce n'est donc pas le Haut Mal. Elle aura plutôt pris froid l'autre nuit, dans l'eau de la ravine, en m'accompagnant à la chapelle du vallon d'Arques.

Il n'est pourtant pas certain de ce qu'il affirme. Serait-ce la fièvre des lagunes, la même qui a emporté son fidèle Robert ? Yasmina, alors, serait perdue. L'angoisse le saisit. La jeune femme a pris tant d'importance dans sa vie qu'il ne pourrait à présent supporter qu'elle disparaisse. Elle est devenue la personne au monde qui compte le plus pour lui, la seule envers qui il éprouve à présent une responsabilité, celle du père qu'il n'a jamais été.

— Macabret, connais-tu quelqu'un qui soit versé dans la médecine ? Il doit bien exister au village de Savignac une matrone qui distille des infusions et fabrique des philtres ?

— Mieux que ça, monseigneur ! Nous y avons une experte en herbes de médecine. Elle a sauvé l'an passé ma femme d'une fièvre maligne.

— Une sorcière ? s'inquiète Touvenel.

— Si toutes les sorcières étaient aussi plaisantes à regarder, on ne les pousserait pas au bûcher ! s'amuse Macabret. Aidez-moi à porter votre fille dans ma charrette, on va l'y conduire.

« Effectivement, si toutes les sorcières étaient aussi plaisantes à regarder ! » songe le chevalier en contemplant le visage harmonieux de Constance, penché sur celui de Yasmina, la paume de la main posée sur son front brûlant de fièvre. Lorsque Macabret l'a amené au village, il a été surpris autant qu'heureux de découvrir que c'était elle, la fameuse guérisseuse que son régisseur venait d'évoquer. Tout, dans la manière de parler ou de se conduire de cette femme lui inspire confiance. La franchise du regard, la netteté des gestes, la clarté des paroles. Au-delà du trouble sensuel indéniable qu'elle provoque en lui, il se sent pour elle du respect et de l'admiration.

« C'est à coup sûr une femme d'exception, pense-t-il, pour savoir à la fois mener un commerce comme le sien et avoir des compétences en médecine. » Aussi est-il soulagé, en observant la sûreté de ses gestes et le sérieux de sa concentration, que ce soit à elle, et pas à un de ces médecins emplis de morgue, qu'ait échü le soin de Yasmina. Toujours inconsciente, la jeune Mauresque est allongée sur le matelas de plumes du grand lit clos de la chambre d'amis, infiniment plus confortable que sa fruste couche de la ruine de Carrère. Constance, appuyant un index sur les paupières inférieures des yeux de la jeune femme, les tire vers le bas. Elle constate avec une petite moue d'inquiétude :

— Le blanc vire au jaune foncé.

Aux deux servantes requises pour l'assister, elle commande :

— Prélevez les macérations habituelles dans mes bocalx, spécialement du pyrèthre et de la bourrache. Apportez mes onguents. Préparez un broc d'eau fumante et une grande cuvette.

Sans se soucier de Touvenel qui la guette depuis le seuil de la porte, intrigué et inquiet, elle enfouit sa tête sous la jupe de la jeune fille pour plonger entre ses cuisses, et en ressort après de longues minutes avec un petit flacon rempli d'urine qu'elle goûte du bout du doigt. Elle esquisse une moue dubitative, recommence l'opération, réfléchit un instant en regardant le chevalier droit dans les yeux, puis lui confie :

— En pressant sur son bas-ventre, j'ai pu lui prélever un peu d'urine. Elle m'indique que votre fille adoptive, bien qu'originnaire des pays chauds, souffre d'une humeur dominante de constitution mélancolique.

Touvenel s'étonne.

— Depuis des mois qu'elle chemine avec moi, je ne l'ai jamais vue sujette à la mélancolie. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Qu'elle est de l'un des quatre tempéraments liés aux quatre humeurs dégagées par la doctrine d'Hippocrate. Les jeunes gens sont souvent de cette humeur-ci, liée à l'abondance de bile noire qui circule dans leur corps. D'après moi, votre fille ne souffre pas d'une fièvre des lagunes, comme vous l'avez craint un moment. C'est la froideur des dernières nuits qui a dû provoquer en elle une forte constriction de sa poitrine. Et si son corps est brûlant, ses trayons sont frais, ce qui n'est pas mauvais signe.

Des servantes lui apportent eau chaude, linges, onguents et bassines.

— Je vais la soigner avec des cataplasmes de moutarde noire.

Tandis qu'une servante trempe une poche de peau dans l'eau brûlante de la cuvette, Constance abaisse le haut de la tunique de Yasmina et effleure son buste d'un geste délicat des doigts.

— Ils vont lui rougir un peu sa belle poitrine. Mais ils feront venir à la surface le mauvais sang qui l'étouffe.

Se rendant soudain compte qu'elle dénude sa patiente sous les yeux de Touvenel, elle le repousse de la chambre.

— Tout ceci reste une affaire de femmes. Je suis désolée, mais vous

n'avez pas votre place ici.

Avant de refermer la porte sur lui, elle le considère d'un air ironique et lui lance par l'entrebâillement :

— Garderez-vous toujours ce costume et cette croix ? Sa réputation n'est pas des meilleures dans le pays !

La confusion qu'elle lit sur le visage de Touvenel la décontenance.

— Je sais tout cela, madame. Mais, voyez-vous, je n'ai rien d'autre à me mettre.

C'est à elle de se trouver dans l'embarras. Elle reste un moment silencieuse, puis lui sourit.

— Nous y remédierons plus tard. Pour l'instant, je retourne auprès de votre malade.

Au milieu de l'atelier des Paunac, encombré de rouleaux de tissus, de draps, de cuirs et de fourrures, Touvenel ne sait comment se tenir pour ne pas se sentir ridicule face aux deux jeunes femmes qui évaluent les reprises et les pinces à faire sur sa nouvelle tenue. Embarrassé, il leur fait remarquer qu'il aime se sentir à l'aise dans un habit, à cause du port de son épée. L'une d'elles s'en amuse.

— On ne porte pas un tel vêtement pour guerroyer, monsieur, mais pour plaire.

— Plaire ! Plaire à qui ? s'exclame-t-il.

— À moi, pour commencer, plaisante Constance en entrant dans la pièce.

Les deux couturières pouffent de la gêne de Touvenel. Constance fait mine de ne pas le remarquer et s'approche du chevalier en l'examinant de haut en bas, puis en tournant lentement autour de lui.

— Ne trouvez-vous pas ces broderies un peu trop riches pour mon état ? risque-t-il, en se tournant lui-même pour la suivre des yeux.

Constance s'arrête et semble au contraire très satisfaite de l'ample tunique de drap brodé de fils d'argent et doublée de lin bleu qu'elle vient de lui faire essayer.

— C'est ce que portent aujourd'hui à Narbonne les hommes de votre condition. Votre longue absence vous a fait perdre la notion de la mode.

Glissant sa main entre la ceinture qui enserre sa tunique et sa taille, elle la déboucle.

— Si vous désirez rester à l'aise, il vous faut mettre un cran de moins. Quitte à vous nourrir un peu mieux, pour remplir ce ventre creux.

Se reculant, elle prend son temps pour juger de l'effet de sa retouche, puis conclut :

— Comme ça, c'est bien. Vous semblerez moins engoncé dans votre respectabilité, ironise-t-elle.

Touvenel ne sait que répondre. Les deux jeunes couturières pouffent de nouveau. Cette fois, Constance les reprend :

— Au lieu de ricaner comme deux petites sottes, allez plutôt dans la réserve et trouvez à monsieur un autre habit, qui lui sera plus commode pour chevaucher. Cherchez-le dans des teintes neutres, des bruns ou des noirs, et débrouillez-vous pour lui avoir fait un premier ajustage avant le souper. Je veux pouvoir en juger.

Puis, se tournant vers Touvenel :

— J'ai oublié de vous dire que je compte sur vous à notre table, messire. Nous souperons à la septième heure. Pour l'instant, je vous laisse. Je retourne au chevet de votre fille, lance-t-elle en sortant de l'atelier sans attendre de réponse.

— Votre tenue de croisé, monseigneur, faut-il la reprendre et la ranger ? demande une couturière en désignant sur un tréteau le vieux bリアud et la cape à la croix pourpre.

Touvenel hésite, comme si cette défroque pouvait encore lui servir. Il se tourne vers les deux jeunes femmes qui l'observent d'un air légèrement moqueur. D'un seul coup, le visage blême, les mâchoires crispées, il se saisit de ses vieux vêtements, les roule en boule et les jette rageusement sur les tisons de la grande cheminée. Le rouge des braises se communique lentement à la croix pourpre des croisés. Apercevant un bouffagou posé contre les chenets, il s'en saisit et souffle dedans comme un démon furieux pour attiser le feu et accélérer la disparition de ses loques.

Avant de se mettre à table, Constance a apporté quelques retouches au deuxième costume que ses couturières ont trouvé pour Touvenel, et lui a donné des nouvelles rassurantes de Yasmina. Le cataplasme a calmé la toux et les tremblements de la jeune femme, mais elle devra la garder alitée chez elle pendant quelques jours encore, pour surveiller son rétablissement.

— Vous pouvez coucher ici, tant que votre fille y sera. La maison est grande. Je vous ferai préparer une chambre, si vous le voulez.

— Madame, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance pour tout ce que vous avez fait aujourd'hui, pour ma fille comme pour moi.

Touvenel réalise soudain qu'il a revendiqué sans s'en rendre compte la paternité de Yasmina en la nommant « sa fille ». Il se sent envahi par l'émotion. Constance s'en rend compte et se détourne pour ne pas le gêner, en lui désignant une place à table.

— La meilleure façon de me remercier est de vous asseoir et de partager notre repas, à mon frère et à moi.

Installée à un bout de la table, elle place le chevalier à sa droite et son frère à sa gauche. Le jeune homme sourit à Touvenel avec une sympathie visible. Sans dire un mot, Constance fait circuler les plats. Il y a sur la table un lièvre, des harengs et de l'anguille. Tous se servent et commencent à manger silencieusement.

— D'où tenez-vous ces connaissances médicales ? demande Touvenel après quelques bouchées.

La jeune femme, qui dévorait à belles dents la cuisse du lièvre grillé au romarin, s'arrête pour lui répondre.

— Peut-être avez-vous entendu parler de Trotula ?

Touvenel fait signe que non.

— C'est l'une des représentantes féminines les plus illustres de l'école de médecine de Salerne, en Italie. On dit qu'elle fut aussi l'une des plus belles femmes de son temps et qu'il y eut un cortège de plus de trois kilomètres de long pour suivre son convoi funéraire. Elle a écrit un traité médical qui fait autorité. Je suis allée étudier pendant deux ans à Salerne, selon ses préceptes, avant mon mariage.

— Avec elle ?

— Elle était déjà morte, malheureusement. Mais ses disciples m'ont enseigné sa science. C'est elle par exemple qui a développé la découverte que Galien avait faite des quatre humeurs qui circulent dans notre corps : le sang, le flegme, la bile jaune et la bile noire.

— Et quelle est leur importance ?

— La prédominance de l'une d'entre elles sur les autres conditionne notre caractère et détermine notre tempérament. Ainsi pouvons-nous être sanguins, colériques, mélancoliques ou flegmatiques.

— Vous sauriez dire mon tempérament, comme vous l'avez fait tout à l'heure pour Yasmina ?

— À vous voir, je dirais colérique ou sanguin, mais il faudrait un examen plus approfondi, comme j'ai fait tout à l'heure sur votre fille, plaisante Constance. On appelle cet examen l'anamnèse. Il détecte les humeurs, et surtout leur excès ou leur défaut qui peut déclencher la maladie.

Touvenel replonge dans la dégustation de son morceau de lapin, sans pouvoir quitter des yeux Constance, qui s'est mise à découper des tranches de pain.

— Et comment avez-vous entendu parler de cette Trotula ?

— Sa célébrité s'est répandue très vite au-delà de Salerne et de l'Italie. Ses remèdes aussi. Elle envoyait des émissaires dans divers pays, jusque dans les forêts des Ardennes, pour tuer des bêtes féroces et en extraire des onguents. Elle en faisait autant avec les plantes. Je me suis moi-même toujours intéressée à l'équilibre entre la nature et le corps humain.

— Et vous n'avez pas été tentée de vous consacrer entièrement à ce métier ?

— Peut-être l'aurais-je fait, si je n'avais pas dû reprendre le commerce de mes parents à la mort de notre mère.

Le silence retombe sur la tablée. Tous trois continuent de manger, puis Touvenel remarque que le frère de Constance ne touche pas au lièvre, semblant lui préférer la platée de harengs.

— Vous n'aimez pas la viande, jeune homme ?

— La vraie religion interdit de manger tout ce qui a une âme, lui répond Amaury en finissant son hareng et en se servant un morceau d'anguille.

— Les poissons n'ont donc pas d'âme ?

— Non, les poissons n'ont pas d'âme, confirme le jeune homme, en plongeant sa cuillère dans une écuelle de fèves coulées.

Une servante entre en portant un plat sur lequel trône un chapon découpé. Constance tend à Touvenel une large tranche de pain, pour qu'il puisse y poser le morceau de la volaille qu'il aura choisi.

Le chevalier s'étonne.

— N'êtes-vous donc pas, madame, de la « vraie » religion ?

— Je ne m'en sens pas encore tout à fait digne, lui répond-elle avec une lueur d'ironie dans les yeux.

Amaury lui jette un regard de reproche.

— Tu pourrais au moins t'y préparer comme je le fais.

Elle affecte un air désolé.

— Certes, petit frère, mais, pour le moment, je préfère toujours la viande au poisson.

Et, se saisissant d'une cruche remplie de vin près d'elle, elle sert le verre de son hôte, puis le sien.

— Ce vin provient des vignes de notre famille et j'en suis très fière. Nous en produisons une vingtaine de tonnelets par an et j'en garde trois pour mon usage. Je le bois pur, sans le couper d'eau. Essayez donc, vous aussi. Le mieux est de le goûter lentement, comme moi, pour en bien saisir l'arôme.

— Amaury ne nous accompagnera pas, déclare-t-elle en reprenant un air désolé, car il est, comme il vient de vous le dire, beaucoup plus avancé que moi dans la « vraie » religion.

Amaury ne semble pas apprécier l'ironie de sa soeur et hausse les épaules. Touvenel et Constance échangent un regard amusé et voient leurs verres lentement, sans se quitter des yeux. Touvenel repose le sien et détourne le regard, soudain gêné par cette complicité. Il se remet à manger son chapon, puis rompt le silence qui s'était de nouveau installé.

— Votre père ne dîne pas ?

— Il ne vit plus avec nous. Il s'est retiré avec d'autres « bons hommes » dans un castrum, à deux lieues d'ici. Mais il passe souvent nous voir, quand il n'est pas sur les routes à porter la parole.

De retour dans la pièce, la servante dépose sur la table un plat de desserts exotiques. Touvenel s'en étonne.

— Des dattes et des pistaches ! Je n'en ai plus goûté depuis la Terre sainte.

— Je me doutais que cela vous ferait plaisir. Il nous en arrive régulièrement à Narbonne.

Chacun se sert et savoure sans un mot les sucreries.

— J'en servirai à votre fille, dès qu'elle sera en état de manger. Cela lui rappellera son pays.

Amaury essuie soudain son couteau contre une tranche de pain.

— Pardonnez-moi, mais il faut que je parte, si je veux arriver au

magasin avant la nuit noire.

Il se lève de son banc et range soigneusement son couteau dans l'étui de cuir accroché à sa ceinture.

— Peux-tu vérifier avec moi ce que j'emporte, Constance ?

La jeune femme le suit. Touvenel l'imité aussitôt.

— Je vais vous aider.

— Ce n'est pas de refus, monseigneur, dit Amaury. Nous ne serons pas trop de trois hommes, avec mon commis.

Touvenel les accompagne dans un entrepôt, où il leur donne la main pour charger les rouleaux de tissus, de draps, et les ballots de vêtements que le jeune homme doit livrer à leur magasin de Narbonne. Puis Amaury sort la charrette attelée de deux chevaux et s'installe à l'avant avec son commis.

— Évite la forêt d'Alaric, lui recommande Constance en l'embrassant. On y rançonne sans pitié.

— Mais non ! la rassure son frère. Et, si cela était, j'ai de quoi répondre.

Il lui désigne à ses pieds une masse, une épée à la lame rouillée, trois dagues et une paire de longs ciseaux.

— Tu crois vraiment pouvoir inquiéter des routiers avec cet attirail ?

Comme Amaury ne l'écoute déjà plus, elle lui répète, agacée :

— Je te demande d'éviter la forêt d'Alaric. Mieux vaut que tu perdes une demi-heure, mais que tu passes par le vallon.

Le jeune homme fouette ses chevaux sans répondre. Constance, inquiète, le regarde s'éloigner dans le soir. Elle confie à Touvenel :

— Toujours à vouloir prouver qu'il est un homme, il m'inquiète !

Le chevalier sourit sans répondre. Ils restent un moment silencieux, tout près l'un de l'autre, si près qu'ils peuvent sentir leurs souffles se mêler. Constance frissonne.

— Nous devrions rentrer dans la maison, dit-elle soudain en posant une main sur le bras de Touvenel. Je dois m'occuper de votre chambre.

— Voilà qui fleurera bon !

Elle se redresse et se retourne face au chevalier, après avoir glissé un petit bouquet de lavande sous l'oreiller de lin garni de paille hachée. Pendant tout le temps qu'elle a mis à préparer le grand lit à courtines et à baldaquin d'une des chambres de la maison, il l'a regardée faire sans dire un mot. Elle a tiré les épais rideaux de laine écru et les a noués sur les montants du lit avant de déplier sur le matelas de plumes deux beaux draps de lin bleu et une couverture de laine blanche.

— Aurez-vous besoin d'autre chose, pour la nuit ?

Aux lueurs des chandelles disposées sur le coffre au pied du lit, il distingue dans ses prunelles gris-vert une étincelle rieuse.

— Non, fait-il en s'inclinant légèrement, pour la remercier.

— Demain, je vous demanderai d'aller cueillir du thym dans la garrigue. J'en manque, pour préparer d'autres décoctions à votre fille. C'est une herbe

très puissante pour soigner les fièvres.

Le chevalier acquiesce d'un signe de tête. Ils restent encore un moment face à face, puis elle se décide à sortir de la pièce et passe à côté de lui. Elle l'effleure. Touvenel ose un mouvement et frôle d'une main enveloppante la hanche ronde que moule la cote de toile légère. Elle se retourne avec un sourire. Touvenel la saisit par la taille et la plaque contre lui. Elle se laisse faire, d'abord sans réagir, puis, fermant les yeux dans un consentement muet, passe ses bras autour de son cou et répond à son étreinte. Il la soulève de terre et la porte jusqu'au lit.

— Laisse-moi t'enlever tes beaux habits, murmure-t-elle, en lui défaisant son surcot. Tu as dit que tu aimais être libre de tes mouvements.

— Et toi, laisse-moi goûter de ton parfum, lui chuchote-t-il à l'oreille avant de laisser courir ses lèvres sur sa peau.

D'une voix douce, en caressant ses épaules, elle se met à chanter :

*Si mon Sieur me veut son amour donner
Je suis toute prête à recevoir et rendre grâces
À tout dire et faire à son plaisir
Toute la Joie du Monde est à nous
Ô mon Sieur, si nous nous aimons*

Nouant ses jambes autour de lui, elle ajoute dans un soupir de plaisir :

Beau, doux ami, baisons-nous, moi et vous

À la lumière jaunâtre de la chandelle qui répand sa faible lueur à travers la vaste pièce et les environne de douceur, Touvenel retrouve, entre ses bras, un sentiment de confiance en lui qu'il avait perdu depuis longtemps. À l'odeur nocturne de son long corps si doux, au goût savoureux de sa bouche, à ses caresses, un heureux bien-être l'envahit. Leurs haleines, leurs salives, les pulsations de leurs sangs se mêlent. Les ébranlements de leurs cœurs accolés les secouent sourdement, au même rythme. « L'amour peut donc être si rassurant. J'en avais oublié le goût, songe-t-il. Seigneur, voici peut-être enfin venu pour moi le temps d'oublier la mort ! » Un sang nouveau circule dans son corps. Le feu coulant du désir l'embrase. Toutes les digues qui contenaient les réserves de son tempérament cèdent sous les flots tumultueux de la jeune femme. Aux dernières lueurs de la dernière des chandelles qui éclaire leurs corps, leur plaisir redouble encore d'intensité. L'extase les renverse. Ils retombent l'un sur l'autre, épuisés.

Mais une déception attend Touvenel, car, à peine a-t-elle retrouvé son souffle que Constance se dégage de lui. Il essaie de la retenir, elle le repousse et sort du lit. Il la voit ramasser sa robe tombée sur le carrelage et en masquer sa nudité lorsqu'elle sent son regard appuyé sur elle.

— Que fais-tu ? s'étonne-t-il, en lui tendant une main qu'elle effleure d'un baiser, mais dont elle refuse la prise.

— Je te quitte, tu le vois bien.

— Je t'ai déplu ?

— Aucunement, monsieur le croisé ! Mais je ne peux dormir que seule. Tu m'emmèneras dans tes rêves, ajoute-t-elle en ôtant sa robe de devant elle pour lui découvrir son corps encore une fois. Je serai ainsi avec toi et sans toi.

Il serre ses bras autour de sa taille avec l'espoir de la retenir. Il embrasse son ventre. Elle le repousse doucement.

— Laisse-moi, maintenant. Tu m'en as assez donné tout à l'heure.

— Ne dormais-tu pas avec ton mari ? Est-ce parce que nous ne sommes pas mari et femme ?

Constance enfle sa robe pour sortir, sans doute de crainte de croiser quelque servante dans les couloirs de la maison. Elle lui sourit.

— Je dormais avec lui parce que je n'avais pas encore goûté à autre chose. Cet « autre chose », je veux le protéger.

Et elle lui cite un vers d'une chanson qu'il ne connaît pas :

*Tant que désir durera
Beaux seront les jours
Et célestes les nuits*

Elle s'approche, prend son visage entre ses mains et dépose un long baiser sur ses lèvres. Il ferme les yeux et le savoure. Mais, quand il veut le lui rendre et qu'il les rouvre, la chandelle éteinte, il ne trouve que l'obscurité. La porte de la chambre vient de claquer. Elle a disparu !

13.

*Ah ! tant croyais-je savoir
D'amour, et tant petit en sais !
Car d'aimer ne puis me tenir
Celle dont tenir j'aimerais
Elle m'a ravi mon coeur et ma raison
Et moi-même et le monde entier
En me laissant désir et coeur d'envie*

chante le troubadour en s'accompagnant de son luth.

Et des rires lui répondent. Une musique pas vraiment du goût de Macabret. Rentré du champ sur son âne, il a trouvé sa femme et une demi-douzaine de paysannes réunies en cercle dans la cour de sa ferme autour d'un homme au chapeau de feutre constellé de médailles, qui fait le joli coeur. Il saute de son âne et marche sur le chanteur.

— Holà, troubadour ! Ce n'est point l'heure des chansons, ni le lieu.

L'homme retire son chapeau et le salue bien bas.

— Apprends, l'ami, qu'il n'y a pas d'heure pour chanter, car la vie entière n'est que le chant de Notre-Seigneur.

Cette repartie déclenche le rire des femmes. Encouragé, Stranieri plaque un nouvel accord sur son luth.

*Ô Dieu, ô Dieu, cette aube si tôt vient
Dans le jardin où chantent les oiseaux
Belle douce amie, remettons ça un coup*

Mais Macabret n'est pas d'humeur à l'écouter.

— On n'a pas d'argent ici, pour les bons à rien de ton espèce. Va-t'en chercher ta pitance ailleurs !

— Rassure-toi, l'ami, je ne cherche pas d'argent. Cette aubade, je l'offre à ces ravissantes, pour le seul plaisir de leurs jolis minois.

Les femmes sourient, visiblement de son parti. Macabret le sent et s'énerve davantage.

— Suffit, l'étranger ! Qu'est-ce que tu veux, au juste ? Est-ce que tu cherches à te moquer de moi ?

Il s'approche du troubadour et, d'une main, le pousse un peu brutalement. Mais Stranieri, sans le moindre effort, résiste à cet assaut et ne bouge pas d'un pouce.

— Holà, tout doux, l'ami ! Je ne cherchais que le seigneur de Touvenel,

pas une querelle ! Quelqu'un m'a recommandé à lui, mais je ne l'ai pas trouvé dans les ruines de son château. C'est pourquoi j'ai fait un détour par ta ferme pour me renseigner. Cela te suffit-il ?

Macabret, qui ne tient pas à affronter une nouvelle fois les foudres de son maître, semble se calmer. Stranieri s'en aperçoit et ne résiste pas au plaisir d'une petite provocation.

— Un détour que je ne regrette pas !

Et il caresse la joue rose d'une jeune paysanne qui lui fait les yeux doux. Macabret saisit cette main sacrilège et essaie de lui tordre le bras, mais Stranieri se contorsionne de façon inattendue et se dégage aisément de la prise. Reculant de deux pas, il affronte Macabret.

— Serait-ce ta fille ou ta maîtresse, pour que tu y tiennes tant ?

— Décampe, ou il va t'en cuire !

— Mais tout doux, l'ami, attention ! Les étrangers comme moi ne connaissent pas que des chants d'amour, tu pourrais t'en rendre compte à tes dépens.

Les deux hommes restent un moment face à face, se défiant. L'ironie qu'il sent dans les yeux de Stranieri attise la colère de Macabret, qui ne se contient plus. Arrachant une fourche plantée sur une botte de paille, il la pointe vers le troubadour.

— Si tu ne disparais pas tout de suite, tu vas retrouver celle-là plantée dans ton cul !

Stranieri, abandonnant son luth, s'écarte un peu, puis exécute soudain un curieux pas de danse de gauche à droite, puis de droite à gauche, comme pour désorienter son agresseur ou se moquer de lui davantage. Les femmes rient et applaudissent. Fou de rage, le régisseur charge. Mais Stranieri fait un écart, évite les trois pointes de l'outil, et assène un violent coup du plat de la main dans le dos de son agresseur. Macabret perd l'équilibre et lâche sa fourche. Stranieri la ramasse aussitôt et la pointe sur lui avant qu'il ait eu le temps de se relever.

— Comprends-tu maintenant ce que je te disais à propos des étrangers dans mon genre ? Ils savent aussi chanter la guerre et quelques rodomontades de même acabit, si cela te plaît davantage.

*La terre croule partout où je passe
Et il n'est point d'ennemi si hautain qu'il soit
Qui ne me laisse la route ou le sentier
Tant on me craint quand on entend mon pas*

Il enfonce légèrement les pointes de la fourche dans le ventre de Macabret. Le régisseur transpire de peur.

— Soyons sérieux, à présent ! Je t'ai posé une question à propos du sieur de Touvenel. Aurais-tu la courtoisie de me répondre ?

Stranieri accentue sa pression. Macabret, d'une voix blanche, répond :

— Vous le trouverez au bourg de Savignac.

— Sois plus précis.

— Chez les Paunac. Je l’y ai mené hier.

— Les Paunac ? Qui sont-ils ?

— Une famille de tailleurs.

— Où logent-ils ?

— Sur la place, en face de l’église.

Stranieri relève sa fourche et dégage l’homme.

— Eh bien, tu vois, l’ami ! N’est-il pas plus simple d’être aimable et poli avec les étrangers ?

Le régisseur se relève. Ne se sentant plus menacé, il ironise :

— Je doute fort que monseigneur de Touvenel soit en état d’entretenir un amuseur près de lui.

Stranieri se retourne, la fourche toujours à la main, le regard noir.

— Qui te permet d’anticiper ainsi sur mes projets ? Et d’abord, sache que je ne suis pas un « amuseur », mais un poète.

Macabret, repris de peur devant l’expression furieuse qu’affiche Stranieri, recule de deux pas. L’espion le fixe un moment, puis il change de visage de nouveau, sourit et lui lance la fourche. Décontenancé, Macabret la rattrape par le manche. Stranieri, ignorant l’arme repassée aux mains de son adversaire, salue galamment les femmes rassemblées en s’inclinant et en leur envoyant des baisers.

— Merci pour votre aimable compagnie, gentes dames. Je reviendrai vous finir ma chanson en plus aimables temps.

Et, ramassant son luth et son archet, il quitte les lieux en chantonnant.

Sur les pentes de la garrigue qui mènent au bourg de Savignac, Stranieri s’interroge sur le tour à donner désormais à sa mission. Doit-il ou non aider à accomplir, lors du futur débat à Fontfroide, le crime que projette avec sa complicité le seigneur de Gasquet ? Innocent III lui a demandé clairement de différer le plus possible la guerre qui menace entre catholiques et cathares. Or un attentat à la bombe contre le frère Dominique et l’évêque d’Osma risque au contraire, s’il réussit, de forcer la papauté à s’engager dans une croisade immédiate, comme le souhaite Gasquet. À moins qu’il ne se trompe et qu’un double meurtre aussi abominable, par l’indignation qu’il soulèverait parmi la population, n’aboutisse à la conversion d’une masse considérable de cathares, effrayés que leur religion ait pu aboutir à un tel sacrilège ? Cela ne couperait-il pas du coup l’herbe sous le pied des excités catholiques ? Oui, bien sûr, c’est cela, la vraie, belle et grande idée que vient de lui souffler le Seigneur !

En marchant contre le vent qui s’est levé et l’oblige à maintenir son chapeau d’une main ferme sur son chef, Stranieri pense que la mort de frère Dominique et de l’évêque d’Osma est sans nul doute le prix que l’Église catholique doit payer pour différer la guerre. Encore une fois, comme dans presque toutes les missions qu’Innocent III l’envoie accomplir, il lui faut sacrifier quelques vies humaines pour éviter le déclenchement du massacre collectif. Pour se rassurer, il se dit qu’après tout Dominique et l’évêque

d'Osma sont deux admirables chrétiens. Ils iront donc tout droit au Paradis et seront même probablement canonisés. Ce n'est pas une maigre consolation que de se retrouver à la droite du Seigneur et de mériter l'admiration des hommes pour les siècles des siècles !

C'est décidé, il participera à cet attentat. Reste le problème à résoudre, que le seigneur de Gasquet a bien pressenti : il faut qu'un cathare, ou pour le moins un illuminé influencé par leur religion, s'accuse du crime. À la réflexion, il lui semble que trouver un imbécile assez passionné pour se clamer solidaire d'un tel meurtre n'est peut-être pas aussi difficile qu'il y paraît, tant la folie de prêcher est ancrée en l'homme lorsqu'il croit à une idée ou seulement à lui-même. Stranieri pense tenir une possibilité avec ce croisé apparemment revenu de tout, qui, l'autre jour, seul dans la nef de l'église, n'a pas craint de braver les sbires de Gasquet en prenant la défense du paysan qui avait osé tourner en ridicule l'idée de lancer une croisade contre les hérétiques. Peut-être qu'en face d'une lourde menace comme celle d'un holocauste un homme comme celui-là peut se lever et s'accuser pour sauver le plus grand nombre et être le seul à subir le châtiment ? Aussi invraisemblable que cela puisse lui paraître, Stranieri sait que ces sortes d'hommes existent, et celui qu'il a vu oeuvrer l'autre jour en avait bien le profil.

Soudain, comme si le Seigneur lui faisait signe, il aperçoit à quelques dizaines de mètres devant lui, penché sur le sol au milieu des épineux, l'homme auquel il pensait. « Est-ce que je rêve ? » se demande-t-il. C'est bien lui, mais en habit de ville, et plutôt élégant de surcroît. Stranieri s'approche. Le vent empêche l'homme de l'entendre venir. Relevant la tête, il sursaute en le découvrant. Stranieri retire aussitôt son chapeau et le salue. « Essayons d'abord de découvrir s'il est proche des cathares », pense-t-il. Il a pu voir que l'homme venait de libérer un petit lièvre, prisonnier d'un collet de braconnier.

— C'est fort généreux à vous, monseigneur, de libérer ce mammifère, mais ce le serait plus encore si vous mettiez cela à la place, lui dit-il en lui tendant un marc d'argent.

La pièce intrigue Touvenel autant que la demande du troubadour. Comme il se relève en essayant de comprendre, Stranieri s'accroupit pour déposer son obole sous le collet défait, tout en poursuivant :

— S'il est bien de libérer le gibier pris au piège, il est juste aussi de dédommager son chasseur.

— C'est un principe ? demande Touvenel, amusé.

Stranieri se relève.

— Oui, un principe cathare.

Touvenel a une mimique d'étonnement.

— Dois-je comprendre que vous êtes cathare ? Je n'ai pas eu l'occasion de voir souvent des « bons hommes » habillés comme vous l'êtes.

— Vous avez raison. Mon costume est celui d'un troubadour. Les médailles que vous voyez accrochées à mon chapeau sont celles que j'ai gagnées dans des concours.

Les deux hommes fixent le marc d'argent. Et, comme Stranieri affiche un air satisfait, Touvenel conclut, amusé :

— Vous êtes apparemment un homme de principes.

— Non. Mais j'aime les principes.

Tous deux restent de nouveau silencieux quelques instants. « L'homme n'est pas un adepte de la nouvelle religion, pense Stranieri, mais il ne lui est pas défavorable. » Touvenel ramasse une grosse botte de thym qu'il a cueillie et déposée près du collet, puis se redresse :

— C'est bien. Mais je dois vous avouer que je préfère les hommes aux principes. Cela va donc nous séparer.

Puis, s'inclinant :

— J'ai bien l'honneur, messire ! conclut-il en prenant congé d'un signe de tête.

Stranieri le regarde s'éloigner. « Cela vaut-il la peine de poursuivre plus loin avec lui ? » se demande-t-il. L'homme n'est peut-être pas aussi cathare qu'il le faudrait. À coup sûr, il ne partage pas les idées des extrémistes catholiques et possède un grand sens de la justice et de la tolérance, mais cela suffira-t-il à lui faire endosser la faute de toute une communauté ? Peut-être que oui, justement ! N'a-t-il pas été capable de prendre des risques pour sa vie, lorsqu'il a soutenu ce paysan en face d'hommes armés ? Et puis, mieux vaut qu'il ne soit pas un cathare déclaré, si l'on veut éviter les représailles immédiates sur la communauté hérétique. Touvenel a pris une cinquantaine de mètres d'avance. Stranieri court derrière lui et le rattrape.

— Attendez. Accordez-moi quelques instants. Il est si rare de rencontrer sur cette lande quelqu'un avec qui l'on puisse s'entretenir d'autre chose que du temps qu'il fait ou de la qualité du fumier !

Touvenel s'immobilise.

— Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur ?

— Je m'appelle Lestranger. François Lestranger.

— Et moi, Bertrand de Touvenel.

— Enchanté, messire.

Stranieri prend son temps et sourit ostensiblement.

— Eh bien, messire de Touvenel, pour continuer notre conversation, savez-vous ce que je place, moi, au-dessus des hommes et des principes ?

Touvenel fait non de la tête.

— Ce sont les hommes sans principes.

Touvenel, surpris, ne peut s'empêcher de rire. Content de son effet, Stranieri décroche le sac pendu dans son dos, l'ouvre et en sort une petite gourde de cuir. Il en ôte le bouchon de corne, en hume le contenu avec un air satisfait et la lui tend.

— Si monseigneur veut bien me faire l'honneur de goûter : un grenache, la pervenche de tous les vins. Encore frais malgré le long chemin que je viens de parcourir.

Touvenel hésite, puis se décide.

— Pourquoi pas ? Je ne me suis pas désaltéré depuis l'aube.

S'emparant de la gourde, il la porte au-dessus de lui, bascule la tête en arrière et boit à la régálade, sans qu'aucune goutte ne tombe hors de sa bouche. Satisfait, il s'essuie les lèvres d'un revers de la main et la rend à son propriétaire. Stranieri commence à comprendre un peu mieux comment fonctionne l'homme : il a des idées arrêtées sur toute chose, des habitudes bien à lui, un certain sens de la retenue et une volonté affichée d'honnêteté et de franchise. En gros, il a une haute conscience de lui-même et veut qu'on l'apprécie pour ce qu'il est. « De mieux en mieux, pense Stranieri, le type même de la victime idéale. » Et, affectant un air impressionné :

— Vous ne m'en voudrez pas, monseigneur, mais j'aurais beaucoup de peine à faire de la sorte avec autant d'adresse, répond-il en sortant un gobelet de son sac.

Touvenel sourit. « Il est content de son petit effet, pense Stranieri en se servant à boire. Un atout de plus : le goût d'un certain affichage. Il faudra que je m'en serve. »

Après avoir traversé la garrigue, tous deux gravissent la colline pelée de Roquecourbe par un raidillon caillouteux. Le chevalier, malgré ses grandes enjambées, est surpris de constater que son compagnon supporte très bien l'effort. Il accélère encore, pour voir. Mais ce Lestranger le suit et parfois même le dépasse.

Arrivés au sommet, ils décident d'une pause, pour le plaisir et s'assoient.

— Ne nous sommes-nous pas déjà vus quelque part ? demande Touvenel.

— Je viens seulement d'arriver dans le pays, messire.

— J'ai pourtant cru voir quelqu'un comme vous l'autre jour à l'église, lorsqu'un seigneur prêchait contre les cathares à la place du curé qui préférerait se cacher.

« Allons bon ! pense Stranieri, il m'aurait donc repéré ? C'est bien ma chance ! » Il tergiverse quelques secondes sur l'attitude à adopter, puis décide de nier pour le moment.

— Peut-être avez-vous vu quelqu'un portant ce genre de chapeau couvert de médailles ? C'est un couvre-chef très habituel, pour les troubadours.

Et, ouvrant sa gourde de vin, il la tend de nouveau à Touvenel. Le chevalier hésite.

— Je ne bois pas autant le matin, d'habitude.

— Auriez-vous fait voeu d'abstinence ?

Touvenel, après avoir hésité à nouveau, reprend la gourde et boit une nouvelle gorgée. Stranieri en fait autant, en se servant toujours de son gobelet, puis il range les deux ustensiles et s'absorbe dans la contemplation du paysage. « Il va falloir que je le teste sur son attachement aux religions et à leurs extrémismes », pense-t-il.

— Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'ai une philosophie de la vie assez simple : je n'ai aucun goût pour l'abstinence et je crains davantage les purs que les corrompus.

— Expliquez-vous.

— C'est très simple. Je sens que vous êtes un homme d'expérience. J'imagine que vous avez donc pu constater que les purs sont presque toujours des fanatiques, aussi bien dans la vie courante que dans les religions.

Touvenel concède :

— Ce n'est pas faux.

— Et si les corrompus ont besoin de luxure et de richesse pour être satisfaits, c'est un moindre mal, car les purs, eux, ne peuvent l'être que par le sang.

Touvenel revoit passer devant ses yeux quelques images de fanatiques appelant au meurtre au nom de la foi, pendant le sac de Constantinople.

— Je sens que vous avez dû beaucoup voyager, soupire-t-il.

— Un peu, en effet.

« C'est encore mieux ! pense Stranieri. Il rejette les fanatismes, d'où qu'ils viennent. Il s'accusera par dégoût de les voir monter de part et d'autre, préférant jouer le rôle de victime expiatoire, pour sauver la communauté de ses débordements sanglants. » Il poursuit :

— Mais il y a plus grave, en ce qui concerne la pureté. C'est que les purs, après avoir été des martyrs, deviennent aisément des persécuteurs.

— Que voulez-vous dire ?

— Que les grands criminels se recrutent le plus souvent parmi les martyrs à qui l'on a oublié de couper la tête.

Le chevalier réfléchit et soupire avec tristesse :

— Ce que vous dites est affreux, mais je crains que vous n'ayez raison. Après ce que j'ai vécu à Constantinople, la montée de ces violences et de ces haines est une chose que je ne pourrais plus supporter. Plutôt que d'y participer, je préférerais mille fois offrir ma propre vie, si elle pouvait arrêter les massacres.

« Et voilà ! triomphe intérieurement Stranieri. Il est bien tel que je le pensais ! J'ai trouvé l'homme qu'il me fallait, généreux, altruiste, incorruptible jusqu'au sacrifice de soi ! »

— Vous êtes noble et courageux, je l'avais deviné, conclut-il.

Touvenel se lève et s'apprête visiblement à le quitter. « Comment faire pour rester en sa compagnie ? » Stranieri se souvient que Macabret lui a dit que le chevalier habitait chez des tailleurs. « Tentons ma chance ! » pense-t-il. Et, portant une main à son fondement au moment où il se lève à son tour, il tire sèchement sur le tissu et pousse un cri.

— Que vous arrive-t-il ? s'étonne Touvenel en se retournant.

— Je viens de déchirer mon pantalon.

Il se tourne et lui montre le fond de son pantalon déchiré, qui laisse voir ses fesses. Touvenel éclate de rire, hésite un instant, puis propose :

— Venez avec moi. Je connais quelqu'un qui peut vous arranger ça.

Tremppée de sueur sur sa couche, Yasmina délire. Les mots inaudibles ou incohérents qui sortent de sa bouche et sa respiration rauque inquiètent de plus en plus Touvenel.

— Les décoctions que vous lui avez fait boire ne l'ont donc pas soulagée ? s'inquiète-t-il auprès de Constance.

Penchés sur la jeune fille, tous deux la regardent gémir et se battre contre la fièvre maligne qui la torture depuis quatre jours. Touvenel prend sa main dans la sienne et dépose un baiser sur son front. Elle s'accroche à lui, parvient à se redresser et passe ses bras autour de son cou dans une étreinte désespérée. Il tente de la calmer. Elle se laisse retomber et sombre de nouveau dans un sommeil profond. Touvenel se dégage doucement et interroge Constance du regard.

— Il n'y a rien à faire d'autre que de la laisser reposer. Allons dîner. Ce troubadour que vous nous avez amené saura peut-être nous apporter un peu de distraction.

La jeune femme referme les rideaux du lit sur Yasmina et se dirige avec Touvenel vers le son d'un luth qui sort de l'atelier de couture où Stranieri termine de donner une aubade aux ouvrières, pour les remercier d'avoir réparé son habit. Elles l'applaudissent, quand Constance et le chevalier entrent dans la salle.

— Une autre, s'il vous plaît ! Une autre ! lui demande-t-on.

Constance insiste à son tour.

— Chantez-nous donc un chant d'amour, un gai chant d'amour !

Stranieri fait mine de s'étonner.

— Un gai chant d'amour ? L'amour est toujours triste.

— Une histoire d'amour, alors ! demande l'une des petites.

— Je ne veux pas assombrir cette soirée. Les histoires d'amour finissent toujours mal, en général.

— Oh ! non, lui réplique la fille. Il existe des histoires d'amour qui vous promettent une vie entière de bonheur.

Stranieri fait la grimace.

— Une vie entière de bonheur ! Quel ennui ce serait !

Et, clignant de l'oeil à Touvenel et Constance :

— Je gage qu'aucun d'entre nous ne pourrait le supporter.

Constance sourit.

— Le mois dernier, au village, un jongleur de mots est passé. Il avait une très belle chanson qui disait que l'amour n'est pas sacrilège.

Stranieri plaque un accord et enchaîne :

*L'amour n'est pas un péché
C'est une vertu qui rend bons les méchants
Et les bons meilleurs encore
Et d'amour vient chasteté
Car qui en amour s'entend*

— C'est cela, oui ! approuve Constance, ravie.

Touvenel reste mélancolique à la pensée des mots qu'il vient d'entendre. Lui qui avait retrouvé avec Constance les plaisirs de la chair, la communion de l'esprit et du corps, comprend mal qu'elle se plaise à chanter la chasteté. « Ces paroles voudraient-elles dire pour elle que les corps ne peuvent s'aimer véritablement ? » se demande-t-il. Autre chose le tracasse. Il est de plus en plus troublé par le visage de ce troubadour. Malgré ses dénégations, il est à peu près certain de reconnaître l'homme qui se tenait l'autre jour dans l'église derrière le seigneur de Gasquet.

— Bertrand, à quoi rêvez-vous ? Vous m'entendez ?

Perdu dans ses réflexions, Touvenel s'est à peine rendu compte que Constance, le troubadour et lui étaient passés à table.

— Pardonnez-moi, Constance. J'étais dans l'inquiétude pour ma fille.

— Si elle est dans cet état demain, j'essaierai un emplâtre de fêrûle et de farine d'orge. Il a réussi sur la femme de votre régisseur.

Touvenel hoche la tête, silencieux, sans toucher à son assiette. Il fixe le troubadour, en train de mordre avec un plaisir non dissimulé dans un morceau de pâté. Soudain, n'y tenant plus, il abat sa main droite sur son épaule.

— Allons, baisse ton masque, troubadour, et dis-moi ce que tu es venu chercher ici.

Stranieri se sent soudain pris de doute, face à ce chevalier au regard sombre, aux mains fortes et nerveuses crispées sur le bord de la table. Il se demande si, trop confiant en lui-même, il ne l'a pas considéré à tort comme un grand escogriffe un peu naïf, prêt à gober ce qu'il voulait lui faire entendre. « Méfions-nous ! pense-t-il. Il conviendrait peut-être de le regarder à présent d'un autre oeil. Nous verrons bien ! » Sans perdre son assurance, il échange un regard surpris avec Constance et réplique :

— Monseigneur, ce n'est pas moi qui suis venu ici, vous m'y avez amené.

— Je te l'accorde. Mais c'était bien toi qui étais dans l'église, l'autre jour, en compagnie du seigneur de Gasquet. Et toi encore, qui étais près de lui pendant la dispute théologique entre catholiques et cathares au vallon d'Arques. Avoue que tu n'es pas arrivé par hasard sur moi, aujourd'hui, dans la garrigue.

Stranieri dégage doucement son épaule de la poigne de Touvenel et se demande un instant quelle conduite tenir. Il opte finalement pour reconnaître à demi son mensonge.

— J'étais bien dans l'église, l'autre jour et je vous y ai vu affronter Guillaume de Gasquet et ses hommes. J'ai eu le désir de vous retrouver, c'est vrai, et je suis passé demander à l'un de vos fermiers où vous logiez, mais c'est un hasard si nous nous sommes rencontrés dans la garrigue.

— Pourquoi voulais-tu me retrouver ?

— Pour le plaisir. La curiosité de connaître de plus près quelqu'un

comme vous. C'est seulement en faisant l'expérience des autres qu'on peut écrire des chansons.

Touvenel le fixe un long moment avec méfiance.

— Tu as dit t'appeler Lestranger. Quelque chose me fait penser que tu mens.

— C'est pourtant bien mon nom.

— Mais enfin, Bertrand, qu'est-ce qui vous prend ? s'exclame Constance. Laissez notre hôte tranquille.

— Cet homme n'est pas sincère, Constance. Il s'est approché de moi en poursuivant un but que je ne connais pas, mais qui me paraît malhonnête.

— Pourquoi le serait-il ?

— Parce que tout but qui n'ose s'avouer l'est.

— Comment pouvez-vous dire cela, sans avancer d'arguments ?

— Ma vie m'a appris à reconnaître les dangers. Je les sens comme la bête sauvage sent les chasseurs à l'affût.

Et, comme Stranieri se tait :

— Va-t'en, file loin d'ici. Cela m'évitera de faire une bêtise, ordonne-t-il, comme s'il était maître chez lui.

Constance se lève, furieuse.

— Vous ne semblez pas connaître les règles de l'hospitalité cathare. Elles sont sacrées. Il restera chez moi autant qu'il le voudra.

— Constance, vous devez me croire ! assure Touvenel en se levant à son tour.

Ils s'affrontent en silence, sous le regard de Stranieri. Constance se raidit.

— Nous pouvons partager une couche, mais cette demeure reste la mienne et je la dirige comme je veux.

S'adressant à Stranieri, elle ajoute :

— Messire troubadour, les chemins ne sont pas sûrs à cette heure. Vous pouvez passer la nuit dans cette maison. Une servante va s'occuper de préparer votre chambre.

Se rasseyant, sans un regard pour Touvenel, elle poursuit :

— Entre-temps, continuez, s'il vous plaît, de m'égayer de vos belles strophes et jongleries de mots.

Un moment indécis, le chevalier se dirige vers la porte.

— Où allez-vous ? lui lance Constance.

Mais il sort sans un mot.

— Vous grognez comme un mauvais âne que vous voulez paraître, s'amuse Constance, en ouvrant grands les rideaux du lit où repose Touvenel encore vêtu de son surcot et de ses chausses. Je vous trouve bien ombrageux, alors que c'est moi qui pourrais m'offusquer.

Devant son silence tête, elle saisit le bas de sa cotte et la fait passer par-dessus sa tête, dévoilant son corps nu. Elle vient s'allonger contre lui, mais il

garde immobilité et silence complets.

— Ah ça, chevalier, faudra-t-il que j'enlève votre bas et votre haut, pour que vous sachiez m'aimer convenablement ?

Se redressant pour s'asseoir, elle lui tire sur ses chausses et poursuit :

— Auriez-vous l'habitude de vous faire dévêtir par les femmes ?

Elle fait glisser ses doigts sur sa peau. À une caresse plus hardie que les autres, il sursaute et étouffe un gémissement. Elle s'en amuse de nouveau.

— Vous m'avez parlé, Bertrand ?

Elle s'allonge sur lui et l'embrasse ardemment. N'y tenant plus, il passe son bras autour de ses reins, la maintient collée à lui et lui rend baiser pour baiser, caresse pour caresse. Ils roulent bord à bord dans le lit, leurs corps, luisants de sueur, s'enroulant l'un autour de l'autre. Elle se cabre soudain sur lui.

— Prends-moi, maintenant ! Comme doit le faire mon homme ! commande-t-elle sauvagement.

Mais il s'est figé et la tient écartée de lui. Étonnée, elle reste un instant immobile, puis se débat au bout de ses bras, pour se rapprocher de lui. Elle lutte, s'agite. L'effort la fait haleter, de rage ou de désir, elle ne sait plus. Touvenel, fermement, un sourire aux lèvres, maintient ses poignets dans ses mains et la garde à distance. De dépit, elle voudrait le mordre.

— Pourquoi te refuses-tu à moi ?

Après un temps de silence et d'immobilité, pendant lequel elle guette ses réactions, il consent à murmurer doucement :

— Dans la chanson de ce troubadour, tout à l'heure, tu semblais aimer le vers qui disait que « d'amour vient chasteté ». Il n'y était pas question d'acte de chair.

La jeune femme passe de la rage au rire.

— Tu n'as rien compris, monseigneur... si je veux bien accepter de t'appeler ainsi. « Chasteté » veut dire fidélité à sa dame. Pas abstinence.

— Tu en es sûre ?

— Comme je suis sûre qu'en amour la courtoisie exige qu'aucun des deux amants ne soit en retard sur l'autre dans son plaisir. Comprends-tu, chevalier ? Et là, je t'attends.

Comme il ne bouge toujours pas, elle déclare :

— Décidément, tu appartiens à ce genre d'homme qui monte plus facilement les chevaux que les femmes. Adieu, alors ! Change de monture.

Elle cherche à libérer ses mains, mais Touvenel la retient toujours. Cette fois, il la fait basculer sur le côté et se couche sur elle, en murmurant à son oreille :

— Allons, ma dame. Je te rejoins. Cavalcadons ensemble.

— Alors éperonne-moi, mon homme ! Ta cavalcade, je la veux.

Leur frénésie amoureuse les submerge. Des bourrasques de sensations les envahissent, comme des vagues de plus en plus puissantes. Elle n'avait plus connu le goût de la chair depuis la mort de son mari. Non que les

prétendants lui aient manqué, mais parce que aucun n'avait su la séduire. Et voici qu'un homme qui ne s'est même pas donné la peine de la courtiser a eu raison d'elle ! Une intuition lui dit qu'est enfin arrivé celui qu'elle espérait. Que leurs deux êtres se sont reconnus et vont pouvoir se fondre corps et âme, jusqu'à ne faire qu'un. Un sentiment de plénitude envahit sa poitrine et dilate l'espace autour d'elle, abolissant pour un court moment les frontières du réel.

*Et tiennes soient de telles amours dont tu sois
Rayonnante de ravissement, remplie de joie,*

glisse à son oreille une voix douce venue d'ailleurs.

Les limites du monde s'élargissent, tandis que leur chevauchée amoureuse les entraîne, à travers des gerbes d'étoiles, vers des rivages auréolés de lumière. Corps et âmes, ils ne font plus qu'un jusqu'à l'inatteignable, « l'essence de la vie » que Touvenel se désespérait de découvrir un jour.

14.

— Prends ces quelques deniers, ils pourront t'être utiles.

Constance offre une petite bourse de cuir à Touvenel. Du haut de son cheval, il la regarde, hésitant.

— Je ne peux pas, finit-il par répondre.

— Ne fais pas l'orgueilleux, tu ne pourras rien sans argent. Prends, tu me le rendras plus tard.

Après réflexion, le chevalier finit par accepter.

— Soit, mais avec intérêt.

— Prêter de l'argent avec intérêt est un péché, le taquine-t-elle. On m'a dit que des Vénitiens s'étaient fait brûler la gorge à cause de leur usure.

— La religion interdit certes l'usure à cent pour cent, mais pas le commerce à vingt, qui profite aux deux parties.

— Alors, nous en reparlerons quand tu reviendras.

Constance lui baise la main et le regarde avec regret s'éloigner en piquant son cheval. Après leur nuit d'amour, il lui a dit qu'il avait rêvé de sa défunte femme Esclarmonde. Debout dans la chambre, au pied de leur lit, elle les avait regardés s'étreindre sans lui faire aucun reproche. Quand ils en avaient eu fini, elle lui avait rappelé simplement sa promesse de retrouver ses assassins et de la venger. Il se devait de répondre à l'injonction.

Dès son lever, il était allé visiter Yasmina, brûlante de fièvre. Elle l'avait à peine reconnu. Constance avait essayé de le rassurer en alléguant que le nouveau traitement ne pourrait donner de résultats avant deux ou trois jours. Il lui avait alors annoncé qu'il devait partir, en jurant par Dieu qu'il reviendrait, sitôt cette affaire d'honneur réglée.

Touvenel ne s'est pas rendu à la cité narbonnaise depuis plus de cinq ans. Il s'étonne de la rapidité avec laquelle la ville s'est transformée. Sur un chantier, tailleurs, maçons et sculpteurs s'activent habilement du ciseau, du coulisseau, de la scie, de la massette et de la gouge, d'après les directives du maître de la pierre reconnaissable au compas à pointe sèche porté en sautoir sur sa poitrine. La cathédrale Saint-Just, en projet depuis des années, élève maintenant ses ogives au-dessus des plus hautes maisons bourgeoises de la ville.

Touvenel s'y arrête un instant pour regarder des hommes dans les cages

à écureuil : ils s'y agitent avec frénésie, en compétition avec les préposés aux poulies et aux louves, pour hisser plus haut et plus vite qu'eux d'énormes blocs de pierre taillée au sommet des arcs-boutants. « Je n'aurais jamais pensé appliquer ce système à l'homme, pense-t-il. Où l'ingéniosité humaine s'arrêtera-t-elle ? Sans doute trouvera-t-elle bientôt le moyen d'inventer des machines géantes, fournies de poulies et de palans, qui permettront de bâtir d'immenses édifices, sans que l'homme y perde sa sueur et sa vie ? »

Au galop de son cheval, il a parcouru plus de dix lieues depuis Savignac, lorsqu'il a passé l'Aude au pont de pierre de Coursan contrôlé par un poste de garde. Il n'a réduit l'allure que lorsqu'il est parvenu au faux bourg de Narbonne. À Mont-Redon, il a traversé une agglomération désordonnée de constructions spontanées, des masures misérables construites à la hâte, et qui n'existaient pas avant son départ pour la croisade. « Des gens de la campagne qui ont quitté leur terre en espérant profiter de l'argent de la ville. Les pauvres déchanteront vite, en s'apercevant que le profit ne se partage pas. »

Les anciens remparts qui protègent la ville ont été rehaussés et élargis pour englober une partie des faux bourgs qui l'encerclaient. Le large fossé qui les précédait sert toujours de dépotoir aux gens de la cité et enlaidit malheureusement la monumentale porte nord. Du pied des tours, la garde surveille attentivement les entrées et les sorties des chariots qui traversent l'enceinte pour accéder à la porte sud, sur le port de mer des Bages.

Au flanc des tours, Touvenel remarque qu'on a redoré les sculptures de la Vierge Marie et de l'archange saint Michel, que l'évêque a nommés protecteurs de la cité. Dans le quartier des tisserands, il met pied à terre. Son cheval tenu par la bride dans l'étroite et sombre rue des Filatiers, encombrée d'étals de peaux et de tissus, il débouche dans le carré des bijoutiers et des monnayeurs. Les étages à encorbellement des maisons y laissent à peine passer la lumière, tant elles sont serrées les unes contre les autres. Derrière chaque façade brûle nombre de chandelles qui projettent sur le papier huilé des fenêtres les silhouettes des usuriers et de leurs clients, penchés sur les trébuchets et les tableaux de bois à calculer. Touvenel peut y imaginer la rédaction de lettres de change et l'ouverture discrète de coffrets aux pièces d'argent.

Il pénètre dans une échoppe. Le boutiquier, un homme maigre vêtu de noir, au crâne dégarni et au regard soupçonneux, lui dit que celui qu'il cherche a déménagé après avoir fait fortune et qu'il ne sait pas où il se trouve. Une des pièces de la bourse que Constance lui a offerte, après avoir tinté sur le comptoir du prêteur, convainc l'homme d'en dire un peu plus. Il lui conseille d'aller voir dans le quartier des banquiers.

Le chevalier s'y rend, en passant par la place du Pilori, où une jeune femme condamnée pour adultère, les chevilles, les poignets et la tête entravés dans un carcan de bois, supporte stoïquement les injures de la populace. « Avec ce soleil brûlant, elle ne pourra pas tenir plus de trois jours », se désole-t-il en jetant un regard méprisant vers ceux qui la harcèlent de crachats

et de jets de fruits pourris.

— C'est bien toi, Baruch ? s'exclame Touvenel en entrant dans une échoppe dont l'enseigne porte le dessin d'un anneau d'or. J'ai du mal à te reconnaître, tant la fortune t'a changé.

L'homme relève la tête du plateau vernis de l'établi sur lequel il vient de sortir un collier d'or et de pierres précieuses.

— Vous, monseigneur !

— Il paraît que c'est moi, en effet ! confirme le chevalier en souriant au joaillier. Cela m'étonne chaque jour davantage d'être encore là, Baruch. Mais je dois bien me rendre à l'évidence.

Touvenel prend dans sa main le collier que l'homme sertissait et fait jouer dessus les reflets des chandelles. L'endroit, confortable, égayé de quelques meubles orientaux et de miniatures peintes, reste tout aussi sombre que les autres échoppes. Pour mieux admirer le collier, Touvenel sort quelques instants dans la ruelle, sur le pas de la porte, sans que le joaillier tente un geste pour récupérer son précieux bien.

— Belle pièce ! lui dit-il en le lui rendant. De quel aloi est-elle ?

— À peu près vingt carats, monseigneur.

— C'est le bon alliage, acquiesce le chevalier.

Son regard se perd vers le fond de la ruelle, où il croit revoir dans un rai de lumière, au croisement d'une rue plus large entre deux encorbellements de balcons, une silhouette de femme qui ressemble à Esclarmonde.

— Si elle vivait encore ! laisse-t-il échapper. Aujourd'hui, tu vois, Baruch, je n'aurais pas de quoi te le payer.

Devant l'étonnement du petit homme, il précise :

— Pas plus que je ne peux te rembourser mes dettes. L'argent que tu m'as prêté sur le gage de mon château pour financer mon expédition en Terre sainte s'est envolé en fumée.

La mine de Baruch s'assombrit.

— Il n'est pas juste que je perde tout, monseigneur. Vos croisades ne nous ont jamais concerné. Nous, les juifs, nous nous entendons très bien avec les musulmans.

— Je le sais, murmure Touvenel, tourmenté à l'idée de ne pouvoir tenir ses engagements.

— Et votre château ?

— Envolé en fumée, comme ton argent.

Devant la stupeur du joaillier, Touvenel détache de sa ceinture la petite bourse donnée par Constance, l'ouvre et la renverse sur l'établi.

— Prends toujours ça, c'est tout ce que j'ai.

Au regard que jette Baruch sur les quelques pièces d'argent, Touvenel peut lire sa déception.

— C'est bien peu.

— J'en conviens, admet Touvenel. Je n'étais déjà pas riche, je suis

devenu pauvre.

Le prêteur sur gages détaille la tenue du chevalier confectionnée dans l'atelier de Constance.

— Pourtant, monseigneur, bリアud de lin, surcot en drap des Flandres, ceinture de cuir de Cordoue, bourse aragonaise, chausses sur mesure, bottes en cuir de veau ! Vous ne me paraissez pas dans le besoin.

— Comme toi, se moque Touvenel. Je te trouve même grassouillet à souhait, dans ta tunique de beau drap.

Baruch ignore la remarque et insiste.

— N'auriez-vous point rapporté avec vous au moins quelques besants d'or ?

— Je ne suis pas allé en Terre sainte pour piller comme un soudard. Ni pour ouvrir un comptoir commercial de plus, comme un Vénitien !

— Au moins, quelques pierreries, alors. Ou quelques bijoux ?

— Tout ce que j'avais, on me l'a volé sur le chemin du retour, en Provence. Des routiers, des anciens croisés comme moi.

— Pas même une ou deux reliques ? Elles sont fort cotées, en ce moment.

— Des reliques, moi ?

Il éclate de rire, puis se reprend.

— Pour te consoler, glisse-t-il à l'oreille de Baruch, pense que ton Dieu, qui ressemble comme deux gouttes d'eau au mien, a sans doute voulu t'éprouver, comme moi, et qu'il nous en saura gré au moment du grand passage.

— M'éprouver, moi, monseigneur ! Quel crime ai-je donc commis ?

— Imagine que j'aïlle devant l'évêque et que je te dénonce pour pratiquer l'usure. Qu'on sache sur la place publique qu'à L'Anneau d'Or, un juif prête sur gages à des taux qui dépassent ceux qu'autorise la religion ? Ce sont les flammes du bûcher, Baruch ! Rien de moins.

— Et pourquoi me voudriez-vous ce mal, monseigneur ? se lamente le joaillier. Je n'ai toujours fait que vous servir.

Touvenel approche sa tête de la sienne.

— Alors, tu vas m'aider davantage. Il me faut retrouver ceux qui ont pillé mon château et tué ma douce Esclarmonde : j'ai juré de la venger. Personne ne semble les connaître. Mais toi, je suis sûr que tu as une idée.

Le joaillier fait un signe de dénégation.

— Je suis désolé, monseigneur. Je ne sais rien. C'est vous qui venez de m'apprendre que votre château avait brûlé.

— Oh ! non, Baruch ! murmure Touvenel d'un air désolé. Ne m'oblige pas, toi aussi, à la violence.

— Je ne peux rien dire, monseigneur, je vous l'assure ! Je ne me souviens de rien.

Touvenel comprend que l'homme rechigne à parler, de peur de représailles. Il n'arrivera à rien avec lui, s'il ne lui fait pas peur. Saisissant

entre ses mains la tête du joaillier, il la presse soudain de toutes ses forces, ses pouces autour de ses tempes. Une terrible pression, à lui faire éclater le cerveau.

— Cherche, Baruch ! Je t'ai acheté beaucoup de parures pour ma femme, elles ont toutes disparu. Il m'étonnerait que tu n'aies plus entendu parler de ces bijoux.

Baruch lève la main en signe d'assentiment, pour se libérer de l'étreinte.

— Des bijoux de votre femme ? articule-t-il avec peine. Oui, monseigneur, je crois me rappeler.

Libéré, il se dépêche d'ouvrir un coffret laqué de noir, scellé au mur du fond de l'échoppe et en sort deux boucles d'oreilles en or, serties chacune d'un petit diamant.

— Un homme me les a apportées, il y a quelques mois, mais j'ai cru que votre femme les lui avait vendues.

Touvenel s'empare des boucles, les observe à la lumière des chandelles et les garde un moment dans le creux de sa main. Une larme coule sur sa joue. Il ferme les yeux et les porte à ses lèvres, comme s'il pouvait ainsi retrouver Esclarmonde. Quand il les rouvre, il fixe le joaillier et lui commande d'un ton sans réplique :

— Le nom de cet homme ! Vite.

L'autre, en baissant la voix comme s'il avait peur d'être entendu, articule un nom si faiblement que le chevalier est obligé de coller son oreille à ses lèvres pour l'entendre. Il se redresse, la paire de boucles d'oreilles en main.

— Ne crains rien. Personne ne saura que c'est toi qui m'as renseigné. Mais je conserve ces deux bijoux, ils font partie de ma vie. Personne n'en fera commerce.

Les aboiements féroces des chiens, des griffons efflanqués, mais surtout des bas rouges imposants, et d'autres, plus loups que chiens, auraient de quoi faire trembler le plus intrépide des hommes. Les crocs dehors, la bave aux lèvres, le poil hérissé, les muscles saillants, prêts à bondir sur qui passerait à leur portée, les monstres se cognent contre les barreaux de leurs cages. Touvenel, sous le couvert des arbres qui cernent la petite clairière, les observe sans frémir. Ce ne sont pas eux qui l'intéressent, mais leur propriétaire : un homme maigre, le poil noir, les cheveux longs et la barbe sale, la peau basanée, les chausses et la cotte maculés de boue. Sur ses gardes, mis en alerte par les aboiements des chiens, il vient de sortir d'une chaumière et parcourt les environs du regard. Rassuré de ne découvrir personne, l'homme se dirige vers un cabanon en bois accolé à la maison, en ressort, un seau à la main, et traverse sa cour boueuse, bordée d'une mare à l'eau jaunâtre où des cochons en liberté côtoient des poules et des oies.

Un peu plus loin, derrière la maison où s'entasse quantité de bois, fument des cônes couverts de branchages. « Charbonnier, braconnier ou éleveur de meutes ? se demande Touvenel. Ou peut-être simplement

brigand ? » L'homme puise dans son seau des morceaux de chair qu'il brandit devant les cages. Les bêtes se ruent sur les barreaux pour tenter de lui arracher leur pitance d'os et de chair crue. Il semble avoir un malin plaisir à les narguer, passant d'une cage à l'autre, toujours plus près pour les exciter, prenant soin de ne pas se faire happer la main par leurs redoutables mâchoires.

Après s'être ainsi réjoui un moment du spectacle de ses molosses affamés, il consent à leur accorder leur nourriture. Au bout d'une pique de bois, il introduit dans les cages, un par un, les morceaux sanguinolents, déclenchant un sursaut de férocité dans sa meute. Les bêtes se battent entre elles pour se disputer la viande. Bientôt, on n'entend plus dans la clairière que des grondements sourds et un furieux bruit de mastication. L'homme les regarde faire un moment, puis regagne sa chaumière

Brusquement, il s'étrangle et suffoque. Le bras de Touvenel vient d'enserrer son cou. Il se débat, soulevé de terre. Il gigote si bien qu'il parvient à se libérer et, se retournant d'un seul coup contre son agresseur, réussit à le faire chuter. Il ramasse sa pique et la pointe sur le chevalier. Touvenel roule sur lui-même, se relève et sort sa dague. Les deux adversaires se font face et tournent en rond, se surveillant, cherchant à savoir qui attaquera le premier. L'homme surprend Touvenel en levant brusquement sa pique et en l'abattant sur son cou. Le chevalier titube. L'autre en profite pour se lancer, cette fois, pointe en avant, visant le ventre. Mais Touvenel, d'un bond de côté, saisit la pique, la lui arrache des mains et la jette au loin. Il s'approche, la dague menaçante, les lèvres crispées.

— Ho ! l'inconnu ! lui crie l'autre. Tu me sembles noble, à ton habit. Un noble se battrait-il avec une lame contre un manant désarmé ?

Piqué par la réflexion, Touvenel desserre les doigts et laisse tomber sa dague à ses pieds.

— Alors, ce sera à mains nues ! rétorque-t-il. Et ce que je veux, canaille, tu ne vas pas tarder à le savoir.

Tous deux se jettent l'un sur l'autre. Ils s'agrippent hargneusement. Leurs pieds glissent dans la terre boueuse labourée par les porcs. Ils perdent l'équilibre. Son adversaire entraîne Touvenel dans sa chute. Ils roulent l'un sur l'autre, jouant des jambes et des mains, se frappant comme ils peuvent au visage et au ventre, avec des cris sauvages. Son rival enfin immobilisé, allongé dos dans la boue, sa main serrée sur son cou, Touvenel se penche pour lui souffler au visage :

— Maintenant, bâtard, tu vas me dire...

Mais, comme il relâche sa pression pour permettre à l'autre de parler, celui-ci, dans un soubresaut, relève la tête et lui mord l'oreille. Touvenel hurle de douleur. Il lui faut toute sa force, en lui enfonçant les doigts dans les yeux, pour lui faire lâcher prise. Il parvient enfin à le retourner ventre contre terre, la face écrasée dans la boue. À genoux sur ses reins, il pèse de tout son poids sur lui, jusqu'à ce que l'autre ne bouge plus. Alors seulement, il lui tire la tête en arrière, prêt à lui briser les vertèbres du cou. L'homme halète, un tremblement

de panique l'agite.

— Ton nom ? demande Touvenel

— Germain.

— Germain comment ?

— Germain Lopin.

— Tu es d'ici ou d'ailleurs ?

— D'ici.

— Tu connais les terres de Carrère ?

— Non !

De sa main libre, Touvenel détache sa bourse, y plonge la main et en sort les deux boucles d'oreilles récupérées chez Baruch.

— Regarde ça. Tu te souviens ?

Il desserre son étreinte. Son adversaire retrouve péniblement sa respiration.

— Non. Qui es-tu ?

— Bertrand de Touvenel, seigneur de Carrère. Tu vas me raconter.

— Va au diable ! se contente de répondre Germain.

Sans émotion, Touvenel pèse de nouveau sur lui et tord son bras en arrière jusqu'à entendre le bruit de l'os cassé. Germain hurle de douleur. Touvenel s'empare de l'autre bras et commence à le tordre de la même façon.

— Non ! supplie l'homme.

— Alors, fais un effort de mémoire, canaille.

Touvenel lâche son bras, le saisit par sa tignasse et le fait rouler sur lui-même pour mieux voir son visage. Bien que grimaçant de souffrance, Germain ne se résout pas à parler.

— Avec qui étais-tu lors de l'expédition contre mon château ? insiste Touvenel. Je veux leurs noms !

— J'ai oublié, gémit Germain, la bouche ouverte, les lèvres tremblantes, cherchant désespérément à aspirer une bouffée d'air.

— Dépêche-toi ! lui conseille Touvenel. Un nom ! Un seul, si tu veux. Mais le bon.

— Roland de Carnule, halète Germain.

— On le trouve où ?

— Au cimetière de Limoux, parvient-il à dire avec un rire sardonique.

Touvenel, de rage, lui enfonce une nouvelle fois le visage dans la boue, se relève en ignorant ses gémissements et va ramasser sa dague. Surmontant la douleur de son bras cassé, Germain se redresse et court vers les cages aux chiens. Il tourne le loquet de la première pour en libérer ses molosses, mais Touvenel l'a déjà rattrapé. Fou de terreur, Germain ouvre la porte de la cage pour s'y réfugier et la referme sur lui. Un premier chien le mord à la cuisse, Germain rugit, se débat, cherche à le repousser à coups de pied. Son agitation ne conduit qu'à exciter un deuxième chien, qui lui saute au bras. Excité par le sang de l'homme qui goutte, le premier lâche la cuisse de son maître et lui saute à la gorge. Touvenel assiste à cette boucherie avec dégoût, de l'autre

côté des barreaux, puis se détourne de cette horreur pour pénétrer dans la chaumière.

À peine éclairée par la porte ouverte et une modeste lucarne, la cabane révèle un fatras de tentures empilées les unes sur les autres, des sacs bourrés de vêtements, de riches manteaux en fourrure, de fines broderies, des ceintures et des bourses en cuir ouvragé. Touvenel y découvre dans un coin un incroyable entassement de plateaux d'étain, de cuillères, de couteaux de table, de poteries vernissées, de luxueux verres à vin, d'épées, de dagues et même de ciboires, de calices et d'encensoirs. « Le produit de ses rapines dans les châteaux et les églises, se demande le chevalier, ou la cache d'un simple receleur ? ».

De la pointe de sa dague, il fait sauter la serrure d'un petit coffre. Il y trouve des rouleaux de parchemin couverts d'écritures et décorés de superbes enluminures, des textes sacrés dérobés dans des monastères, sans doute destinés à de riches amateurs. Il met aussi la main sur un petit sac de cuir, dont il extrait un morceau d'os noué d'un ruban écarlate. Dessus, il peut lire une inscription en latin : « *San Michaelis* » : une relique sainte ! Il retourne avec dégoût une paillasse puante posée sur un châlit dans lequel est pratiquée une petite trappe, Touvenel découvre une poignée de deniers d'argent, deux colliers de perles et trois broches en or qu'il enfourne dans sa besace.

Ressorti de la chaumière, il détache son cheval de l'arbre où il l'avait laissé, et jette un dernier regard sur la dépouille sanguinolente de Germain, dépecée par ses chiens.

— Tu auras eu la sépulture de tes méfaits. Salue le Diable de ma part, quand tu le rencontreras !

— Plus vite ! Creusez, creusez ! ordonne Touvenel aux deux paysans livides d'effroi, qui transpirent à leur peine.

Il les a réquisitionnés au village de Limoux, en leur faisant miroiter une pièce d'argent en échange de leur travail et de leur silence. Surtout leur silence, car c'est bien à un sacrilège qu'il les force. Déterrer un mort dans un village chrétien, même si cet homme fut abominable pendant son existence, cela vaut aux yeux de l'évêché tout au moins un procès devant les autorités ecclésiastiques, sinon le bûcher.

Au village de Limoux, Touvenel s'est enquis de l'existence du nommé Roland de Carnule. On lui a répondu ne pas l'avoir vu depuis longtemps. Avait-il disparu pour aller commettre ses forfaits ailleurs, ou était-il mort ? En amadouant le nouveau clerc, un jeune nouvellement tonsuré et accommodant, il a pu consulter les archives de la paroisse. Il y a trouvé que le sieur Roland de Carnule, originaire du village du même nom, avait quitté le monde des vivants à la suite d'une fièvre maligne, aux Pâques de l'année précédente, et qu'on l'avait inhumé avec les sacrements dans le petit cimetière bordant le chemin des Genêts, à un quart de lieue du centre de Limoux. Un simple tumulus surmonté d'une croix de bois. Il pourrait le retrouver, en sachant qu'il

se trouvait à deux pas du rang des sarcophages des chevaliers templiers.

— Encore un effort, nous y sommes ! constate Touvenel, à un heurt de la pelle contre un objet dur encore invisible. Allez, manants, méritez votre gage !

Une dizaine de pelletées plus tard, la fosse est dégagée. En se penchant, Touvenel aperçoit le corps d'un homme de grande taille en état de décomposition, enterré dans un simple linceul de gros drap.

Aux deux paysans, remontés horrifiés du trou, il demande :

— Donnez-moi votre miséricorde.

Tous deux se signent dans sa direction. Touvenel dégaine sa dague et saute dans la tombe. Les deux paysans, à genoux, mains jointes, prient à voix haute le Seigneur pour qu'il les absolve de cette profanation.

— Qu'avons-nous fait, qu'avons-nous fait ? Pardonne-nous, Seigneur Jésus. Pardonne-nous !

Touvenel, jambes écartées au-dessus du cadavre, reste figé devant la face à la chair rongée qui ne peut plus délivrer ses secrets. Il en a vu, des morts, pendant son expédition en croisade. Pourtant, jamais il ne s'est attardé près d'eux. Pressé, autant que les autres croisés, de repartir au combat, il a laissé derrière lui des hommes qu'il ne connaissait pas et qui ne lui avaient aucunement porté préjudice. Aujourd'hui, il contemple le visage du mal dans sa putréfaction : l'enveloppe d'un homme qui a détruit sa vie, l'un de ceux qui lui ont volé sa femme et miné son âme.

Il aperçoit sur le cadavre, à moitié recouvert de terre, un pendentif à chaîne d'or et pierre de jade. Le bijou qu'il avait offert à Esclarmonde, le jour de leurs noces ! Le vert, pourtant sombre, de la pierre semble capter en lui les rayons du soleil qui l'aveuglent. Il ferme les yeux et croit entendre résonner dans le lointain des sons, des notes, un chant humain. Il frissonne en reconnaissant la voix d'Esclarmonde. Une foule de souvenirs ensevelis au plus profond de lui jaillissent. Il distingue la silhouette de sa femme entourée d'un halo de lumière, tout proche de lui, qui l'enserme de ses bras et lui souffle à l'oreille des mots d'amour, les mêmes que ceux de Constance.

— Non ! Laisse-moi ! se défend Touvenel, en passant la main devant ses yeux. Je t'en prie, j'accomplirai ton vœu, tout ce que tu peux désirer de moi, Esclarmonde.

Revenu de son moment d'égarement, Touvenel se penche sur le cadavre. La voix d'Esclarmonde s'est évanouie, la musique divine s'est enfuie, la lumière du ciel ne se réfléchit plus sur la pierre de jade. De lourds nuages noirs masquent les rayons du soleil. Et, pourtant, le bijou paraît briller d'un éclat venu de l'intérieur. Au comble de l'émotion, Touvenel arrache violemment le pendentif que la tête du cadavre se détache du corps. Sans montrer plus d'émotion que pour la mort de Germain, il passe le collier d'or à sa ceinture.

— Je dois terminer la besogne, décide-t-il en levant sa dague.

Avec un « han ! » de rage, il plante son arme dans le cadavre, à l'endroit où devait se trouver le cœur du sieur Roland de Carnule. Il le fouaille

rageusement de sa lame, comme s'il pouvait encore le faire souffrir.

— Le bien absolu serait-il en dehors de la vie ? murmure-t-il pour lui-même en remontant du trou. Serait-ce la mort qui joue ce rôle ? Alors, qu'on me chante la chanson de la mort.

Les deux paysans, poussés par la curiosité, se sont arrêtés de psalmodier leurs prières et se sont penchés au-dessus de la tombe. Épouvantés par ce qu'ils viennent de voir, ils retombent à genoux et implorent de nouveau Dieu de les épargner pour leur sacrilège.

— Cessez vos incantations ! leur lance Touvenel. Prenez plutôt cela. Vous en vivrez mieux que d'eau bénite !

Il leur donne à chacun deux deniers d'argent, deux fois plus que la somme promise, et jette un autre denier dans la tombe.

— Celui-là te paiera ton passage vers l'Enfer.

Un formidable coup de tonnerre secoue le ciel. Des éclairs zèbrent l'horizon. Les deux paysans s'enfuient, en criant à la colère de Dieu. « Allons au-devant de ce que me réserve le destin ! pense Touvenel en enfourchant son cheval. Que ces éclairs soient du Diable ou de Dieu, je ne me soustrairai pas à leur colère. » Il détache le pendentif de sa ceinture : la pierre de jade brille maintenant de l'éclat des éclairs. Il sent, dans le souffle précurseur de l'orage, une forme indistincte, magnétique, qui l'enveloppe dans un linceul de glace, malgré la chaleur étouffante de l'air. « Esclarmonde, es-tu là ? » s'inquiète-t-il. Il passe le collier autour de son cou, la pierre verte sous sa tunique, bien au contact de sa peau. La morsure du froid se fait plus intense. Les éléments se déchaînent. Un formidable roulement de tonnerre le cerne, la foudre s'abat sur un chêne proche de lui. Une boule de feu roule dans le fond de la tombe. Tout, autour de lui, n'est plus que vacarme et fureur. Une averse d'éclairs forme un cercle qui lui paraît infranchissable.

— Tu veux que je te rejoigne, Esclarmonde ? crie Touvenel vers le ciel. Alors, ouvre-moi le passage !

Et, sans plus hésiter, il talonne les flancs de son cheval et le pousse dans un galop effréné vers la barrière foudroyante qui barre l'horizon.

15.

Plus il avance en âge, plus Stranieri se demande si le Diable n'est pas l'invention la plus nécessaire de la religion chrétienne. La plus judicieuse, en tout cas. Sa figure généralement représentée par les hommes avec des cornes et une barbichette de bouc est peut-être un peu trop naïve à son goût, car, aussi repoussante soit-elle, elle ne peut égaler en puissance la frayeur que l'idée abstraite du Démon inspire. Mais la certitude que le principe diabolique est partout à l'affût, cherchant à attirer les hommes dans ses pièges, lui paraît de plus en plus un contrepoids indispensable à l'apparente bonté, sagesse ou toute-puissance de Dieu. Comment, sinon, la religion pourrait-elle expliquer à ses disciples, ou aux masses qu'elle entend édifier, les maux et les souffrances inexcusables dont l'univers est affligé ? Notre monde ne saurait être uniquement l'oeuvre d'un être bienveillant, pense-t-il. Il faut bien que, d'une manière ou d'une autre, un démon l'ait dévoyé et se joue des créatures de Dieu en les lançant l'une contre l'autre pour se repaître à la vue de leurs crimes, de leurs parjures, de leurs massacres, de leurs péchés et, pour finir, de leurs tourments. Oui, décidément, l'idée d'un Diable qui prendrait à son compte les injustices inexplicables de la nature ou de la société des hommes est une trouvaille de génie. Le seul défaut du catharisme est de l'avoir systématisée et d'avoir décidé que le monde matériel tout entier était l'oeuvre de Satan, et non pas l'enjeu d'une lutte entre un principe satanique et un principe divin. En simplifiant trop ainsi le partage du Bien et du Mal, cela ôte beaucoup de beauté au caractère tragique de la religion et du combat de l'homme contre lui-même, pense encore Stranieri en cheminant vers le château de Puech. Une faute de goût, en quelque sorte, une faute esthétique. Autant dire la plus grave à ses yeux, car, comme le disait déjà Platon, seul ce qui est beau est vrai.

Il a quitté la maison des Paunac le lendemain du départ de Touvenel et marché deux jours dans son costume de troubadour, croisant en route à plusieurs reprises des « bons hommes » barbus, habillés de noir et voyageant toujours par deux, avec qui il a échangé des saluts courtois. La veille, il s'est même assis avec deux d'entre eux et a partagé leur pain en échangeant quelques idées. Ils ont longuement évoqué leur doctrine, qu'il n'a cherché ni à contredire ni à discuter. L'expérience lui a appris qu'il ne servait à rien de combattre les opinions de quiconque et que, si l'on voulait dissuader les gens

de toutes les absurdités auxquelles ils croient, une vie tout entière n'y suffirait pas, vivrait-on autant que Mathusalem. Il a donc préféré s'instruire en écoutant les deux Parfaits se répandre contre les sacrements, et lui expliquer que Jéhovah, le Dieu des juifs, n'est autre que le Dieu mauvais, puisqu'il a créé le monde, et que le Dieu bon ne s'est, lui, jamais intéressé aux hommes avant de leur envoyer Jésus en mission. C'est donc Jéhovah le mauvais qui a entrepris de supplicier le Christ. Tentative vaine et stupide à leurs yeux, puisque le corps charnel de ce dernier n'existe pas et ne peut ni souffrir ni mourir.

En les poussant un peu dans leurs retranchements et en faisant mine de manifester le plus vif intérêt pour ces fariboles, il a appris aussi que, pour les cathares, les prophètes de l'Ancien Testament, en particulier Moïse, sont des suppôts de Jéhovah Satan qui ont réussi à cacher aux anges déchus devenus hommes l'existence du Dieu bon. En bref, un épouvantable salmigondis d'affirmations dont chacune sent fortement son fagot. Elles lui ont paru aussi farfelues et improbables que celles qu'il apprenait sur les bancs de la faculté de théologie de Paris et qui les faisaient parfois tellement rire, Lotario et lui, quand ils y usaient leur fond de soutane. Mais quelle était donc déjà la plaisanterie de mauvais goût que proférait le futur pape, lorsqu'il voulait tourner l'ordre du monde en dérision, dans les soirées d'auberge trop arrosées ? Ah oui ! Stranieri s'en souvient : « Si la merde avait de la valeur, disait Lotario, Dieu aurait fait naître les pauvres sans cul... »

Tout ce qu'il a pu conclure d'une bonne heure d'écoute attentive des élucubrations théologiques de ces deux Parfaits est que leur affectation d'austérité et d'ascétisme l'irrite finalement au moins autant que la pompe orgueilleuse des prélats de l'Église romaine ou l'étalage de leurs vices ou de leurs corruptions. Depuis qu'il est entré en Languedoc et qu'il fréquente de plus près l'hérésie, sa conviction s'est faite peu à peu que les chrétiens et l'ordre social ont plus à craindre d'une telle religion, si elle triomphe, que de la catholique et de ses compromissions. Les chrétiens, parce que le dégoût affiché des cathares pour le monde matériel et leur rejet de l'acte de chair et de la procréation ne semblent pouvoir conduire qu'à la proscription du mariage, la destruction de la famille, la restriction des naissances, et finalement l'extinction de l'espèce. L'ordre social parce que, en refusant de prêter serment et de reconnaître le droit de propriété, ils mettent dangereusement en cause ce qui fait le lien des hommes entre eux et assure leur sécurité.

Comment faire tenir en effet une société où le serment n'aurait plus de valeur, celui du serf à son petit seigneur, celui du petit seigneur au plus grand, celui du plus grand au roi ? Sornettes que tout cela ! D'autant que, pour couronner le tout, les cathares déniaient aussi aux pouvoirs publics ou ecclésiastiques le droit de juger et de sévir. En face de ces rêveries prophétiques qui n'ont jamais servi qu'à conduire l'humanité à sa perte, Stranieri se sent de plus en plus résolument hostile à l'anarchie. Il sait trop

que l'homme livré à lui-même est le plus méchant et le plus cruel des animaux, et qu'il y a dans le coeur de chacun une bête sauvage qui n'attend que l'occasion de se déchaîner, prête à faire mal pour le plaisir et avide d'anéantir quiconque lui barre la route.

Mais il y a peut-être pire encore à ses yeux : les barbes. Ces affreuses, ces dégoûtantes barbes que ces Parfaits sentencieux se plaisent à porter. Cet air féroce que leurs barbes impriment à leurs physionomies. Stranieri hait de toute son âme les barbes, et il engagerait volontiers Innocent III à les interdire dans leur religion, sous peine d'excommunication. Il trouve en effet cette pilosité bestiale. Il la considère comme un symptôme extérieur frappant de la grossièreté triomphante du mâle. Rien que pour ces barbes, l'hérésie ne mérite-t-elle pas d'être combattue ? Peut-être pas persécutée ni conduite au bûcher, mais combattue. N'y a-t-il pas en effet, dans l'affichage de cet attribut de masculinité au milieu du visage, comme un rejet par les cathares de leur humanité ? N'indiquent-ils pas ainsi qu'ils veulent être des mâles avant d'être de simples êtres humains ? D'ailleurs, les voiles noirs dont ils obligent leurs femmes à se couvrir les cheveux confirment bien cette impression.

Stranieri sait que la suppression de la barbe chez les hommes, à toutes les époques et dans toutes les civilisations, tout comme une plus grande liberté de la parure chez les femmes, sont nées du sentiment contraire, à savoir l'affirmation par les représentants de l'espèce humaine de leur humanité *in abstracto*, sans tenir compte de la différence animale du sexe. Il n'est que trop patent, pense-t-il, que la longueur de la barbe ou l'interdiction faite aux femmes de montrer leurs cheveux ont toujours marché de pair avec la barbarie, l'ignorance et le fanatisme.

— Par le sang du Christ ! Les explosions de cette face de lune me portent sur les nerfs ! Quand cela finira-t-il ? Sera-t-il au moins prêt à temps, pour la conférence de Fontfroide ?

— Détendez-vous, monseigneur. À l'intensité du son, je suis sûr que Yong approche du bon mélange.

Stranieri à peine arrivé au château, Gasquet l'entraîne dans les profondeurs pour constater l'état des recherches de son assistant. Les deux hommes pénètrent dans la cave qui sert de laboratoire. En quelques signes des doigts incompréhensibles pour le seigneur, Yong explique à son compère qu'il a enfin, depuis la veille, trouvé la bonne proportion entre poudre noire et poudre blanche, mais qu'il a fait exprès d'aboutir à des résultats trop faibles ou trop forts pour gagner du temps et attendre son retour.

— Qu'est-ce qu'il dit ? s'énervé Gasquet.

— Qu'il a encore besoin de deux ou trois tentatives pour parvenir au but recherché. Et que vous aurez alors entre les mains une arme d'une puissance suffisante pour tuer tout homme se trouvant dans un rayon de dix pas autour de son point d'impact.

— Dix pas ? Pourquoi seulement dix ?

Stranieri interroge Yong du regard. Le Chinois lui répond par des gestes qu'il traduit aussitôt.

— Parce qu'une bombe plus puissante serait trop lourde à transporter jusqu'au sommet de la tour qui surmonte le cloître. Et trop visible, aussi, pour pouvoir l'introduire secrètement dans l'abbaye.

Gasquet jette à Stranieri un regard méfiant.

— J'espère pour toi que tu n'essaies pas de me tromper. Et surtout pour lui. Je t'ai déjà dit que j'éprouvais une curiosité extrême à connaître la composition exacte des organes internes de ces sortes d'êtres. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour que je passe à l'acte, comprends-tu ?

— Pourquoi essaierions-nous de vous tromper, puisque nos intérêts sont les mêmes ? Vous avez découvert qui j'étais, vous savez donc ce que je fais ici. Si notre Saint-Père m'a envoyé en mission en Languedoc, c'est qu'il a besoin, lui aussi, d'un motif indiscutable pour lancer, et surtout pour bénir une croisade contre les hérétiques.

— Tu n'hésiterais donc pas, pour cela, à sacrifier deux de ses plus respectés prédicateurs ?

Stranieri concède à Gasquet un regard faussement désolé.

— Monseigneur, les fins les plus indiscutables ont souvent justifié l'emploi des moyens qui le sont le moins. Je suis bien placé pour le savoir, depuis plus de dix ans que je travaille pour Sa Sainteté.

Gasquet et Guiraud échangent un regard amusé. Stranieri poursuit :

— Et puis, songez que notre Saint-Père ne manquera pas de récompenser, en les sanctifiant, ces deux fidèles soldats du Christ qui auront offert leurs vies pour la bonne cause. Qui ne souhaiterait mourir ainsi, avec la certitude de rejoindre aussitôt la droite du Seigneur ?

Le regard de Gasquet se pose de nouveau sur Yong, qu'il considère un moment, avant de soupirer comme à regret :

— Qu'il continue, alors ! Mais qu'il se dépêche, ma patience a des limites.

Tout à coup, agité d'un tic des épaules, il commande à Stranieri :

— Toi, suis-moi. Tu vas me raconter ce que tu as fait pendant ton absence.

Profitant de ce que Gasquet a le dos tourné, Stranieri fait quelques signes à Yong pour lui demander de reprendre ses expériences et de réussir à la prochaine tentative.

Enfermé dans une salle du château avec Gasquet et le baron Guiraud, Stranieri leur annonce qu'il a trouvé le parfait idiot qu'il cherchait pour leur projet. Mais lorsqu'il donne le nom de Touvenel, le visage de Gasquet se fige. Stranieri, devant le silence dubitatif du seigneur de Puech, se hâte de préciser :

— Il s'agit de ce chevalier dont la femme a été assassinée et le château pillé par des soudards pendant la croisade.

Gasquet échange un regard suspicieux avec Guiraud, puis revient vers

Stranieri.

— Nous savons parfaitement qui est le sieur Touvenel. Comment t'est venue cette idée ?

— En le voyant dans l'église l'autre jour s'opposer à l'un de vos gardes.

— Et alors ?

— Il a fait ainsi la preuve qu'il était capable de jouer au brave. De s'affirmer seul contre tous.

— Cela t'a suffi à le choisir ?

— En le fréquentant de plus près, j'ai appris qu'il était revenu de Constantinople, écoeuré par ce qu'il y avait vécu et très hostile à la religion catholique. Sa répulsion s'est encore accrue lorsqu'il a su qu'aucun homme d'Église n'avait, pendant son absence, condamné l'acte odieux dont il avait été victime.

Gasquet reste les yeux rivés dans ceux de Stranieri, comme pour éprouver sa sincérité. Il finit par reprendre :

— Mais il ne passe pas pour un cathare, que je sache ?

— Il n'en est plus très loin. Il vit pour l'instant avec la jeune Sarrasine qu'il a ramenée de Terre sainte dans une famille cathare de Savignac, celle du Parfait Philippe de Paunac, et il semble fort amoureux de sa fille Constance.

Gasquet se tourne vers Guiraud avec un mouvement du menton, comme pour lui passer un relais. Le boiteux s'approche de Stranieri et le fixe en murmurant d'une voix faussement douce :

— Tu nous cacherais quelque chose ?

Stranieri se contente de hausser les sourcils d'un air de dénégation. Guiraud sort une dague de sa ceinture et la pointe sur sa gorge.

— Dis-nous ce que tu as appris. As-tu découvert qui avait mis à sac son château ? Si nous savions qui lui a fait du tort, par exemple, cela rendrait plus crédible ce que tu avances.

Stranieri, sans manifester la moindre peur, rit sous cape et jette un coup d'oeil vers Gasquet.

— Seigneur, il m'est très difficile de parler dans ces conditions. La pointe de cette dague me chatouille. Cela fait vibrer ma voix, vous entendez ?

Sur un signe de Gasquet, Guiraud retire son arme.

— Personne ne sait qui a commis ce pillage, explique Stranieri en se massant le cou. Lui, le premier. Mais je le mettrai sur une fausse piste. Des catholiques, bien entendu. Pour qu'il n'en haïsse notre religion que davantage.

Guiraud interroge son maître du regard, mais le seigneur lui fait signe de s'écarter. Guiraud range sa dague à regret.

— Cela te paraît donc suffisant pour qu'il commette un attentat contre des dignitaires de l'Église ? poursuit Gasquet.

— Le commettre, peut-être pas. Mais le revendiquer, il en est capable.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— C'est un homme de tempérament impulsif, avec une propension à l'exaltation, à la parade et au sacrifice. Un être à la pensée simpliste, pour qui

il y a le Bien et le Mal, les bons et les méchants, et qui a une forte conscience de lui-même et de son honneur.

— Ainsi, d'après toi, l'honneur pourrait pousser certains hommes à sacrifier leurs vies ? ironise Gasquet.

— Je le crains pour eux.

Gasquet s'amuse de la réplique.

— Moi, je craindrais plutôt qu'il n'hésite.

— S'il hésite, j'essaierai de le persuader que c'est son devoir.

— Son devoir ?

— Oui. Chaque fois qu'un imbécile hésite à commettre une action, ça le rassure de penser que c'est son devoir.

Gasquet étouffe un rire et demande à Guiraud de poursuivre l'interrogatoire à sa place. « Vieille technique ! pense Stranieri. Le jeu de balles : une fois l'un, une fois l'autre. Mais j'y suis rompu, ils peuvent toujours s'y essayer ! Cela fait partie des toutes premières leçons que je donne à mes recrues. Première année, premier niveau ! » Le boiteux s'approche.

— C'est tout ?

— Il faudra naturellement qu'il se trouve présent sur les lieux au moment où nous lancerons la bombe. Je me fais fort de l'y amener.

— Comment feras-tu ?

— En gagnant sa confiance. L'idéal serait qu'il ait pour moi de la reconnaissance. Il fera à ce moment-là tout ce que je lui demanderai.

— De la reconnaissance ?

— Oui. En lui rendant un service qu'il jugerait inestimable.

— Lequel, par exemple ?

— Sa jeune Sarrasine est très mal en point et risque de mourir d'une constriction pulmonaire. Il tient à elle comme à la prune de ses yeux.

— À une Sarrasine ! s'exclame Guiraud.

— Oui. Ce Touvenel a une âme simple. Si je parvenais à la tirer de là, il ne jurerait probablement plus que par moi.

Une lueur d'ironie passe dans le regard du seigneur.

— Parce que tu t'y connais en médecine ?

— Moi, non. Mon compagnon, oui. Toutes les sciences ont un temps d'avance sur nous, dans son pays.

Gasquet réfléchit quelques secondes et sourit.

— Nous y voilà ! Tu crois avoir trouvé un prétexte pour permettre à ton Chinois de s'échapper avec toi. Mais tu dois savoir que nous vous retrouverons partout où vous irez.

— Je ne le sais que trop, seigneur, sourit à son tour Stranieri. Et c'est pourquoi je ne cherche pas à m'échapper avec lui.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demande Gasquet à Guiraud.

— Je n'ai pas confiance dans cet homme. Et encore moins dans l'autre, le petit jaune.

Une nouvelle explosion fait soudain trembler le sol, décrochant une

tapisserie d'un mur et faisant sursauter les trois hommes. Gasquet porte une main à son cœur et gémit :

— Ça n'en finira donc jamais.

Il lève un doigt d'un air satisfait vers Stranieri.

— Cette fois, rassurez-vous. À l'amplitude du son, je pense que Yong a trouvé le bon mélange.

Stranieri et Yong ont repris une charrette pour revenir plus vite à Savignac. Gasquet, après avoir constaté avec satisfaction que les expériences du Chinois avaient abouti et qu'il disposait à présent d'une arme redoutable, a finalement convenu que l'idée de sauver la vie de la jeune Sarrasine était intéressante et qu'il fallait la tenter, si ce moine à face de lune disposait vraiment de remèdes inconnus ici.

Le jour commence à baisser, le soleil écrase toujours la garrigue. Les cigales crissent encore dans un vacarme assourdissant. Il se dégage de la terre de puissantes odeurs de lavande, de thym et de romarin. Stranieri, trempé de sueur, observe les bestioles qui traversent parfois le chemin et monologue à voix haute :

— Vois-tu, Yong, plus j'y réfléchis et plus je pense que l'homme est vraiment le seul animal de la création qui peut infliger aux autres des souffrances sans but déterminé. Tous les autres, que tu vois passer devant nous ou s'enfuir à notre approche, le savent bien, et c'est pourquoi ils nous craignent tant. Eux ne tuent que pour apaiser leur faim ou pour des motifs bien précis. Aucun n'a de plaisir à torturer pour torturer. S'ils le font parfois, comme le chat avec une souris, c'est en croyant jouer avec elle. Tu le remarques à la déception terrible ou à l'incompréhension qu'il semble éprouver lorsqu'elle ne réagit plus. Tandis que l'homme, lui, ressent un plaisir indicible à enfoncer des fers ou des tisonniers dans les chairs vives d'un prisonnier, à l'entendre hurler, à lui arracher les ongles ou à lui remplir l'estomac de liquide jusqu'à le faire exploser. Pure jouissance, et c'est bien ce qu'il y a de diabolique en lui. Regarde au contraire deux chats ou deux chiens jouer ensemble, ils se roulent l'un sur l'autre, ils se caressent du museau, c'est charmant. Amène un jeune enfant de trois ou quatre ans auprès d'eux, il ira chercher aussitôt un bâton pour leur taper dessus. C'est déjà un petit homme ! *Homo homini lupus*. La source principale des maux qui affectent l'homme, c'est l'homme lui-même. Qui sait si l'enfer que l'homme a créé sur terre n'est pas justement celui dont nous parlent les Écritures saintes ? Cette pensée est un peu hérétique, j'en conviens. Elle irait mieux dans la bouche d'un cathare que d'un catholique. Mais remarque comme nous sommes souvent à nous-mêmes nos propres démons. Sans doute certains, comme ce Gasquet, sont-ils plus propres à jouer ce rôle que d'autres. Mais nombreux, ceux qui l'égalent en cruauté ! Prends par exemple n'importe quel conquérant ou n'importe quel prophète, mets-le à la tête de dix mille hommes, et fais-lui crier : « Nous sommes là pour mourir ! Tirez vos arcs, lancez vos traits, foncez l'épée en

avant, et frappez d'estoc ! », tu les verras tous obéir aussitôt et s'entretenir avec la plus extrême jouissance. Mes propos te choquent-ils ?

Stranieri observe la réponse que lui adresse le Chinois avec ses mains, avant de reprendre :

— Oh ! ne me fais pas rire, Yong, je t'en prie ! La cruauté des gens de ton peuple n'a rien à envier à la nôtre, tu m'en as assez parlé. Les supplices que vos empereurs font subir à leurs ennemis valent bien ceux que nos croisés ont infligé aux Sarrasins ou aux Grecs, lors de la dernière croisade.

Yong, de nouveau, agite ses mains en tous sens. Stranieri pousse un soupir incertain.

— Quelle cause je veux servir ? Bonne question, que je me pose à moi-même souvent, tu peux me croire. Un idéal ? L'avenir ? Sûrement pas. Pour te dire la vérité, dès que j'entends quelqu'un user de ces deux mots-là avec cette fatuité dans l'expression, cette assurance qui lui fait dire « nous » au lieu de se contenter de « je », dès que je l'entends se poser en interprète des « autres » en affectant dans son regard cette compassion stupide de bête blessée, je le considère aussitôt comme mon pire ennemi. Tu trouves que j'exagère ? Disons alors que je vois en lui pour le moins un petit despote aussi haïssable que les bourreaux de haut vol. Crois-moi, Yong, je suis contre tous les idéaux, tous les avènements. *Carpe diem* ! c'est la seule sagesse, celle que nous ont transmise les Anciens et que nous avons fâcheusement oubliée. Il serait temps de la remettre en vigueur, nous éviterions bien des drames. Ma doctrine est de profiter du présent, pas de ressasser le passé, encore moins de préparer l'avenir. Et je crois que c'est exactement ce que Dieu souhaiterait que les hommes fassent. Mais, pour en revenir à ta question : quelle cause je veux servir ? Eh bien, c'est très simple : éviter le déclenchement d'une guerre, au moins provisoirement. Ce qui se passera après, je n'en sais rien. Elle éclatera sans doute un mois plus tard, un an plus tard. Mais je me consolerais toujours en me disant que

pendant ce mois, cette année de paix supplémentaire, les hommes auront profité de leurs jours et de leurs nuits. Cela peut paraître un peu décevant, j'en conviens. Mais vois-tu, Yong, je me suis résigné à l'idée que j'étais un homme décevant. Ce n'est déjà pas si mal, après tout.

16.

*L'amour n'est pas un péché
C'est une vertu qui rend bons les méchants
Et les bons meilleurs encore
Et d'amour vient chasteté
Car qui en amour s'entend
Ne peut plus mal agir*

chantonne dans le soleil couchant le chevalier, retrouvant les paroles de la chanson qu'aime tant Constance.

Dans un galop endiablé, il a laissé derrière lui la colère de la nature et la tempête de son esprit. Il a supporté dans une sorte d'extase la pluie en bourrasques qui le lavait de ses doutes et de ses tourments. Dans l'air matinal de la garrigue, les tourterelles perchées dans les branches des arbres s'envolent et les lapins s'enfuient à son approche. Une buse plane dans le ciel d'azur, qui brille d'une lumière nouvelle. D'un pas calme, il mène son cheval par la bride. Il prend le temps de respirer les parfums qui s'exhalent de la terre. Au bord d'une minuscule mare, un plant d'iris droit et pointu lance vers le ciel une seule fleur bleue, belle et solitaire. Il se courbe vers elle et y reconnaît ses rêves d'enfant, devinant au milieu des phalanges d'or la sente pâle et veinée qui descend dans le secret de la fleur. Il sait que se trouve là ce qu'il a découvert auprès de Constance et qu'il a risqué d'oublier pour se laisser entraîner par un fantôme : l'essence de sa vie. « Je dois vivre. Vivre et aimer ! » pense-t-il en souriant à la pensée des deux femmes qui l'attendent. Il remonte en selle, se laissant guider par la douce brise venue du septentrion.

À la maison des Paunac, les servantes lui apprennent que Constance est partie faire des courses pour la journée à Narbonne et qu'elle ne sera rentrée que pour le repas du soir. Il s'inquiète aussitôt de la santé de Yasmina. On lui répond qu'elle est toujours alitée, mais qu'un nouveau médecin, amené la veille par le troubadour Lestranger, s'occupe d'elle.

Méfiant, Touvenel se précipite vers la chambre de sa fille. À peine la porte ouverte, il se fige de stupeur. À demi assise sur son lit, Yasmina, immobile, les paupières baissées, semble inconsciente, des dizaines d'aiguilles de longueurs différentes plantées dans ses oreilles, ses narines et ses joues pour le visage, et dans ses deux orteils pour les pieds. Au bruit qu'il fait en s'approchant d'elle, elle ouvre les yeux et le regarde sans expression.

Indigné et terrifié à l'idée que quelqu'un ait pu lui infliger un pareil supplice, il se demande comment lui enlever ces aiguilles sans lui faire mal. Un faible bruit de pas, derrière lui, le fait sursauter. Il aperçoit un petit moine qui l'observe. Son étrange visage au teint jaune et aux yeux bridés ne lui semble pas inconnu. Après un moment d'hésitation, il reconnaît le religieux qu'il a aperçu au côté de Lestranger, lors de la dispute entre catholiques et cathares, à la chapelle du vallon d'Arques. Il le prend par le bras.

— Est-ce toi qui as osé faire cela à ma fille ?

Comme le moine ne répond pas, il le secoue.

— Tu es le médecin amené par Lestranger ?

Le moine, impassible, ne répond toujours rien. D'une main, il fait à Touvenel des gestes que celui-ci ne comprend pas, puis frappe de l'index sur ses lèvres obstinément serrées. Touvenel le secoue plus fort.

— Mais parle, à la fin !

La voix de Stranieri, derrière lui, le fait se retourner.

— N'insistez pas, monseigneur. Un Grec, qu'il a croisé malencontreusement sur l'île de Chypre, lui a coupé la langue, pour ne pas être incommodé par ses cris, alors qu'il le torturait. Montre-lui, Yong.

Yong, ouvrant encore une fois la bouche, présente sa gorge mutilée. Touvenel le lâche d'un seul coup et recule d'effroi.

— C'est assez désagréable à regarder, je vous le concède, poursuit Stranieri. Autant qu'à concevoir, d'ailleurs. Pour commettre un tel acte, il faut incontestablement disposer en soi d'une certaine dose de folie, mais la vie vous aura appris, comme à moi sans doute, que nous en possédions tous plus qu'il ne nous en faut. Quand vous étiez à Constantinople, vous avez certainement pu vous en rendre compte par vous-même, n'est-ce pas ?

Choqué par ce qu'il vient de voir et par le douloureux rappel de ce qu'il se reproche à lui-même, Touvenel n'a que la force de murmurer :

— C'est abominable.

Et, détournant les yeux du visage du moine, il s'assoit, abattu, sur le bord du lit près de Yasmina.

— Ne vous inquiétez pas pour votre fille, continue Stranieri. Frère Yong est un ami très cher et un médecin fort habile. Après votre départ, l'état de la demoiselle nous a inspiré de telles inquiétudes que je suis allé le chercher, afin qu'il essaie sur elle un remède particulier de son pays avec lequel il m'a déjà guéri de plusieurs affections. Cela semble avoir déjà des effets, comme vous pouvez en juger. Elle était toujours fort mal en point lorsque nous sommes arrivés hier soir, mais, ce matin, après l'application de ces aiguilles, sa fièvre est tombée et la voici déjà qui respire mieux.

Yasmina esquisse un sourire et hoche la tête d'un air approbateur.

— Le port de ces aiguilles est totalement indolore, précise Stranieri. Elle doit les garder encore une heure. Frère Yong les lui retirera pour qu'elle puisse dormir. Nous essaierons auparavant de la faire se lever pour souper avec nous. Il est bon qu'elle ne s'attarde pas trop longtemps dans ce lit. Elle y perdrait

trop de forces.

Touvenel saisit la main de Yasmina et y dépose un baiser. Puis il se tourne vers les deux hommes sans pouvoir cacher son émotion.

— Je ne sais comment vous remercier, messires. Qui que vous soyez, troubadour, croyez à ma reconnaissance pour ce que vous venez de faire pour elle. Et veuillez me pardonner d'avoir été un peu brusque avec vous l'autre soir.

Revenue de Narbonne, Constance s'est réjouie de l'amélioration de l'état de Yasmina. Pour la première fois depuis son arrivée, la jeune fille a pu venir s'asseoir à la table du dîner. Les servantes ont tendu une longue nappe de lin blanc, repassée et humide, sur une table à tréteaux éclairée de trois lourds chandeliers à plusieurs branches, et sorti pour l'occasion écuelles en étain, cruches vernissées aux motifs multicolores, riches hanaps et cuillères en argent.

Constance installe Stranieri et Yong à sa gauche, Amaury et Touvenel face à elle, Yasmina à sa droite. Stranieri prend aussitôt le soin de retourner le dos de son écuelle vers le haut avant qu'on le serve, et, comme Constance lui en demande la raison, il lui répond que c'est une vieille coutume catholique que ses parents lui ont transmise et qui vise à éloigner le Diable de la table où l'on soupe.

— Si c'est votre croyance, après tout ! s'amuse Constance.

— Plutôt une superstition, corrige Stranieri. Il est bien possible qu'elle n'ait pas d'effet. Mais je préfère en faire le pari, puisqu'il ne me coûte rien et ne peut donc que me rapporter.

— Cela prouve au moins que vous croyez au Diable.

— Dites plutôt à toutes les sortes de diables ! Je n'ai d'ailleurs pas besoin de faire grand effort pour y croire. Il me suffit de regarder un homme, n'importe quel homme, et j'en vois un.

— Vous êtes un sage ! approuve Touvenel.

— Dans tous les cas, personne n'a le droit d'exclure l'autre ou de jeter sur lui l'anathème pour ses croyances, conclut Constance.

Le jeune femme jette un rapide coup d'oeil sur Yasmina, dont le visage paraît reposé, et s'adresse à frère Yong.

— C'est incroyable, sieur Yong, la rapidité avec laquelle votre étrange médecine a pu rétablir cette jeune fille. Je n'avais jamais entendu parler de cette sorte de traitement dans Hippocrate, ni dans Galien, pas même dans le traité de Trotula.

Stranieri interroge Yong du regard et traduit ce que son assistant lui dit par gestes, en expliquant qu'il existe neuf sortes d'aiguilles différentes et sept cent cinquante endroits à piquer dans le corps, selon la nature de la maladie. Touvenel mange en silence, attentif à ce qu'explique Stranieri, tandis qu'Amaury, le couteau à la main, ne touche pas à la fricassée d'anguilles posée sur sa large tranche de pain. Il dévore des yeux Yasmina, qui lui sourit

chaque fois qu'elle croise son regard.

— Le contact des aiguilles avec les couches inférieures de la peau libère ce que les Chinois appellent le yang et laisse passer le flux vital empêché par la maladie, continue de traduire Stranieri, s'amusant de la fascination que ses explications produisent sur ses auditeurs.

— Et depuis quand pratique-t-on cette médecine, dans son pays ?

Yong répond de nouveau par quelques signes de la main.

— Deux ou trois mille ans, traduit Stranieri.

Constance pousse un cri de surprise. Yong, du coup, émet quelques petits rires et se remet à faire des gestes. Stranieri rit aussi en jetant un coup d'oeil vers Amaury et Touvenel. Puis il se remet à manger. Constance et Touvenel échangent un regard intrigué.

— Que dit-il ? demande Constance.

— Rien d'important, répond Stranieri en écartant la question d'un petit geste de la main.

— Comment ça : rien ? insiste Touvenel. Il a dit quelque chose et vous avez ri.

— C'était entre lui et moi.

— Il n'empêche que vous avez ri.

— C'est vrai, admet Stranieri. Il m'arrive encore de rire malgré mon âge. Serait-ce un péché ?

Yong émet quelques petits grognements joyeux. Tout le monde se tourne de nouveau vers lui tandis que Stranieri replonge le nez dans son assiette, l'air amusé. Touvenel revient à la charge.

— Je n'ai pas dit que c'était un péché, mais c'est en nous regardant que vous avez ri.

— C'était sans importance, je vous assure, répète Stranieri.

— Dites toujours, demande Constance.

— Je ne puis traduire.

— Vous vous raillez, mais vous ne pouvez traduire ! s'agace Touvenel en élevant le ton. Ce n'est point digne d'un hôte.

— Je vous en prie, Bertrand ! intervient Constance. Encore une fois, laissez-moi juge de décider de ce qui est digne ou pas d'un hôte dans ma maison.

Piqué au vif, Touvenel se lève, prêt à quitter la table.

— Ma parole, mais c'est une manie ! s'amuse Stranieri. Vous n'allez pas recommencer ! Cette fois, restez avec nous.

Et, jetant un coup d'oeil sur Amaury et Yasmina :

— Puisque vous m'y forcez, sachez que frère Yong m'a simplement fait remarquer que le jeune homme lui semblait en grand danger d'amour pour la demoiselle, et que, pour cette maladie-là, il savait aussi où lui planter ses aiguilles.

Toute la tablée se tourne vers Yong, qui approuve de la tête, le visage hilare. Touvenel, surpris, regarde Constance et éclate de rire avec elle avant de

se rasseoir. Amaury, lui, pique du nez et rougit, tandis que Yasmina et Touvenel échangent un regard de tendresse. La jeune fille tend la main par-dessus la table, pour serrer celle du chevalier et l'embrasser. Une si tendre complicité semble les unir qu'elle intimide encore davantage Amaury, qui, du coup, reste muet, à regarder son assiette.

— Voyez, madame, combien l'amour peut rendre un homme terne et paralyser le meilleur d'entre nous, murmure Stranieri, gentiment moqueur, à l'oreille de Constance.

Et, se tournant vers le jeune homme :

— Ce n'est point de cette façon, messire, que vous avez quelque chance de gagner le coeur d'une belle ! L'amour, dans sa courtoisie, enseigne à procéder tout autrement.

— Et comment convient-il de procéder, vous si finaud ? s'amuse Constance.

Stranieri enjambe son banc et s'incline devant Yasmina.

— Je commencerais ainsi : « Belle, si chère et douce damoiselle, à vous je me donne et m'octroie ; je n'aurai jamais de joie parfaite si je ne vous possède et si vous ne me possédez... »

Les joues de Yasmina se colorent. Amusé, Touvenel intervient pour jouer son rôle de père.

— Holà, troubadour ! Doucement ! N'oubliez pas que vous parlez à une vierge !

Stranieri le salue avec un sourire.

— Et vous, monseigneur, n'oubliez pas que c'est au nom d'un autre que je parle. Pour votre terminaison, messire, je vous conseille de conclure ainsi.

S'agenouillant cette fois devant Yasmina, il poursuit, une main posée sur le coeur :

— « Vous êtes la meilleure et la plus belle qui fût jamais. La jeunesse en sa fleur brille sur votre visage. Vos traits sont d'une si grande beauté, votre teint si enluminé et si juvénile, que je ne suis, ne puis et ne pourrai jamais être qu'à vous ! »

Constance applaudit, aussitôt suivie de Yasmina. La jeune fille, en riant, questionne :

— Tous ces jolis mots sont-ils de vous, messire ?

— Hélas, non ! Ils sont de Raimbaud de Vaqueiras, un pauvre chevalier de Provence qui vécut au siècle dernier.

— As-tu bien entendu, petit frère, ce qu'est courtoisie en amour ? lance Constance, amusée, à Amaury.

Puis, s'adressant à Stranieri avec une légère moue :

— Mais, voyez-vous, messire troubadour, malgré d'aussi beaux mots, l'idée de l'amour sans acte me paraît tout aussi inconcevable que l'acte sans amour.

— Il n'est pas dit dans ce poème qu'il n'y aurait pas d'acte, réplique Stranieri. J'ai commencé par : « Je n'aurai jamais joie parfaite si je ne vous

possède et si vous ne me possédez... »

— C'est vrai, j'avais oublié ! concède Constance. Petit frère, tu devrais t'en inspirer. Essaie donc à ton tour. Improvise-nous quelque chose pour la demoiselle.

Le jeune homme, rouge de confusion, voyant tous les regards tournés vers lui, se lève soudain de son banc, en renversant cruche et tranchoir. Yasmina attend qu'il lui adresse un mot, un compliment. Mais elle le voit sortir de la salle à pas précipités, pour cacher sa confusion. Stranieri se rassoit et conclut, à l'intention de Touvenel et de Constance, en regardant Yasmina avec un soupir :

— Vous êtes bien jolie et bien désirable, mademoiselle. Et je ressens, en vous regardant, plus cruellement que jamais, ce qu'écrivait, je ne sais plus quel auteur de l'Antiquité à propos de la vieillesse : « Le drame n'est pas de vieillir, c'est de rester jeune. »

— C'est joli, reconnaît Constance. Et vous ne vous souvenez plus quel auteur de l'Antiquité a dit cela ?

Stranieri sourit en replongeant dans son assiette.

— Si. C'est moi.

Constance rit avec Touvenel, puis chacun se remet à manger. Le silence retombe sur la tablée, quand Yasmina se déclare soudain fatiguée et demande la permission d'aller se coucher.

— Aura-t-elle encore besoin d'un autre remède avant la nuit ? demande Touvenel à frère Yong.

Yong adresse à Stranieri quelques gestes, que celui-ci leur traduit.

— Frère Yong dit que le mieux est qu'elle dorme en prenant garde de bien se couvrir, et qu'elle peut éventuellement boire une décoction chaude avant de se mettre au lit.

— Je vais lui en préparer une de thym et bassiner son lit pour qu'elle ait bien chaud, déclare Constance en se levant.

Elle entraîne Yasmina avec elle, quand le tonnerre éclate soudain. Des éclairs illuminent la maison. En passant devant une fenêtre avec la jeune fille, elle jette un coup d'oeil au-dehors en poussant les contrevents. Un autre coup de tonnerre puis un autre éclair succèdent aux précédents. Le spectacle que découvre Constance est hallucinant. Ce n'est pas seulement la lueur de l'éclair qui vient d'éclairer la place de Savignac, mais celle de plusieurs dizaines de torches portées à bout de bras par des cavaliers armés, habillés et cagoulés de blanc. Divisés en plusieurs groupes, ils font face à chaque quartier du petit bourg, comme s'ils allaient les investir. Un cavalier un peu plus grand que les autres, monté à cheval d'une curieuse façon, incliné sur le côté droit, est le seul à ne pas porter de torche. Un grand crucifix d'argent brille sur sa poitrine. Tous les cagoulés semblent attendre ses ordres.

— Bertrand ! appelle Constance. Bertrand, viens vite !

Arrivé près d'elle, Touvenel peut voir l'homme sur la place passer sa troupe en revue, dégainer son épée, la brandir et crier :

— Pour le vrai Dieu ! Pour le Christ ! Pour l'Église !

Des dizaines de voix lui répondent :

— Pour Dieu ! Pour le Christ !

— Mort aux hérétiques !

Aussitôt, c'est la ruée. La horde se lance au galop vers les quatre coins du bourg. Des torches se mêlent aux éclairs et volent dans le ciel, enflammant des toits de chaume. Par-dessus le tonnerre, des hurlements déchirent la nuit. Les soudards de la Confrérie Blanche enfoncent les portes à coups de pied et de pommeau d'épée, et traînent les habitants sur la place. Hommes, femmes ou enfants, ils ne font pas de différence, les forçant à s'agenouiller devant leur chef qui leur présente son crucifix d'argent à baiser. Certains se soumettent en tremblant. D'autres refusent.

— Pour Dieu ! Pour le Christ !

On les force de nouveau. Au troisième refus, au « nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », la pointe d'une épée leur transperce la poitrine, une lame leur tranche la gorge. Le sol se rougit de sang. Deux hommes tombent ainsi, sacrifiés au « vrai » Dieu.

Des coups de boutoir ébranlent soudain la forte porte de la maison Paunac.

— Sauve-toi avec Yasmina ! ordonne Touvenel à Constance. Gagnez les champs et cachez-vous !

Il court empoigner sa longue épée de croisé et demande à Stranieri :

— Savez-vous vous battre, troubadour ? Sinon, fuyez avec votre Chinois !

Stranieri cherche autour de lui de quoi se défendre. Il se saisit du bouffagou dans l'âtre de la cheminée et le lance à Yong qui l'attrape habilement et le fait tourner à bout de bras. Lui-même soulève l'un des chenets, le soupèse et opine du chef.

— Ça devrait me suffire, au moins pour commencer.

Constance et Yasmina, après avoir rassemblé les servantes, ont fui avec elles par l'arrière de la maison, quand Amaury surgit, alerté par le vacarme, une hache dans une main, une dague dans l'autre. La porte cède sous la pression des assaillants. Surpris de trouver en face d'eux quatre hommes armés et décidés à se défendre, les deux cagoulés qui viennent d'entrer restent interdits. Touvenel pousse un cri sauvage et se rue sur eux. Les deux hommes reculent et s'enfuient. Le chevalier se jette dehors à leur poursuite. Stranieri, Yong et Amaury le suivent aussitôt. Touvenel tente d'arrêter le jeune homme. Trop tard. À la lueur des incendies, il le voit courir vers le centre de la place, emporté dans une folle mêlée de cris, de pleurs et de hurlements.

Certains des habitants du bourg, en armes, ont réussi à se rassembler pour contrer la vague criminelle des hommes aux tuniques blanches. Avec des fourches, des faux, des masses et des bâtons, ils essaient de s'opposer aux épées des reîtres. Le maréchal-ferrant a rallumé sa forge et lance sur les cavaliers des boulets d'étope enflammés. Mais rien n'y fait. Les assaillants

sont trop nombreux et trop bien entraînés. Bientôt, Amaury, seul contre deux d'entre eux, se sent perdu. Touvenel, qui se bat contre trois autres, ne peut lui porter secours. Stranieri se rend compte de la situation et se précipite. D'un coup de son chenet, il assomme l'un des assaillants du jeune homme. L'autre se retourne contre lui. En quelques mouvements surprenants, Stranieri évite ses coups, le fait tomber, lui vole son arme et la lui plante dans la gorge. Un peu plus loin, Yong, comme s'il s'amusait à danser, saute d'un pied sur l'autre pour tromper un assaillant et l'assomme en se jouant de lui d'un coup de son bouffagou. Un autre se rue, il l'évite, puis il se remet à danser, avant d'en faire autant avec lui. Mais trois cagoulés encerclent à présent Touvenel, qui se bat comme un diable furieux.

— À moi ! crie-t-il, en cherchant des yeux une aide.

Stranieri et Yong, de nouveau pris à partie, ont trop à faire pour lui porter secours. Amaury lui répond :

— Je suis là !

— Garde-moi à gauche, si tu peux !

Il fait signe d'approcher à l'un des cagoulés.

— Viens donc ! Je vais t'occire le premier.

L'homme se précipite. Touvenel fait un pas de côté. Emporté par son élan, le cagoulé bascule en avant sans trouver de résistance. L'épée du croisé s'abat sur sa nuque. Mais les deux autres, rejoints par du renfort, s'appêtent à se lancer sur eux, tous ensemble.

— Dos à dos ! commande Touvenel à Amaury.

« Cette fois, seul Dieu pourrait nous sauver, s'il existe encore ! » ne peut-il s'empêcher de penser. Et pourtant ! Dieu l'aurait-il entendu ? Au son d'un olifant venu de derrière le chef de la troupe, les agresseurs s'immobilisent. L'homme au crucifix d'argent ordonne :

— Quittez le terrain ! Ramenez les blessés !

Les cagoulés se rassemblent en un groupe compact pour se protéger. Ils relèvent leurs acolytes tombés à terre et les emportent vers leurs chevaux.

— Nous reviendrons, manants du diable ! jette leur chef aux villageois.

Les assaillants sautent sur leurs montures. Amaury persiste à vouloir se ruer sur eux, mais Touvenel le retient. Le jeune cathare se dégage. Stranieri et Yong lui barrent la route et l'immobilisent.

— Assez, maintenant ! hurle Touvenel. Tu ne trouves pas que cela suffit ? insiste-t-il, en le forçant à regarder, tout autour d'eux, des blessés qui gémissent sur un sol baigné de sang où gisent trois cadavres.

Alors que les hommes de la Confrérie Blanche quittent la place derrière un rideau de flammes. Amaury se débat encore. Stranieri et Yong le maîtrisent et le ramènent à Touvenel. Le chevalier le pousse vers la maison des Paunac. Les flammes venues des autres maisons en dévorent déjà la porte. Un éclair zèbre le ciel et, dans un bruit de tonnerre, foudroie l'énorme chêne dressé devant la porte de l'église. L'orage vient d'éclater.

17.

Après avoir aidé les habitants de Savignac à rentrer leurs blessés et leurs morts sous une pluie torrentielle, Touvenel, Stranieri et Yong ont participé aux efforts déployés pour éteindre les incendies allumés par la Confrérie Blanche. La place est vide, à présent. La pluie a soudainement cessé. L'orage s'est éloigné à l'est, comme s'il courait à la poursuite des assassins ou se plaisait au contraire à leur faire escorte. Stranieri a laissé frère Yong oeuvrer au côté de Constance et de ceux qui connaissent un peu de médecine pour essayer de sauver les blessés qui pouvaient encore l'être. Ils les ont rassemblés dans les maisons épargnées par les flammes. Revenu sur la place, Stranieri parcourt du regard le village. Une bouffée de colère l'envahit devant ce spectacle de désolation : murs noircis, toitures effondrées, portes fracassées.

Pourquoi a-t-il fallu qu'on l'envoie, une fois de plus, être le témoin de telles horreurs ? Innocent III ne pouvait-il pas faire plutôt de lui l'un de ses légats plénipotentiaires, comme ce Pierre de Castelnau qui se contente de parcourir le pays pour y palabrer autour de tables de conférence et y combiner des manoeuvres subtiles à l'ombre de palais ou d'abbayes ? N'a-t-il pas déjà dit vingt fois à Lotario qu'il ne se sentait plus en âge de pratiquer ces missions périlleuses et qu'il fallait laisser la place aux jeunes ? Il repense à l'un de ses élèves, cette brillante recrue au regard si cruel. Comment s'appelle-t-il, déjà ? Vittorio ? Non. Angelico ? Sûrement pas ! Damiano ? Oui, c'est cela, Damiano. Ce garçon aurait été parfait, pour infiltrer la Confrérie Blanche sans états d'âme, peut-être même pour participer à ses expéditions meurtrières et devenir l'ami intime de ce Guillaume de Gasquet. Un peu moins sans doute pour se faire admettre chez les cathares, à cause de son regard. Mais un regard, ça peut se modifier. Non, décidément, cette fois, quand il rentrera au Vatican, Stranieri est décidé à frapper du poing sur la table et à imposer ses conditions. Et si elles ne sont pas acceptées, il s'exilera au fond d'un monastère pour s'y absorber jusqu'à la fin de ses jours dans la prière, la lecture et la méditation. Chrysippe, Héraclite, Épicure chez les Grecs, Cicéron, Épictète chez les Latins, et tous ces auteurs de son pays dont Yong lui a parlé, les Yang Zhu, Zhang Xuecheng ou Zhangzi, il ne rêve que de pouvoir se consacrer entièrement à leur étude. Après tout, se retirer définitivement dans n'importe quel trou du monde vaut mieux que de continuer d'assister au déferlement de sauvagerie dont l'homme est capable,

surtout quand elle se réclame – ô comble de la dérision ! – du message de paix du Christ. Et qui sait s'il ne pourrait pas lui-même finir ses jours en laissant derrière lui la trace d'une oeuvre que l'on continuerait de lire et de commenter dans deux, trois siècles, ou même plus ?

À la fois mécontent du pape, de l'Église, de la religion, des hommes et de lui-même, il décide de retourner vers la maison des Paunac. Constance et frère Yong y ont amené les blessés les plus graves.

— Par tous les péchés que j'ai faits, dits ou pensés, je demande pardon à Dieu, à notre Église et à vous tous, chuchote un mourant allongé sur une planche posée sur deux tréteaux, recouverte de drap blanc.

— Par Dieu et par l'Église, que tes péchés te soient pardonnés ! Nous prions Dieu qu'il te les pardonne ! lui répond un grand homme maigre, à la mine sévère, tout de noir vêtu.

Stranieri reconnaît Philippe de Paunac. Le mourant vient à peine de recevoir sa bénédiction qu'il rend son dernier souffle. Paunac passe délicatement sa main sur son visage et lui ferme les yeux. Stranieri cherche Constance et l'aperçoit un peu à l'écart, un bras passé autour des épaules de Yasmina qui sanglote. « Une fois de plus, pense-t-il, cette malheureuse jeune fille vient d'être confrontée à la violence et à la mort par intolérance religieuse. » À l'autre bout de la pièce, il découvre Touvenel et Amaury droits et raides, le visage fermé, la mâchoire crispée. Les bras aux bandages rougis de sang et le visage du chevalier portent les stigmates du rude combat qu'il vient de mener. Amaury, lui, n'a reçu qu'une légère blessure au poignet. « La fortune sourit toujours aux innocents. Mais qu'il y prenne garde, elle ne leur sourit qu'une fois, la première ! » pense encore Stranieri. Au fond de la grande salle, il voit encore trois corps d'hommes et de femmes aux longues tuniques blanches, allongés côte à côte. Tués net lors de l'attaque, ils n'ont pu recevoir le consolamentum de l'Église cathare, se désole Paunac à haute voix. Il ajoute à l'intention des présents :

— Tous ne sont pas de notre Église. N'ayez pas de peine, ne les pleurez pas. Chrétiens, catholiques ou « bons hommes », ils sont morts en innocents, ils pourront donc vivre ensemble dans le vrai monde, celui du Dieu de l'au-delà.

Paunac s'incline respectueusement devant les dépouilles et s'agenouille, imité par tous, à l'exception de Touvenel et de Stranieri. Soudain, la voix du chevalier retentit et trouble de façon incongrue le recueillement de l'assemblée :

— Je le hais, moi, votre Dieu de l'au-delà !

Tous les regards convergent vers lui, affichant leur surprise. Loin de se calmer, Touvenel continue, les yeux vers le plafond :

— Qui que tu sois, où que tu sois, si tu existes, je te hais !

Interdits, hommes et femmes restent muets.

— Ne voyez-vous pas qu'il est notre ennemi à tous ? s'écrie-t-il encore en abaissant le regard vers l'assemblée.

Il se tourne vers Philippe de Paunac et les deux Parfaits qui le secondent.

— Vous parlez d'un Dieu de l'au-delà qui n'aurait rien à voir avec les souffrances de ce monde. Mais qu'y fait-il, dans son au-delà ? Pourquoi se contenterait-il d'assister en spectateur aux atrocités que déclencherait dans notre monde un autre Dieu que lui ? Non, non ! C'est lui et lui seul qui s'acharne sur nous, pour son plaisir !

— Calme-toi, mon frère ! tente de le modérer Paunac en s'avançant vers lui pour lui prendre la main. Nous comprenons ta peine, mais tes invectives et tes blasphèmes ne servent qu'à augmenter ta propre douleur.

Il n'a pas le temps d'en dire plus. Touvenel, hors de lui, se dégage, et se rue vers l'extérieur de la maison. Constance se précipite pour lui barrer le passage. Il est déjà sorti. Sur la place, les yeux braqués vers les premiers rayons de soleil qui pointent au-dessus du chêne foudroyé, il se met à hurler en tirant son épée :

— Il est invisible. Voilà comment il crée son mystère. Il ne veut pas se montrer. Le lâche ! Je hais le mystère de l'invisible. Montre-toi ! Montre-toi donc !

Un moment immobile, attendant une réponse du Ciel qui ne vient pas, il tombe à genoux, non pour une prière, mais comme un homme abattu par le destin. Jetant son épée devant lui, il se prend la tête entre les mains et éclate en sanglots. Les larmes creusent leur sillon sur ses joues à la blancheur cadavérique. Il ne sent plus le sang battre dans ses veines. Il porte la main à la pierre de jade du collier récupéré dans la tombe de Limoux. Encore une fois, comme dans les délires qui l'accablent depuis sa blessure à Constantinople, il sent se refermer autour de lui la ronde d'une danse macabre menée par Esclarmonde. Mais le beau visage de sa femme, si serein et si gai autrefois, s'est ridé, tel celui d'une momie. Les squelettes qui l'accompagnent entrechoquent leurs os en un horrible concert auquel participent Yasmina et Constance. Les sabots des chevaux des hommes en blanc, aux crucifix d'argent, frappent le sol, arrachent les pierres, labourent la terre. Leurs cavaliers vomissent des flots de sang. Les tympanes du chevalier éclatent. La croix pourpre tatouée sur son épaule s'ouvre, telle une fleur qui éclot en autant de pétales de sang, et, au-dessus de lui, dans un cri déchirant, l'aigle du blason des Touvenel ouvre ses serres et libère la vipère qui s'enroule autour de son cou.

Le chevalier hurle, frotte furieusement ses yeux, se débat pour sortir de l'envoûtement. Une main secourable l'aide à se redresser, celle d'un homme habillé de noir qui le contemple avec tristesse.

— Il n'y a pas de mystère dans l'invisible, mon frère. Le seul mystère du monde, c'est le visible.

Philippe de Paunac prend sa figure entre ses mains, comme il le ferait pour un enfant. Touvenel, épuisé, se laisse faire.

— Mais où est le visible ? murmure-t-il sans comprendre.

Il voit Constance s'approcher de lui et le serrer dans ses bras. Perdu, il

enfouit son visage en larmes contre son ventre, entre les plis de sa tunique, les bras accrochés à ses hanches.

Personne ne semble se poser de questions sur la présence chez les Paunac de Stranieri, ni s'étonner que ce prétendu troubadour soit aussi un virtuose du combat. Les règles de l'hospitalité cathare sont telles qu'elles font déjà de lui un familier de la maison. Ce midi, le père de famille, un coin de serviette sur l'épaule et le pain du dîner enveloppé d'un linge blanc dans la main gauche, prend le temps de terminer la seule prière usitée chez les « bons hommes », un Pater :

— *Que j'ai de joie de songer que le ciel où vous êtes doit être un jour ma demeure. Ne refusez pas à vos enfants la nourriture spirituelle et corporelle. Soutenez-nous dans les tentations et dans les maux de cette misérable vie ; mais préservez-nous du péché. Ainsi soit-il.*

Tous, autour de la table, s'embrassent avant de s'asseoir sur les bancs. Seul Paunac reste debout à couper le pain en larges tranches. Il prend la première pour lui et distribue les autres dans l'ordre d'ancienneté des convives. Il s'assoit à son tour, devant un simple bouillon chaud ; les autres ont droit aux poissons, aux légumes et au vin. Empreinte de réserve et de dignité, cette assemblée dans la salle commune aux murs noircis par les flammes paraît quasiment irréaliste à Stranieri. Mis à part Amaury et Touvenel, il ne sent chez ses participants aucune acrimonie, aucun esprit de vengeance contre les assaillants de la nuit passée.

— Pour vous, l'âme se réincarnerait donc après la mort, dans un corps d'une nature différente ? demande-t-il à Paunac, reprenant une conversation entamée le matin.

— Bien entendu. Elle le fait même toujours dans un corps de nature différente. Vous avez sans doute remarqué Salomon, le maréchal-ferrant du village qui lançait ses brandons sur les assaillants ?

Stranieri hoche la tête affirmativement, Paunac poursuit :

— Il a toujours prétendu avoir été un cheval dans une autre existence. Un jour, m'a-t-il dit, il avait perdu un fer dans la montagne. Eh bien, dernièrement, en passant au même endroit avec son apprenti, il s'en est souvenu et lui a assuré : « C'est par ici que j'ai perdu un fer, au sabot avant gauche, quand j'étais cheval. Il était parti, car les poinçons s'étaient usés, et il ne restait plus qu'un clou pour le tenir. » Ils ont cherché tout autour d'eux, et, bien que la végétation ait changé en une génération, ils ont retrouvé le fer, rouillé, à demi masqué par un bouquet d'épineux. Il y restait bien un seul clou dans le bord extérieur. Salomon a alors enlevé son brodequin du pied gauche et montré à son apprenti une large cicatrice dans la corne de son propre talon.

Stranieri en reste pensif, partagé entre l'amusement et l'incrédulité. Après tout, il est déjà tellement mystérieux d'être né une fois. Pourquoi le serait-il davantage de renaître à plusieurs reprises ? Cette théorie ne lui déplait pas. Il pourrait même la mettre assez facilement au service de sa propre

conception d'un univers qui n'aurait ni début ni fin, mais existerait de toute éternité et serait en perpétuel changement. Un univers dont la substance même constituerait ce que les religions appellent Dieu.

— Et combien de fois devons-nous nous réincarner, d'après votre religion ? demande-t-il à Paunac.

Le Parfait jette quelques morceaux de pain et une noix dans son bouillon avant de répondre :

— Quand vous dites « nous », vous voulez en réalité parler de notre âme. Elle seule est une créature céleste, l'émanation du Dieu bon, une parcelle de substance divine qui a été emprisonnée dans un corps de chair. C'est ce corps qui est une invention diabolique, la création du Dieu mauvais.

— Peut-être, mais, dans ce cas, comment expliquez-vous que ces deux dieux puissent cohabiter ?

— Le Dieu bon règne sur les cieux et a créé les esprits ; le Dieu mauvais règne sur la terre et a créé les choses visibles, parmi lesquelles nous autres humains sous notre forme charnelle. Au moment de leur création, il a été donné pour chaque âme la possibilité de connaître neuf corps. À la dernière réincarnation, la neuvième, l'issue peut être celle d'un bon chrétien avec son passage au Paradis, ou d'un damné avec sa chute dans l'Enfer.

— Si ce sont les âmes qui se sauvent elles-mêmes, vous rejetez donc la venue du Christ sur la terre pour le salut des hommes ?

— La venue du Christ n'est qu'illusion et tromperie, son corps matériel n'a pu être créé que par le Diable. C'est pourquoi nous rejetons la pratique des sacrements, en particulier du baptême et de la communion, comme nous rejetons l'adoration de la Croix.

Stranieri, en se laissant servir un verre de vin par Constance, s'amuse à soupeser les avantages et les inconvénients de cette théorie. À coup sûr, elle offre bien des attraits à tous les insatisfaits de leur sort. Pour commencer, en neutralisant les différences sexuelles, puisque l'homme ayant pu être une femme et la femme un homme, elle annule les inégalités postulées entre ces deux états. Cela met déjà de son côté la moitié de l'espèce humaine, la féminine. Mais elle a un autre avantage, au moins aussi important : en enlevant toute supériorité de naissance, puisque des vilains ou des serfs auront pu être des barons ou des comtes dans une autre vie, Stranieri se dit que les cathares ont inventé là une doctrine à la fois consolante et satisfaisante pour les esprits simples. Rien d'étonnant donc qu'elle bénéficie d'un tel essor dans les couches populaires et parmi les femmes, quelles que soient leurs conditions. Mais attention, pourtant : l'un des préceptes cathares ne fait-il pas directement allusion au caractère satanique de toute société reposant sur la subordination forcée d'un homme à un autre ? C'est là une suggestion bien dangereuse, pense Stranieri. Il se souvient de ces versets qui remarquent que l'empereur commande au roi, le roi au comte, le comte au chevalier, et que chacun s'efforce d'asservir son prochain « comme à la chasse on prend une bête avec une autre bête », un gibier avec un faucon. Les Parfaits étant en

principe la dernière incarnation avant le salut de l'âme et son passage au Paradis, une telle prière ne sous-entend-elle pas que les papes, les rois, les juges ou les seigneurs sont les âmes les plus mauvaises ? En tout cas les moins avancées dans la voie du salut ? Et qu'ils appartiennent donc, à moins de s'être érigés en défenseurs des « bons hommes », à la cour de Satan, le prince suprême du monde tangible ?

En s'absorbant dans ses pensées, Stranieri n'a pas suivi les échanges autour de lui. La voix de Touvenel, qui lui ressert à boire, le fait sortir de sa rêverie.

— Eh bien, troubadour, vous n'êtes plus avec nous ?

— Excusez-moi. Je réfléchissais aux conséquences de ce que messire de Paunac venait de me dire.

À l'autre bout de la table, Yasmina, attablée à côté de Constance, fait un geste d'encouragement vers Amaury qui ne cesse de s'agiter sur son banc. Le jeune homme se décide finalement à intervenir.

— Monseigneur, balbutie-t-il en direction de Touvenel, il faut que je vous parle. Oui, il le faut. Je prends sur moi de vous le demander, au nom de tous ceux de notre communauté. Et des gens du bourg aussi.

Philippe de Paunac a levé les yeux de la table, contrarié que son fils ait pu prendre la parole sans la lui avoir demandée.

— Pardonnez-moi si j'ai parlé sans votre autorisation, mon père, mais je ne peux me retenir, ajoute Amaury.

Sans se soucier du regard mécontent que son père lui jette, il revient sur Touvenel.

— Seigneur, nous serons tous massacrés si vous ne nous aidez pas. Et vous, mes frères, déclare-t-il en toisant tout le monde, jusqu'à quand accepterez-vous qu'on vous persécute ? Votre manque de réaction est-il un signe de miséricorde ou n'est-ce que votre lâcheté que vous vous cachez à vous-même ?

Le mot de « lâcheté » fait hausser les sourcils à Paunac. Un murmure de désapprobation parcourt la tablée. Amaury n'en a cure. S'adressant de nouveau à Touvenel, il reprend :

— Sans doute y a-t-il deux Églises : l'une qui possède et écorche, l'autre qui pardonne. Mais nous, jeunes cathares, pensons que le temps de la fuite est révolu et qu'il nous faut des armes et des hommes. Et, quand je dis « des hommes », je pense à des hommes capables de se battre. D'ailleurs, monseigneur, n'avez-vous pas le devoir de protéger le simple peuple qui vit sur vos terres contre les exactions des brigands et des criminels ?

Un silence gêné tombe sur la tablée. Chacun semble redouter que Touvenel réagisse mal à cette apostrophe un rien insolente. Le chevalier, après avoir jeté un regard sur Yasmina dont le visage exprime clairement son soutien à ce qui vient d'être dit, se contente de soupirer :

— Je ne saurais te donner tort, mon garçon. Tu oublies seulement que je n'ai plus ni argent ni hommes d'armes, ni aucun moyen de guerroyer.

— Vous disposez toujours de ce qui est le plus précieux : votre savoir, monseigneur. Apprenez-nous à nous battre !

Touvenel, un instant interloqué, aimerait avoir l'avis de quelqu'un de plus responsable que ce jeune va-t-en-guerre.

— Qu'en pensez-vous, monsieur de Paunac ?

Comme le maître de maison reste muet, Yasmina intervient à sa place.

— Père, ces « bons hommes » qu'on dit hérétiques sont comme mes frères de race et de religion que vous êtes venus tuer quand vous portiez la croix, avant de vous changer et de devenir bon.

Touvenel, touché d'avoir entendu la jeune femme utiliser pour la première fois le mot de « père », lui sourit et murmure :

— C'est bien pourquoi, ma fille, je n'ai plus le goût de défendre une religion contre une autre. Votre Église, dit-il à Paunac, a fini par me convaincre que Satan a réussi à tromper la nôtre en nous imposant pour chef l'Antéchrist.

Stranieri ne peut retenir sa surprise.

— Innocent III, l'Antéchrist !

— « Innocent » ! ricane Touvenel. Innocent de quoi ? N'est-ce pas lui qui a lancé cette croisade monstrueuse qui restera la honte de notre chrétienté pour les siècles des siècles ?

— Pour la honte, je vous l'accorde. Mais vous oubliez que ce sont les Vénitiens qui nous ont trompés. Le pape n'était pour rien dans le détournement de son expédition sur Constantinople. Vous en savez quelque chose, puisque vous y étiez !

— Quelle différence cela fait-il ? Au lieu de mettre à sac Constantinople, nous en aurions fait autant à Jérusalem, vous le savez bien.

Un silence de mort est brusquement tombé sur la tablée.

— Allons ! Buvons, plutôt que de nous disputer ! conclut Touvenel en resservant Stranieri. Cette veillée n'est pas propice aux échanges, mais au recueillement. Pardonnez-nous, monsieur de Paunac ! En vérité, le mal est dans ce besoin qu'ont les catholiques de vouloir à tout prix rendre les autres pareils à eux.

Stranieri vide son verre d'un trait, le repose et murmure :

— Je crains fort qu'un être possédé par une croyance, quelle qu'elle soit, et qui ne chercherait pas à la communiquer aux autres, ne soit une créature inconnue sur cette terre.

Le silence revient dans la salle. Chacun s'absorbe dans ses pensées. Au bout de quelques instants, le chevalier ne peut s'empêcher de reprendre la parole, en marmonnant comme pour lui-même :

— N'importe, il est joli, ce nom d'Innocent ! Un nom plein d'ironie pour un criminel. Convenez qu'il n'y a vraiment que le Malin pour avoir pu l'inspirer.

Stranieri revoit l'accession d'Innocent III au pontificat de Rome, dix ans plus tôt, après un vote mouvementé. Il se souvient des intrigues qu'il a

menées en sa faveur au palais du Latran pour discréditer certains candidats qui menaçaient de l'emporter, en acheter d'autres contre la promesse de postes convoités, et mener tambour battant une campagne de rassemblement d'une majorité de cardinaux autour de l'idée de paix universelle. Un bon thème, toujours payant, celui de la paix universelle ! L'homme n'en a jamais trouvé de meilleur pour déclencher les guerres. Stranieri n'était pas encore le chef des services secrets, mais servait de conseiller, de rabatteur et d'inventeur d'idées pour le compte de son ami Lotario. Ce prénom d'Innocent, c'est encore lui qui l'avait suggéré, justement. Il avait trouvé qu'il se mariait admirablement avec l'âge du candidat (l'un des plus jeunes papes, peut-être même le plus jeune que l'Église ait jamais connus), mais aussi avec le thème de « paix universelle » dont il se voulait porteur. Et sans doute était-ce lui qui avait ajouté ce petit rien permettant au dernier moment à son ami de l'emporter. Quoi de plus prometteur, en effet, que de porter sur le Saint-Siège un pape au nom si rassurant ?

Les rêveries de Stranieri sont de nouveau interrompues par la voix d'Amaury.

— Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure, monseigneur. Seriez-vous prêt à nous transmettre votre savoir des armes ?

Touvenel jette un coup d'oeil vers le maître de maison.

— Seulement si votre père le permet.

Amaury, du regard, interroge Philippe de Paunac. Le Parfait considère un long moment son fils, avant de déclarer :

— Tu ne connais même pas l'identité de ceux qui nous ont agressés et tu veux te battre contre eux ?

— Mais, père, s'indigne Amaury, tout le monde sait que cette Confrérie Blanche est formée d'hommes du seigneur de Puech. Le cavalier au crucifix qui les dirige et qui monte avec une jambe plus courte que l'autre est reconnaissable entre mille. Je vous l'ai déjà montré l'autre jour, devant l'église, quand il avait le visage à découvert. C'est ce baron Guiraud, qui est toujours à ses côtés.

— Encore faudrait-il que tu en apportes la preuve.

Et comme Amaury ne répond rien, il ajoute :

— La seule violence qu'autorise notre religion est celle qui permet à un homme de se défendre quand on l'attaque. Te sens-tu capable de te maîtriser et de ne porter de coups que si l'on menace de t'en porter un ?

— Oui, père. Je pense en être capable.

— Et tes camarades, auxquels tu veux apprendre le maniement des armes, le seront-ils ?

— Je ne choisirai que ceux qui m'en paraîtront dignes.

— Serez-vous aussi capables de ne point vous mettre, tant que vous le pourrez, dans le cas de ne pas avoir à vous défendre jusqu'au meurtre ?

— Nous nous y efforcerons, je vous le promets. Mais pas au point de devoir pour cela renier notre religion et embrasser la Croix, comme ces

assassins veulent nous y obliger.

— Je ne te le demande pas non plus.

Paunac ferme les yeux, place ses mains devant son visage et semble se recueillir profondément. La tablée, pour respecter sa réflexion, reste silencieuse. Au bout de quelques minutes, il écarte les mains, redresse la tête et s'adresse à Touvenel.

— Chevalier, je vous donne mon accord pour éduquer ces jeunes gens dans votre science des armes, mais de la façon la plus raisonnable qu'il vous semblera possible. Vous avez trop souffert vous-même de ses excès pour ne pas mesurer jusqu'où elle peut entraîner. La nature mauvaise qui nous habite tous est sans cesse à l'oeuvre pour nous pousser au sang et au crime. Qu'ils apprennent donc de vous à se défendre, mais jamais à attaquer. À répondre, mais jamais à provoquer.

— Je m'y efforcerai, messire.

Amaury, heureux, saisit la main de son père et l'embrasse.

— Merci, père. Je saurai être digne de votre confiance. Merci aussi à vous, monseigneur, lance-t-il à Touvenel.

Puis, se tournant vers Stranieri et frère Yong :

— J'ai remarqué, messires, que vous vous battiez vous-mêmes avec un succès redoutable, sans armes et comme en dansant. D'où tenez-vous des techniques de combat aussi curieuses ?

Stranieri échange un regard amusé avec frère Yong, et répond au jeune homme :

— C'est un art que frère Yong m'a appris lorsque nous nous sommes rencontrés. Il repose sur la concentration, l'énergie vitale et l'utilisation de la force de l'adversaire. Nous vous l'apprendrons si vous le voulez, et bien sûr si votre père le permet aussi.

Tous portent leur regard vers Philippe de Paunac, qui acquiesce d'un geste résigné. Stranieri poursuit pour Amaury :

— Malheureusement, frère Yong doit rejoindre pour l'instant l'abbaye de Fontfroide, et je dois moi-même me rendre dans plusieurs châteaux de la région, où l'on m'attend, ici pour célébrer un mariage, là pour participer à une joute, ailleurs pour donner une aubade. Mais, dès que je serai libéré de ces obligations, je vous promets de revenir vous enseigner quelques mouvements de ces danses qui vous ont tant plu.

Le visage d'Amaury s'illumine de bonheur.

— Quant à la preuve que vous cherchez, monsieur de Paunac, j'en ai une, déclare-t-il.

Il sort de son habit une dague et la fait glisser jusqu'au milieu de la table.

— L'homme que j'ai tué avec sa propre épée, et dont ces reîtres ont réussi à emporter le cadavre, a laissé une arme sur le terrain. Je l'ai ramassée. Le blason qu'elle porte gravé sur la lame indique clairement de quelle maison cet homme était le reître.

On fait passer la dague à Philippe de Paunac, qui l'examine et conclut

gravement :

— C'est bien le blason de la seigneurie de Puech.

18.

Le soir même, Philippe de Paunac quitte Savignac avec les deux Parfaits pour rejoindre leur castrum. Stranieri l'imite peu de temps après avec frère Yong. Au moment de faire ses adieux, il renouvelle à Amaury la promesse. Il insiste cependant :

— Je souhaite que vous n'ayez pas à user de ce que je vous enseignerai, et que les exactions commises par la horde sauvage de ce seigneur s'arrêteront bientôt sans qu'il soit besoin de les y contraindre par la force.

— Comment voudriez-vous que la fureur de ces fanatiques puisse trouver son terme d'elle-même ? s'agace le jeune homme.

— La preuve que je vous ai montrée ce midi pourrait y servir. Je ne crois pas tous les dignitaires de l'Église favorables à ces extrémistes et, comme je sais devoir croiser certains d'entre eux dans les châteaux où je me rends, je compte montrer cette dague à un prélat que je connais bien. Lorsque je lui en aurai expliqué l'usage et la provenance, il pourrait, je l'espère, intervenir en haut lieu.

Ce que Stranieri n'a pas révélé à ses hôtes, c'est qu'il a décidé de partir avec frère Yong à la recherche de Pierre de Castelnau. Il sait que le légat du pape parcourt sans cesse le pays pour mesurer la progression de l'hérésie et les soutiens sur lesquels l'Église catholique peut encore compter. Bien que leurs rapports n'aient jamais été des meilleurs et que Castelnau soit jaloux des missions secrètes qu'Innocent III confie à Stranieri, celui-ci pense pouvoir le convaincre de la culpabilité du seigneur de Gasquet dans les exactions perpétrées contre les cathares par la Confrérie Blanche, et obtenir de lui, au mieux une excommunication immédiate dudit seigneur, au moins un sévère avertissement et la menace d'une mise en proie de son domaine, si celui-ci ne fait pas cesser les activités criminelles de sa bande. Cela devrait suffire à tempérer au moins pour un temps les ardeurs de ce méchant homme.

Dès qu'ils se sont éloignés sur leur charrette et qu'ils se sentent à l'abri des regards, Stranieri se débarrasse de son costume et reprend sa robe de moine, pour ressembler à frère Yong. En cheminant vers le château d'Aguilar, où il sait que Castelnau est passé récemment porter la contradiction et où il pense obtenir des informations sur l'itinéraire du légat, il se remet à monologuer à l'intention de son acolyte :

— Vois-tu, Yong, si Castelnau refuse de jeter l'anathème sur Guillaume

de Gasquet et que nous devons nous résoudre à tuer Dominique et l'évêque d'Osma pour créer un choc dans l'opinion susceptible d'arrêter les violences, je crois avoir trouvé l'idée pour être à peu près certain de faire s'accuser de ce double meurtre le sieur de Touvenel.

Yong paraît sceptique et pousse quelques grognements interrogatifs.

— C'est très simple ! poursuit Stranieri. Il suffit d'utiliser ce jeune crétin d'Amaury qui n'aspire qu'à se battre. Nous pourrions, je pense, très facilement l'entraîner à l'abbaye de Fontfroide le jour où la conférence aura lieu. Sa fougue et sa véhémence sont telles qu'il sera facile de profiter de ses débordements verbaux pour le faire accuser de l'attentat.

Yong répond par un jeu de mains que Stranieri observe attentivement, avant de rectifier :

— Tu me prends pour un imbécile ! Je le sais bien, qu'il est connu pour ses idées cathares, et qu'il nous faudra le disculper. C'est justement là qu'intervient ce grand imbécile de Touvenel avec ses rodomontades, sa fierté et son honneur. Pour sauver ce jeune garçon, le frère de sa bien-aimée dont il sait de surcroît sa fille amoureuse, il viendra tout naturellement s'offrir en victime expiatoire. Et nous aurons notre coupable idéal : un croisé ! Un pur et dur soldat de la foi, assassin de deux prêcheurs de la paix ! Qui plus est, de sa propre religion ! Un comble d'absurdité ! Et impossible d'en accuser les cathares ! La mort de nos deux prédicateurs ne pourra apparaître aux yeux des extrémistes catholiques ou cathares que comme une démonstration de la stupidité absolue des intolérances. Je te prédis du coup la mise à l'index de tous les excités, un millier de conversions d'hérétiques, et un arrêt immédiat, même s'il n'est que provisoire, des persécutions contre eux.

Yong s'enferme dans une bouderie morose. Stranieri l'observe un moment, puis concède :

— C'est digne de l'école byzantine, mais beaucoup plus sûr que de compter sur une dénonciation de ce Touvenel pour sauver *in abstracto* les cathares d'un holocauste. Je ne crois pas aux causes abstraites, tu le sais bien. Pas trop non plus au sacrifice d'un individu pour une collectivité. Tandis que se sacrifier pour sauver un individu précis auquel on est attaché par des liens familiaux ou sentimentaux, oui, ça, je peux y croire.

Yong persiste à rester enfermé dans son mutisme.

— Pourquoi me fais-tu cette tête ? Que désapprouves-tu encore ? Qu'il y ait trois morts ? Mais Dominique et l'évêque d'Osma sont des soldats du Christ, ils savaient donc bien en choisissant leur vocation qu'ils pouvaient un jour ou l'autre être tués pour leur foi. Ce devrait même être un honneur. Que dis-je ? Une joie pour eux, de suivre par leur martyre les traces des premiers chrétiens. D'autant qu'ils ne souffriront même pas, puisqu'ils seront déchiquetés par l'explosion. C'est tout de même moins pénible que d'être dévoré par des lions. Et puis, songe à l'avantage pour notre sainte Église de retrouver des petits morceaux de leurs personnes disséminés un peu partout : nos frères prêcheurs pourront en faire quelques centaines au moins de saintes

reliques qui leur seront d'un commerce profitable et serviront à l'édification des foules. Pour Touvenel, j'admets que c'est un peu injuste, lui qui a déjà tant souffert. Mais je suis persuadé qu'il trouvera une satisfaction secrète à marcher au supplice en sachant qu'il sauve ainsi son futur gendre d'une mort certaine et probablement aussi toute la communauté hérétique d'un abominable massacre. Un massacre qu'espère justement Guillaume de Gasquet en obligeant le pape à déclencher une croisade. Oui, vois-tu, mon instinct me dit que cet homme a en lui, profondément ancré, le goût du sacrifice. Il aime souffrir, cela se sent quand on lui voit faire des yeux de cerf enamouré à cette Constance de Paunac. Dans les trois cas, en fin de compte, ne vois-tu pas que nous conférerons à ces hommes un sens à leur vie ? Non, vraiment, tu n'as aucune raison valable de me faire cette tête !

Tandis que la charrette conduite par Yong s'éloigne dans le soleil couchant, les habitants de Savignac, épuisés par ces deux journées passées à batailler et à soigner leurs blessés, sont allés se coucher.

Seul Amaury ne parvient pas à dormir, encore tout agité par l'accord que son père lui a donné pour recevoir de Touvenel l'enseignement du maniement des armes. Il a eu beau lui promettre qu'il ne ferait que répondre et n'attaquerait jamais, il ne rêve que d'en découdre avec ces misérables qui massacrent les siens. Et tous ces prêcheurs de paix hypocrites qui ne font que les endormir pour mieux pouvoir les égorger, comme ce Dominique ou cet évêque d'Osma !

Pour se calmer, Amaury va s'asseoir au fond du jardin à l'arrière de la maison, sur le rebord du lavoir. Une lueur scintille comme une étoile à travers la toile translucide d'une des fenêtres de l'étage. Il voit se dessiner en contre-jour l'ombre de Yasmina qui se déshabille. Fasciné, il ne peut détacher son regard de cette silhouette aux formes parfaites qui ondule à quelques pas de lui. Cette taille fine, ces cuisses longues, ces hanches adorables ! Comme un somnambule, il revient vers la maison. Il monte silencieusement l'escalier jusqu'à la chambre de la jeune fille. Il trouve la porte entrouverte. Yasmina l'aurait-elle fait exprès ?

Devant la lueur étroite de la chandelle qui l'a guidé depuis le dehors, il la voit se dévêtir entièrement, défaire ses longs cheveux, passer sa main dans leurs boucles et les laisser rouler sur ses épaules. Sait-elle qu'il est là, derrière elle ? Elle se hausse sur la pointe des pieds, comme pour mieux voir dans son miroir ses seins pleins et fermes. De la main, elle puise dans un petit bol des fleurs d'oranger séchées qu'elle trempe dans une coupelle d'eau. Elle les passe doucement sur elle pour se parfumer.

Bouillant de désir, Amaury ne peut s'empêcher de faire un pas en avant. Le parquet craque. Elle se retourne, l'aperçoit. Il s'immobilise au seuil de la pièce. Elle ne recule pas. Sa superbe nudité l'affole. Il aimerait la toucher, la caresser, la faire frémir, lui qui n'a jamais connu de femme et qui les craint. Immobiles, ils se regardent sans un mot. Yasmina lui sourit et fait un pas vers

lui. Elle lui tend la main. Malgré le désir qui le submerge, Amaury se sent gauche et glacé. Des gouttes de sueur perlent à son front. Ses jambes défaillent. Un claquement de porte retentit. Un bruit de pas résonne dans l'escalier. Est-ce le chevalier ?

Pris de panique, Amaury tourne brusquement le dos et s'enfuit. Derrière lui, il entend la porte de Yasmina se refermer et le bruit de pas s'éteindre. Revenu dans sa chambre, il se jette sur son lit, plein de honte, et pleure de rage en se traitant d'imbécile.

Le jour se lève sur Touvenel endormi. Constance a quitté le lit et entrouvert la fenêtre de leur chambre. Elle entrebâille prudemment les contrevents de bois. Quelques secondes auparavant, elle avait encore la tête appuyée sur la poitrine du chevalier, ses jambes entrelacées aux siennes, écoutant son souffle régulier et formant le vœu que ce bonheur, cette communion, ne s'interrompent jamais. La veille au soir, ils ont parlé longuement de leur avenir avant de s'endormir. Il lui a promis que plus jamais il ne se complairait dans son désert d'amertume, maintenant qu'elle l'avait choisi pour ami. Quand elle lui avait demandé de s'installer chez elle avec Yasmina, le temps qu'il trouve les moyens de réparer les ravages causés à son château, sans doute savait-elle qu'il y resterait pour toujours, tant le projet de remettre en état la demeure de Carrère semblait impossible. Et Touvenel, pas dupe lui non plus, avait accepté en la serrant tendrement contre lui, sachant ce que cela signifiait de leur part à tous deux : un engagement d'amour.

Mais Constance frémit soudain, en entendant au loin les bruits d'une dispute sur la place du village.

— Bertrand ! appelle-t-elle, angoissée.

Touvenel entrouvre les yeux. Il se dresse en entendant à son tour des vociférations assourdies venues du dehors. Il rejoint Constance à la fenêtre. En prêtant l'oreille, tous deux peuvent saisir quelques bribes de cris. On jure par Dieu, par le Christ, les apôtres, les saints sacrements, le Diable et ses démons.

— Ah non ! Ça ne va pas recommencer ! peste Touvenel en enfilant rapidement ses habits.

— Sois prudent, je t'en prie ! lui lance-t-elle alors qu'il dévale déjà l'escalier.

Sur la place, des jeunes gens conduits par Amaury jettent des cailloux sur frère Dominique. Le moine leur fait face sans même prendre la peine de se protéger de leurs projectiles, s'offrant à leurs coups en martyr consentant.

— Moi, Dominique, missionnaire de la foi, je suis venu vous faire entendre des paroles de paix. Je viens d'apprendre ce qui s'est passé ici, il y a deux jours. Je veux vous témoigner de la honte que j'éprouve pour mes frères dévoyés. Ceux qui ont osé se réclamer de ma religion pour perpétrer de tels crimes ne sont pas de vrais chrétiens, le Seigneur m'envoie vous en assurer.

Les autres le huent et continuent de le cribler de cailloux, sans qu'aucun habitant du village n'ose intervenir pour faire cesser ce jeu de massacre. De son atelier voisin à ciel ouvert, Salomon, le maréchal-ferrant, affiche un air désapprobateur à l'égard des jeunes gens, sans s'arrêter de frapper le fer sur son enclume. Dominique reprend :

— Vous me recevez comme un ennemi, alors que Dieu m'envoie vous dire que nous sommes faits pour vivre ensemble. Mes frères bien-aimés, j'ai décidé de prier, de supplier et de pleurer pendant neuf semaines, à chaque heure du jour et de la nuit, pour que s'apaisent les souffrances que ces misérables vous ont causées.

Un meunier passe, deux sacs de grains sur les épaules. Il hésite à intervenir, puis préfère repartir et presser le pas. Les cailloux continuent de voler. Frère Dominique lève les yeux vers le ciel.

— Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ! Ce sont des âmes perdues, mais je vous les ramènerai, dussé-je y passer le restant de ma vie !

Un petit groupe de femmes revenant du lavoir, effrayé par le spectacle, s'engouffre précipitamment dans une ruelle et disparaît.

Quand Touvenel débouche sur la place, une pierre cogne le front du moine, un filet de sang coule sur son oeil. Dominique titube et s'agenouille, les mains vers le ciel.

— Seigneur, donnez-moi la force de continuer de prêcher. Que le ciel qui a obscurci leurs âmes se déchire et les laisse vous apercevoir dans toute votre splendeur !

Des éclats de rire ponctués de jurons lui répondent. Frère Dominique joint les mains, baisse la tête et s'absorbe dans une prière à voix haute :

*Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix
Là où il y a la haine, fais-moi mettre l'amour
Là où il y a l'offense, fais-moi mettre le pardon
Là où il y a l'erreur, fais-moi mettre la vérité*

Cette posture n'en excite que davantage les jeunes cathares. Amaury et l'un de ses compagnons s'avancent vers le moine. Ils l'empoignent par les bras, les lui tordent en arrière et l'obligent à toucher le sol de la tête.

— Abjure ta foi satanique ! commande Amaury.

Frère Dominique, le visage écrasé dans la poussière, se contente de répéter plus fort :

— Pardonne-lui, Seigneur ! Pardonne-lui, Seigneur, il ne sait pas ce qu'il fait !

À quelques pas de là, Touvenel, figé, observe la scène sans réagir, partagé entre le dégoût que lui inspire la brutalité grandissante des jeunes cathares et le malaise qu'il éprouve devant l'attitude exagérée du moine. De plus en plus furieux, Amaury lui tire les cheveux en arrière et plante ses yeux dans les siens.

— Renie les sacrements ! Renie l'eucharistie !

Dominique se contente de lui sourire. Trois jeunes les entourent. L'un d'eux crie :

— Même si le corps de ton Christ était plus énorme que le pic de Nore, il n'en reste sûrement rien depuis que tes prêtres en mangent !

Et un autre, gloussant de rire :

— Tes hosties sont comme des tranches de rave ! Veux-tu que j'aie t'en tailler une pour te la faire manger ?

— Quand tu bois ton vin de messe, si c'est le sang de ton Christ, ne te sens-tu pas comme un vampire ? renchérit le troisième.

Dominique persiste à les regarder, l'air extatique, en marmonnant une autre prière. Aidé d'un de ses compagnons, Amaury prend un plaisir évident à lui tirer de plus en plus fort les bras en arrière. Malgré la douleur que lui procure ce simulacre d'écartèlement, le moine lève de nouveau les yeux au ciel.

— Si c'est ma vie que vous souhaitiez prendre en m'envoyant ici, Seigneur, je vous la donne bien volontiers. Faites qu'ils m'arrachent les membres l'un après l'autre ! Je veux n'être plus qu'un tronc, sans bras ni jambes. Qu'ils me crèvent les yeux ! Qu'ils me roulent dans mon sang pour votre plus grande gloire ! Ô, Seigneur, faites-moi martyr pour vous !

Cette fois, Touvenel sent qu'il se doit d'intervenir pour éviter que l'altercation ne dégénère en massacre. Il sait trop, par expérience, que la torture, passé un certain seuil, ne peut plus trouver d'autre issue que le meurtre.

— Ah ! tu souhaites devenir martyr ! hurle Amaury dans l'oreille de Dominique.

Il lui décoche une claque qui l'envoie rouler au sol. Le moine s'y allonge tout entier, la face contre terre. Amaury tourne autour de lui, essayant de saisir son regard.

— C'est ça que tu aimes, patauger dans la fange ? Jouer les victimes ?

Un autre se penche sur Dominique.

— Les martyrs, d'ordinaire on leur roussit le fondement.

— Très bonne idée ! renchérit Amaury.

Il arrache des branches encore feuillues du chêne foudroyé et se précipite vers la forge pour l'allumer au feu du maréchal-ferrant. Dans son délire vengeur, le jeune homme n'a pas vu Touvenel s'approcher de lui. Le chevalier saisit brutalement le bras de l'incendiaire, lui fait lâcher sa torche improvisée et la piétine. Amaury, sidéré par cette intervention, n'a pas le temps de voir arriver la gifle magistrale qui l'envoie tituber et s'écrouler quelques pieds plus loin. À moitié assommé, il reste assis par terre, hébété, tandis que ses comparses, soudainement calmés, ne savent pas comment réagir. Ils n'osent ni protester contre le chevalier, ni s'esquiver. Dominique, resté face contre terre, continue de psalmodier dans la poussière :

Là où il y a le doute, fais-moi mettre la foi

Là où il y a les ténèbres, fais-moi mettre la lumière

Touvenel voit avec satisfaction l'un des jeunes cathares qui n'avait pas participé à l'hystérie collective se pencher sur le moine et l'aider à se remettre sur pied, en s'inquiétant de son état. Mais Dominique, trop exalté pour lui répondre, psalmodie de plus belle en regardant le jeune homme droit dans les yeux :

*Gloria in excelsis Deo
Et in terra pax hominibus bonae voluntatis
Laudamus te, gratias agimus tibi
C'est en donnant qu'on reçoit
C'est en s'oubliant qu'on trouve*

— Et c'est en disparaissant qu'on reste vivant ! l'interrompt Touvenel.

Il écarte le jeune cathare, prend le moine par le bras et l'entraîne fermement dans la rue qui conduit de la place du bourg à la campagne, tout en lui conseillant à voix basse :

— Disparaissez, saint homme ! Cela vaudra mieux pour tout le monde.

Dominique proteste.

— Mais je suis venu dans un esprit de paix !

Il veut se dégager. La poigne du chevalier l'en empêche.

— Dites-vous alors, pour vous consoler, que ce ne devait pas être votre jour !

À la limite du village, il lui désigne au loin les contreforts des plateaux et la garrigue déserte.

— La nature sauvage vous sera plus accueillante aujourd'hui que la société des hommes. Vous méditez bien mieux sur la fraternité humaine dans la solitude. Le vent y porte plus facilement les paroles de paix jusqu'au Seigneur que lorsqu'elles sont prononcées chez ceux qui ne sont pas en état de les entendre.

— Il serait bon pourtant que ces jeunes âmes m'écoutent. C'est notre bien à tous que je veux.

— Sans doute ne l'ont-ils pas compris. Il faudra donc attendre un peu pour les en convaincre.

Dominique hésite. Il jette un coup d'oeil vers la place de Savignac, comme s'il avait envie d'y revenir prêcher. Le visage de Touvenel se fait plus dur, sa voix plus basse et plus sifflante.

— Disparaissez, je ne vous le répéterai pas ! Ou c'est avec mes pieds que je vais vous expliquer ma religion. Et je n'aimerais pas commettre un tel sacrilège, surtout sous les regards de ces jeunes gens. Convenez que ce serait peu édifiant pour eux.

Dominique ferme les yeux et semble s'absorber en lui-même, comme pour se calmer. Puis, sans un regard pour Touvenel, il s'éloigne dans la campagne. Le chevalier le suit des yeux, pour s'assurer qu'il ne va pas changer d'idée, avant de revenir vers la place du village où l'attendent Amaury et ses comparses. Constance les a rejoints, et un groupe de villageois les entourent. Au jeune homme qui garde la tête baissée, Touvenel reproche

aussitôt son fanatisme aveugle.

— Ignorez-tu les principes sacrés de ta religion, et les promesses faites à ton père de ne jamais attaquer, mais toujours te défendre ? Et vous, demandait-il aux autres, ne pouviez-vous pas l'arrêter dans sa fureur, au lieu de l'exciter davantage ?

Constance considère son frère d'un oeil sévère. Comme il ne répond rien et garde les yeux obstinément baissés, elle renchérit :

— Vas-tu répondre, à la fin ! Explique-nous ce qui t'a pris.

Amaury relève la tête. Il voudrait parler, mais il aperçoit Yasmina, descendue elle aussi sur la place. Elle le regarde, l'air surpris. Le rouge de la honte lui monte soudain aux joues. Incapable de s'exprimer, il se sauve en courant.

19.

— Faites dégager le chemin, nous sommes pressés ! ordonne le moine cistercien au chef des hommes d'armes qui lui font escorte.

En haut de la côte, coiffé d'un bonnet violet et revêtu d'une cape frappée d'une croix noire passée sur sa robe de bure, le légat du pape dresse au-dessus de lui sa hampe de commandement à manche d'ivoire et croix d'or. Il s'impatiente devant la résistance de ceux qui le retardent. Le chef des soldats se dirige vers le groupe de paysans qui leur barre le chemin.

— Allons, vilains ! Laissez la voie libre !

Les paysans restent attroupés autour d'une charrette attelée, chargée d'une malle pleine de tissus et de vêtements, à côté de laquelle gît le cadavre d'un homme. Derrière le légat patientent les moines cisterciens qui l'accompagnent dans tous ses déplacements. Ils voudraient bien connaître la raison d'une telle curiosité.

— Monseigneur !

Le légat se retourne vers un curé suivi par des paysans.

— Monseigneur, laissez-moi le temps de distribuer les vêtements de ce marchand juif à mes pauvres avant de l'inhumer.

Le légat jette un coup d'oeil sur le groupe d'hommes aux habits misérables et s'étonne :

— Si c'est un juif, tu sais bien qu'il ne peut être enterré en terre chrétienne.

— Je l'ai converti avant sa mort, monseigneur, et devant témoin.

— Était-il usurier ?

— Oui, monseigneur.

— A-t-il restitué les profits de son usure ?

— Non. Il avait donné ses biens à un changeur qui a disparu.

— Alors, c'est un péché mortel et je te répète qu'il ne peut pas être enterré en terre chrétienne.

Les paysans qui entourent le légat semblent mécontents de sa réponse. Sentant que la situation lui est favorable, le curé insiste :

— Sauf votre respect, monseigneur, il faut l'enterrer là où notre sainte mère l'Église nous le conseille.

— Ta sainte mère l'Église, c'est moi, réplique sèchement le légat. Je suis Pierre de Castelnau, le légat du pape, et je pourrais bien t'excommunier si tu

continues tes insolences...

Il accorde un regard condescendant aux paysans.

— ... Et vous tous avec lui, si vous refusez de m'obéir et demeurez au milieu du passage.

Sentant qu'il est allé trop loin, le curé s'agenouille, tête basse, en se signant. Les paysans l'imitent et ôtent leur coiffe respectueusement.

— Votre Excellence a bien raison ! proclame une voix dans le dos de Castelnau.

Le légat découvre un moine qui a dévalé la pente et fait le tour de sa monture avant de se poster près de la charrette.

— Toi ici, Stranieri ! Je te trouverai donc toujours sur mon chemin, soupire-t-il, partagé entre l'agacement et l'amusement.

— Excellence, j'ai une meilleure idée que celle de la contrainte pour vous satisfaire et débarrasser au plus vite le chemin devant vous.

— Ah oui ? Et laquelle ?

Stranieri désigne le cadavre du juif.

— Il est écrit dans un livre saint dont j'ai oublié le nom, que la seule façon de décider de la sépulture d'un juif était d'en laisser le choix à son âne. Posez donc le corps du mort sur cet animal et voyez la volonté de Dieu, ajoute-t-il à l'adresse des paysans. Là où il s'arrêtera, vous l'enterrez. Cela vous convient-il, Excellence ?

Le légat et Stranieri s'affrontent un moment du regard. Castelnau finit par hocher la tête avec un sourire amusé. Le curé et ses ouailles exécutent aussitôt les consignes de l'étrange moine. L'âne se met en marche avec son macabre chargement. Les paysans le suivent, sans oublier d'emporter avec eux le coffre aux vêtements, tandis que les hommes d'armes de Castelnau déblaient le chemin en poussant la charrette sur le bas-côté.

— Tu es parfois de bon conseil, il faut le reconnaître, concède le légat à Stranieri.

— Disons qu'étant d'un tempérament pratique les disputes théologiques m'ont toujours paru de mauvais augure lorsque j'étais pressé.

Une fois de plus, Castelnau ne peut s'empêcher de sourire.

— J'essaierai de m'en souvenir. Nos chemins se croisent-ils par hasard, ou étais-tu à ma recherche ?

— Vous sachant dans la région, il m'a semblé naturel de vous saluer et prendre de vos nouvelles.

— C'est donc le Saint-Père qui t'envoie ?

— Qui d'autre voudriez-vous ?

— Et comment m'as-tu trouvé ?

— On m'a renseigné au château d'Aguilar. Mais vous l'aviez quitté et j'ai mis une dizaine de jours pour vous rejoindre.

Castelnau scrute le visage impassible de Stranieri, dont seuls les yeux laissent percer une lueur ironique.

— Va droit au but. Pourquoi me cherches-tu ?

— J'ai à vous parler.

— De quoi ?

— De presque rien. Juste quelques questions à vous poser. Mais c'est assez confidentiel, ajoute-t-il en jetant un coup d'oeil sur ceux qui les entourent :

— Avec toi, je m'en doute.

— Pouvez-vous m'accepter un moment dans votre équipage ?

— Es-tu seul ?

Stranieri fait signe que non et lui montre une charrette à l'arrêt, un peu plus loin, et frère Yong à son bord.

— Ah ! toujours ton petit homme d'Orient ! Soit. Je vais te faire donner un cheval. Tu resteras à côté de moi, et nous prendrons dix pas d'avance. Tu pourras ainsi me parler sans risquer d'être entendu. Mais je n'ai pas de temps à perdre, je te préviens. Il faut que je sois à l'abbaye de Fontfroide avant trois jours. Quant à ton compagnon, tu lui diras de nous suivre dans sa charrette, mais de rester à l'arrière de notre cortège. Il risque de faire peur à mon équipage, avec ses yeux fendus.

Le cortège du légat a repris sa marche le long des champs de lavande embaumant l'air de leur senteur épicée. Sur la colline qui les surplombe, une paysanne armée d'un bâton pousse devant elle un troupeau de chèvres, tandis qu'un chien court en aboyant pour faire rentrer dans le rang celles qui s'en écartent. Stranieri et Castelnau chevauchent en tête, un peu détachés du groupe. Deux buses, au-dessus d'eux, tracent des cercles dans le ciel, à la recherche d'une proie. Le légat observe du coin de l'oeil l'espion, attendant qu'il se décide à parler. Mais Stranieri prend un malin plaisir à le faire attendre. Il met pied à terre pour humer le parfum d'une touffe de fleurs que les sabots de son cheval ont écrasée. Avec un plaisir évident, il semble s'enivrer de l'arôme de la plante, en frotte les fleurs entre ses doigts et s'en oint le visage et le cou avant d'en enfouir une poignée dans la poche de sa robe de bure.

— Quel bonheur que cette odeur de ciste exhalée par une terre aussi aride ! continue-t-il en cueillant une branche d'arbrisseau aux fleurs roses.

Il en respire la résine visqueuse avec un bonheur évident.

— Ne trouvez-vous pas, Castelnau ? Sentez donc ce parfum. Il vaut bien toutes les corbeilles fleuries.

Castelnau s'impatiente.

— Je t'ai dit que je n'avais pas de temps à perdre. Pose-moi tes questions.

L'escorte est arrêtée à une vingtaine de pas derrière eux. Assez loin pour ne pas les entendre. Stranieri, se remettant en selle, abandonne soudain le vouvoiement et le titre d'Excellence.

— C'est à toi de me parler, Castelnau.

Le légat lui jette un regard surpris.

— Veux-tu dire que le pape n'a plus confiance en moi, et qu'il souhaiterait me remplacer par un autre émissaire ?

— Assurément non. Il aime simplement, comme toujours, à se couvrir de tous côtés. Il avait besoin de la lumière et de la parole, pour cela il t'a choisi. Mais il avait besoin aussi de l'ombre et du secret, et là il me préfère. Nous nous complétons, Castelnau, il faut que tu t'y résolves.

— Tu veux plutôt dire : que je m'y résigne, raille le légat.

— Si tu veux, sourit Stranieri. Le terme est sans doute plus juste.

« Voilà qu'il me prend pour un envoyé du pape chargé de le questionner et de contrôler ses actions ! L'occasion est bonne pour le laisser s'ouvrir et le faire me parler à cœur ouvert », se félicite Stranieri. Les deux hommes chevauchent quelques instants en silence, puis Castelnau se lamente :

— J'ai échoué ces dernières années à faire reculer l'hérésie par mes campagnes de prédication, j'en suis bien conscient, mais j'ai au moins réussi à épurer le haut clergé le plus discrédité en déclarant suspens les évêques de Narbonne, de Toulouse, de Béziers et de Viviers. Ce n'est pas rien.

— Nul ne songe à te le contester.

— Il faut tenir compte aussi que, lorsque je suis arrivé dans la région, l'autorité de notre Église y était si affaiblie qu'elle ne pouvait plus ordonner, mais seulement tenter de convaincre.

Il se tait un moment pour juger de la réaction de Stranieri, puis reprend, comme s'il se défendait devant un tribunal :

— À mon crédit, il faut porter le fait que les réunions contradictoires auxquelles j'ai participé, aussi animées qu'elles fussent dans la discussion, n'ont jamais tourné à l'empoignade ni à l'obstruction.

— C'est vrai, et notre Saint-Père t'en est reconnaissant.

— Le résultat en a été médiocre, et j'en ai été profondément découragé. Mais notre Saint-Père t'a sans doute dit que je lui avais demandé de me remplacer et de me rendre à mon monastère de Fontfroide où il était venu me chercher. C'est lui qui a refusé, à mon grand regret, et qui a voulu que je poursuive ma mission. J'ai encore ses paroles imprimées dans ma tête : « L'action vaut mieux que la contemplation. Vous n'avez pas réussi comme vous vouliez, mais ce n'est pas le succès que Dieu récompense, c'est le travail. »

« Du Lotario, tout craché ! pense encore Stranieri, de plus en plus amusé. Sans doute aurait-il pu s'inspirer d'une aussi belle maxime, lui si paresseux lorsque nous faisons nos études à Paris. »

— Il t'a dit cela, vraiment ?

— Et aussi : « Insistez, argumentez, implorez et, à force de patience et d'éloquence, ramenez les dévoyés. » C'est à ce moment, pour m'épauler, qu'il m'a envoyé frère Dominique et l'évêque d'Osma.

— Que penses-tu de leur prédication ?

Le légat réfléchit, et ne peut que reconnaître :

— Que leurs efforts, aussi brillants soient-ils, n'ont guère donné plus de

résultats que les miens.

— Avez-vous essayé de les conjuguer ?

— Bien sûr. En avril dernier encore, à Montréal, une citadelle de l'hérésie, je me suis joint à eux avec frère Raoul pour affronter les meilleurs champions cathares : Pons Jourdain, Arnaud Othon, Benoît de Termes et Guilabert de Castres. Quatre contre quatre. Le débat a duré quinze jours et cent cinquante hérétiques se sont convertis.

— Cent cinquante ! Ce n'est pas si mal.

Castelnau jette un coup d'oeil plein de lassitude sur Stranieri.

— Une goutte d'eau dans la mer.

Et, comme l'espion du pape ne fait aucun commentaire, il poursuit :

— Je suis fatigué et déçu. Sans compter que ma santé me cause de sérieux soucis : une envie d'uriner me prend toutes les demi-heures, même quand je n'ai rien bu. Et puis, je ne crois plus aux vertus de ces débats contradictoires. Il y en a encore un prévu à Fontfroide, dans une quinzaine de jours. J'aimerais, après celui-là, pouvoir m'arrêter. Quand tu retourneras à Rome pour rendre compte de ta mission, je te serais reconnaissant de dire à notre Saint-Père que je le supplie instamment de me rendre à la méditation. J'ai vraiment passé l'âge de ces disputes.

— Et moi, crois-tu que je n'ai pas passé celui des intrigues ? soupire à son tour Stranieri.

— Au moins n'as-tu pas toujours besoin d'uriner ! Tiens, tu vois, en ce moment même, peut-être est-ce le fait de t'en avoir parlé, mais une furieuse envie me reprend.

Castelnau arrête son cheval et ordonne d'un geste au convoi derrière lui d'en faire autant. Les moines qui le suivent semblent habitués à ces haltes. Les chevaux marquent l'arrêt. Le légat descend de sa monture. Stranieri, du coup, saute de nouveau de la sienne.

— Si tu le permets, je crois que je vais t'imiter.

Les deux hommes vont vers un bosquet et se mettent à pisser de concert.

— Après tout, ne te plains pas de ces petits maux de santé, il y en a de pires, assure Stranieri. Pour être tout à fait franc, j'irais même jusqu'à penser que deux des activités les plus agréables que Dieu ait données à l'homme sont le passage et le défécage. Après le baiser, bien sûr.

— Sans doute. Mais à condition de pouvoir les assouvir.

— Cela va de soi.

En se reculottant après avoir secoué son membre, le légat laisse retomber sa soutane et ajoute rêveusement :

— Avant de devenir archidiacre, puis de me retirer à Fontfroide, je ne détestais pas non plus le bâfrage et l'ivrognerie.

— J'en pensais autant dans ma jeunesse, avoue Stranieri.

Les deux hommes retournent vers leurs chevaux, remontent en selle et repartent, suivis par le cortège. Ils cheminent un moment, perdus dans leurs souvenirs.

— Parlons sérieusement, propose Castelnau. As-tu été chargé par le Saint-Père de me poser des questions, de me transmettre ses doléances, ou de me donner quelque nouvelle instruction ?

Stranieri décide de ne pas le laisser s'enfoncer dans cette méprise plus longtemps.

— Je ne suis pas venu ici comme enquêteur ni comme messenger, Castelnau.

Le légat lui lance un regard surpris.

— Alors, qu'y fais-tu ?

— Innocent III m'a demandé de pénétrer la Confrérie Blanche comme l'eau se cache dans la mousse.

Le légat ne peut retenir une grimace de dégoût.

— Il ne faut pas fréquenter ces soudards. On ne peut que se salir à leur contact.

— Tu sais bien que je ne choisis pas ceux que notre Saint-Père confie à mon observation, malheureusement.

Castelnau hausse tout à coup le ton.

— Ce sont des gens qui tuent, qui pillent et qui violent. Ils déshonorent notre religion. Je les tiens pour partiellement responsables de l'échec de nos prédications. Tout ce qu'ils veulent, c'est créer une situation irréversible qui nous obligera à la guerre.

— Sait-on qui est leur chef ?

— Non, puisqu'ils circulent toujours cagoulés. Mais la rumeur veut que ce soit le seigneur de Gasquet. C'est un fort méchant homme, malgré l'ostentation avec laquelle il fait montre de sa croyance. Et son second, le baron Guiraud, est au moins aussi méchant homme que lui.

— Sa Sainteté ne t'a-t-elle pas donné pouvoir d'excommunication sur eux ?

— J'en ai le pouvoir, oui. Mais, pour excommunier, il faut des preuves incontestables, un débat et un jugement.

— Eh bien, j'ai une preuve pour toi.

Castelnau jette un coup d'oeil surpris à Stranieri. Celui-ci fouille sous sa soutane et en sort la dague.

— J'étais à Savignac quand il y a eu un massacre, il y a une dizaine de jours. L'un des hommes cagoulés a perdu cette arme sur le terrain. Elle porte incrustée dans sa lame le blason de la seigneurie de Puech.

Le légat tire l'arme de son étui et l'examine, l'approchant tout près de ses yeux.

— Tu as raison.

Il la remet dans son étui et rend le tout à Stranieri, qui s'étonne :

— Tu ne la gardes pas ?

— Ce n'est pas une preuve incontestable.

— Comment cela ?

— L'homme qui la portait a pu l'avoir volée. Et, sans vouloir t'offenser,

tu pourrais toi-même me mentir, pour parvenir à tes fins.

— Tu le penses vraiment ?

— Il y a longtemps que j'ai renoncé à deviner quand tu dis la vérité et quand tu mens.

— Et quelles fins crois-tu donc que je poursuive ?

Castelnau étouffe un petit rire.

— Certainement la plus grande gloire de Dieu, de notre Saint-Père et de notre Église.

— Alors, cela devrait te suffire.

— Non. Même si tu dis vrai, je ne peux pas prendre le risque d'entamer contre le seigneur de Gasquet une procédure dont il risquerait de sortir victorieux. Cela aggraverait encore les tensions entre notre communauté et celle des hérétiques. Nos frères catholiques se sentiraient accusés injustement, et les cathares seraient persuadés que nous ne voulons pas punir des assassins.

— En somme, Guillaume de Gasquet peut continuer impunément à commettre ses massacres ?

Les deux hommes se dévisagent, puis Castelnau se détourne et murmure :

— De toute façon, je crois la guerre inévitable.

Après un long silence, il ajoute :

— Guillaume de Gasquet n'a pas que ces crimes à son actif. Il est aussi le responsable du pillage du château du seigneur de Touvenel. Avec son écuyer Godefroy, ils ont violé sa femme ensemble et provoqué son suicide.

Stranieri accuse le coup.

— Tu m'as demandé des preuves. En as-tu pour ce que tu viens de me dire ?

— En tant que dignitaire de l'Église, c'est à moi qu'il a demandé de recueillir sa confession. Mais, si tu ne me crois pas, tu peux le savoir aussi par ce Godefroy, qui participait avec lui aux horreurs qui s'y sont commises, et qui, de honte, l'a quitté pour se faire ermite.

— Où ça ?

— Dans une grotte, en haut du roc de Mouillet.

Un nouveau silence s'installe entre les deux hommes. Au bout de quelques secondes, Castelnau se repent.

— J'ai trop parlé, c'est une grave faute de ma part. Mais nous sommes entre gens d'Église, et je compte sur ta discrétion.

— Cela va de soi. Mais pourquoi ne l'as-tu pas fait condamner ?

— Je suis lié par le secret de la confession. Et puis, crois-tu que la divulgation de ces crimes serait une bonne chose pour notre Église, alors que ce seigneur passe pour l'un de nos plus ardents défenseurs ? Sa honte rejaillirait immanquablement sur nous.

Et, comme Stranieri se tait, il ajoute :

— J'ai pris aussi en considération le fait que ce soudard, aussi dévoyé soit-il, est un bon soldat et que nous aurons grand besoin d'hommes comme

lui quand la guerre éclatera.

Comme le jour commence à tomber, le légat propose à Stranieri de partager la halte qu'il compte faire pour la nuit dans une petite abbaye habitée par des frères cisterciens. Les hommes d'armes, les clercs et les religieux prennent demeure dans les granges et les communs, tandis que Castelnau se réserve la salle capitulaire avec Stranieri, Yong et deux de ses adjoints.

Trouvant les bancs de pierre taillés dans les murs un peu trop froids, il y fait disposer des bancs, dresser une table sur des tréteaux et servir pour eux cinq un dîner frugal. Après quoi, tandis que Yong et ses deux adjoints vont se coucher dans un coin de la salle sur des paillasses que les moines leur ont apportées, le légat invite Stranieri à partager avec lui une belle cruche de vin de Languedoc, tout en le défiant au jeu du Renard et des Oies. Sur un plateau au tracé cruciforme entrecroisé de diagonales et de parallèles, il répartit les dix-huit pions bleus de ses oies en ordre de combat, et Stranieri pose son renard noir. Le sort lui donne la préférence pour attaquer le jeu. Il commence en avançant son pion en ligne droite vers le centre. Castelnau réfléchit à peine avant de déplacer deux oies de son aile, préparant l'encerclement du renard. Avançant leurs pions en zigzag, les deux adversaires se livrent alors à une stratégie de déplacements très rapides, révélant deux joueurs avertis. Puis, arrivés à une situation de blocage, ils font une pause et se servent à boire.

— Et que feras-tu, si le Saint-Père t'accorde ce que tu souhaites ? demande Stranieri.

— S'il me permet de retourner à la méditation, je me consacrerai à l'étude de problèmes théologiques. C'est ma passion, comme tu le sais.

— Tu auras bien de la chance, s'il l'accepte, commente rêveusement Stranieri.

Les deux hommes trinquent et boivent. Stranieri reprend :

— Il est certain qu'un homme comme toi pourrait apporter bien des réponses aux questions nouvelles que notre époque se pose dans ce domaine.

Castelnau lance à son interlocuteur un regard méfiant, ne sachant s'il se moque ou s'il est sérieux.

— À quelles sortes de questions nouvelles penses-tu ?

— Oh ! à mille et une.

— Donne-m'en un exemple.

Stranieri replonge brusquement dans le jeu, mangeant trois oies d'un coup au légat qui ne s'était pas rendu compte qu'elles n'étaient pas protégées. Celui-ci tente aussitôt, en déplaçant un pion, de combler le vide que l'espion du pape a ouvert dans ses lignes arrière. Stranieri soulève alors son renard entre le pouce et l'index. Il semble hésiter à propos de l'intersection sur laquelle il va le poser. Sans regarder Castelnau, il répond à sa question.

— Prenons simplement le problème de la sépulture de ce juif, tout à l'heure. Ne crois-tu pas qu'il serait utile de définir un nouveau lieu dans l'au-delà, qui ne soit ni le Paradis ni l'Enfer, et où des âmes comme la sienne

pourraient purger leur reliquat de péché ? Je trouve que cette absence est une sérieuse lacune de nos Saintes Écritures. Car est-il bien judicieux, finalement, de vouer les usuriers aux flammes de l'Enfer, alors que notre Église a tant besoin de prêtres ?

— Et comment voudrais-tu appeler ce nouveau lieu ?

La main de Stranieri hésite, allant de gauche à droite, sans se décider à jouer son renard.

— La toponymie n'est pas vraiment ma spécialité. Il faudrait que tu demandes cela à quelqu'un comme le cardinal Ambrogiani. Tu sais bien qu'entre deux conseils donnés à notre Saint-Père et quelques séances de gymnastique un peu particulières avec de jeunes novices, il passe son temps à inventer des jeux de mots qui se croisent. Mais, puisqu'on y purgerait ses péchés, tu pourrais par exemple l'appeler le Purgatoire.

Il pose soudain son renard. Castelnau réagit en l'encerclant. Stranieri fait sauter son pion par-dessus deux oies d'un seul coup, et range ceux de son adversaire à côté de lui, en affichant un air satisfait. Le légat réplique en déplaçant une oie pour assurer ses arrières. Terrible erreur ! Il n'a pas vu le piège qui lui était tendu. À une vitesse déconcertante, Stranieri déplace son renard que la manoeuvre du légat a libéré.

— Et onze, et douze ! Je prends, je plume et je mange, Excellence ! Le renard est un grand dévoreur d'oies. Mais il vous en reste encore une. Voulez-vous continuer ?

Castelnau, agacé, balaie les pions restants d'un revers de la main, puis leur ressert à boire à tous les deux.

— Tes idées m'inquiètent, Stranieri. Elles m'inquiètent un peu plus, chaque fois que je te retrouve.

— Pourquoi cela ?

— Cette idée de Purgatoire, par exemple. Cette façon que tu as de toujours envisager les questions religieuses d'un point de vue pratique et avec un tel cynisme !

— Dis plutôt : réalisme.

— Peu importe. Tu sembles ne plus croire en un Dieu qui nous aurait créés ni en aucune des paroles des Saintes Écritures.

Une lueur amusée éclaire les yeux de Stranieri. Caressant son petit collier de barbe, il se penche en avant et fait mine de baisser la voix, comme pour une confidence.

— Tu te trompes, Castelnau. Je crois en un Dieu qui serait la Nature, et qui nous consolerait de l'homme, pour peu que nous sachions prendre le temps de humer le parfum d'une touffe de lavande écrasée par les sabots d'une mule, ou de frotter une fleur entre nos doigts et de nous en oindre le visage et le cou. Quant à savoir si ce Dieu nous a créés, ou si nous ne sommes qu'une partie de lui, je n'en sais rien. Et je doute que Lotario lui-même, notre cher Saint-Père, le sache plus que moi.

Castelnau jette un coup d'oeil inquiet vers ses adjoints, puis vers Yong, à

l'autre bout de la salle, pour vérifier qu'ils dorment et n'ont rien entendu.

— Par Dieu, Stranieri, quel discours me tiens-tu ? Un Dieu qui serait la Nature, et nous les hommes une partie de Lui ! Mais c'est pure hérésie. Tu vas droit au bûcher, avec des théories comme celle-là.

Le visage de Stranieri affecte un air plus grave.

— Nous sommes entre gens d'Église, comme tu me l'as fait remarquer tantôt. Considère que je viens de te choisir pour confesseur. Je compte donc, moi aussi, sur ta discrétion.

Comme Castelnau reste interloqué, il précise :

— Il me semble que je le mérite au moins autant que ton seigneur de Gasquet.

— J'ai peur, Stranieri, soupire Castelnau. J'ai peur pour ton âme.

— Je dois t'avouer que cela m'arrive, à moi aussi. De plus en plus souvent, et aux moments les plus inattendus.

— Quand ça ?

— Le matin, par exemple, quand je prends le temps de regarder mon visage dans un miroir. Et pour tout t'avouer, le soir aussi, quand je défèque, je me demande si cette matière qui s'échappe de moi n'est pas une partie de mon âme.

Une nouvelle lueur ironique traverse ses yeux.

— C'est bien pourquoi je tiens tant à ce que vous autres, docteurs en théologie, inventiez au plus vite cette notion de Purgatoire.

20.

Au matin, sortis de l'abbaye où ils ont passé la nuit, Castelnau et Stranieri se séparent. Le légat doit poursuivre son chemin vers Fontfroide, tandis que Stranieri et Yong, sur leur charrette, feront route vers le château de Puech. Avant de rejoindre son équipage, Castelnau pose une main amicale sur l'épaule de l'espion.

— Bien que tout nous oppose, autant dans nos actions que dans nos pensées, j'ai eu plaisir à passer la soirée avec toi. Tes paradoxes sont toujours stimulants pour l'esprit, même s'ils sentent un peu trop le soufre.

Les deux hommes se donnent l'accolade. À voix basse, à l'oreille de Stranieri, Castelnau murmure :

— Je compte bien sur toi pour garder le secret que je t'ai confié.

— Et moi sur toi, pour ne pas dévoiler ma théologie.

Castelnau s'écarte, amusé.

— Ne crains rien. Je l'ai déjà chassée de mon esprit, de peur de trop sentir le soufre, comme toi.

Après avoir jeté un coup d'oeil sur les hommes de son escorte qui les observent de loin, il rassure à voix basse son coreligionnaire :

— Dans tous les cas, l'idée que tu puisses être une partie de Dieu est tellement incongrue que personne ne pourrait croire que tu parles sérieusement.

— Cher Castelnau, ta candeur m'étonne. Nous avons suffisamment vécu, toi et moi, pour savoir que les hommes sont prêts à croire bien des choses beaucoup plus extraordinaires que celle-là.

— Admettons. Que penses-tu alors, qu'il se passerait ?

Stranieri réfléchit un moment et concède :

— À leur place, je changerais aussitôt de Dieu, et en tout cas de religion.

— J'en ferais assurément tout autant.

Les deux hommes échangent un regard amusé.

— Rassure-toi, je ne dirai rien à personne de tes idées hérétiques, conclut Castelnau. Nos frères cisterciens n'ont guère d'humour, et ils sont si pointilleux sur le dogme qu'ils pourraient malgré tes soutiens en haut lieu te faire un procès.

Il grimace soudain.

— Ah ! Ça recommence.

- Quoi donc ?
- J'ai encore envie de pisser.
- Eh bien, si ça peut te rassurer, moi aussi.

Tous deux se dirigent vers un mur de l'abbaye et se mettent en état de satisfaire leur besoin. Castelnau jette un regard d'envie sur Stranieri.

— Tu y parviens plus facilement que moi, tu vois.

— Tu as un peu de retard, c'est vrai, mais ce n'est pas forcément signe de mauvaise santé, affirme Stranieri après avoir jeté un bref coup d'oeil à son voisin.

— Ton jet est quand même plus puissant que le mien.

— Peut-être en avais-je simplement plus envie ?

— Mais le tien est dru, tandis que le mien est en arrosoir.

— Simple différence de style. L'essentiel est que cela te soulage autant que moi.

Et, remettant le premier son membre en place, il reste un moment à regarder Castelnau, qui n'en finit pas.

— Si tu t'inquiètes autant, peut-être devrais-tu consulter un médecin, lui conseille-t-il, devant sa mine assombrie.

— Un médecin ? Ah, non ! Je n'ai pas encore envie de mourir.

Lassé d'attendre, Stranieri se détourne et lance :

— Pense au moins à me prévenir si tu réussis à convaincre nos frères théologiens d'adopter cette idée de Purgatoire. Ça pourrait me rassurer, de savoir que mon âme aurait un lieu où aller qui lui éviterait l'Enfer. Et puis, c'est une idée qui présente de nombreux avantages pour le développement de la foi.

— Tu le penses vraiment ?

— Bien sûr. Elle introduira dans l'esprit des croyants la notion de calcul pour accéder au Paradis. L'Église pourrait décréter par exemple que les actes pieux ou les bonnes actions donneraient à leurs auteurs des réductions de peine et raccourciraient leur séjour dans ce Purgatoire.

— Tu n'as pas tort. Ce pourrait être une conception moins simpliste de la justice céleste.

— Je m'étonne même que notre Église n'y ait pas pensé plus tôt. Elle a tout à gagner à ce que la condamnation des pêcheurs ne soit plus irrémédiable. Cela les encouragera à bien faire, ou à se racheter en cas de mauvaise action. Peut-être même pourra-t-elle en accroître son commerce d'indulgences ? Tandis que, s'ils se savent condamnés à l'Enfer, ils n'ont plus qu'à persister à mal agir, puisqu'ils sont déjà perdus.

Castelnau se rajuste à son tour.

— Malgré tout, je crains que ton idée n'exige l'approbation d'un concile avant d'être adoptée. Nous ne serons donc probablement plus de ce monde, ni l'un ni l'autre.

— Ce n'est pas grave. Si elle est adoptée et que nous sommes déjà en Enfer, on nous transférera.

Aussitôt leur charrette hors de la vue de Castelnau, Stranieri ôte sa robe de moine et remet son costume de troubadour. Contrairement à ce qu'il a annoncé au légat, il n'a pas l'intention de se rendre directement au château de Puech. Il décide de retourner seul à Savignac pour rechercher Touvenel et le ramener avec lui à Fontfroide. De son côté, Yong, rejoindra le seigneur de Puech pour le rassurer en continuant de travailler à la mise au point de sa bombe. En effet, le délai que celui-ci leur a fixé pour trouver un coupable va bientôt arriver à son terme. La controverse prévue à Fontfroide doit avoir lieu dans moins de quinze jours. Il est donc important que Guillaume de Gasquet ait l'un d'entre eux près de lui pour ne pas croire à une trahison.

En cheminant jusqu'à l'endroit où leurs routes doivent se séparer, Stranieri monologue à voix haute :

— J'ai encore changé d'avis, Yong, tu m'en excuseras. Mais je pense que, cette fois, l'idée va te plaire et que tu vas cesser de me bouder comme tu le fais depuis quelques jours. Hier, en discutant avec Castelnau, mon projet m'a paru trop compliqué. Assassiner deux braves prédicateurs et causer la mort d'un innocent pour provoquer des conversions en masse et arrêter les persécutions contre les hérétiques, c'est viser trop haut. Et, pour le moins, prendre le risque d'un mouvement spontané de violence immédiate et sauvage que je ne pourrais peut-être pas contrôler. Je me rends de mieux en mieux compte, depuis que nous circulons dans ce pays, combien la situation est devenue tendue de toutes parts. Et surtout, quel qu'ait pu être le résultat de la combinaison que je projetais, il m'est devenu insupportable de penser que Guillaume de Gasquet s'en sortirait indemne. Surtout après ce que Castelnau m'a appris hier sur lui, sous le sceau du secret, et que je ne peux pas te révéler. Bref, j'espérais pouvoir faire condamner ce criminel grâce à la dague que j'apportais à notre légat, mais il ne veut pas prendre le risque d'un procès en excommunication sans avoir davantage de charges. J'opte donc désormais pour une solution plus modeste, mais à l'efficacité certaine : tuer tout simplement ce misérable seigneur de Gasquet, pour faire cesser ses exactions et couper court du même coup à tout risque d'une nouvelle provocation qui pourrait mettre le feu aux poudres. C'est très loin, bien sûr, de l'ambition de mon projet originel, car je ne ferai guère ainsi qu'arrêter les méfaits de la Confrérie Blanche. Mais ce sera toujours ça. Ma défunte mère m'a appris qu'il fallait parfois se contenter de peu et s'en consoler par la pensée que le mieux est souvent l'ennemi du bien.

Yong se met à faire parler ses mains. Stranieri renchérit :

— Je me doutais que tu m'approuverais. Cependant, reconnais avec moi qu'il serait quand même juste que ce bourreau souffre un peu. C'est pourquoi nous n'utiliserons pas notre bombe contre lui. Ce serait un châtiment trop doux que d'être déchiqueté d'un seul coup.

Yong pose une autre question du bout des doigts, Stranieri hoche la tête négativement.

— Non, ce n'est malheureusement pas moi qui m'en chargerai. Ni toi, d'ailleurs. J'y aurais eu un grand plaisir, pourtant. Par étranglement, par exemple. Je veux dire : un étranglement assez long, tu sais, comme un de ceux que tu m'as appris. Qui laisse le temps à sa victime de se sentir mourir, étouffer, hoqueter sans même pouvoir crier grâce. Avec des yeux exorbités, tout rouges de sang, tu vois ? Quelle joie j'en aurais éprouvée ! Ou bien ce supplice de ton pays, qui consiste à laisser un prisonnier le crâne exposé à une goutte d'eau qui tombe régulièrement, jusqu'à ce que la gêne se transforme en douleur, puis en atroce souffrance et finisse par le rendre fou. Mais c'est impossible. Il serait trop dangereux que je prenne le risque de me faire prendre et qu'on découvre que l'assassin d'un grand seigneur catholique est un envoyé du pape. Tu vois d'ici le scandale !

Yong lui jette un regard intrigué.

— Comment vais-je faire ? C'est très simple. En remettant à l'oeuvre notre croisé, mais pour de vrai, cette fois, pas comme un faux coupable. Il va se charger de l'affaire pour nous. Et il réussira, tu verras ! C'est lui qui tuera cet abject chef de bande, ce soudard, ce reître. Je lui en donnerai le bon motif et l'occasion. Rassure-toi, il aura cette fois une bonne excuse à fournir s'il se fait prendre. Une excuse indiscutable, qui lui évitera la pendaison ou la hache.

Au même moment, dans la cuisine des Paunac, les manches du bllaud retroussées jusqu'aux coudes, un tablier autour de la taille, les mains poisseuses de tripes, de fiel et de sang, Touvenel vide une énorme tanche avant de la passer à Yasmina afin qu'elle la nettoie dans un baquet d'eau. À côté de lui, le couteau à la main, Constance écaille carpes et truites sur une large planche de bois. Dans un autre grand baquet à ses pieds, des anguilles se tordent frénétiquement, avant d'être décapitées, puis écorchées.

— Constance, ta nouvelle religion a peut-être ses mérites, mais pas celle de l'odeur ! plaisante le chevalier.

— Les hommes sont vraiment des petites natures, riposte-t-elle aussitôt. La vue et l'odeur de la mort ne les effraient pas sur les champs de guerre, mais l'éventrement d'un poisson leur soulève le coeur.

— Du poisson, rien que du poisson ! N'y aurait-il plus que ce mets au monde ? Toi que j'ai connue si gourmande, il y a seulement quelques jours !

— Je peux toujours exercer ma gourmandise autrement, lui réplique Constance.

Elle baise ses lèvres goulûment, avant d'ajouter en dilatant ses narines :

— Moi, je ne crains pas l'odeur d'un homme qui a pourtant consommé ce matin tout un oignon blanc !

Il y a désormais abondance de légumes, de fruits et de poissons dans la maison des Paunac, depuis que Constance s'est ralliée aux principes de son père et a proscrit toute nourriture qui viendrait d'un être vivant, les poissons exceptés. Une exception que Touvenel ne parvient toujours pas à comprendre. Les poissons ne seraient-ils pas des êtres vivants ? Heureusement pour lui, si

son amoureuse, devenue « bonne femme », a décidé de faire maigre sur tout ce qui touchait à la nourriture et à la boisson, ne buvant plus que de l'eau claire aromatisée à la menthe, elle n'a pas renoncé à la chair et à ses plaisirs. Elle s'y adonne chaque fois qu'elle le peut, avec autant de passion qu'au premier jour. Son frère Amaury, par contre, partagé entre le désir qu'il éprouve pour Yasmina et les recommandations de chasteté de la religion cathare, continue de se torturer l'âme en convoitant la jeune fille jour et nuit sans oser la toucher.

Le saccage et les crimes opérés deux semaines plus tôt par la Confrérie Blanche sur les habitants de Savignac, au lieu d'inspirer de la crainte aux « bons hommes » et de les soumettre à la volonté de ces criminels, les a soudés davantage les uns aux autres. De nombreux catholiques se sont même rangés au côté des cathares, après qu'un des leurs, qui avait de justesse échappé au massacre, leur eut rapporté cet échange entre l'un des cagoulés et celui qui semblait le chef de l'expédition :

— Les tuer tous ? Mais il y a aussi de bons catholiques, dans ce bourg, aurait remarqué le premier.

— Qu'importe ! Dieu reconnaîtra les siens ! aurait répondu le second.

Touvenel, d'un faux mouvement, fait jaillir sur lui les viscères de la tanche qu'il est en train de vider. Agacé, il se secoue maladroitement et les projette sans le vouloir sur Constance.

— Tu vois ! Première leçon : ne pas se marier ! lance la jeune femme à Yasmina D'ailleurs, c'est un sacrement et, comme tout sacrement, il ne vaut rien.

— Ne l'écoute pas ! réplique Touvenel, amusé. C'est encore un principe qui pue comme son poisson !

Mais Constance poursuit pour la jeune fille :

— L'union libre a cet avantage sur le mariage qu'elle ne représente point la soumission de la femme à son mari. Et comme elle repose sur l'amour égalitaire, elle est plus aisée à dissoudre d'une part comme de l'autre.

Touvenel se débarrasse de son tablier. Il y essuie ses mains maculées de sang et d'écailles.

— Belle façon de commencer une vie à deux, que de réfléchir déjà à la meilleure façon de la finir !

Constance, un sourire aux lèvres, se campe devant lui.

— Il faudra bien vous y faire, mon ami, car ce sont à présent les idées des femmes comme nous.

Touvenel ne trouve pas de réponse. Son allure si comique provoque l'éclat de rire des deux femmes. Le chevalier renonce à prolonger la discussion et passe dans la cour attenante. Après avoir ôté son bliaud, il remonte un seau d'eau du puits. Il se le verse sur la tête, le torse et les bras, renouvelant plusieurs fois l'opération pour se débarrasser de cette odeur qui lui déplaît tant. Alors qu'il se sèche au soleil, Constance débouche soudainement derrière lui, affolée : elle a oublié d'aller à Narbonne livrer les

vêtements qui ont échappé au saccage des cagoulés et d'en rapporter de nouveaux tissus.

— Envoie donc ton frère Amaury, suggère le chevalier.

— Je ne sais où il est. Et il me faut absolument participer à la réunion qu'organise mon père ce soir. Je dois servir le repas aux Parfaits qu'il réunit chez nous.

Narbonne n'est plus très loin, et la poussière soulevée par un groupe de cavaliers qui vient de croiser sa charrette retombe à peine que Touvenel aperçoit la petite silhouette d'un homme immobile, assis sur le bas-côté du chemin. À environ trois cents pas, il ne peut pas distinguer ses traits, mais son allure générale lui rappelle quelqu'un de connaissance. Arrivé plus près de lui, il voit l'homme se lever et lui faire signe. Le luth accroché à son épaule ne lui laisse plus de doute sur son identité. Il avance encore un peu et arrête son cheval à sa hauteur.

— Te revoilà ! Je te croyais en train de faire la tournée de plusieurs châteaux qui t'avaient invité.

— Je l'ai terminée, il y a quelques jours, répond Stranieri.

— Et ton petit moine, il n'est plus avec toi ?

— Il devait retourner à l'abbaye de Fontfroide. Je lui ai laissé la charrette et j'ai continué à pied. Je comptais revenir à Savignac pour tenir la promesse que j'ai faite à ce jeune garçon, de lui apprendre quelques pas de danse d'un genre un peu particulier.

— Abandonne cette idée. J'ai moi-même renoncé à apprendre à ces jeunes excités le maniement des armes. Ils en feraient trop mauvais usage. Mais je ne peux pas rester plus longtemps à bavarder avec toi. On m'attend à Narbonne.

— Si tu me dis que je ne servirai à rien à Savignac, j'ai bien envie de t'accompagner. M'accepterais-tu à ton côté ? Je suis un peu fatigué de marcher.

— Oui, à une condition.

— Laquelle ?

— Que tu ne me chantes pas tes chansons.

— J'avais justement la voix un peu enrouée par les efforts que j'ai faits et par les courants d'air que nous autres, troubadours, sommes obligés de subir dans des couloirs glaciaux en attendant notre tour.

— Monte, alors.

Stranieri saute dans la charrette et Touvenel relance son cheval. Le soir commence à tomber sur les rangs de vignes aux ceps effeuillés depuis déjà deux mois par les vendangeurs. Au-dessus d'eux les rapaces commencent leurs chasses vespérales. Les deux hommes cheminent un moment en silence, tout en s'observant en coin. Le chevalier demande subitement à son compagnon :

— Tu ne retournais pas voir Amaury, c'est moi que tu venais chercher,

n'est-ce pas ?

Stranieri temporise un moment, puis admet :

— Comment l'as-tu deviné ?

— Je ne sais pas jouer avec les mots, comme toi, ni avec les pensées comme d'autres le font. Je sais à peine lire, et encore moins écrire. Mes parents sont morts trop tôt pour me laisser le loisir d'apprendre. Je n'ai pas non plus cet instinct des sentiments qu'ont les femmes. Mais j'ai celui du chasseur. Ou de la bête chassée, c'est le même. Je sens venir de très loin les gens qui me cherchent. C'est la guerre qui me l'a appris, à force de rester toujours sur mes gardes.

— Eh bien, tu as vu juste. Je venais pour te voir, car j'ai à te parler.

Une poigne vigoureuse se referme sur le bras de Touvenel. Une voix d'homme, autoritaire, lui lance :

— Suffit, chevalier ! Affronte la réalité ! Rien ne te sert de la fuir ou de la pleurer, tu n'y trouveras aucun réconfort.

Assis sur le talus du fossé, Touvenel pleure. Dans le contre-jour aveuglant, les yeux brouillés par ses larmes, il distingue avec peine la silhouette du troubadour qui l'a saisi par les épaules et le force à se relever. Il titube vers la charrette, s'appuie sur un montant, balbutie des mots désordonnés, puis soudain se penche en avant et vomit. Il reste un long moment à hoqueter. Enfin calmé, il se redresse, souffle et emplît à plusieurs reprises ses poumons de l'air frais du soir. Il se passe enfin une main devant les yeux, bombe le torse, contracte ses muscles et redevient Bertrand de Touvenel, seigneur de Carrère.

— Violée, ils l'ont violée ?

— Je l'ai entendu dans une conversation que j'ai surprise entre Gasquet et cet homme, au château d'Aguilar. Ils étaient seuls dans cette chapelle. Ils ne m'ont pas vu, j'étais caché par un pilier.

— Tu as bien dit Godefroy, son ancien écuyer ? Je me souviens de lui. Nous étions amis, tous les trois, dans notre jeunesse. Il serait devenu ermite ?

— Il en portait la robe et l'affirmait.

— Et c'est après ce viol commis ensemble sur ma pauvre femme qu'elle se serait jetée du haut de la tour, de désespoir ?

— Ils l'ont prise par-devant et par-derrrière. Et au même moment. Ce Godefroy disait au seigneur de Gasquet en avoir gardé une si vive honte que c'est après cela qu'il aurait décidé de se retirer du monde pour expier sa faute. Et il le priait, sinon d'en faire autant pour lui-même, au moins de s'en repentir et d'en faire pénitence, par pèlerinage ou flagellation. Faute de quoi, il serait à coup sûr promis à l'Enfer.

— Et lui, Gasquet, que répondait-il ?

— Il se moquait de ce Godefroy, et lui affirmait qu'il pourrait remettre le feu à ton château si tu le rebâtissais, et forcer encore une fois l'honneur de ta nouvelle femme, si tu en reprenais une. Tout comme il continuerait à mettre le

feu et à forcer les femmes de tous ceux, qui comme toi, avaient rejoint les rangs des cathares ! Et que cela ne pourrait en aucun cas lui valoir l'Enfer, puisque vous étiez tous des suppôts de Satan, mais bien plutôt le conduire directement au Paradis. Peut-être même – a-t-il ajouté – à la droite du Seigneur.

C'en est trop, soudain, pour Touvenel.

— L'ignoble monstre ! Je veux le tuer de mes mains.

Cette brusque explosion de fureur le laisse curieusement immobile, les yeux fous de douleur braqués dans ceux de Stranieri. Il reste ainsi un long moment, figé comme une statue, puis tourne le dos au troubadour, s'écarte de la charrette et part lentement sur le chemin, comme un homme ivre. Stranieri le voit enjamber le fossé, parcourir une friche en marchant de gauche et de droite et en décrivant des cercles. De loin, il lui semble le voir remuer les lèvres sans qu'aucun son n'en sorte. Au bout d'un moment, il le voit s'arrêter, puis revenir sur lui, l'air menaçant.

— Dis-moi qui tu es.

— Qui je suis ?

— Oui. Qui tu es vraiment ?

Stranieri reste un moment silencieux, hésitant.

— Allons ! s'impatiente Touvenel.

— Qui peut savoir qui il est vraiment ?

— Tu n'es pas un vrai troubadour. Ou, du moins, tu n'es pas que cela. Quelqu'un d'autre se cache sous ton habit, j'en suis sûr.

— C'est encore ton instinct de chasseur qui t'en a averti ? essaie de plaisanter Stranieri. Cette fois, il te trompe. Car je suis bien qui je suis. Qui je serai. Qui j'ai été. Et même parfois, qui je crois être.

— Je n'ai pas confiance en toi.

— Comme je te comprends ! Je n'ai déjà pas confiance en moi-même, s'amuse Stranieri.

Touvenel, furieux, tire la dague de sa ceinture et la pointe sur le cou du troubadour. La lame entame légèrement la chair. Le troubadour pousse un cri tellement effrayant que le chevalier, surpris, recule légèrement le bras. Stranieri en profite pour sauter en arrière et se mettre en une curieuse posture de combat, jambes pliées, bras écartés du corps, mains en avant. Les deux hommes s'observent. Touvenel, toujours fou de colère, fonce sur le troubadour qui s'esquive, évite la lame, fait un demi-tour sur lui-même et lance sa jambe droite en l'air avec une rapidité et une vigueur qui surprennent son adversaire. Son pied vient frapper la main de Touvenel avec une telle violence qu'il lui fait lâcher son arme. Le chevalier se baisse pour la ramasser, mais pas assez rapidement. D'un bond, Stranieri le devance et, d'un autre coup de pied, envoie la dague glisser vers le fossé. Touvenel se précipite pour la récupérer, alors que, dans un bond aussi stupéfiant que les deux précédents, Stranieri abat le tranchant de sa main sur son crâne.

L'autre monde, celui dont les « bons hommes » de Savignac lui ont parlé, Touvenel se dit qu'il pourrait bien y être parvenu. Mais ce qu'il entrevoit ne ressemble en rien à ce qu'il imaginait de l'Éden. Il flotte dans un univers glauque fait de tourbe, d'eau et de vents tourbillonnants. Des voix l'accompagnent et l'entraînent vers des profondeurs insondables. Un cri résonne à son oreille, un appel désespéré. Dans cet espace incertain où persistent encore quelques lueurs, il roule sur lui-même et sent l'obscurité l'engloutir. Est-ce la mort qui arrive ? Dans un éblouissement, il croit sentir à travers les tourbillons des vents les lentes caresses d'une femme qui se colle à son corps : sa main glacée tient son poignet et ses doigts entrent dans sa chair jusqu'à lui briser les os. C'est Esclarmonde qui l'embrasse de ses lèvres desséchées. Elle lui susurre qu'elle l'a attendu des années et que rien désormais ne peut les séparer. Elle l'entraîne encore plus loin dans l'obscurité. « Tu dois expier tes péchés avec moi », l'entend-il souffler à son oreille. « Seigneur ne me prenez pas tout de suite », supplie-t-il lorsque sa femme défunte l'enveloppe de son corps. Il donne un violent coup de pied sur une surface plane et dure qui s'offre à son appui. Une myriade d'étoiles éclate dans son crâne. Des bras le prennent sous les aisselles, le sortent du magma et le portent vers la surface. Une bouffée de chaleur l'envahit. Sa poitrine se gonfle, à l'air retrouvé. Il bat des bras et des jambes. À la lumière naissante, il aperçoit un visage qui lui sourit.

— Désolé, chevalier, mais tu m'y as obligé, s'excuse Stranieri.

Touvenel se frotte son crâne meurtri.

— Je voulais seulement que tu me dises qui tu es.

— Il y a façon et façon de demander. Et la tienne était fort déplaisante, conviens-en. Regarde la marque que tu m'as laissée, insiste-t-il en lui montrant son cou.

Touvenel se relève, et fait quelques pas vers la charrette. Il s'appuie à son montant et fixe Stranieri.

— Tu ne réponds pas à ma question. Es-tu un vrai troubadour ou quelqu'un d'autre ?

Stranieri fait mine de s'offusquer.

— Quelle obstination ! Songe à quel point ta question est offensante. Est-ce que je te demande, moi, si tu es un vrai chevalier ou une ombre errante ?

Touvenel le dévisage encore un moment, puis esquisse soudain un geste d'indifférence.

— Garde tes mystères, alors. Mon seul souci est d'être sûr que tu m'as dit la vérité.

— Il y a une façon très simple de t'en assurer.

Une fumée s'élève, au sommet du promontoire qui domine le paysage désolé, aux buissons d'épineux et aux maigres oliviers. Touvenel et Stranieri peinent, à pied, sur la pente escarpée de la roche ocre. La poussière soulevée

par le vent s'incruste sur leurs visages et leurs vêtements.

Aussitôt après avoir livré ses vêtements à l'atelier de Narbonne et chargé les tissus qu'il doit rapporter à Constance, le chevalier a repris sa route et décidé de passer au roc de Mouillet. Stranieri a insisté pour l'y accompagner, il a accepté. À quelques lieues de Narbonne, la nuit venue, les deux hommes ont dû s'arrêter et bivouaquer dans une étable abandonnée. Ils y ont dormi à même le sol, avant de repartir au petit matin. Il leur a fallu encore quatre bonnes heures de route avant de parvenir au pied du roc, où ils ont dû laisser leur cheval et leur charrette.

Au sommet du pic, à l'extrémité d'une courte plate-forme, un moine barbu, en robe de bure, la taille serrée par une simple corde, se chauffe devant un feu dérisoire. Il se lève à leur approche et les regarde venir vers lui sans manifester aucun sentiment ni leur faire aucun signe. À deux pas de l'homme, Touvenel se fige. Stranieri l'imité. Le moine barbu garde les yeux fixés sur le chevalier.

— Tu me reconnais ? demande Touvenel.

— Oui, répond l'ermite.

— Tu devines pourquoi je suis là ?

— Oui, répète-t-il.

— Est-ce que je dois considérer tes paroles comme un aveu ?

L'homme lève les yeux vers le ciel, se signe, puis murmure, le regard absent :

— J'ai toujours su que ce jour viendrait.

— Si c'est à Dieu que tu t'adresses, raille Touvenel, tu ferais bien de parler plus fort, il ne t'entend pas. Il n'entend personne. Il est sourd.

— À quoi bon risquer l'excommunication pour tes blasphèmes ? demande l'ermite.

— Qui la prononcera, si personne ne m'entend ?

Touvenel sort la dague de sa ceinture et la pointe vers l'ermite, qui recule d'un pas.

— C'est moins facile, quand on est en face d'un homme, n'est-ce pas ? Surtout d'un homme armé, non ?

L'ermite ne répond rien. Touvenel reprend :

— À présent que je t'ai retrouvé, je veux que tu me confirmes ce que je sais. C'est bien toi qui as pillé et incendié mon château et violé ma femme ?

— Pourquoi me poses-tu la question, si tu le sais ?

Touvenel ne trouve rien à répondre. L'ermite jette un coup d'oeil vers Stranieri, se demandant sans doute ce que ce troubadour fait là, au côté de celui qu'il attendait après s'être retiré du monde des vivants. Stranieri lui répond, à la place du chevalier :

— Parce qu'il lui faut l'entendre de ta propre bouche.

Devant le silence de l'ermite, Touvenel marche sur lui et pointe sa dague sur son cou. L'homme ne tressaille aucunement. Un sourire amusé éclaire au contraire son visage.

— Si tu m'enfonces ton arme dans la gorge, je ne risque pas de parler.

Saisi par cette évidence, Touvenel laisse retomber son bras.

— Allons, parle de toi-même sans qu'on t'y force, l'exhorte Stranieri.

Dis-nous la vérité.

L'ermite détourne ses yeux de Touvenel et regarde le troubadour. C'est à lui qu'il se confie soudain :

— J'ai bien participé au pillage et à l'incendie du château de Carrère. Je ne sais comment vous l'avez appris, mais, puisque Dieu a voulu que je vous le confirme, c'est ce que je fais.

Et Touvenel de demander, d'une voix blanche :

— Est-il vrai aussi que tu as forcé ma femme ?

L'ermite se retourne vers lui, une lueur de douleur dans ses yeux. À voix basse, il avoue :

— C'est vrai, je l'ai forcée. J'avais bu, j'étais comme fou.

Il tombe à genoux, tête baissée, devant le chevalier.

— Pardon. Pardon. Je te demande pardon, comme je l'ai demandé à Dieu.

Touvenel l'attrape par les cheveux et les lui tire en arrière, pour l'obliger à le regarder dans les yeux.

— Et est-il vrai que vous étiez même deux à le faire en même temps ?

La stupeur se lit sur le visage de l'ermite.

— Comment as-tu appris cela ? Personne ne le sait que nous.

— Réponds à ma question.

— C'est vrai ! concède l'ermite, d'une voix presque inaudible.

— Qui était l'autre ?

— Je ne peux parler que pour moi. C'est à lui de se livrer. Ou c'est à toi de le trouver, comme tu viens de le faire avec moi.

— Je veux son nom, insiste Touvenel.

Au lieu de lui répondre, l'ermite entame un Pater.

— Son nom ! hurle le chevalier.

Mais l'ermite continue de psalmodier son Pater. Touvenel, d'une poigne terrible, l'oblige à se relever et le traîne sur la plate-forme, jusqu'au bord du précipice.

— Son nom, ou saute !

L'ermite cesse de psalmodier. Il fixe Touvenel droit dans les yeux.

— La mort ne me fait pas peur. Je me suis repenti. Le Seigneur m'a pardonné. Il m'accueillera dans son Paradis.

La fureur envahit de nouveau l'esprit de Touvenel.

— Un homme comme toi ! Tu vas t'y ennuyer. Choisis plutôt l'Enfer !

Et, d'un coup sec de sa dague, il lui tranche la gorge. L'ermite, un air de surprise sur le visage, s'écroule sans pouvoir émettre un son. Le sang gicle partout autour de lui. Il porte les mains à son cou, dans une tentative dérisoire d'endiguer l'hémorragie. Touvenel lui donne un violent coup de pied dans les reins. L'ermite bascule dans le vide. Stranieri s'approche du précipice en

esquissant un rapide signe de croix vers le corps écrasé.

— Dommage ! Il ne t'a pas dit le nom que tu voulais entendre.

Touvenel préfère regarder ailleurs, loin devant lui.

— Quelle importance, puisque tu l'as fait à sa place, et que, maintenant, je te crois.

21.

Touvenel se voudrait chevalier fougueux.

Il passerait au galop le pont sur l'Aude, ferait voler sous les sabots de sa monture les pierres du chemin. Il fendrait l'eau du gué de Peyras, se fauflerait à travers les futaies, penché sur l'encolure de la bête, se saoulerait de galop dans l'air frais du plateau. Il sauterait par-dessus les dernières roches du pas de Dieu et descendrait vers la vallée, affolant les troupeaux de chèvres et effrayant les paysans, pour déboucher sur la place de Savignac et, tel un fou débordant de passion, il bousculerait servantes et ouvrières de la maison Paunac et serrerait Constance dans ses bras avec cette force qu'il sent revivre en lui, cet amour trop grand pour lui, cette sève de jeunesse qui gonfle ses veines d'un sang nouveau.

Au lieu de crier de joie dans cette folle cavalcade, Touvenel peste contre le cheval qui, à son goût, n'avance pas assez vite. Après avoir déchargé sa charrette et réglé son compte à Godefroy, son ancien compagnon de jeunesse, il a quitté Stranieri pour livrer à Constance les riches étoffes orientales, le cuir d'Espagne et les rouleaux de tissus dont elle a besoin pour son atelier. Le troubadour lui a assuré que son métier d'amuseur lui permettait de pénétrer les milieux les plus fermés. En route pour la cour du comte Raymond VI, il s'est fait fort de venir rechercher Touvenel quand il saurait comment lui procurer l'occasion d'affronter Guillaume de Gasquet d'homme à homme, et non dans un combat inégal. Touvenel a décidé de lui faire confiance et d'attendre.

Il a beau claquer des rênes, encourager sa monture, l'aiguillonner, la pauvre bête renâcle à forcer l'allure. « Je ne suis qu'un misérable convoyeur de marchandises. Moi, Bertrand de Touvenel, seigneur de Carrère, me voilà réduit à cahoter interminablement sur un chemin creusé d'ornières par une cohorte de charrettes toutes plus vilaines les unes que les autres. » Il en arriverait presque à regretter tout ce qu'il croyait exécrer, ces moments d'exaltation où, au sein de l'ost, fanions et gonfanons hauts dans le ciel clair, tunique au vent, épée au côté, il croyait entendre monter par-dessus le fracas de la chevauchée le choeur des chevaliers :

*J'ai grande allégresse
Quand je vois en campagne rangés
Chevaliers et chevaux armés
Il me plaît aussi le seigneur
Quand le premier il se lance à l'assaut,*

Se trouver, tel un vulgaire marchand, à l'avant d'une charrette de tissus tirée par un banal cheval de trait, lui chagrine l'humeur. « J'ai laissé tout ce que j'aimais, orgueil et chevalerie. C'est peu vivre que de ne faire qu'un seul personnage », se surprend-il à penser, comme si deux hommes contradictoires s'opposaient et se combattaient en lui sans qu'il parvienne à décider lequel choisir : un sage désabusé et pacifique dans un monde qui n'est plus le sien, ou un nostalgique de l'action, de nouveau parti pour une folle aventure ? Mais quelle aventure ? Et y a-t-il encore place en ce monde pour l'aventure ?

Descendu de sa charrette, laissant le soin au palefrenier de détacher le cheval et aux ouvrières de décharger la marchandise, Touvenel a tout de suite demandé aux femmes de l'atelier où était Constance. Elles lui ont répondu que leur patronne était partie tôt dans la matinée livrer des habits au bourg de Preixan et qu'elle ne rentrerait sans doute pas avant la fin de la journée.

— Avec Amaury et ma fille aussi sans doute ?

— Je ne crois pas, monseigneur, lui a répondu une ouvrière, un peu gênée, en biaisant du regard sans vouloir en dire plus.

Intrigué, Touvenel s'est renseigné auprès d'une autre, puis d'une autre encore, pour apprendre – avec des sourires entendus – que les deux jeunes gens avaient décliné l'offre de Constance de l'accompagner et qu'ils avaient préféré faire ensemble un tour dans le jardin voisin et le verger pour s'y livrer à la cueillette.

— La cueillette ? Quelle cueillette ? s'est étonné Touvenel.

Un tour dans les environs immédiats n'a pas permis à Touvenel de les retrouver. Le cheval d'Amaury était à l'écurie. Les deux jeunes gens ne pouvaient donc que se trouver dans la maison.

Belle, si chère et douce damoiselle, à vous je me donne et je m'octroie ; car n'aurai jamais de joie parfaite si je ne vous possède et si vous ne me possédez. Ainsi le jeune Amaury, qui a bien appris la leçon de Stranieri, paraphrase-t-il le troubadour. Sous cet assaut de mots, tous plus doux les uns que les autres, la jeune Mauresque, dont les yeux s'agrandissent et les joues se colorent, caresse tendrement le visage du cathare. *Vous êtes la meilleure et la plus belle qui fut jamais. La jeunesse en sa fleur brille sur votre visage. Vos traits sont d'une si grande beauté, votre teint si enluminé et si juvénile, que je ne suis, ne puis et ne pourrai jamais être qu'à vous !*

Allongés sur le lit de Yasmina, tous deux se frôlent, s'effleurent, se cajolent, retardant d'autant leur union. Ils se savent trop inexpérimentés et maladroits pour parvenir en harmonie au paroxysme de leur désir. Yasmina, tremblante d'envie, chuchote des mots à l'oreille d'Amaury dans une langue qu'il ne comprend pas. Elle fait passer la cotte du jeune homme par-dessus sa

tête et caresse sa poitrine. Lui, fébrilement, avec gaucherie, ouvre la chemise de la jeune fille, admire sa poitrine, se penche vers elle, hume son parfum, baise délicatement ses seins fermes. Ils se regardent en silence, se rapprochent l'un de l'autre. Leurs corps se touchent, leurs lèvres s'unissent, leurs souffles se mélangent, leur respiration s'accélère. Emportée par son désir, Yasmina repousse Amaury pour retirer ce qu'il lui reste d'habits. Elle se dénude entièrement, passe son bras autour de sa taille et se laisse tomber sur le dos en l'entraînant sur elle. Farouchement, ils s'embrassent et s'étreignent.

Un fracas interrompt leur fusion. Ils se raidissent de crainte. Des pas lourds et précipités résonnent dans le couloir. La voix rude et grave de Touvenel tonne :

— Yasmina ! Yasmina !

La porte de la chambre s'ouvre. Éberlué, le chevalier découvre sur le lit sa fille qui se redresse pour lui faire face, sans prendre la peine de voiler sa nudité. Amaury, à peine vêtu à la hâte de ses chausses, ramasse précipitamment ses bottes et son surcot. La sortie par la porte lui semblant trop périlleuse, il préfère sauter par la fenêtre. Touvenel s'y précipite, mais il n'a que le temps de voir le jeune homme s'éloigner en courant.

— Fille indigne ! s'emporte-t-il face à Yasmina, qui n'a pas bougé de sa couche. Honte sur toi ! Tu attendais mon absence pour te conduire ainsi. Tu as fauté. Tu as trahi ma confiance.

Au lieu d'afficher un air contrit, d'avoir un geste de repentance ou d'implorer son pardon, Yasmina se lève du lit et marche sur lui en déversant un flot de paroles en arabe. Touvenel n'en comprend que quelques mots, mais en saisit parfaitement le sens insultant. Il recule devant elle, redoutant le contact de sa peau nue, intimidé par la vision de ce corps encore enflammé par le désir qu'il a interrompu. Et c'est lui qui baisse les yeux, s'engageant maladroitement, toujours à reculons, dans le couloir étroit. Coincé en haut du palier, il ne peut aller plus loin. Yasmina plonge la main vers sa ceinture et s'empare de sa dague, mâchoires serrées, comme si elle allait lui percer le ventre. Ils restent ainsi quelques instants, figés, s'affrontant du regard.

— Eh bien, fais-le ! la défie-t-il. N'hésite pas si tu en as le courage. Tu serais donc capable de tuer ton père ?

C'est elle, maintenant, qui faiblit. Reculant de deux pas, elle prend la dague par la lame, et avec un cri de rage la lance aux pieds de Touvenel. L'arme se fiche dans le parquet. Il se baisse pour la ramasser, encore vibrante. Quand il relève les yeux, le couloir est vide. La porte claque avec fracas. Yasmina s'est enfermée dans sa chambre en hurlant qu'il est redevenu mauvais, comme tous ces chiens de croisés, et qu'elle ne veut plus le voir. Le galop d'un cheval attire l'attention du chevalier. Touvenel n'a que le temps de dévaler l'escalier et de sortir, pour apercevoir Amaury sur sa monture lancée au triple galop, contourner l'église et disparaître au tournant du chemin de Preixan.

— Seigneur Dieu, accorde nous soleil et pluie ! psalmodie un groupe de villageois, en promenant un mannequin de tissu blanc, bourré de paille, symbole du gel, sur lequel tous s'acharnent à coups de bâton.

— Seigneur Dieu, tu nous as donné la vie, préserve-nous des calamités, des inondations et de la sécheresse ! crie un autre groupe, en frappant un autre mannequin de bois noirci à la fumée.

— Seigneur Dieu, tu nous as donné le pain, accorde-nous le blé et le froment !

— Bénis nos champs et notre terre, qu'ils soient fertiles et florissants !

— Tu nous as donné la vie, tout vient de ta main, nous te chantons merci !

— Seigneur Dieu, tu es le vrai berger, protège nos brebis !

Sur la petite place du bourg de Preixan, les villageois, précédés d'une fanfare de chalumeaux, célèbrent la fête de la Sainte-Barbe, patronne de la fécondité.

Lorsque Touvenel s'engouffre dans leur procession au galop de son cheval, nul ne s'en offusque. Absorbés dans leurs litanies et conduits par le curé qui asperge la terre d'eau bénite, ils n'ont qu'une idée en tête : la bénédiction de leurs champs et de leurs prés. « Drôles de superstitions, surtout s'ils savaient que le Dieu auquel ils s'adressent n'existe pas ! » raille intérieurement Touvenel, en attachant son cheval à l'anneau de l'église. Peu lui importe, d'ailleurs, ce genre de célébration. S'il a forcé son cheval de Savignac jusqu'ici, c'est pour rattraper Amaury et retrouver Constance. Mais il a beau les chercher dans la foule, il ne les voit ni l'un ni l'autre. Sa recherche forcenée, bousculant les fêtards et défaisant l'ordre de la procession, commence à agacer. Manants, paysans et bourgeois, regardent de travers ce personnage qui se donne des airs de seigneur.

S'en rendant compte, il réfrène un peu sa précipitation et prend le temps de se mêler à ceux qui s'esbaudissent devant les jongleurs de balles et le montreur d'ours. Un peu plus loin, dans la halle aux grains, des musiciens juchés sur des barriques soufflent dans leurs cornemuses. Des joueurs de nacaires, pour rythmer les danses, battent leurs tambourins attachés par paires à leurs hanches. Touvenel croit apercevoir une guimpe blanche, la seule femme, dans cette agitation, à porter une coiffé parmi les couples de femmes aux cheveux défaits et des hommes aux chapeaux de feutre. La jalousie soudain le prend. Constance se mêlerait-elle aux festivités populaires avec des danseurs dont elle attiserait la convoitise ?

Il s'agit bien d'elle en effet, qui s'amuse, rit et danse en passant son bras sous celui d'un jeune et jovial paysan à la tignasse rousse, aux yeux rieurs et au corps souple et musclé. Touvenel imagine, dans cette simple complicité ludique et dans leur jeu de séduction mutuelle beaucoup plus qu'il n'en paraît. Surtout qu'après avoir aperçu Constance qui jetait un regard dans sa direction, il se convainc qu'elle l'a vu et qu'elle se détourne pour s'éloigner de lui discrètement au bras de son cavalier. Aurait-elle l'intention de le fuir ? Ce

n'est plus seulement la jalousie, mais la fureur qui le tient, à présent. Il court vers eux comme un forcené, l'enlève des bras du danseur et l'entraîne hors de la halle.

— Qu'est-ce qu'il te prend ? s'indigne-t-elle.

Sans répondre, il l'entraîne à contre-courant de la procession d'une main pressante, possessive, sous les regards étonnés des fêtards. Elle tente de résister.

— Lâche-moi !

Il la pousse vers son cheval à travers le flot des processionnaires. Constance comprend qu'il veut la ramener chez elle. Elle se rebiffe et lui plaque une main sur la poitrine, pour l'empêcher d'aller plus loin.

— Es-tu devenu fou ?

Comme il s'entête à l'emmener, elle le repousse plus violemment.

— Lâche-moi, je te dis !

Touvenel s'y résigne.

— Où est ton frère ?

— Je n'en sais rien ! Pourquoi ?

— Je l'ai trouvé dans le lit de Yasmina, chez toi, il y a une heure.

Cette révélation n'a pas l'air de surprendre Constance.

— En voilà une belle raison pour me brutaliser comme tu le fais !

Il semble à Touvenel avoir vu passer une lueur d'amusement dans les yeux de Constance. Cette impression attise un peu plus sa fureur.

— Tu ne comprends pas ! Il était dans son lit ! Et tous les deux nus, comme au jour de la création.

— Tu voudrais peut-être qu'ils s'aiment tout habillés ?

Le chevalier reste un moment saisi de l'aplomb de son amante. Il ne trouve qu'à balbutier :

— C'est ton frère, et c'est ma fille !

— Et alors ? Cela te donne-t-il le droit de te comporter envers moi en rustre ?

Comme il enserre toujours son poignet, elle lui tape violemment sur la main. Il maintient sa pression. Elle se saisit de son index et le lui tord féroce-ment. Touvenel pousse un cri de douleur et la lâche.

— Tu as failli me briser le doigt !

— À chacun son dû ! rétorque Constance, bras croisés, en le considérant d'un air provocant.

Ils s'affrontent encore du regard, mais Touvenel reste silencieux.

— C'est tout ce que tu voulais me dire ? demande-t-elle.

— Bien sûr que non !

— Alors, parle !

— Il faut qu'ils s'épousent, et vite !

— S'épouser ! Pourquoi ça ?

— Parce qu'ils ont commis l'acte de chair.

— Et alors ?

— Alors, ils doivent s'unir par le sacrement du mariage.

Constance éclate de rire, puis réussit à retrouver son sérieux pour lui répondre :

— Tu voudrais peut-être que nous aussi, pour respecter tes règles, nous allions nous unir devant un prêtre de ton Église de Rome ?

— Pourquoi pas, en effet ?

— Je te l'ai dit : je n'attache aucune importance au sacrement du mariage.

— J'avais cru que tu plaisantais, lorsque tu semblais t'en moquer, dans ta cuisine.

— Eh bien, non. J'étais très sérieuse, au contraire.

— En épluchant tes poissons ?

— En épluchant mes poissons !

Touvenel secoue la tête d'un air accablé. Constance le toise, les bras croisés, l'air ironique.

— Je te croyais différent. Toi qui as vu tant de pays, tant de coutumes, et qui affectes l'indifférence à l'égard des religions.

L'air désarmé de Touvenel est si comique que Constance éclate de rire. Furieux, il la saisit de nouveau par le bras.

— Il faut que ces deux-là s'épousent, tu m'entends ?

Cette fois, c'est à coups de poing qu'elle se dégage. À l'écart, quelques villageois et villageoises, sortis de la halle, rient de les voir se disputer. Touvenel a du mal à la maîtriser. Il n'y parvient qu'en la maintenant serrée très fort contre lui.

— Tu ferais mieux de ne plus songer à ce mariage, lui murmure-t-elle, les dents serrées.

— Et pourquoi ?

— Parce que ta fille n'y consentira point.

— Elle n'y consentira point ?

— Non. Elle te dira qu'elle n'a que faire du mariage et qu'elle préfère le concubinage.

Le chevalier la serre plus fort encore contre lui, rageusement.

— Je l'y forcerai.

— Elle ne le fera pas.

— Je la mettrai dans le couvent que frère Dominique a fondé pour les femmes à Pouilles.

— Toi ?

— Moi.

— Non.

— Ah ça ! Et qui m'en empêchera ?

— Toi-même. Tu n'auras pas ce cœur-là.

— Je l'aurai.

— La tendresse paternelle t'en empêchera.

— Je ne suis pas tendre.

— Tu es bon.

Touvenel la lâche et crie soudain :

— Je ne suis pas bon ! Je suis méchant ! Méchant ! Comme tous ces chiens de croisés avec lesquels j'ai commis les pires forfaits ! Je suis mauvais ! Yasmina vient de me le dire.

Tout à sa furie, il ne s'est pas aperçu que les gens de la fête, attirés par leurs cris, se sont rassemblés autour d'eux et rient de leur manège.

— Et, quand je trouverai ton frère, je le traînerai par les pieds jusqu'à l'église. Et je lui couperai le nez et les oreilles, s'il refuse !

— Holà, tout doux, seigneur Touvenel ! Calmez-vous ! lance une voix, derrière lui.

Touvenel se retourne. Il se trouve face à Guillaume de Gasquet, à cheval, escorté de trois de ses hommes d'armes, qui le toise d'un air goguenard.

— Vous n'êtes plus sur vos terres de Carrère, messire. Preixan dépend du domaine de Puech, le mien ! Ici, c'est moi qui dicte la loi.

« Le voici enfin, celui contre qui je devrais diriger ma hargne ! songe Touvenel, oubliant tout le reste. L'homme à qui je devrais couper le nez et les oreilles, crever les yeux et trancher la gorge. » Mais il reste assez lucide pour comprendre qu'il ne peut pas bouger. Il sait qu'au moindre geste les hommes d'armes de Gasquet seront sur lui, et qu'il n'est pas de force, avec une simple dague à la ceinture, à se battre contre eux. Constance profite de son silence pour l'invectiver :

— Tu n'es qu'une bête sauvage, une brute, un rustre !

À Guillaume de Gasquet, elle adresse un regard plein de mépris.

— Va donc rejoindre tes frères en religion, toi ! Ceux qui ne savent que piller, violer et tuer. Ceux qui se cachent derrière vos sacrements sacrilèges.

À un frémissement de Gasquet, Touvenel s'attend qu'il sorte de ses gonds et se déchaîne, appuyé par ses hommes. Constance sent aussi qu'elle vient d'en dire trop. Les villageois autour d'eux font déjà demi-tour et s'éloignent. Pourtant, contrairement à ce que tous redoutent, le seigneur de Puech reste d'un calme absolu et se contente d'afficher un sourire ambigu.

— Belle nature, votre hérétique, seigneur de Touvenel ! S'il me venait à l'idée de la prendre sous ma protection, je saurais sûrement m'occuper d'elle mieux que vous, pour la faire taire ! Ou crier plus fort, c'est selon !

Touvenel pâlit sous la moquerie. Il fixe Gasquet, qui le nargue. Une terrible chaleur lui monte au visage, envahit ses membres, le pousse à se ruer sur le violeur. Constance, qui a compris le danger, le prend par le bras.

— Partons d'ici.

Touvenel, d'une voix blanche, lance à Gasquet :

— Nous parlerons de cela plus tard, mais d'homme à homme !

— Quand tu voudras, Bertrand. Je suis ton serviteur !

Sans répondre, Touvenel entraîne Constance, et fend avec elle le cercle des derniers curieux.

Yasmina a attendu que son père se soit suffisamment éloigné. Elle s'est habillée, puis est sortie de la maison par le jardin de derrière. Elle sait où retrouver son amoureux. Elle traverse les champs nouvellement labourés, prend à droite le chemin du Renard, entre garrigue et rochers, vers le petit bois de châtaigniers en bordure de la forêt dense de Saint-Loup. Elle est déjà venue se promener avec Amaury dans cet endroit qu'on nomme le « Bois d'Amour ». Il l'a fait monter en croupe sur son cheval. Elle a passé ses bras autour de sa taille et posé sa tête contre son épaule. C'est là qu'il lui a offert un bouquet de bleuets, genou à terre. Elle l'a relevé et, pour la première fois, ils ont osé s'effleurer du bout des lèvres. Il lui a promis que, s'ils se perdaient un jour, ils se retrouveraient ici.

Mais, aujourd'hui, elle a fait plusieurs fois le tour du bois, et Amaury n'y est pas. Sur le sol, d'inhabituelles traces fraîches de sabots l'inquiètent. Son trouble grandit, lorsqu'elle découvre parmi les broussailles un crucifix en fer au bout d'une chaîne rompue. Malgré sa frayeur, elle suit les traces des chevaux et s'enfonce dans l'ombre des futaies de hêtres et de chênes à peine pénétrées de quelques rayons de soleil. Tapie derrière le tronc d'un arbre, elle aperçoit des hommes aux tuniques blanches, crucifix sur la poitrine, attendant à visage découvert que d'autres viennent les rejoindre. Leur groupe formé en cercle s'ouvre pour recevoir en son centre celui qui paraît être leur chef. Elle reconnaît le seigneur qu'elle a déjà vu sur la place de l'église s'affronter à son père, quelques semaines plus tôt. Il a près de lui l'homme à la jambe plus courte que l'autre, celui qu'Amaury avait reconnu sur la place du village, à sa façon de monter son cheval de travers.

Soudain surgit un autre personnage, vêtu d'une riche robe de prélat, escorté de dix cavaliers en armes. Il s'avance lentement à la rencontre des hommes en blanc. Malgré l'autorité qu'il affiche sur son visage, Yasmina le sent nerveux, comme sur la défensive. La façon dont ses hommes l'escortent en le protégeant de près contraste si fortement avec la désinvolture des cavaliers blancs qu'elle s'étonne d'une telle rencontre entre un homme qui pourrait bien être un représentant de l'épiscopat et le chef d'une bande de tueurs.

Yasmina ignore qu'Amaury, dissimulé derrière des taillis de l'autre côté de la clairière après l'avoir attendue là depuis le matin, assiste lui aussi à la rencontre. Il a ainsi pu vérifier ce dont il se doutait : le chef des cagoulés blancs n'est autre que Gasquet, le seigneur de Puech.

Amaury a reconnu aussi le légat du pape, Pierre de Castelnau, à sa haute silhouette maigre, son nez en bec d'aigle, ses yeux enfoncés dans les orbites, ses joues et son front creusés de rides. Il l'a déjà aperçu en compagnie de l'évêque d'Osma et de frère Dominique, lorsqu'il prêchait avec eux sur les places des villages. Vraies ou fausses, on colporte chez les cathares les plus horribles histoires sur lui. Certains disent que, dans son abbaye de Fontfroide, il a fait passer au fil de l'épée des « bons hommes » et des « bonnes femmes »

avec leurs enfants, après les avoir fait juger et condamner pour sorcellerie. À présent, bien qu'il ne puisse entendre ce qu'ils se disent, Amaury ne doute plus que Castelnau soit en train de monter avec Guillaume de Gasquet une de leurs criminelles opérations contre les siens.

Il serait bien étonné par la réalité de l'entretien. Car Castelnau n'est pas venu ici pour sceller une alliance avec le seigneur de Puech, bien au contraire. Les deux hommes, détachés de leurs escortes, discutent en tête à tête. S'il avait l'oreille assez fine, Amaury pourrait entendre une négociation qui n'a rien d'aimable.

— Seigneur de Gasquet, vous vous prétendez un catholique fidèle à l'Église de Rome. Vous devez donc, non seulement m'écouter comme son représentant, mais vous soumettre à ce que je vous demande.

— Je vous obéirais bien volontiers, Excellence, si j'étais certain que ce que vous me demandez est conforme aux préceptes de l'Évangile et aux enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Comment osez-vous en douter ?

Un rictus ironique se dessine sur le visage de Gasquet.

— Tous les esprits peuvent un jour s'égarer, même les plus saints.

Castelnau encaisse la remarque et renonce à la relever.

— Nous sommes au courant de vos expéditions punitives contre les cathares. Sachez qu'elles contrarient la mission de pacification qui m'a été confiée par le Saint-Père. Je vous demande d'y mettre un terme.

— Ce que vous appelez des expéditions punitives ne sont en réalité que des missions d'évangélisation. Grâce à elles, une bonne centaine d'hérétiques est revenue dans les chemins de Notre-Seigneur. Ils ont accepté d'embrasser de nouveau la sainte Croix qu'ils rejetaient.

— Et les autres ?

— Quels autres ?

— Ceux que vous avez tués.

— J'ai tué le démon qui était en eux.

— Et leurs âmes ?

— Elles brûlent probablement en Enfer, aux côtés de celles des infidèles que nous avons occis en Terre sainte. Mais les autres au moins seront sauvées jusqu'à la fin des temps.

Castelnau prend quelques instants pour scruter le faciès plein de contentement de son adversaire. Face à des hommes tels que ce seigneur et à leurs certitudes, il devine qu'il n'est guère d'autre issue que leur assassinat pur et simple pour les mettre hors d'état de nuire. Et il s'y résignerait volontiers tout de suite, si les forces respectives étaient à son avantage. Malheureusement, un coup d'oeil sur la troupe armée de pied en cap de son adversaire ne lui laisse guère d'illusions sur ses possibilités de manoeuvre. Il n'a que dix hommes avec lui, tandis que l'autre dispose au moins du double, et mieux armés que les siens.

— Gasquet, je vous le redis une dernière fois : vous n'êtes pas en charge de l'Église. Ce n'est donc pas à vous de décider de ce qu'il est bon ou mauvais de faire pour le salut des âmes.

— Je n'ai pas de leçon à recevoir d'un épiscopat qui laisse le ver de l'hérésie ronger notre foi. Au moins aurai-je tenté de m'opposer à la progression des forces démoniaques !

— En tuant des innocents ?

— Si j'ai pu tuer parfois un innocent, j'en ai sauvé dix dans le même temps. Le seigneur me les comptera, à l'heure du Jugement dernier, comme il vous comptera tous ceux que vous avez perdus par vos lâches complaisances.

Castelnau a bien envie de briser là cet entretien. Il l'a provoqué comme une dernière tentative de ramener à la raison ce fou furieux, dans l'espoir qu'aucun fâcheux incident n'éclate avant le prochain débat de l'abbaye de Fontfroide. Il ne se sent décidément pas l'homme de la situation. Il est trop vieux pour conduire ces missions politiques, il l'a déjà dit à Stranieri l'autre jour. Le Saint-Père doit choisir pour légats des hommes plus jeunes et plus confiants dans la nature humaine. N'avait-il pas lui-même moins de quarante ans, lorsqu'il a accédé au pontificat ? Lui, Castelnau, n'aspire qu'à retrouver au plus vite sa vie de méditation et de silence. Sans compter que sa vessie le fait terriblement souffrir. Il éprouve une furieuse envie de descendre de cheval pour se soulager, mais il craint de se mettre encore plus en position de faiblesse face à ce soudard imbécile. Avant d'abandonner tout à fait, il tente un dernier raisonnement, plus politique celui-là.

— Vos exactions ne peuvent aboutir qu'à faire éclater une guerre entre catholiques et cathares.

— Si cette guerre doit éclater, qu'elle éclate !

Castelnau doit faire effort sur lui-même pour ne pas perdre son calme.

— Vous raisonnez bien mal. Que croyez-vous qu'il adviendrait si un tel conflit éclatait en ce moment ?

— Il serait l'occasion d'extirper définitivement de nos terres cette religion satanique.

Castelnau ne peut cette fois retenir sa contrariété.

— Le comte de Toulouse sera du côté des cathares et l'Aragonais le soutiendra. Notre parti ne sera pas en mesure de lui tenir tête. Ses barons et ses vicomtes nous écraseront.

Gasquet ébauche un sourire.

— Si les hérétiques en arrivaient à prendre le dessus sur nos propres forces, je suis sûr que notre Saint-Père en appellerait à un vaste mouvement de la chrétienté pour se porter à notre défense.

— Une nouvelle croisade ! Vous croyez cela ? Des chrétiens contre des chrétiens ! Vous avez perdu la raison.

Le sourire du seigneur de Puech s'élargit davantage.

— Si je ne le croyais pas, je n'aurais plus qu'à penser, comme ces hérétiques, que notre pape est l'Antéchrist, et ses représentants comme vous

des diabolins pervers.

Castelnau ne tressaille même pas sous l'offense. D'un homme tel que ce Gasquet, il ne peut guère s'attendre à autre chose. « Est-il un complet imbécile, ou se joue-t-il de moi, parce qu'il dispose d'un accord secret avec le comte de Toulouse qui lui aurait promis de le protéger ? » se demande-t-il. Pour ne rien avoir à se reprocher, il tente une ultime menace :

— Vous oubliez que vous n'êtes pas vous-même un modèle de vertu ni d'observance des préceptes les plus sacrés de notre sainte Église.

— Auxquels pensez-vous ?

— À presque tous.

— Ai-je enfreint un seul d'entre eux ?

— Le premier commandement ne déclare-t-il pas : tu ne tueras point ?

— Je vous l'ai dit, je n'ai tué que lorsqu'il s'est agi d'éliminer ceux qui refusaient de baiser la sainte Croix.

— Vous en oubliez d'autres, que vous avez commis sans aucune raison purificatrice, mais seulement pour assouvir vos instincts les plus bestiaux. Meurtres, viols et pillages ne sont que quelques-uns de vos méfaits les plus ordinaires.

Gasquet s'est raidi, faisant visiblement effort sur lui-même pour ne pas exploser. Castelnau fait signe à ses hommes, à l'écart, de revenir vers lui pour le protéger. Les cavaliers se rapprochent. Gasquet se retourne aussitôt vers les siens, prêts eux aussi à intervenir. D'un geste de la main, il leur fait signe de ne pas bouger.

— C'est en confession que vous m'avez reçu, déclare-t-il au légat, à mi-voix. Pour ce à quoi vous pensez, je suis comptable devant Dieu, pas devant les hommes.

C'est au tour de Castelnau de sourire. À mi-voix lui aussi, il chuchote :

— Apprenez, seigneur de Gasquet que, pour des raisons d'importance et sous certaines conditions, on peut rompre le secret de la confession.

Et, tournant bride brusquement, il s'éloigne sans un mot d'adieu, aussitôt suivi par son escorte.

Chevauchant pour rejoindre les moines cisterciens qu'il a laissés dans une abbaye voisine, Castelnau s'en veut d'avoir proféré une menace qu'il sait d'avance ne pas pouvoir tenir. À quoi bon en effet entamer une telle procédure contre ce scélérat ? Il n'est pas si simple de se délier du secret de la confession, contrairement à ce qu'il a semblé suggérer pour l'intimider. Il faudrait qu'il en appelle au pape, et qui sait si Innocent III lui donnerait raison ? Moralement, à coup sûr, le Saint-Père l'approuverait. Mais estimerait-il opportun d'étaler sur la place publique les vices et les crimes d'un seigneur considéré comme l'un des plus fervents catholiques de la région ? Que changerait d'ailleurs cette divulgation au cours des choses, si tant est qu'on puisse grâce à elle faire condamner ce criminel devant un tribunal séculier ? Quel plaisir pourtant ce serait, de lui voir la tête tranchée ! Castelnau se sent décidément l'esprit inerte, frappé de léthargie, impuissant à mener à bien sa

lutte pacifique contre l'hérésie. Il faut absolument et de toute urgence que le pape accepte de le relever de ses fonctions. Le prochain débat à l'abbaye de Fontfroide sera le dernier auquel il participera. Après cela, que pourrait-il faire d'autre qu'attendre un miracle ? À une situation aussi exceptionnelle ne peut plus répondre à son avis qu'un dénouement surnaturel. Mais il a beau lever les yeux vers le ciel pour en attendre un signe, rien ne s'y produit, aucune puissance occulte ne vient à son secours. Et il continue de chevaucher indécis, dressé sur sa selle, le regard dans le vide, torturé par cette envie d'uriner, aussi hagard qu'un naufragé que la tempête aurait rejeté sur la grève en lui laissant la vie sauve mais en lui ôtant toute raison d'espérer un quelconque avenir.

Gasquet a suivi des yeux l'escorte du légat jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Il fait signe au baron Guiraud de s'approcher. Le boiteux se détache de ses hommes et vient coller sa monture contre la sienne. Gasquet se penche à son oreille :

— Peut-être est-ce par lui qu'il faudrait commencer, au lieu de Dominique ou de l'évêque d'Osma ? Qu'en penses-tu ?

Guiraud lui lance un regard incrédule.

— Tu plaisantes ! Le comte de Toulouse ne pourra jamais cautionner l'assassinat d'un légat du pape.

Gasquet lui renvoie un clin d'oeil amusé.

— Justement ! Il sera obligé de marcher avec nous. Ou, pour le moins, de rester à l'écart, si nous nous déchaînon.

Guiraud reste un moment pensif, comme effrayé par une telle idée.

— Et comment feras-tu pour que nous ne soyons pas soupçonnés ?

— Nous serons les premiers à nous en indigner ! Comme nous le serons ensuite pour Dominique ou l'évêque d'Osma.

— Quel avantage, alors ?

— Un légat du pape est un plus gros poisson. Il oblige plus directement le Saint-Père à intervenir.

Guiraud ne trouve rien à répondre. Gasquet enchaîne :

— Après tout, il ne doit pas être beaucoup plus difficile de trouver un imbécile du côté des cathares pour assumer la paternité d'un meurtre plutôt que d'un autre.

Les deux hommes restent un moment pensifs. Un cri, soudain, interrompt leur réflexion :

— Un intrus, là !

L'un des hommes de la Confrérie Blanche vient d'apercevoir une silhouette accroupie derrière le tronc d'un chêne. Yasmina, se voyant découverte, se relève et s'enfuit. Deux cavaliers se lancent aussitôt à sa poursuite. Elle a beau courir en se faufilant entre les buissons, les deux hommes la rattrapent sans peine. Ils la ramènent devant le chef de la Confrérie blanche. Elle se débat furieusement. Ils la maîtrisent, lui tordent les bras dans

le dos, lui tirent par les cheveux la tête en arrière. Gasquet la considère un moment, faussement compatissant.

— Ils sont capables de tout, même d'engager une Sarrasine pour nous espionner. Si les infidèles rallient les hérétiques, à quand l'invasion de notre pays par ces chiens de musulmans ? Que personne n'y touche, ordonne-t-il à ses hommes. Je la sens farouche et pleine de vigueur, je les aime comme ça. Je me la réserve.

Amaury ne peut que suivre à distance les hommes de Gasquet. Ils traînent Yasmina derrière leurs chevaux, les mains prises dans une corde attachée à une selle. Que tenter contre deux soudards bien équipés et rompus à l'exercice des armes ? Il a réalisé, pendant la nuit terrible de Savignac, la limite de ses possibilités. Si Touvenel n'était pas venu à son secours, il ne serait plus de ce monde. Aujourd'hui encore, il n'a qu'une ridicule dague à opposer aux grandes épées à double tranchant et aux poignards affilés. Mais que lui importe la vie, si on lui enlève Yasmina ? Ne vaut-il pas mieux mourir que se résigner ? *Car sans Elle je ne puis vivre, tant j'ai pris de son Amour grand-faim.*

22.

Au lendemain d'avoir quitté Touvenel, Stranieri fait une halte au sommet d'un promontoire et contemple l'immensité de la garrigue qui s'étend devant lui. Recouverte d'une fine couche de gel matinal, la plaine qu'il va devoir traverser pour se rendre au bourg de Lagarde lui paraît désertique et désespérante. Il se demande si le sentiment de l'infini que lui communique ce paysage n'accroît pas celui, de plus en plus douloureux, de ses propres limites. La vérité est qu'il lutte contre le dégoût qui l'a peu à peu envahi depuis qu'il a pénétré ce Languedoc où il a constaté qu'intolérance et incompréhension agitaient les deux camps et rendraient sans doute impossible à long terme leur rapprochement.

Quelques jours auparavant, dans l'abbaye qui lui sert de contact secret, Innocent III lui a fait parvenir une missive qu'il doit remettre au comte de Toulouse Raymond VI pour le sommer une dernière fois de retirer toute protection aux hérétiques. Stranieri sait que, parallèlement, Castelnau a reçu mission d'obtenir de Guillaume de Gasquet qu'il abandonne ses provocations contre les cathares. La tactique du pape n'est pas malhabile : d'un côté, faire sentir à ces derniers leur fragilité si l'envie leur prenait de se montrer trop orgueilleux ; de l'autre, faire cesser les agissements contre eux des extrémistes catholiques. Si ces deux démarches réussissent, pense Stranieri, les esprits peuvent se calmer d'eux-mêmes, au moins un certain temps, sans qu'il ait besoin de mettre en oeuvre les moyens envisagés avec Yong lors du prochain débat de Fontfroide. Il a compris qu'en le choisissant pour porter cette missive à Raymond VI, le Saint-Père a voulu manifester en même temps qu'il retirait sa confiance à Castelnau pour négocier désormais avec le comte de Toulouse. Il sanctionne ainsi l'échec de son légat et oblige l'orgueilleux seigneur à rallier la coalition antihérétique montée autour de ses vassaux quelques mois plus tôt.

Une fois de plus – mais c'est une constante désormais à chacune de ses missions – Stranieri éprouve une grande lassitude. Il n'en comprend que mieux le découragement que Castelnau lui a exprimé l'autre jour en lui parlant de son désir de se retirer des affaires pour se livrer à la méditation et à l'étude. Lui-même n'est pas loin de penser qu'il n'aurait peut-être jamais dû choisir de consacrer sa vie à la religion, et encore moins être un agent secret au service du Saint-Siège. Mais a-t-il vraiment eu la possibilité de choisir ?

Son origine modeste ne lui permettait pas d'espérer une carrière dans les cercles du pouvoir temporel, ni son manque de fortune une vie d'oisiveté. Il n'avait pas de goût non plus pour le métier des armes ou pour le travail de la terre. Peut-être aurait-il pu orienter ses pas dans une direction plus artistique, vers le métier de troubadour, par exemple ? N'avait-il pas, dans sa jeunesse, des dispositions pour la musique, la poésie et la danse ? La danse, surtout, la grâce de la danse. Pourquoi a-t-il fallu qu'il choisisse le sacerdoce et entre à la faculté de théologie ? Il est vrai qu'il croyait encore en Dieu, à cette époque, comme son ami Lotario. Quelle dérision ! Qu'y a-t-il gagné, à part des nuits de veille insupportables et la progression inéluctable d'un doute ravageur ? Lotario, lui au moins, a atteint ce dont il a toujours rêvé : le pouvoir suprême au sein de l'Église catholique, et peut-être même – qui sait s'il y parviendra ? – sur le monde.

Si la disproportion entre l'infinité de l'univers et l'étroitesse de leurs existences personnelles porte souvent certains êtres vers la foi, elle a produit en Stranieri l'effet contraire.

Un beau matin, sans qu'il comprenne vraiment pourquoi, il a découvert qu'il ne croyait plus en rien, et surtout pas en Dieu. À moins que Dieu ne fût le monde lui-même ? Pensée hautement hérétique, il le sait, et dont il se garde bien de faire état, préférant mourir de mort naturelle plutôt que sur un bûcher. Il ne s'est jamais confié à ce sujet, pas même à Lotario, bien qu'il devinât que ce dernier, tout comme lui, ne croyait plus en Dieu depuis fort longtemps. Comment pourrait-on d'ailleurs être pape et croire en Dieu ? Stranieri sourit à la pensée de cet absurde oxymore. C'est donc seul avec lui-même qu'il a d'abord essayé de lutter contre la mélancolie torturante qui l'envahissait à mesure qu'il progressait vers la certitude que le monde n'avait jamais été créé, mais existait de toute éternité. Peu à peu, il s'est résigné à vivre avec cette absence de cause, s'y abandonnant comme on s'abandonne au mystère d'une beauté étrange et maladive quand on ne peut ni la comprendre ni l'expliquer, mais seulement la constater et l'admettre.

Au sentiment de dérision qui s'en est suivi s'est ajouté celui qui résulte de l'identité de toute chose. Car, quels que soient les pays où ses missions l'entraînaient, il a très vite réalisé que tout était pareil, toujours et partout. Que les hommes surtout étaient les mêmes : imbéciles ou sages, avarés ou généreux, salauds ou honnêtes. Ses multiples voyages lui ont donc au moins fait comprendre une chose : c'est qu'il ne sert à rien de bouger. Il n'éprouve plus à présent qu'une condescendance amusée pour ceux qui se laissent séduire par l'exotisme des contrées étrangères. Il déteste de toute son âme le pittoresque qui masque l'invariant, l'anecdotique qui détourne de l'essentiel. Et puis, pourquoi s'agiter à courir derrière un bonheur qui n'existe nulle part, mais que chacun se doit de créer pour lui-même ? Il s'est vite convaincu, à force d'errances, qu'il n'existait pas d'endroits spécialement destinés à faire des hommes des êtres heureux. Aussi, à quoi bon changer de pays, traverser des mers ou des fleuves, passer des montagnes, si l'on n'est pas d'abord

capable de regarder à l'intérieur de soi et surtout de se transformer ?

Il fallait aussi être bien stupide pour croire qu'il pouvait exister des choses fondamentales, essentielles, ou même seulement importantes, ailleurs que là où les hasards de la naissance vous avaient placé. La seule diversité qu'il a rencontrée au cours de ses voyages est celle des superstitions et des langages. Mais pourquoi se plier à d'autres conventions ou apprendre d'autres idiomes, si c'est pour découvrir au bout du compte les mêmes éclairs d'intelligence ou les mêmes stupidités : ceux qu'on peut si facilement trouver chez soi et sans bouger ? Encore une fois, partout les mêmes criminels et les mêmes voleurs, les mêmes bienheureux et les mêmes saints. Partout la même soif du pouvoir chez les uns, la même acceptation de se soumettre chez les autres. C'est peut-être désolant, peut-être réconfortant, à chacun d'en juger selon sa nature. Le seul vrai mouvement est celui qu'on effectue sur place, pense-t-il à présent. Quelque chose comme une rotation. Et c'est pourquoi la danse lui paraît finalement le remède le plus efficace au désespoir que créent en l'homme la sensation de sa finitude et l'ennui de la répétition. Décidément, en ne se choisissant pas troubadour et danseur, il a peut-être raté sa vie.

Sur cette pensée nostalgique, Stranieri remplit ses poumons d'air frais, esquisse un entrechat joyeux, constate en retombant que ses genoux sont toujours aussi solides et reprend sa marche vers le bourg où il sait pouvoir trouver aujourd'hui le comte de Toulouse. Ce matin, il s'est déguisé en bourgeois occitan, à la mode cathare, surcot et tunique de lin noir. Il sort de la sacoche de cuir accrochée à sa ceinture la bague qu'Innocent III lui a envoyée pour se faire reconnaître par Raymond VI comme son émissaire. Il la passe à son annulaire gauche et en fait jouer le large chaton pour découvrir un grand diamant de forme octogonale, à nul autre pareil. Il le dirige vers les rayons du soleil d'hiver en pensant qu'après tout la vie n'est pas si mauvaise que ça, qu'on ne peut en tout cas pas la refaire de fond en comble à quarante-cinq ans, et qu'il est déjà bien beau d'avoir atteint cet âge-là en gardant presque toutes ses dents et l'essentiel de sa chevelure.

Jamais le bourg de Lagarde n'a connu un tel rassemblement de chevaliers, de hérauts et d'hommes d'armes, un tel déploiement de fanions portés haut dans le ciel autour de Raymond VI, le fier, puissant et aimé comte de Toulouse. Le grand seigneur vient de franchir la première porte du village fortifié dont les rues concentriques s'enroulent autour du château, de ses murailles et de ses tours. Sur la place, bourgeois, artisans et paysans, qui ont l'habitude de côtoyer les sergents, les dames et les chevaliers dans les rues bruisantes de l'activité des petits métiers, se sont regroupés pour saluer leur seigneur. Acclamé aussi bien par les catholiques que par les « bons hommes » et les « bonnes femmes », Raymond VI emprunte la grande rue qui monte à la porte du château et peut se réjouir de la fidélité de ses sujets.

Stranieri s'est fondu dans la foule et attend le moment opportun pour approcher le comte et se faire reconnaître discrètement. Il veut d'abord

observer l'homme, qu'il ne connaît que de réputation. Bien sûr, il s'est soigneusement renseigné sur lui et sait qu'on le dit plutôt pacifique. N'a-t-il pas réussi pour l'instant à maintenir vaille que vaille la paix entre les deux communautés ? Aussi fragile soit leur équilibre, ce n'est déjà pas rien. Le comte, seigneur d'un fief presque aussi puissant que le royaume de France, a aussi à son actif d'avoir fait, d'un côté la paix avec l'Angleterre, de l'autre avec l'Aragon dont il s'est allié au roi. Mais qu'en est-il exactement de sa position vis-à-vis de l'hérésie ? Nul ne le sait vraiment. D'après ce que Stranieri a pu comprendre, Raymond VI la protège sans en avoir l'air, et c'est bien ce qu'Innocent III lui reproche. Mais pour quel motif le fait-il ?

Castelnau a appris à Stranieri que le comte avait déjà épousé quatre femmes et forcé la deuxième, Béatrice, soeur de Roger II, vicomte de Béziers, à demander le consolamentum afin de pouvoir librement la répudier en faisant mine de s'en indigner. Le légat le soupçonne, lui et ses barons, de se servir du catharisme pour résoudre leurs difficultés matrimoniales et pouvoir répudier leurs femmes en affectant d'être de bons catholiques, indignés par les « hérésies » de leurs compagnes. Un double jeu pervers qui arrange tout le monde. Castelnau l'a clairement prétendu, lorsqu'il a fait entendre au comte qu'il n'en était pas dupe, et c'est pourquoi les rapports entre les deux hommes se sont dégradés à un point tel qu'ils ne se parlent plus que par personnes interposées ou par missives assassines. Celles de Raymond VI sont les plus insultantes, le grand seigneur ne perdant pas une occasion de faire savoir au prélat qu'il le méprise et même qu'il le hait.

Jouant à merveille les apparences du bon catholique, il a su entretenir en même temps dans sa somptueuse cour de Toulouse un cercle de troubadours qui rivalisent d'habileté dans les satires les plus aiguës contre les clercs, les légats, les évêques et autres représentants de l'Église. Leur réputation est telle qu'elle a franchi les frontières, et qu'à Rome, comme dans les royaumes de France ou d'Aragon, on ne nomme plus sa capitale que « Toulouse l'hérétique ». La richesse de la ville, sa puissance commerciale, sa position stratégique sur les routes qui relient l'Italie à l'Espagne et le sud au nord, la renommée acquise par son université qui égale celle de Paris, tous ces atouts provoquent l'envie de ses voisins et la font apparaître comme la clef de voûte de la nouvelle religion, celle des Pauvres du Christ que leurs ennemis continuent d'appeler « Apôtres de Satan ».

Stranieri a bien compris que la pensée de Castelnau était un peu courte et que, si Raymond VI se montrait aussi tolérant avec les « bons hommes », ce n'était pas seulement par conviction ou commodité matrimoniale. Par leur savoir, leur labeur et leur courage, ces hérétiques enrichissaient son comté, et c'était sans doute la raison majeure pour laquelle il avait fait cesser toute pression sur leur Église et retiré à la Romaine le droit de percevoir dîmes, redevances et obligations qui allaient jusque-là remplir ses coffres. Cet argent, au lieu d'entretenir la paresse et le lucre des prélats catholiques et de leurs moines, pouvait ainsi s'investir utilement dans des commerces bien plus

profitables pour ses domaines, tandis que prêcheurs cisterciens et légats n'avaient plus que le poids de leur prédication et de leur exemple à opposer au prosélytisme hérétique.

— Longue vie à notre seigneur ! Gloire au comte Raymond ! Vive le Toulousain, vive le Languedoc ! clame la populace, à la grande porte du castrum.

*Sire ! Ah, Toulouse et Provence, et Beaucaire et Béziers
Terre de Carcassonne qui vous aime et vous voit
Pour vous ferai chanson telle qu'à peine apprise
À chacun tardera de guerroyer*

chante le troubadour qui accompagne le seigneur, en pinçant les cordes de son luth au coeur du vacarme. Derrière son cortège, joueurs locaux de tambourins, de binious et de vielles s'en donnent à coeur joie, pour recevoir le plus chaleureusement possible leur protecteur.

« Vraiment, il en impose ! » constate Stranieri, perdu au milieu de la gente populaire hérétique où son costume lui a permis de se fondre. Par les derniers renseignements qu'il a glanés ces deux derniers jours, il sait que Raymond VI, après son passage à Lagarde, va se rendre dans le bourg haut perché de Ladrassé, une des places fortes du catharisme, pour y rencontrer les responsables hérétiques, « bons hommes » et Parfaits, afin d'écouter leurs arguments et de leur donner probablement son approbation discrète. Mais, plus que seigneur en visite, c'est en chef de guerre que le comte de Toulouse semble avoir voulu se montrer aujourd'hui. Tête haute, coiffé d'un feutre dur à l'allure de casque, le buste droit, étroitement corseté dans un bliaud de drap épais brodé de fils d'argent, la longue épée au côté accrochée à sa ceinture de cuir de Cordoue, le bouclier frappé de ses armes d'or et d'azur au bras gauche, les jambes serrées dans de hautes bottes, le regard altier, le menton en avant, le sourire aux lèvres, il reçoit en triomphateur les acclamations de la foule, et Stranieri peine à le suivre dans le flot turbulent mené par une fanfare de chalumeaux au son perçant. « Le heaume et la foi en moins, on croirait un croisé entrant à Jérusalem. Je comprends mieux pourquoi Lotario songe à l'affronter avec d'autres forces que celles de l'Église », pense-t-il.

*Trompes, tambours, bannières et pennons
Enseignes et chevaux blancs et noirs
Verront bientôt qu'il fera bon vivre
On chassera les faux chrétiens
Et par chemin n'iront plus les convois
Des légats, ni clercs de Rome
Ni faux prédicateurs, ni évêques corrompus*

chante toujours le troubadour, à cheval à la gauche du comte, accompagné par les timbales et les cornemuses de sa bande de musiciens.

— Honneur à notre seigneur ! Gloire à notre protecteur ! Longue vie à l'Occitanie ! clament les bouches à l'unisson.

Une formidable ovation salue l'apparition du cortège dans la grande cour

baignée de lumière du castrum, où l'attendent la dame supérieure de la maison de « bonnes femmes » du bourg, le diacre cathare de Carcassonne et toute l'aristocratie des environs, belles dames, forts chevaliers et seigneurs vassaux du Toulousain. Si l'assistance, engouée des brillantes prédications des Parfaits du Comté, accueille avec une telle déférence son suzerain, c'est aussi que, de Toulouse à Carcassonne, l'« hérésie » est devenue la manière la plus distinguée et la plus sûre d'assurer son salut. D'autant que, deux précautions valant mieux qu'une, certains n'hésitent pas à continuer d'adhérer en même temps à l'Église de Rome. Il fallait que Stranieri assistât à ce spectacle pour se convaincre que la nouvelle Église cathare avait en réalité déjà détrôné la Romaine et que, ni la bonne volonté des frères prêcheurs cisterciens, ni le volontarisme de frère Dominique, n'y pourraient désormais rien.

Jouant des coudes, il parvient à se glisser au premier rang des admirateurs qui font cercle autour du comte de Toulouse. Du haut de sa monture, Raymond VI lève la main et impose le silence. Il contemple un moment ce grand rassemblement comme un sénéchal jaugerait son armée de gueux, puis ôte son feutre et le jette en l'air afin qu'on puisse mieux le voir et juger de sa prestance. Le soleil dessine autour de ses cheveux une couronne d'or éblouissante. Il se dresse soudain sur ses étriers. Troubadours et musiciens n'attendaient que ce signal pour reprendre leurs musiques. Raymond VI se lance au galop et fait le tour de place. Des gerbes d'étincelles naissent sous les fers des sabots. Autant d'étoiles que les gens de son peuple, magnétisés par son aura, convaincus de sa puissance et de sa légitimité, cherchent à récupérer dans la paume de leurs mains. S'ils n'y trouvent trace, ils restent persuadés que le ciel a encensé leur seigneur pour leur plus grand bien. Trois fois, Raymond VI tourne ainsi autour d'eux dans le roulement divin de sa cavalcade, trois fois au-dessus de la cour pavée leur comte semble voler comme un aigle royal. Il tire enfin sur ses rênes et fait cabrer son cheval devant un groupe d'hommes en noir à la mine sévère, parmi lesquels Stranieri reconnaît le Parfait Paunac. Lentement, d'une voix forte, afin que tous puissent bien l'entendre et le comprendre, il évoque le prochain débat théologique qui aura lieu à l'abbaye de Fontfroide entre cathares et catholiques :

— Moi Raymond, comte de Toulouse, protecteur de la gente occitane, vous me savez chrétien et tolérant. S'il existe deux Églises en compétition dans mon bon pays, qu'elles débattent et argumentent en toute quiétude de ce qui peut être bon ou mauvais au royaume de Dieu. La place du comte de Toulouse n'est pas de mise dans ces réunions, je ne m'y rendrai donc pas. Mais sachez tous que je ne saurais tolérer qu'un parti puisse tenir contre l'autre le langage de la violence. Je veillerai à ce que tout se passe dans le calme, la dignité et l'honneur. Que la paix bénisse encore longtemps notre belle Occitanie !

Changeant de registre, plus grave, il s'adresse au groupe des Parfaits :

— « Bons hommes », Pauvres du Christ, je vous honore comme je

respecte ceux de l'Église de Rome. Je ne veux aucun incident. Aussi, veillez bien à Fontfroide à ce que vos gens assurent l'ordre, ignorez les provocations auxquelles vous pourriez vous heurter et craignez ma foudre si vous défiez mes consignes.

Après avoir reçu leur assentiment, d'une inclination de leur tête, Raymond VI se penche vers Philippe de Paunac.

— Diacre, contiens tes troupes ! Je soupçonne les catholiques de chercher le prétexte qui permettrait au pape de déclencher la croisade et de la mener par le biais du roi des Franciens. Le Mal Peigné, une fois ses comptes réglés avec l'Anglais, s'empresserait sans doute aussitôt, paré de l'armure de la foi et armé du glaive de l'Esprit-Saint, de venir sur nos terres avec la bénédiction d'Innocent III. Ne lui en laissons pas l'occasion. J'ai appris qu'un jeune cathare du bourg de Savignac, s'était récemment attaqué à frère Dominique. Veille à ce qu'il ne recommence pas, à l'occasion de cette rencontre. Tu sais sans doute pourquoi c'est à toi que je m'adresse ?

Philippe de Paunac baisse les yeux, comme s'il consentait à recevoir le reproche qui lui est fait. Raymond VI, l'air sévère, précise, à l'attention des autres :

— Il se nomme Amaury de Paunac.

Et, revenant sur Philippe de Paunac :

— Alors, surveille-le bien !

Philippe de Paunac, la tête baissée, s'agenouille devant le comte pour lui marquer son assentiment. Les autres Parfaits autour de lui en font autant. Une partie des gens rassemblés derrière eux les imite. Le regard de Raymond VI tombe alors sur Stranieri, resté debout. Celui-ci lève sa main gauche de façon à rendre sa bague bien visible, laquelle concentre les rayons du soleil dans son diamant et les reflète intensément vers Raymond VI. Le comte lui jette un coup d'oeil surpris, puis comprend aussitôt.

— Toi, le marchand, suis-moi à l'intérieur. J'ai à te parler.

Et, tournant bride, il dirige son cheval vers l'entrée du château, à l'autre bout de la cour.

Raymond VI a congédié ses serviteurs pour rester seul avec Stranieri, devant le feu d'une cheminée. Il finit de lire la missive du pape que l'espion lui a transmise. Il lui jette un regard intrigué.

— C'est donc toi, Stranieri ?

— Oui, seigneur. Mais je porte parfois d'autres noms, selon le pays où je me trouve.

— Ici, comment te nommes-tu ?

— François Lestranger.

— Tu y as intérêt, plaisante le comte, car ta réputation pourrait t'y précéder.

— C'est trop d'honneur pour moi que vous le pensiez.

Les deux hommes se jaugent un moment.

— Quel dommage que tu serves une aussi mauvaise cause !

— Je sers l'Église catholique romaine, monseigneur. Il me semblait que vous étiez vous aussi à son service. Me serais-je trompé ?

Le comte a un mouvement d'agacement. Quittant brusquement son fauteuil, il va se chauffer les mains aux flammes de l'âtre.

— Tu ne sers peut-être pas une mauvaise cause, mais un mauvais maître. Sais-tu ce que contient la missive qu'il t'a chargé de me transmettre ?

— Bien sûr, monseigneur.

— Curieuse diplomatie ! Je n'ai pas, pour ma part, l'habitude d'informer mes messagers du contenu des messages qu'ils portent pour moi.

— C'est que je ne suis pas seulement chargé de porter ce message, monseigneur. Mais aussi, si vous le permettez bien sûr, de discuter avec vous de votre réponse.

— Un négociateur ! J'ai déjà Castelnau.

Stranieri se contente d'écarter les mains dans un geste d'impuissance, comme pour signifier qu'il ne fait qu'exécuter les ordres qu'on lui a donnés. Le comte le scrute encore un moment, puis se rassoit en face de lui.

— Sache bien que je n'ai rien contre toi. Et que, somme toute, je préfère discuter avec un espion qu'avec un légat.

— C'est, je crois, ce que notre Saint-Père a pensé.

Un lourd silence retombe entre les deux hommes. Raymond VI observe un moment Stranieri qui ne baisse pas les yeux.

— L'ennui est que je n'ai rien à discuter. Cette missive que tu m'apportes est tout simplement insultante. Ton Saint-Père menace une fois de plus d'exposer mon domaine en proie, si je ne tourne pas mes forces contre les hérétiques. Mais tu as pu voir comme moi qu'il y a un juste équilibre entre les deux communautés. Pourquoi mettrais-je mon pays à feu et à sang en m'attaquant à l'une d'elles, alors qu'elles sont pour le moment en paix ?

— Parce que c'est une paix provisoire qui menace à chaque instant de se briser. Et que, pour l'obtenir, vous nous avez privés de toute ressource et protégez ceux qui vilipendent la vraie religion.

— J'ai privé seulement un clergé cupide et corrompu de se vautrer dans le lucre avec l'argent de mes sujets.

— Notre pape pense que ce n'est pas à vous d'en juger ni de châtier à sa place les pasteurs égarés. Il a déjà porté condamnation contre plusieurs de ses évêques et démis certains d'entre eux de leurs fonctions.

Le comte de Toulouse balaie l'argument d'un revers de la main.

— Un coup d'épée dans l'eau ! Rien n'a changé pour autant. Ils sont aussi arrogants qu'avant. Veux-tu quelques exemples des comportements de vos envoyés ? Il y a quelques semaines, l'un d'eux s'est plu à humilier sur la grande place de Toulouse un bourgeois convaincu d'hérésie en le forçant à s'agenouiller et à faire son signe de croix avant de le faire emmener par ses hommes d'armes dans un cachot de l'abbaye de Fontfroide.

— Et vous avez, en réponse, chassé publiquement ce prélat de vos terres.

— Que pouvais-je faire d'autre ? Quelques jours plus tard, c'est au tour de ton Pierre de Castelnau de forcer à l'abjuration l'évêque cathare de Toulouse, en le surnommant « le plus grand apôtre de Satan ». Et cela, *manu militari* et sur la grande place de ma ville !

— Vous avez, en représailles, déposé tous les clercs et évêques du Toulousain, en les accusant d'acheter leurs charges avec les impôts prélevés sur leurs fidèles.

— C'était justice, là encore.

— Peut-être. Mais c'est une réponse que notre Église, qui est aussi la vôtre, ne peut tolérer.

— Qu'as-tu à me proposer, alors, puisque tu te dis négociateur ?

— Si vous refusez de prendre les armes contre vos sujets, le Saint-Père souhaite au moins que vous retiriez publiquement votre appui aux hérétiques.

— Il n'en est pas question.

Stranieri se lève et fait face au seigneur.

— Dans ce cas, je crains fort que la mise en proie de votre domaine soit rendue effective.

Furieux, Raymond VI se rue sur l'espion, le prend au collet et le soulève du sol en approchant son visage du sien jusqu'à le toucher.

— Sais-tu que, pour m'avoir parlé sur ce ton, je pourrais te faire jeter au fond d'un cul-de-basse-fosse dont tu ne sortiras plus ?

Stranieri fixe ses yeux dans ceux du comte, et, d'une voix calme, lui réplique :

— J'en ai l'habitude. Je ne crains pas la mort. J'ai déjà trop vécu pour cela. Craignez plutôt vous-même les représailles qui s'ensuivraient.

Raymond VI maintient encore quelques secondes Stranieri serré contre lui, puis il le lâche, éclate de rire et va se rasseoir dans son fauteuil.

— Tu es un drôle de personnage. On m'avait déjà prévenu sur ton compte. Je vois que tout ce qu'on m'a dit de toi est vrai. J'aime les hommes dans ton genre, qui osent répondre aux seigneurs qui les menacent.

Il lui désigne le siège en face de lui.

— Tu peux te rasseoir.

Stranieri regagne son siège et s'y installe. Le comte continue de le dévisager un moment, puis poursuit sur un ton devenu presque amical.

— Je te le redis : tu sers un bien mauvais maître. Si l'envie t'en prenait d'en changer, ma cour serait ravie de t'accueillir.

— Je vous remercie de l'honneur que vous me faites, monseigneur, mais je n'ai pas l'habitude de changer de camp au cours d'une négociation.

Le comte sourit.

— C'est bien. Penses-y pour après, alors.

— En attendant, que me chargez-vous de répondre au Saint-Père ?

— Rappelle-lui simplement que j'ai fait alliance avec le roi d'Aragon et la paix avec les Anglais. Aussi, ses menaces me semblent-elles absurdes et vaines. Avec quelles forces compterait-il les mettre à exécution ?

— Le roi de France pourrait s’y trouver intéressé.

Le sourire du comte s’élargit.

— Tu crois cela, vraiment ?

Il se penche en avant et fait signe à Stranieri d’en faire autant. Quand leurs deux visages se sont rapprochés, il poursuit, sur un ton de confiance ironique :

— J’ai rencontré récemment Philippe Auguste. Il a très mal pris le fait qu’un pape ose menacer d’exposer en proie le domaine d’un de ses vassaux. Après avoir interrogé ses conseillers, il a conclu que le Saint-Père n’avait pas le droit d’agir ainsi avant d’avoir condamné ce vassal comme hérétique. Et chacun sait ici que je ne le suis pas.

— Notre Saint-Père vous a déjà excommunié, monseigneur.

Le visage de Raymond VI frémit. Stranieri se demande s’il ne va pas de nouveau se jeter sur lui. Mais le comte fait effort pour garder son calme et y parvient.

— Quand bien même il ne lèverait pas cette excommunication et me condamnerait pour hérétique, ton maître devrait d’abord en avertir le roi de France et lui demander la permission de cette mise en proie, car je tiens mon domaine de lui et non de l’Église.

— C’est un point de droit qui mérite en effet d’être examiné, concède Stranieri.

Le comte se recule au fond de son fauteuil, d’un air satisfait. Stranieri se redresse.

— Vous refusez donc toujours, monseigneur, de retirer publiquement votre soutien aux hérétiques ?

— Toujours et résolument. Le Saint-Siège n’est pas fondé à me destituer ni à disposer de ma terre, car il n’a aucun droit sur moi ni sur elle.

— Encore une fois, monseigneur, rien ne dit qu’un tribunal vous donnerait raison sur ce point.

— J’en prends le risque. Mais ton pape devrait savoir que le droit de dépossession et d’investiture n’appartient qu’au suzerain. Son droit canonique autorise peut-être une croisade, mais le droit féodal la lui interdit.

— Je dois vous avertir que « mon maître », comme vous l’appelez, vient d’écrire une nouvelle lettre à Philippe Auguste, et qu’il m’en a communiqué les termes pour que je vous en fasse état.

— Je t’écoute.

— Je cite de mémoire : « Il faut que les sectaires soient écrasés par la vertu de votre puissance et que les malheurs de la guerre les ramènent à la vérité. »

Le comte sourit.

— Nous avons une expression pour ce genre de rodomontades, dans notre pays. Nous appelons cela des « paroles verbales ». Philippe n’a pas les moyens d’entretenir deux armées, une contre les Anglais de Jean sans Terre, l’autre contre mes Albigeois.

— Il suffirait, pour les lui donner, que notre Saint-Père réussisse à négocier une trêve séparée entre la France et l'Angleterre et que les frais de l'expédition soient assurés par un subside levé sur le clergé et les nobles.

Le comte, cette fois, éclate de rire.

— Autant attendre que les poules aient des dents ! Ton pape est sans action sur Jean sans Terre.

— Qu'en savez-vous ?

— Les espions que j'ai auprès du Saint-Siège m'ont appris qu'il se préparait à l'excommunier, comme moi.

Stranieri ne peut, cette fois, s'empêcher d'accuser le coup. Ce sont ses propres services qui sont mis en cause pour ne pas avoir découvert cette infiltration. Pris de court, il reconnaît :

— Vous êtes bien renseigné.

Le comte le considère d'un oeil amusé.

— Je n'en tire aucune gloire. Il suffit d'y mettre le prix, tu le sais aussi bien que moi.

Il se lève de son fauteuil, s'approche de Stranieri et lui tape sur l'épaule.

— Allez, remets-toi. Tu n'as pas échoué dans ta mission. Elle était simplement impossible.

Stranieri se lève à son tour.

— Je n'ai pas fini, monseigneur.

Le comte lui jette un regard irrité.

— Dépêche-toi, alors.

— Le Saint-Père m'a chargé de vous avertir qu'il ne comptait pas seulement s'adresser au roi de France, mais qu'il ferait les mêmes injonctions à tous les grands feudataires de la couronne.

— Par exemple ?

— Le duc de Bourgogne, les comtes de Bar, de Nevers et de Dreux, la comtesse de Champagne, et tous les comtes, barons, chevaliers et fidèles du royaume de France, auxquels il promettra les mêmes indulgences que pour une croisade en Terre sainte, s'ils lèvent leurs armées contre vous.

Le comte reste un moment silencieux, comme s'il évaluait le poids de la menace, puis il hausse les épaules.

— Leurs armées réunies sont de loin inférieures à mes propres forces. Brisons là. J'ai été ravi de te connaître.

Sans doute pressé de retrouver les acclamations de son peuple sur la place publique, il s'éloigne avec une dernière offre à Stranieri.

— Repense à ma proposition. Depuis la mort de mon fidèle Renaud, je manque de bons conseillers. Cela ne durera pas, l'occasion est à saisir. Il n'y a pas d'avenir à Rome.

23.

Quand Touvenel et Constance arrivent à la maison Paunac, ils constatent que ni Amaury ni Yasmina n'y sont revenus. L'angoisse saisit le chevalier lorsqu'il apprend qu'un convoyeur, à la charrette chargée de peaux de bêtes et de fourrures, a rapporté avoir aperçu dans la campagne, non loin du Bois d'Amour, une troupe de cavaliers vêtus de blanc qui semblaient se livrer à une battue. D'autant que l'homme a ajouté avoir rencontré, un peu plus loin, un jeune cavalier à la recherche d'une fille à la peau basanée.

— Il faut très vite aller sur les lieux ! s'exclame Constance. Trouve des hommes pour t'accompagner. Depuis longtemps, nous aurions dû former cette milice qu'Amaury réclamait.

Elle le pousse dehors, sans ménagement.

— Retrouve-les ! S'il leur est arrivé quelque chose de fâcheux, tu pourras t'en tenir pour responsable. Ils ont fui la maison à cause de toi, de ta rigidité et de ton intolérance.

Touvenel a réussi à convaincre Salomon, le forgeron maréchal-ferrant, et trois autres paysans de l'accompagner. Tous les autres se sont excusés en prétextant le bois à rentrer avant la pluie, leurs bêtes à mener aux pâtures, ou le grain à moudre qu'il faut porter d'urgence.

« Ce n'est pas avec mon épée, trois fourches et une masse, que je pourrais faire face aux hommes de la Confrérie Blanche », pense le chevalier en s'engageant, avec sa maigre troupe, sur le chemin du Bois d'Amour, lui à cheval, les autres à pied. Rongé par les reproches que Constance lui a adressés sur son intransigeance envers Yasmina, les dernières paroles qu'elle lui a lancées le hantent : « Quel homme es-tu donc, pour ne pas comprendre ? Tu m'avais habitué à te voir autrement. Je te croyais généreux, je m'aperçois que tu es aussi étroit d'esprit que de coeur. Au moins, fais preuve d'intelligence ! Ta fille ressemble à toutes les femmes, elle n'obéit qu'à ce que son âge lui commande. »

Ballotté au pas de son cheval, honteux de son comportement, l'esprit en tumulte, il en oublie que, derrière lui, ses compagnons, les pieds meurtris par les cailloux et les ornières du chemin, dans leurs mauvais brodequins de cuir, peinent à le suivre.

Pendant deux jours, ils explorent les environs. À la nuit, le feu de leur

bivouac éclaire leurs visages creusés par la fatigue des recherches à travers garrigues, ravines, bois de chênes verts, éboulis rocheux et raidillons sinueux. Tous ont reconnu de nombreuses traces de sabots imprimées dans le sol, aucun n'a repéré de présence humaine.

À l'aube du troisième jour, deux des quatre hommes annoncent qu'ils ne peuvent poursuivre les recherches plus longtemps et qu'ils doivent retourner à Savignac. Le troisième hésite, puis se joint à eux : on l'attend, lui aussi. Seul, Salomon serait d'accord pour assister Touvenel une journée de plus, mais à quoi bon ? Le chevalier décide de renoncer. Torturé par la disparition de sa fille – ou sa fuite – il répugne encore à s'en accuser. Accablé de doutes, assis devant le feu, la tête basse et le dos voûté, il interroge ses compagnons :

— N'ai-je pas eu raison de me fâcher ? Ce ne sont pas des choses qu'on doit faire en dehors des liens sacrés du mariage. L'auriez-vous toléré de vos filles ?

Ses compagnons se regardent sans lui répondre. Seul Salomon ose répliquer, d'un haussement d'épaules :

— Quelle différence cela fait-il, de se marier avant ou après ces choses, comme tu dis ? Que fais-tu donc toi-même avec la fille Paunac ? As-tu le sentiment de pécher ou de faire mal avec elle ? Vous n'êtes cependant pas mariés, que je sache !

Touvenel se tait, blessé par les sourires qu'il voit se dessiner sur les visages de ses compagnons.

Revenu chez les Paunac, il marche à présent nerveusement de long en large dans l'atelier, en frappant sa jambe du plat de son épée. Constance fait des manières pour le recevoir. L'une de ses ouvrières lui fait comprendre qu'il n'est plus un hôte privilégié de la maison. Elle ajoute que M. de Paunac, de passage la veille, a lui aussi donné des ordres en ce sens et que, malgré la règle d'hospitalité des « bons hommes », on se méfie dorénavant des étrangers. Particulièrement de ceux qui professent l'incroyance, et qu'on y hébergera plus facilement un vrai catholique qu'un ancien croisé passant pour renégat et intolérant.

Touvenel ne doute plus qu'on l'a mis au ban de la maison. Que va-t-il devenir, s'il est rejeté du seul lieu où sa vie a recommencé à prendre forme, près de gens qu'il a maintenant appris à connaître et qu'il estime ? Et si Constance, dont l'amour l'a ramené à la vie, le repousse définitivement ? Il sent peser cruellement sur lui le poids de ses erreurs et les ravages de son intransigeance, celle-là même qu'il reproche aux autres.

La porte de l'atelier s'ouvre enfin sur Constance. Le visage fermé, la mine affligée, sans lui adresser un mot, d'un geste autoritaire de la main comme celui qu'on adresserait à un simple valet, elle lui fait signe de la suivre. Au long des couloirs et des escaliers, il a beau la presser de questions, elle ne daigne pas lui répondre ni même lui jeter un regard. Dans la salle commune, elle lui désigne un banc et reste debout devant lui, avec une

distance évidente.

— Me diras-tu enfin ce que tu as à me dire ?

— J'ai à te parler de Yasmina, annonce-t-elle sèchement.

Touvenel se décompose.

— Tu sais où elle se trouve ? Il lui est arrivé quelque chose de fâcheux ?

— De fâcheux, certainement. Et à cause de toi.

— Un accident ?

— Tu risques de l'avoir perdue à jamais.

Il bondit de son banc, fou d'angoisse.

— Explique-toi. Parle clairement. Cesse de me torturer.

— Te rends-tu compte que le bourreau, c'est toi ? Toi qui l'as contrainte à s'enfuir ?

Silencieux, les épaules basses, le visage marqué par la peine sous le regard implacable de Constance, Touvenel écoute encore une fois la litanie de ses critiques. Elles bourdonnent autour de sa tête comme autant de blâmes furieux.

— Jamais je n'ai voulu en arriver là, murmure-t-il. Je le regrette et je m'en veux. Mais dis-moi enfin ce qui est arrivé à Yasmina.

— Elle a été prise par les hommes de la Confrérie Blanche.

Le chevalier reste muet de saisissement. Pour l'achever, Constance lui assène :

— Une Sarrasine, une infidèle, tu imagines sans doute le sort qu'ils peuvent lui réserver ?

Touvenel se redresse et crispe la main sur le pommeau de son épée.

— Les maudits ! Je saurai la retrouver. Je la sauverai. Raconte-moi tout ce que tu sais !

— Ce n'est plus la peine, tu es revenu trop tard.

À cette terrible révélation, le chevalier pousse un cri de douleur. Pris de tremblements, il ne parvient plus à se maîtriser, bat l'air de ses bras, suffoque.

— L'être que je chérissais le plus au monde ! parvient-il à prononcer dans un sanglot. Mon Dieu, pourquoi me suis-je conduit ainsi ?

Il brandit son épée au-dessus de sa tête et, tel un forcené, la frappe contre le mur de la salle. La lame rebondit et lui entaille le front, le sang coule sur son visage.

— Maudit ! Maudit ! C'est moi, le maudit ! Je ne pourrais y survivre, gémit-il en tirant sa dague de sa ceinture pour en diriger la pointe contre son cœur.

— Calme-toi ! lui ordonne Constance.

Elle lui arrache l'arme de la main, recule de plusieurs pas et s'adosse contre une des portes de la salle.

— Tu as fait enfin amende honorable, tu as reconnu ton tort, tu peux être rassuré, déclare-t-elle en ouvrant la porte sur Yasmina, qui se cachait derrière elle.

Touvenel reste hébété, comme s'il sortait d'un cauchemar. Des larmes

lui viennent aux yeux :

— Yasmina, ma fille !

— Mon père ! lui retourne-t-elle en accourant vers lui, tremblante d'émotion, et en se jetant dans ses bras.

Soupirant d'aise, il la caresse tendrement, l'embrasse sur le front, baise ses mains.

— Je croyais t'avoir perdue, murmure-t-il.

— Je pensais ne plus vouloir te revoir, croisé ! lui renvoie-t-elle avec un pauvre sourire.

Il la serre contre lui de toutes ses forces.

— Pardonne-moi, je regrette tout.

— Et moi, je te pardonne tout, père bien-aimé.

Mais Constance interrompt leurs effusions d'un ton plus rude.

— Maintenant, messire Bertrand de Touvenel, seigneur de Carrère, il faudrait quand même que tu saches.

Elle désigne l'encadrement de la porte dans lequel se dessine une silhouette.

— La vie de ta fille, tu la dois à son amoureux, mon frère Amaury. C'est lui qui lui a permis d'échapper aux cagoulés blancs. C'est lui, au péril de sa vie, qui l'a ramenée ici.

Touvenel jette un coup d'oeil au jeune homme et baisse les yeux. Constance ajoute encore à son attention :

— Et tout cela pendant que tu étais en train de me faire une scène de jalousie pour une danse !

Encore bouleversé, Touvenel s'assoit sur un petit banc et écoute les explications qu'Amaury lui donne.

Retrouvant son cheval, laissé attaché à l'orée du bois, il a talonné ses flancs et foncé au galop, debout sur les étriers, les rênes dans une main, sa dague dans l'autre. Pour libérer l'objet de son amour, il s'est senti dragon ailé, vainqueur d'un tournoi. Sa vitesse était telle qu'il est arrivé dans le dos des hommes de Gasquet avant qu'ils aient pu l'entendre. Yasmina s'est retournée. Il lui a fait un signe de tête, la dague pointée vers elle. Elle a compris, s'est arrêtée sur place et a tendu la corde qui la reliait à son garde. D'un coup sec de sa lame, Amaury a tranché le lien, sans que les deux hommes aient le temps de réagir. Yasmina, les mains encore entravées, s'est sauvée sur le chemin, a couru entre bruyères et genêts, sautant des éboulis rocheux, se glissant dans une ravine et disparaissant dans un enchevêtrement de lianes et de racines.

Amaury, dans son élan, a planté sa dague dans les reins du premier cavalier. Elle s'est enfoncée si profondément que l'homme est tombé à terre avec elle. Le jeune cathare n'avait alors plus que ses mains nues et son adresse pour contrer la charge du deuxième homme qui fonçait sur lui, l'épée au poing. D'un écart de son cheval, il a évité l'assaut et fui à travers la garrigue de toute la rapidité de sa monture. En cavalier émérite, il a distancé

rapidement le lourd cheval de son adversaire.

À l'évocation des exploits de son frère, Constance, émue, prend par la main Amaury et Yasmina et les rapproche, face à face.

— Point n'est besoin de sacrement pour ceux qui s'aiment. Embrassez-vous, mes enfants. L'amour, l'amour vrai, nous le plaçons au-dessus de tout. Il triomphe de tout. Il est la vie et le soleil. En amour, il n'y a ni crime, ni délit, ni sacrement, ni loi, car il est l'ultime signification de tout ce qui nous entoure. Ne l'as-tu donc pas compris, messire de Touvenel, pour reprocher aux autres de s'aimer ?

Amaury, comme pour appuyer ce que sa soeur vient de dire, met courtoisement un genou en terre devant Yasmina et baise la main qu'elle lui tend en déclarant :

— Aujourd'hui, je ne chanterai pas, je n'emprunterai pas les mots des troubadours. Mon coeur seul parle.

— C'est bien, mon frère, j'aime te voir ainsi, lui assure Constance en le prenant par le bras et en le relevant. Tu peux maintenant baiser celle que tu aimes.

Les deux jeunes gens, spontanément, échangent un baiser du bout des lèvres, tandis que Constance fredonne gaiement :

*Toute la joie du monde sera à vous
Si tous deux vous savez vous aimer
Et par-dessus un monde en fleurs
Dans la douce haleine du vent
Vous voyagerez sur vos souffles
D'amour vrai*

— Quant à toi, chevalier, si tu veux encore de moi comme amante, laisse ces deux jeunes gens s'aimer comme ils l'entendent.

— Seigneur, déclare fièrement Amaury à Touvenel, j'ai sorti votre fille des griffes de la Confrérie Blanche. Mais j'ai réussi plus par la ruse que par l'expérience, vous vous en doutez. Ces gens-là représentent une force qui se prépare à nous anéantir, si nous ne savons pas leur résister. Souvenez-vous que je vous ai demandé un jour de nous aider à nous battre contre eux, vous n'avez toujours pas répondu. Aujourd'hui, je vous supplie de vous prononcer : aidez-nous, monseigneur. Prenez la tête de notre troupe, soyez notre chef !

Yasmina renchérit en joignant les mains sur sa poitrine en guise de prière :

— Fais-le, père ! Au moins pour nous, qui avons lié notre destin dans ce monde qu'ils appellent « hérétique ». Avant, j'étais déjà une infidèle, et tu m'as sauvée.

Touvenel s'est relevé de son banc et tourne en rond, la tête baissée, le front plissé, les doigts de la main nerveusement agités. Il les regarde tous, l'un après l'autre, semblant chercher dans leur yeux une réponse qu'il ne trouve pas. Finalement, il se détourne, ramasse son épée, en serre le tranchant à s'en

faire saigner la paume de la main et l'ouvre pour la présenter au jeune cathare.

— Crois-tu que ce bras n'a pas déjà assez tué ? Voici le dernier sang que ma poigne aura répandu. À vous, tous ensemble, de prendre votre destin en main, je vous l'ai déjà dit, je l'ai juré sur ma conscience : je ne prendrai plus jamais la défense d'une religion pour en combattre une autre. Je me suis croisé, j'en suis revenu en vie, mais j'y ai laissé mon âme et perdu mon honneur.

Sentant qu'il ne parviendra pas à le faire revenir sur sa décision, Amaury lance comme un défi :

— Alors, j'agirai seul ! Moi, je ne veux pas perdre mon âme. Qu'importe si je dois y perdre la vie, mon honneur sera sauf.

Et, pour exorciser ses appréhensions, il raconte ce qu'il a vu dans le Bois d'Amour : la rencontre entre Pierre de Castelnau et Guillaume de Gasquet. Touvenel lui demande de rapporter ce qu'il a pu en entendre. Amaury doit avouer qu'il était trop loin pour saisir les conversations. Il reste cependant persuadé que cette entrevue avait pour but de sceller une alliance secrète entre les deux hommes.

— Tu ne peux être sûr de rien, lui fait remarquer le chevalier. Les pires catastrophes se déclenchent ainsi, à la suite de rumeurs ou de suppositions infondées.

Vexé, Amaury renchérit :

— C'est l'envoyé de Rome qui mène cette maudite sarabande, et c'est à la tête qu'il faut frapper la bête immonde.

Constance et Yasmina essaient de le raisonner, mais le jeune homme renâcle à entendre leurs arguments. Touvenel continue de s'interroger à haute voix. Malgré les préventions qu'il éprouve contre les catholiques, il a du mal à croire à une conspiration entre un intégriste hystérique et un envoyé du Saint-Siège. Il sait qu'un débat contradictoire doit prochainement se tenir à l'abbaye de Fontfroide. Quel intérêt aurait Pierre de Castelnau à le ruiner d'avance en forgeant des alliances contre-nature ?

— Irez-vous à ce débat ? lui demande Amaury.

Touvenel échange un regard interrogatif avec Constance, qui lui répond par un geste incertain.

— Si vous y allez, je veux y être aussi !

— Toi ! s'alarme Yasmina. Mais tu n'as rien à voir avec ce débat, tu n'y connais rien !

Amaury lui lance un regard furieux.

— Notre sort en dépend ! Le tien autant que le mien. Ne sommes-nous pas considérés comme des hérétiques ?

— Je t'en prie, Amaury ! implore Yasmina, en quêtant du regard l'aide de Constance.

— Yasmina a raison, ce n'est pas ton affaire.

— J'ai déjà dit que les mots peuvent être plus forts que les actes, déclare dans leur dos une voix grave.

Tous se retournent. Paunac est apparu sur le seuil de la porte. Face à son père, Amaury se fige et baisse les yeux devant ce regard noir et profond qu'il craint depuis son plus jeune âge.

— C'est moi qui conduirai la délégation qui controversera à l'abbaye de Fontfroide, explique le Parfait. Je ne veux pas qu'un jeune homme sans expérience et sans cervelle puisse compromettre notre mission par des propos mal venus ou des actes d'humeur incontrôlables. Tu ne viendras donc pas avec nous.

Amaury relève la tête.

— Père, combien de temps continuerons-nous à disputer avec des gens qui ne veulent rien entendre et ne parlent que d'excommunication ?

Paunac pointe un index menaçant vers son fils.

— Suffit ! Je te vois toujours enflammé par tes sentiments. Tu as le droit de défendre une cause parce qu'elle te paraît juste, mais tu dois savoir mesurer qu'une autre cause peut le paraître aussi aux yeux de ceux qui sont tes adversaires. C'est ainsi seulement que les hommes arrivent à vivre ensemble. Tout dans l'existence comme dans les idées n'est pas aussi tranché que tu le crois. Apprends qu'il y a du bien dans le mal et du mal dans le bien, et comprends au moins que si nous voulons faire triompher notre religion, il faut que nous restions exempts de tout reproche d'intolérance.

Après un court instant d'hésitation, Amaury voit que tous le regardent fixement et attendent une réaction de sa part. La gorge nouée, les poings crispés, il finit par admettre :

— Je reconnais ma tendance à l'emportement, père. Je vous promets de ne rien faire qui puisse compromettre cette dispute de Fontfroide.

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé. Je ne veux simplement pas que tu y ailles.

Amaury peine à prononcer les mots qu'attend son père. Il y parvient, finalement.

— C'est bon, père. Je vous assure que je n'irai pas.

— Bien, Amaury. Me voici rassuré, se radoucit Paunac en posant une main affectueuse sur son épaule.

— Cependant..., ose Amaury.

— Quoi, encore ?

— Si la dispute de Fontfroide se terminait en notre défaveur ? À cause d'une étrange procédure, comme à la chapelle du vallon d'Arques.

— Cela ne se produira pas, tranche Paunac. Nous n'accepterons plus de nous plier à des rites magiques, sans doute inspirés par le Démon. En restant seulement dans la dispute, l'Église de Rome sera cette fois forcée de reconnaître la justesse de nos arguments. Ainsi, comtes, vicomtes et seigneurs du Languedoc seront-ils obligés de défendre notre cause, de nous protéger et de faire respecter notre foi.

Amaury baisse de nouveau la tête, mais serre un peu plus fort les poings, persuadé que ces maudits catholiques trouveront encore un moyen pour faire

échouer la controverse, et que les légats, les cagoulés de la Confrérie Blanche et tous les autres suppôts de l'Église de Rome continueront à les poursuivre de leur haine.

24.

Quel effet cela fait-il, de se retrouver vêtu d'une robe de bure, le visage caché sous un capuchon de moine, une dague dissimulée entre ses plis ? Aucun, à part que le tissu rêche de ce froc le gratte nettement plus que le drap fin de sa tunique de croisé. S'être déguisé ainsi lui procure un certain amusement, à présent qu'il se sent devenu incroyant. Il serre dans sa main la broche d'Esclarmonde, pendue à la place du crucifix de bois qu'il devrait porter autour du cou. Il chemine par un vent terrible, bâton de pèlerin à la main, coquille de saint Jacques accrochée à sa robe, sur l'un des sentiers qui mènent à l'abbaye de Fontfroide.

Il est parti avant l'aube, en compagnie de Lestranger venu le rechercher. Il n'a dit à personne qu'il partait avec lui au débat organisé par Castelnau. De toute façon, il préfère que nul ne sache la raison pour laquelle il a changé d'avis. Il fait à présent une confiance aveugle à ce mystérieux homme, arrivé dans sa vie comme un envoyé du destin, pour lui faire accomplir jusqu'au bout le dessein qu'il s'est fixé : venger sa chère Esclarmonde des outrages qu'elle a subis. Quelle que soit sa véritable identité, ce Lestranger ne lui a-t-il pas déjà permis d'accomplir la moitié de sa mission en l'amenant jusqu'à l'écuyer Godefroy ? Quand il l'a vu ressurgir deux jours plus tôt à Savignac avec son luth et son chapeau orné de médailles, il a compris qu'il avait trouvé le moyen de le mettre en face de Guillaume de Gasquet. En face et seul à seul.

Touvenel frémit d'impatience à la pensée que le seigneur de Puech se verra mourir de sa main et sera obligé de le regarder droit dans les yeux en quittant ce monde. Mais, quoi qu'il lui arrive à présent, il s'est juré que cet homme sera le dernier qu'il tuera. Plus jamais ensuite il ne touchera aucune arme, comme il l'a dit à Amaury. Si le soi-disant troubadour a voulu quitter la maison Paunac très tôt le matin et en toute discrétion, c'est pour que personne ne les voie déguisés ainsi. Bien que cathares, les Paunac n'ont jamais d'état d'âme à confectionner des vêtements pour les religieux catholiques qui le leur demandent. Il leur a donc été facile de puiser dans les réserves de l'atelier et d'y trouver deux robes de moines à leur taille.

Le troubadour mène la marche à travers un fouillis de chênes verts rabougris, de genévriers et d'ajoncs, tout en frappant à chaque pas le sol de son bâton de pèlerin pour écarter les vipères, nombreuses dans ces endroits arides et rocailleux. Sur le plateau désert, balayé par la tramontane et où rien

de bon ne pousse, il encourage Touvenel à presser le pas, de peur de se voir refuser l'entrée de l'abbaye à cause de l'affluence. Car une telle controverse, dans un lieu aussi prestigieux, ne manquera pas de réunir autant de personnages importants que de gens du peuple.

Mais leur allure est ralentie à un coude du sentier par un obstacle imprévu : une vieille femme à genoux pleure auprès d'un homme allongé sur le dos. D'une besace à son côté dépassent des touffes d'herbes médicinales. Stranieri aperçoit tout de suite la morsure encore saignante et l'enflure bleue sur le bras nu de l'homme.

— C'est arrivé quand il a plongé sa main sous les buissons pour récupérer une bouillée de thym, se lamente la paysanne. J'ai aperçu le serpent, il l'a mordu.

— Avez-vous marché depuis l'accident ? s'enquiert Stranieri en se penchant sur le braconnier, pour l'ausculter.

— Oui. Nous avons couru.

— Voilà justement ce qu'il ne fallait pas !

Il tâte le poignet de l'homme, pose son oreille sur sa poitrine, écoute son souffle, palpe son torse, exerce quelques pressions dessus pour tenter de rétablir le rythme cardiaque, mais l'homme a beau respirer encore faiblement, il ne réagit plus. Stranieri examine son oeil et diagnostique :

— Je ne peux rien faire. Il aurait fallu sucer la plaie à temps, aspirer le venin et le recracher.

Visage contre visage, il demande à l'homme dont le souffle est devenu presque imperceptible :

— Bougre, je ne veux pas te mentir ! Tu vas trépasser, l'au-delà t'attend. Recommande ton âme à Dieu.

L'homme se fend d'un mince sourire avant de murmurer :

— Enfin !

Stranieri sort son crucifix de buis de sous sa robe et le lui présente.

— Veux-tu embrasser l'image du Christ ?

Dans un soubresaut, hagard, le paysan découvre le moine, son capuchon et sa robe de bure. Il repousse la croix avec horreur et détourne la tête : un prêtre de l'Église corrompue ne pourrait sauver son âme, encore moins cette image d'un supplice répugnant. Il roule sur le côté, les yeux ouverts sur le vrai monde dont les Parfaits lui ont tant parlé. Avec un sourire, il s'est enfin échappé de celui-ci, dont Satan est le prince.

— J'ai été aussi impuissant à sauver son âme que sa vie ! constate Stranieri.

Il se relève avec un regard peiné sur la femme secouée de sanglots. Elle se tord les mains, en demandant à voix haute dans quelle misère elle va terminer sa vie, à son âge, à présent que son homme, son seul soutien, est parti. Bien que « bonne femme », elle n'hésite pas à appeler Jésus, Marie, Joseph et tous les saints de la religion romaine à son secours. Stranieri et Touvenel sont aussi émus l'un que l'autre de ne pouvoir soulager une telle

détresse. Ils restent un moment près d'elle, à la consoler, puis lui enjoignent d'aller au bourg voisin quérir une charrette pour emmener le corps du défunt. La femme se relève et s'éloigne, résignée, tandis que les deux hommes reprennent leur route. Quelques pas plus loin, le chevalier ne peut se retenir de demander à son compagnon :

— Qu'y a-t-il après la mort, le sais-tu ?

Stranieri lui jette un regard surpris.

— Personne ne le sait.

— Mais qu'en penses-tu, toi ?

— Que chacun est libre d'organiser à sa guise sa propre éternité.

Le vent force encore. Les deux hommes serrent leur capuchon autour de leur visage pour se protéger autant qu'ils le peuvent. Le chevalier semble toujours plongé dans un abîme de réflexions peu riantes.

— Ne sois pas si sombre ! lui dit Stranieri. Nous ne pouvions rien faire de plus pour cet homme. Et puis, d'après sa croyance, il vit à présent dans l'éternité. Pense que c'est une consolation pour lui.

— Une consolation, l'éternité ! Parfois, je me dis qu'elle doit sembler bien longue.

— Dans ce cas, adopte leur nouvelle religion. Ils croient en la réincarnation. Tu pourras revenir sous une autre forme, si cela te plaît tant de vivre sur cette terre.

Touvenel, agacé, lève les yeux au ciel avec un haussement d'épaules.

— Je ne plaisante pas, poursuit Stranieri. Nul ne connaît la vérité à ce sujet. Après tout, cette idée de réincarnation court à travers bien d'autres contrées et chez bien d'autres peuples. J'ai eu l'occasion de le constater au cours des voyages que j'ai faits. Ce sont peut-être ces peuples qui sont dans le vrai. Je ne suis même pas loin de penser comme eux que la matière dont nous sommes faits circule depuis toujours, avant et après notre mort. Qu'elle se compose, se décompose et se recompose sans fin en se créant chaque fois sous d'autres formes. Pourquoi n'aurions-nous pas été tour à tour homme ou femme, poisson ou cheval, herbe ou arbre ? Il est déjà si étrange d'être né une fois, pourquoi ne le serions-nous pas deux, trois, ou même plusieurs ?

— Notre matière visible, peut-être, mais notre âme ?

— Notre âme ?

Stranieri jette un coup d'oeil sur Touvenel, hésitant à prolonger sa pensée, puis renonce soudain et se contente de remarquer :

— Il y a notre âme, bien sûr. Mais sait-on de quoi elle est faite ?

Touvenel lui adresse un regard étonné. Les deux hommes poursuivent leur marche contre le vent de plus en plus violent qui plaque leur robe contre leur corps. Le chevalier est obligé de crier pour se faire entendre :

— Tu aimerais te réincarner, toi ?

— Peut-être.

— En quoi ?

— Si je revenais après ma mort, j'aimerais n'être personne.

Le vent soulève des nuages de poussière, balaie devant lui des broussailles ou des rameaux arrachés aux arbres, plie au sol la végétation buissonneuse. Apercevant un bosquet un peu plus loin, ils courent s'y abriter. Parvenus derrière les épais branchages, les deux hommes se frottent les bras et le corps pour se réchauffer. Touvenel reprend :

— N'est-ce pas déjà réalisé ?

— Quoi donc ?

— Ton désir de n'être personne ?

— Pourquoi dis-tu cela ?

— N'es-tu pas déjà tout le monde et personne ? Un troubadour, un moine, et quoi d'autre encore ?

Stranieri ne répond rien, Touvenel le saisit par le bras, l'oblige à le regarder et insiste :

— Je te le demande sérieusement, à présent : qui es-tu ?

Tous deux se fixent, les yeux dans les yeux. Touvenel lâche le bras de Stranieri et s'écrie, comme saisi d'effroi :

— Tu me fais l'effet d'un diable. Serais-tu son envoyé ?

Sans lui répondre, Stranieri pointe son bâton de pèlerin vers une petite bâtisse rustique et blanche surmontée d'une croix, à quelques dizaines de pas, en contrebas d'un sentier.

— Allons nous abriter un moment dans cette chapelle.

— Il n'y fera guère plus chaud.

— Sans doute, mais nous y serons au moins à l'abri du vent.

Et, sans attendre sa réponse, il descend en courant vers l'abri. Touvenel se résigne à courir derrière lui pour le rejoindre.

Forçant une porte branlante, les deux hommes se faufilent à l'intérieur de la chapelle. Ils y tombent en arrêt devant une danse macabre fraîchement peinte sur l'abside, ornée d'un Christ en croix, la tête en bas. Une volonté de blasphème, sans doute ? Touvenel frissonne et jette un coup d'oeil sur son compagnon. À sa grande surprise, il le voit se signer, s'avancer de deux pas dans la travée centrale et s'y allonger à plat ventre, les bras en croix, le visage écrasé contre le sol.

Le chevalier, un moment indécis, finit par s'approcher de lui. Il l'entend murmurer une prière :

— Seigneur ! J'ai choisi de vivre dans une semi-clarté, une semi-veille, en dehors de ta passion. J'ai mal vécu, je ne suis que la continuation de rien. Éclaire-moi ! Parle-moi ! Ah ! comme j'aimerais croire en Toi ! Fais-moi un signe, rien qu'un signe !

Un long silence s'ensuit. Touvenel regarde le moine troubadour se redresser, se mettre à genoux et scruter les images peintes sur le mur de la chapelle, comme pour y chercher le signe qu'il attend, une lumière surgie de ses ténèbres intérieures et qui pourrait le reconforter. Mais la fresque ne lui renvoie que les grimaces agressives des personnages de la danse macabre. Le chevalier croit presque entendre leurs os s'entrechoquer. À son tour, il

s'agenouille près de son compagnon et murmure :

— Seigneur, je suis un misérable, comme lui ! Combien de forfaits ai-je commis en ton nom pour assurer ta pérennité ? J'aimerais croire en Toi, Seigneur, mais fais-moi un signe, à moi aussi, pour me dire que je ne me trompe pas. Veux-tu que j'expie, que je souffre, pour qu'enfin je puisse avoir un mot, une consolation de Toi ?

Il ferme les yeux, saisit son bâton de pèlerin et s'en frappe le dos et les épaules, en répétant :

— Je souffre, Seigneur ! Cela Te plaît-il mieux ? Je me mortifie en ton nom. Tiens ! Tiens, et tiens ! Alors, un signe, s'il te plaît ! Rien qu'un signe, que je puisse au moins croire en Toi !

La main de Stranieri retient ses coups. Il rouvre les yeux. Son compagnon lui arrache son bâton et lui hurle, jusqu'à le toucher de son visage décomposé par la fureur :

— Il ne t'entend pas. Il ne nous entend pas. Il n'entend rien. Tu l'as dit toi-même à l'ermite, l'autre jour : il est sourd. Est-ce que tu vas comprendre, enfin ?

Ils sont venus de Carcassonne et de Béziers, de l'Albigeois et des Causses, de Narbonne et de Provence. Ils ont gravi les coteaux, traversé les garrigues et les forêts de chênes verts. Ils ont fait halte dans des grottes, longé les berges des torrents, franchi les gués à pied. Ils se sont pressés sur les bacs des passeurs, ils ont dormi dans des chapelles, des abris de bergers en pierres sèches ou sous des chênaies. Ils ont tremblé de froid le jour sur des plaines désolées battues par le vent, grelotté la nuit au fond de forêts qui ne les protégeaient pas.

Ils s'échelonnent maintenant en de longues files qui convergent vers le creux d'un vallon, peuplé de sombres cyprès : le site de l'abbaye de Fontfroide, la demeure de Pierre de Castelnau, le légat du pape. Nobles, paysans, bourgeois, clercs, moines en robes de bure, « bons hommes » en vestes de gros drap, Parfaits vêtus de noir ou prédicateurs cisterciens, ils ont quitté leurs champs, leurs castrums, leurs échoppes, leurs cloîtres ou leurs ateliers. Cette foule bigarrée, recueillie et silencieuse, alertée depuis plusieurs jours par des hérauts, de bourg en village et de champs en ville, s'est mise en marche pour assister à ce qui lui paraît de la plus haute importance : la dernière grande dispute entre les représentants de l'Église de Rome et de celle des cathares, un événement qui, à coup sûr, décidera du sort et de l'avenir de l'Occitanie. Tous, convaincus ou incertains, croyants ou incrédules, ont voulu se rendre sur place pour entendre les arguments des contradicteurs ou choisir leur camp.

— Pressons-nous ! commande Stranieri à Touvenel en lui montrant en dessous d'eux une suite de moines en robe écrue qui s'allonge de plus en plus. Mêlons-nous à ce groupe de cisterciens, ils savent toujours trouver la bonne place, au premier rang.

Touvenel le retient à nouveau par le bras.

— C'est dans cette foule que tu prétends pouvoir me faire rencontrer seul à seul celui dont je veux me venger ?

— Dans cette foule, oui. Je te le ferai rencontrer à l'écart de tous, et c'est précisément la présence de cette foule qui te protégera.

Touvenel demeure un moment perplexe.

— Explique-moi. Je ne comprends pas.

— Je ne peux rien t'expliquer pour l'instant. Ta hâte risquerait de tout compromettre. Il faut que tu me fasses confiance et que tu te laisses guider par moi. T'ai-je trompé, quand je t'ai amené une première fois à l'ermite Godefroy ?

Le chevalier se résigne à ne pas en savoir davantage et reprend sa route sans poser plus de questions.

Le débat qui doit avoir lieu importe peu à Stranieri. Ce qu'il veut, c'est retrouver au plus vite Yong, resté auprès de Guillaume de Gasquet, et éviter que la bombe qu'on lui a imposé de fabriquer ne provoque les dégâts espérés. En passant les lourdes portes ouvertes de l'abbaye, Touvenel et lui aperçoivent le seigneur de Puech sur son cheval, entouré de quatre de ses hommes d'armes, un peu à l'écart d'un groupe formé sur une tribune par l'évêque d'Osma, frère Dominique et le légat Castelnau. Stranieri fait signe à son compagnon de rabattre comme lui son capuchon sur son visage. Les nouveaux arrivants, canalisés par les moines de l'abbaye et les gardes de Castelnau, se dirigent vers la cour d'honneur. Touvenel et Stranieri suivent le mouvement, quand un tumulte éclate derrière eux, à la hauteur du porche qu'ils viennent de franchir.

À la moue sardonique de Gasquet qui donne des ordres à l'un de ses hommes, Stranieri comprend qu'un groupe de Parfaits, conduit par Philippe de Paunac, se heurte aux rangs de moines qui veulent leur interdire le passage. « Une provocation de Gasquet pour échauffer les esprits et faire monter la tension », pense Stranieri. Des cris fusent derrière lui, on s'invective :

— Hérétiques ! Apôtres de Satan. Fils du Diable !

— menteurs ! Simoniaques ! Exploiteurs !

Parmi les cathares les plus excités, Touvenel reconnaît quelques jeunes de Savignac qui semblent prêts à en découdre avec les moines de Fontfroide. Leurs visages haineux affichent la même intolérance que lorsqu'il les a vus s'en prendre à frère Dominique. Il remarque avec soulagement qu'Amaury n'est pas parmi eux. « Il a donc tenu parole, comme il l'a promis à son père, et n'est pas venu assister au débat », pense le chevalier, soulagé et soudain plein de reconnaissance envers le jeune homme.

De loin, le moine troubadour et lui assistent, impuissants, au déchaînement des instincts les plus primaires. L'esprit de recueillement, qui avait accompagné jusque-là l'arrivée des marcheurs s'est brusquement brisé. « Bons hommes » et « bonnes femmes » huent ceux qui les empêchent

d'entrer. Les clans catholiques et cathares se mélangent en un désordre bruyant et agressif. Des instruments de musique, sortis des besaces, enrobent le tout d'un tintamarre assourdissant.

Stranieri voit Paunac, débordé, chercher à contenir la fureur de ses « bons hommes ». L'affrontement paraît inévitable. Du haut de son cheval, Guillaume de Gasquet jouit du chaos qui envahit l'abbaye. Que coule une seule goutte de sang, et tout ce qui a été préparé et organisé dans un consentement mutuel et pacifique volera en éclats ! Il pourra alors en profiter pour lancer ses hommes, et, sous prétexte de rétablir l'ordre, le glaive tranchera sans discernement dans la foule. Mais l'évêque d'Osma descend de la tribune et intervient. La foule s'écarte avec respect devant ce vieil homme à l'air si sage, qui s'appuie sur sa crosse pour atteindre les rangs des moines qui font obstacle.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi retenir ces gens ? C'est avec eux que nous allons débattre.

— Monseigneur, c'est un sacrilège de laisser pénétrer des hérétiques dans un lieu consacré. Ils ne doivent pas entrer ici avant d'avoir au moins baisé la croix de Notre-Seigneur.

— S'il ne s'agit que de cela, raille l'évêque, je vais invoquer la permission exceptionnelle de Notre-Seigneur pour ces « Bons Hommes ».

De la volute dorée de sa crosse, il décrit une croix dans le ciel, vers le groupe des cathares. Puis, avec une politesse appuyée, il incline la tête vers Paunac et ses Parfaits, les invitant à pénétrer dans la cour d'honneur. Marchant de conserve avec frère Dominique et le chef des Parfaits, sa simple intervention suffit à rompre les rangs des moines et à faire une escorte aux responsables cathares jusqu'au bâtiment des convers, où les attend la délégation des débatteurs catholiques. Stranieri et Touvenel en profitent pour se glisser dans le flot des moines derrière le légat Castelnau, passé devant eux sans les avoir remarqués.

Dans la grande salle débarrassée des rouets, des tours de potiers, des pièces de bois et des outils de menuisiers, ont été dressées deux rangées d'écritoires garnies d'encriers, de plumes d'oie et de feuilles de parchemin. Les scribes des catholiques et des cathares pourront y rédiger leurs argumentations. La dispute oratoire aura lieu à l'extérieur, dans la grande cour plus propice à recevoir la foule des auditeurs que la trop exigüe salle capitulaire. Une conversation s'engage entre Paunac, l'évêque d'Osma, frère Dominique et un autre Parfait. Paunac propose qu'aujourd'hui la controverse soit axée sur le thème du dualisme, un thème aussitôt repoussé par l'évêque d'Osma.

— C'est vous, cathares, qui croyez à l'existence de deux créateurs, l'un invisible que vous appelez le dieu *benignus*, l'autre visible que vous nommez dieu *malignus*. Nous ne pouvons pas commencer une discussion par ce que nous, catholiques, considérons comme un blasphème.

— Qu'appellez-vous un « blasphème » ? fait mine de s'étonner Philippe de Paunac.

— Le fait d'attribuer à un dieu malin l'Ancien Testament et de le rejeter entièrement en déclarant damné son auteur.

— L'auteur de l'Ancien Testament affirme que le Créateur aurait dit aux premiers êtres : « Le jour où vous mangerez du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, vous serez frappés de mort. » Et il est de fait établi qu'après avoir mangé du fruit ils ne moururent pas, mais furent au contraire à l'origine de l'humanité. Tout est ainsi, dans ces Écritures que vous dites saintes !

— Allons, je vous en prie, messire de Paunac ! l'interrompt l'évêque. Je ne vous reconnais pas là. Si un débat entre nous doit s'installer, il ne peut pas commencer par des invectives et un refus de respecter ce en quoi croient ses adversaires.

Après s'être écartés pour se concerter à voix basse, chacun avec ses partisans, les deux hommes reviennent l'un vers l'autre et l'évêque d'Osma reprend la parole :

— Il serait sage de commencer par débattre de ce qui prête le moins à conflit entre nous : l'enseignement des Évangiles et le recours à la violence face au mal, par exemple. Seriez-vous d'accord ?

Paunac se tourne interrogativement vers les trois Parfaits qui l'entourent. Ils échangent un regard, puis hochent la tête en signe de consentement.

— C'est adopté, répond-il à l'évêque d'Osma.

— Que chacune de nos parties développe ses arguments en Écritures, propose l'évêque. Nous en débattons en cour commune devant le peuple, les clercs et les diacres, lorsque cela sera fait.

— Pourquoi ne pas entamer tout de suite la controverse ? réplique Paunac. Nos arguments sont depuis longtemps assez affûtés, et nous n'avons nul besoin de les écrire.

L'évêque médite un instant, puis réplique :

— Respectons les modalités de la dispute, nous les avons mises au point ensemble. La parole est souvent mauvaise conseillère. Il est plus sage de commencer par écrire nos arguments. Cela permet toujours de mieux modérer ses expressions.

Paunac riposte :

— Je vous préviens tout de suite que tout doit se faire loyalement par la parole. Nous n'accepterons pas qu'il y ait encore une épreuve du feu, comme au vallon d'Arques, pour nous départager.

Dans un coin de la salle où se met en place le protocole qui réglera la journée, Stranieri et Touvenel observent le seigneur Guillaume de Gasquet. S'il a suivi jusque-là la discussion entre Paunac et d'Osma, il s'esquive à présent par une petite porte latérale. Stranieri entraîne aussitôt derrière lui le chevalier à travers un dédale de couloirs, de paliers et d'escaliers qui les fait déboucher sur un jardin herbu, d'un carré parfait, bordé de galeries voûtées

d'ogives. Touvenel, la main sur la poignée de sa dague dans les plis de sa robe, se désole :

— Nous l'avons perdu !

— Tais-toi ! lui enjoint Stranieri, tout bas. Je sais ce que je fais. Regarde plutôt à ta gauche.

Tout près d'eux, des moines passent un angle du cloître et considèrent avec un soupçon de méfiance ces deux nouveaux venus. Stranieri fait mine d'admirer les entrelacs finement ciselés en feuilles d'acanthé d'un chapiteau de colonne et oblige Touvenel à détourner le visage en regardant dans cette direction. Le groupe de moines les croise en les saluant poliment. Stranieri leur répond par quelques mots de latin, puis, dès qu'ils ont disparu, entraîne Touvenel jusqu'à une autre porte. Avant de la passer, il lui recommande :

— Reste ici, je dois me débrouiller seul. Ces édifices cisterciens sont tous bâtis sur le même plan, et je suis déjà venu ici. Dès que j'aurai retrouvé Gasquet, je reviendrai te chercher.

— Comment peux-tu être sûr qu'il sera seul ?

— Parce que je ferai en sorte qu'il en soit ainsi. Tu m'as déjà vu avec lui, tu sais donc qu'il me connaît. Il a confiance en moi. Je lui dirai qu'un traître aux cathares veut lui confier un secret contre une belle récompense, et qu'il a besoin pour cela de se trouver seul avec lui. Il me croira.

Touvenel considère Stranieri d'un air méfiant.

— Il a confiance en toi ! Encore une fois, qui es-tu ?

Stranieri lui sourit.

— Une sorte de diable, tu n'avais pas tout à fait tort tout à l'heure.

Touvenel le retient par le bras.

— Sérieusement.

Stranieri se dégage avec agacement.

— Sérieusement.

— Explique-toi.

— Je n'ai pas le temps. Attends mon retour. Tourne autour du cloître en faisant mine d'être absorbé dans tes prières, pour qu'on ne te pose pas de questions, commande-t-il avant de disparaître sans laisser à Touvenel le temps de protester.

Baissant la tête, le chevalier se résigne à faire comme le troubadour le lui a dit : il joint ses mains et commence à déambuler en marmonnant entre ses dents la seule prière qu'il connaisse : un Pater. Arrivé à un angle du cloître, il découvre un étroit escalier. Malgré les directives de Stranieri, il décide d'en monter quelques marches. Arrivé à un palier, il entend une conversation à l'étage supérieur. Il monte encore quelques marches. Son sang se fige. Il a reconnu la voix de Gasquet. Il hésite, puis continue et débouche sur une terrasse. À une dizaine de mètres de lui, Gasquet, le dos tourné, donne des ordres à l'un de ses hommes, qui approuve de la tête et s'éloigne. Le seigneur est seul, à présent. Touvenel retire son capuchon et, à visage découvert, l'appelle :

— Guillaume !

Gasquet se retourne et l'aperçoit. Il paraît d'abord surpris, mais se ressaisit vite et, bien campé sur ses deux jambes, croise les bras et se force à sourire.

— Seigneur de Carrère ! Quelle surprise, de te trouver ici, sous cet habit ! Te serais-tu retiré du monde ?

Touvenel arrache de son cou le pendentif d'Esclarmonde et le brandit devant lui en avançant sur Gasquet.

— Tu reconnais ce bijou ?

— Approche, pour que je le voie mieux.

Touvenel porte son autre main sous sa robe pour se saisir de sa dague, et voit Guillaume poser l'une des siennes sur le pommeau de son épée.

— C'est un bijou d'Esclarmonde, ma femme. Celle qui m'a préféré à toi. Esclarmonde, la lumière de ma vie.

Le chevalier tire brusquement sa dague, prêt à se ruer sur son ennemi, mais il a perdu trop de temps. Deux hommes, surgis de derrière la colonnade, l'empoignent. Un troisième lui enserre le cou, en pointant une lame dans son dos. Gasquet en profite pour lui décocher un violent coup de poing dans l'oeil et un coup de pied entre les jambes. Touvenel tombe à terre, plié en deux sous l'empire de la douleur. Guillaume ordonne :

— Emmenez-le en bas ! Je lui réglerai son compte après notre affaire.

— Vite, Yong ! Vite ! Ils vont bientôt sortir de la salle des convers. En as-tu fini ?

Stranieri ne s'est pas trompé en tournant à droite, juste à la sortie du cellier et en contournant le grand logis abbatial. Il a franchi un petit passage et forcé la porte des magasins et réserves. Tout au fond, sous les voûtes basses, il savait qu'il trouverait une autre porte, à peine praticable tant elle serait étroite, qui lui donnerait accès à un réduit obscur. Là, après avoir soulevé une trappe, il a pu descendre un escalier de meunier qui lui a permis d'accéder à une étrange salle de grande dimension.

Éclairée d'en haut par des puits de lumière, elle est garnie d'écritoires et de tables à tréteaux où s'entassent des flacons, des grimoires, des pots de grès, des mortiers, des balances, des coffrets, et une grande marmite pleine d'un étrange liquide verdâtre qui bouillonne au-dessus d'un feu. Une pièce dont le père supérieur conserve jalousement la clé et où n'ont accès, pour procéder à leurs recherches et à leurs expériences secrètes, que quelques initiés. Des endroits comme celui-ci, Stranieri en a connu dans presque toutes les abbayes qu'il a pu fréquenter, en Italie, en France, en Allemagne, au Danemark ou ailleurs. C'est presque toujours là qu'il a échafaudé, à l'insu de tous, les intrigues et les conspirations les plus sophistiquées, en compagnie de personnages dont nul, à part lui, ne devait connaître l'identité.

— Alors, cette bombe, Yong ? s'impatiente Stranieri.

Le Chinois, l'air satisfait, verse deux gobelets de poudre blanche dans un

sac de cuir épais en forme de potiron. Il introduit une petite mèche dans l'ouverture du sac, le referme soigneusement avec un lacet et, par une série de gestes et de mimiques, explique comment il a procédé.

— Bravo ! s'exclame Stranieri. Je ne doutais pas que tu y arriverais. Mais es-tu bien sûr de ton mélange ? Il ne s'agit pas de faire la moindre erreur, cette fois !

Le Chinois répond par quelques signes, puis s'interrompt soudain, à un grincement de porte suivi d'un bruit de pas. Le visage de Stranieri se rembrunit : Guillaume de Gasquet vient d'entrer, en compagnie d'un homme d'armes et du baron Guiraud.

— Que faites-vous ici, monseigneur ? Vous deviez nous attendre sur la coursive.

— La chose est-elle prête ? s'enquiert Gasquet, ignorant la question de Stranieri.

Yong s'approche, le sac de cuir dans ses mains, et incline la tête en signe d'approbation.

— Et où est donc ton cathare, celui qui doit jeter cette bombe ? demande Gasquet à Stranieri en feignant l'étonnement.

— Dans le cloître, monseigneur. Je vais aller le chercher. Il doit nous rejoindre sur la coursive. Vous pouvez vous y rendre. Yong va apporter la bombe.

À un ricanement du baron Guiraud, Stranieri comprend que ce qu'il a imaginé a tourné court. Le seigneur de Puech échange un regard amusé avec son second, se tourne vers l'entrée de la salle et commande :

— Amenez-le !

Trois autres de ses hommes viennent jeter au pied de Stranieri un seigneur de Carrère suffoquant, le visage tuméfié, la poitrine ensanglantée, les mains tremblantes, les jambes agitées de sursauts.

— Il n'a rien voulu avouer, malgré les petites fantaisies que nous lui avons accordées.

Gasquet décoche un violent coup de pied dans le ventre de sa victime. Touvenel se tord de douleur. Un deuxième coup à la tempe, du baron Guiraud, le laisse inconscient.

— Faux moine, faux troubadour, faux plan, faux complice, tes stratagèmes ne m'ont pas trompé, Stranieri ! Tu me déçois ! Pour un espion aussi réputé que toi, comment pensais-tu pouvoir m'abuser avec une ruse aussi grossière : m'offrir pour prétendu comparse l'homme qui me hait le plus au monde ?

Il arrache la bombe des mains de Yong.

— Te connaissant, Stranieri, je préfère ne pas prendre de risque inutile. C'est moi qui me chargerai du travail.

Et, avec un geste du menton vers Touvenel :

— Je garde quand même ta première idée : c'est cet imbécile que je ferai passer pour responsable. Tu témoigneras que tu l'as bien vu jeter l'objet, que

je l'ai surpris et que j'ai passé sur lui ma colère. Tu auras eu toutes les peines du monde à me retenir. Rassure-toi, il ne sera plus en état de te contredire. Quand il sortira de mes mains, il aura rejoint sa femme Esclarmonde dans les flammes de l'Enfer.

Gasquet réfléchit un moment avant de désigner Yong aux hommes qui ont amené Touvenel.

— Gardez ces deux hommes. Nous les tiendrons prisonniers jusqu'à ce que le jugement de ce croisé renégat ait eu lieu. Je te laisse deviner, Stranieri, ce qui arriverait à ton assistant, s'il te prenait l'idée de me contredire devant les juges. Je le leur livrerai comme l'auteur de cet engin infernal, mais seulement après avoir pratiqué sur lui quelques petites expériences pour vérifier s'il est bien fait comme nous autres chrétiens. J'ai le goût des sciences, moi aussi, et Dieu me pardonnera volontiers les tortures que je lui aurai fait subir pour qu'il avoue ses méfaits. Même avec une peau jaune, je parie qu'il brûlera tout vif comme n'importe lequel d'entre nous quand on allumera sous lui un bon tas de fagots bien secs !

Avant de sortir de la salle avec Guiraud et l'un de ses hommes d'armes, il ajoute :

— Un croisé ami des cathares, qui se prétend le père d'une infidèle, et un faux moine à la peau couleur de soufre qui se livre à des pratiques magiques et criminelles, quel beau procès cela fera !

À peine monté l'escalier de meunier et passé la trappe, Guillaume de Gasquet, sa bombe sous le bras, fait signe à son homme d'armes.

— Suis-nous vers la coursive. Tu protégeras nos arrières.

Après avoir traversé le magasin aux réserves et le cellier, il ne leur faut guère de temps pour gravir l'escalier de la coursive. De là, surplombant l'allée qui mène de la salle des convers à la grande cour, les trois hommes peuvent apercevoir la porte par où vont bientôt sortir l'évêque d'Osma, frère Dominique et Pierre de Castelnau, suivis de Philippe de Paunac et de ses Parfaits.

— Tu barreras le passage ! commande Gasquet à son homme. Personne ne doit accéder ici, sauf mort. Toi, va chercher une lampe à huile, et apporte-la-moi, ordonne-t-il à Guiraud.

Touvenel erre de nouveau dans l'espace sombre et sans repère qui semble lui être prédestiné, quand un brusque éclat de lumière vient frapper ses yeux. Tout autour de lui, des glaives se lèvent pour s'abattre sur son cou. « Je vais payer mes tueries, expier et rejoindre le monde invisible dirigé par le Dieu *benignus*, là où m'attend Esclarmonde et où me rejoindront Yasmina et Constance. » Pourtant, entrouvrant les paupières, il constate qu'il est toujours dans la salle où l'a fait enfermer Gasquet, et que les reflets sur les tranchants des épées ne sont que ceux de flambeaux sur les armes de trois gardes assis non loin de lui. Une main est en train de lui palper le cou en cherchant le battement de son artère. C'est celle d'un homme accroupi auprès de lui. Il

reconnaît cette voix qui chuchote à ses oreilles :

— Bienvenue au royaume des vivants, chevalier ! C'est le moment ou jamais de montrer que tu mérites ta réputation de vaillance ! Sinon, tu n'en auras plus jamais l'occasion.

La conscience lui revient. Il distingue maintenant le moine troubadour, qui lui sourit et s'écarte. Il sent ses forces lui revenir. Il peut bouger, d'abord les bras, puis les jambes. Une douleur lancinante frappe ses tempes. Il porte la main à sa tête et fait effort pour se redresser. En jetant un regard autour de lui, il voit que Stranieri, à l'insu des gardes, fait un signe au petit homme jaune. Frère Yong se lève soudain et entame à leur intention une série de gestes effrénés et de mimiques alarmantes. Celui qui semble leur chef demande au moine :

— Ça veut dire quoi, ça ?

Stranieri fait mine de regarder interrogativement Yong, qui recommence les mêmes gestes paniqués en lui montrant la marmite sur le feu. Stranieri bondit sur ses pieds, l'air affolé lui aussi.

— Il dit qu'il faut éteindre le feu, sous la marmite, vite ! Le produit qui y chauffe va exploser !

— Reste à ta place ! tonne l'un des gardes. Je me méfie d'un mauvais tour, c'est moi qui vais le faire.

À peine l'homme s'est-il approché du récipient, que Yong sort une pierre noire de sa poche et la lance dans la marmite. Une épaisse fumée s'en dégage et surprend le garde, aussitôt pris de suffocations. Yong s'empare de chiffons étalés sur une table à côté de ses instruments de travail, en applique un sur son visage et les autres sur ceux de Touvenel et de Stranieri. Les trois hommes se protègent comme ils peuvent des vapeurs intolérables, tandis que les trois gardes étouffent en se tordant par terre. En pleurs, les yeux irrités, Touvenel et Yong se ruent vers la trappe de sortie, suivis par Stranieri qui subtilise en passant une arme à l'un des gardes.

— Nuages noirs au loin, promesse d'orage ! déclare Philippe de Paunac, en observant le ciel à sa sortie de la salle des convers.

L'évêque d'Osma esquisse une moue désabusée.

— Espérons que nous aurons terminé de débattre avant qu'il éclate.

Du haut de la coursive, la bombe à la main, attendant que Guiraud revienne avec la lampe à huile qui lui permettra de l'allumer, le seigneur de Puech observe le cortège des cathares et des catholiques. Il le voit s'ébranler en silence et s'avancer lentement dans sa direction, en ordre impeccable.

En tournant le coin du cloître, Stranieri, Yong et Touvenel, débarrassés des chiffons qui couvraient leur visage, aperçoivent Guiraud, une lampe à huile à la main. Il monte en boitant les marches de l'étroit escalier des coursives.

— Il va rejoindre Gasquet, souffle Stranieri à Touvenel. Rattrapons-le !

Guiraud prend soin de protéger la flamme de la lampe au creux de sa main. Gêné par son infirmité, il avance péniblement. Stranieri chuchote au chevalier :

— Il va vers la terrasse, j'en étais sûr. Gasquet y sera seul.

Touvenel, de nouveau, le retient par le bras.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais ! répond simplement Stranieri.

L'homme que Gasquet a posté pour protéger ses arrières surgit soudain devant eux dans l'escalier et leur barre le passage. Stranieri lève son épée, Touvenel la lui arrache des mains.

— À moi, ce genre de travail ! Ce n'est pas pour un moine, même faux.

Devant le danger, il a retrouvé toute sa vigueur. Il se revoit monter à l'assaut des murs de Constantinople, portant de gauche et de droite des coups de son épée, renversant ses adversaires, en abattant d'autres par des tailles de bûcheron. La rage mortelle qui l'habitait revient battre dans ses veines. L'homme de Gasquet se rue sur lui. Il l'esquive. Emporté par son élan, son agresseur se retrouve face à Stranieri. Surpris par ce moine aux mains nues qui lui adresse un sourire, il ne voit pas venir le violent coup du tranchant de la main sur sa poitrine, qui le plie en deux et l'expédie au bas de l'escalier, tête en avant. Au tour de Yong de récupérer l'homme d'un violent coup de pied sous le menton, puis de terminer la besogne d'une manchette sur la glotte. Stranieri esquisse rapidement un signe de croix en direction du mort et apprécie :

— Bien joué, Yong ! Du bon travail. Propre et silencieux.

La voie est libre. Touvenel ne les a pas attendus. Il avale déjà les marches quatre à quatre. Stranieri et Yong se jettent à sa poursuite et le rejoignent sur la terrasse. Le chevalier s'est figé en apercevant Gasquet sur la coursive, un peu plus loin : il vient d'arracher la lampe à huile des mains de Guiraud. Stranieri commente avec un rien d'ironie :

— Ne t'avais-je pas dit que je te conduirais à lui et qu'il y serait seul ? Enfin, seul ou presque. Ils sont deux, nous sommes trois. Ce n'est pas si mal.

Gasquet, qui a entendu du bruit, se retourne.

— Derrière-toi ! Garde-moi ! commande-t-il à Guiraud.

Il file vers la bombe posée un peu plus loin contre la rampe de la courtine. Touvenel attaque. Le boiteux n'a que le temps de lever son épée pour empêcher la lame du chevalier de s'abattre sur lui. L'étroitesse de la coursive empêche Yong et Stranieri de passer. Ils assistent, impuissants, au combat entre Touvenel et Guiraud. Leurs fers s'entrechoquent avec fracas. Leurs cris de fureur emplissent l'air et passent par-dessus les toits des terrasses pour parvenir jusqu'au cloître où des moines s'interrogent sur ce vacarme venu troubler leur habituelle quiétude.

Touvenel met toute sa force dans un terrible moulinet pour décoller de ses épaules la tête de son adversaire. Mais, affaibli par ce que Gasquet lui a

fait subir, son coup manque sa cible et l'entraîne contre le parapet de la courtine. Guiraud riposte en lui entamant le côté gauche. Il le fait chuter. Le chevalier roule sur le côté, agrippe les jambes du boiteux et le déséquilibre à son tour. Dans un corps à corps furieux, les deux hommes échangent coups de poing, ruades et étranglements. Par un violent sursaut, Touvenel réussit à échapper à l'emprise de Guiraud. Le baron récupère à peine son épée que le chevalier a déjà sauté sur la sienne et lui enfonce d'un coup terrible sa lame bien verticalement dans la nuque, pesant dessus rageusement de tout son poids, comme pour mettre à mort un taureau. Un flot de sang gicle au visage de Touvenel. Il contemple sa victime un court instant, puis, dégoûté, retire son arme et la jette loin de lui.

— Gasquet a disparu par là ! lui crie Stranieri.

Le passage est maintenant dégagé, mais ils n'aperçoivent plus Guillaume sur la coursive.

— Je le veux ! Il sera à moi ! À moi seul ! rugit Touvenel dans sa folie vengeresse.

Il reprend son arme et court vers le coude de la courtine. Intrigué de n'y trouver personne, il regarde de droite et de gauche, quand Gasquet sort d'une petite bretèche et lui assène un coup terrible à l'arrière du crâne. Touvenel titube. Gasquet tire sa dague et s'apprête à lui en porter un coup fatal, mais Stranieri, resté jusque-là à l'écart, pousse un cri de combat terrifiant. Il avance rapidement vers lui dans un curieux déhanchement, en effectuant des moulinets avec ses mains. Surpris, Gasquet se détourne de Touvenel. Il tire son épée contre le moine troubadour. Stranieri obligé de reculer, Gasquet en profite pour se saisir de la bombe, la mèche déjà allumée. Il jette un coup d'oeil par-dessus le parapet et s'apprête à la lancer, quand, prenant son élan avec l'énergie du désespoir, Stranieri se projette en avant en tourbillonnant sur lui-même et lui décoche un terrible coup de pied au visage.

Le choc arrive trop tard. La bombe a déjà basculé dans le vide. Stranieri se penche sur Gasquet, mort, les cervicales brisées. À peine a-t-il esquissé un signe de croix sur son corps qu'une violente déflagration secoue les alentours. Des cris d'épouvante montent de l'allée de l'abbaye. Stranieri et Yong, inquiets, se penchent par-dessus la rambarde. En bas, une terrible panique s'est emparée des rangs des catholiques et des cathares. Des hommes courent dans tous les sens, des corps sont étendus par terre. Sont-ils blessés ou morts ? Derrière l'épais nuage de fumée qui gagne les hauteurs de l'abbaye, Stranieri cherche en vain à distinguer les silhouettes de l'évêque d'Osma, de frère Dominique, de Castelnau, de Paunac et des autres débatteurs cisterciens ou cathares.

— J'espère que tu as bien composé le mélange convenu ? demande-t-il à Yong.

Le petit homme jaune sourit, très sûr de lui. Stranieri lui désigne les cadavres, sur la courtine.

— Approchons-les l'un de l'autre et plaçons leurs épées dans leurs

main, de façon qu'on puisse croire qu'ils se sont entretués.

Stranieri considère d'un air ennuyé le corps de Gasquet dont la tête aux cervicales brisées tombe bizarrement sur l'épaule.

— Je n'aime pas trop crever le corps d'un cadavre. C'est comme le tuer une deuxième fois. Mais comment faire autrement ?

Et, se saisissant de l'épée de Guiraud, il la plante droit dans le coeur du seigneur de Puech, puis la replace dans la main du baron, tandis que Yong referme les doigts de Gasquet sur le pommeau de la sienne. Touvenel, qui a repris ses esprits, s'est remis debout. Stranieri lui montre une petite porte, à l'extrémité opposée de la coursive.

— Vite ! Remets ton capuchon et sauvons-nous par là. Il y a derrière cette porte un autre escalier, qui mène directement à la cour. Nous profiterons de la confusion pour nous mêler à la foule des moines, puis nous sortirons discrètement de l'abbaye quand nous le pourrons.

Pierre de Castelnau s'est enfermé seul à seul avec Stranieri dans la cellule monacale qui lui sert à la fois de lieu de recueillement et de chambre, lorsqu'il est de passage à Fontfroide. Il scrute avec une curiosité mêlée de scepticisme le visage de Stranieri qui se tient debout en face de lui et soutient son regard avec ironie.

— Je ne suis pas plus fâché que toi d'être débarrassé de ce misérable, mais encore faudra-t-il pouvoir expliquer les raisons d'un tel carnage. Trois de ses hommes morts étouffés dans la salle d'expériences, deux autres dans l'escalier de la coursive, Guiraud et Guillaume de Gasquet qui s'entretuent ! Cela fait beaucoup de mystères à résoudre. Il est probable que nous n'éviterons pas une enquête pontificale.

Stranieri fait mine de réfléchir et suggère :

— Je pense que l'hypothèse la plus probable serait qu'il y ait eu discorde entre les deux hommes. Le baron Guiraud, criminel notoire et fanatique dangereux, a fait fabriquer par un sorcier un engin de mort pour commettre un attentat contre toi.

— Et pourquoi ici, à Fontfroide ?

— Il fallait que cela soit le plus frappant possible, il a donc choisi ce lieu et cette occasion qui rendaient le scandale public et éclatant.

— Et le seigneur de Gasquet ?

— Nous connaissons tous sa piété et son attachement à notre sainte Église ! soupire Stranieri. Il aura eu vent de ce projet et aura voulu l'en empêcher. C'est un acte saint, en quelque sorte.

— Cela ne me plaît guère, comme hypothèse. Je crains d'ailleurs qu'elle ne résiste pas à l'investigation des enquêteurs.

— Pourquoi cela ?

— À cause de la trace des blessures de Guiraud et de Gasquet. Comment Gasquet aura-t-il pu avoir le cou brisé, être tué d'un coup d'épée en plein coeur, et réussir malgré cela à faire le tour de Guiraud et à le tuer à son tour en

lui enfonçant son épée dans la nuque comme s'il plantait un pieu ?

— C'est assez curieux, en effet. Mais une enquête bien conduite pourra sans doute conclure que Gasquet avait une force hors du commun ? Ou bien que la puissance de sa foi explique ce miracle ? Oui, c'est cela : quand Guiraud l'a frappé à mort, Gasquet a hurlé en le regardant droit dans les yeux : « Alléluia ! Alléluia ! Alléluia ! » et Guiraud en a été si effrayé qu'il a tourné le dos pour s'enfuir. Alors, dans un dernier sursaut, transporté par sa profonde piété, Gasquet l'a frappé à mort. Mais ce coup était si puissant qu'il s'en est brisé la nuque.

Castelnau éclate de rire :

— Et tout cela, bien sûr, en criant : « Alléluia ! Alléluia ! Alléluia ! »

— Par exemple.

— Je comprends mieux à présent ce que tu veux dire, quand tu prétends t'être trompé de vocation. J'ai vu représenter il y a deux ans de cela une petite pièce à la gloire du Seigneur, sur le parvis de l'église Saint-Pierre de Montmartre. Elle avait été écrite par un clerc qui l'avait intitulée : « Miracle de saint Jean ». C'est cette voie-là que tu aurais dû prendre, en vérité.

— Écrire pour l'édification des foules ?

— Oui.

— Tu n'as pas tout à fait tort.

Castelnau reste un moment pensif.

— Encore une fois, l'hypothèse d'un acte saint venant de cet odieux soudard ne me plaît guère.

— J'avoue que, moi non plus, mais c'est la seule qui puisse calmer les esprits.

— Dieu nous pardonnera-t-il un tel mensonge ?

— Nous serons quittes pour célébrer une messe à la mémoire de son âme.

Le légat lève les yeux au ciel.

— Une messe pour un tel monstre !

— La paix vaut bien une messe.

— J'espère que tu ne penses pas aussi à le canoniser ?

— Notre Saint-Père n'aura pas à aller jusque-là, sourit Stranieri.

Castelnau s'interroge de nouveau :

— Et tout cela viendrait d'un projet d'attentat contre moi ? Penses-tu vraiment qu'on pourra le croire ?

— Certes, oui. Tu t'es fait assez détester dans le pays pour cela.

Castelnau décoche cette fois à Stranieri un regard moins aimable. L'espion poursuit, sans s'en soucier :

— Tu es le représentant officiel de notre Saint-Père. En accusant les cathares de ton assassinat, Guiraud pouvait penser que cela donnerait enfin au Saint-Père le motif pour déclencher la croisade qu'il souhaitait contre les hérétiques.

— N'est-ce pas un peu trop tortueux, comme raisonnement ?

— Guère plus que bien des raisonnements théologiques auxquels nous sommes habitués et que nous acceptons comme vérités consacrées.

Le légat hausse les épaules, agacé.

— Tu ne pourras donc jamais t'empêcher de blasphémer !

— Ce n'est pas un blasphème, c'est une constatation.

Castelnau se détourne et va s'isoler un instant près de la fenêtre en regardant au-dehors.

— Et leurs hommes d'armes ?

— Un affrontement entre leurs sbires. Avoue que ce ne sera pas le plus difficile à expliquer aux enquêteurs que le Saint-Père t'enverra. Et songe aussi que, de toute façon, je confirmerai ta version auprès de lui.

Le légat finit par se retourner.

— Tout de même, quelles complications tu nous as faites pour supprimer simplement deux hommes !

— Deux hommes, peut-être, mais, du même coup, toute leur organisation criminelle, la Confrérie blanche. Ce n'est pas rien, conviens-en.

— Et si ta « bombe », comme tu l'appelles, avait causé des victimes ?

— Impossible. Frère Yong avait dosé son mélange de façon à ne provoquer que de la fumée et du bruit.

Castelnau continue d'afficher un air désapprobateur.

— Je suis vraiment désolé, Pierre, mais je n'ai rien trouvé de mieux pour attirer Guillaume à l'écart. J'aurai au moins réussi à ce qu'il n'ait que le moins d'hommes de main possible autour de lui.

Castelnau esquisse soudain une grimace en portant la main à son bas-ventre.

— Ça y est, ça me reprend.

25.

*De mon haleine, j'aspire la brise
Que je sens venir de Provence
Tout ce qui vient de là-bas me plaît
Aussi, quand j'en entends dire du bien
J'écoute en souriant et pour un mot
J'en demande cent
Tel est le plaisir que j'en ai*

Stranieri se surprend à chanter cette strophe, bien qu'il ne joue plus son rôle de troubadour. Il a si souvent changé ses apparences et confondu ses personnalités qu'il lui arrive de se demander s'il est toujours moine et s'il s'appelle bien « frère Stranieri », collaborateur privilégié du Saint-Père. Il se plaît décidément de plus en plus dans cette culture occitane, qui le charme par son élégance et son originalité, son érudition et toutes les civilités dans lesquelles baignent l'oeuvre et la vie des troubadours.

Pourtant, la longue colonne de chevaliers qui soulève la poussière de la plaine de Camargue et les chants qui l'accompagnent devraient modérer sa bonne humeur :

*Grand guerre fait d'un comte un seigneur
Pour quoi me plaît bien des rois voir la pompe
Qu'ils aient besoin de pieux, cordes et pommeaux
Et soient les tentes dressées pour camper dehors
Ah ! nous rencontrer par milliers et centaines
Qu'après nous on en chante la geste
Et nous avons grande allégresse
Quand en campagne rangés
Nous voyons chevaliers et chevaux armés*

Car Raymond VI arrive en grande pompe au camp dressé sur les rives du petit bras du Rhône. Son escorte cavalière de vicomtes et de nobles venus de toute l'Occitanie avec trompes et tambours, bannières, enseignes et penons, produit grand effet. Comme à chacune de ses apparitions publiques, les populations l'acclament, l'assurent de leur amour, lui témoignent leur soutien. Devant lui, les têtes se lèvent, les poings se ferment, les femmes présentent leurs enfants à bout de bras. Partout, ses gens lui réclament aide et protection contre les exactions des intégristes de la foi, la dîme réclamée par les évêques, et toutes les vexations qu'ils considèrent comme une oppression et un viol de leurs âmes. Ils réclament surtout vengeance contre Pierre de Castelnau, le

représentant de plus en plus détesté de l'Église de Rome. Cathares ou pas, hommes ou femmes, vieillards ou enfants, tous comptent désormais sur leur seigneur pour vivre comme bon leur semble et surtout chasser les « Latins » du pays.

Au pas lent de sa monture, Raymond VI parcourt le camp afin que tous, ecclésiastiques ou paysans, clercs ou nobliaux, bourgeois ou artisans, puissent juger de sa majesté, de sa puissance et de son autorité. Devant la tente la plus vaste et la plus luxueuse, d'un geste haut de la main, il ordonne à sa troupe de s'arrêter et aux cavaliers de mettre pied à terre. « Il n'est toujours pas temps d'affronter ce seigneur ! » pense Stranieri avec un soupçon d'admiration pour ce comte qui ose ainsi défier le pape et ses envoyés. L'espion de Rome sent bien qu'à la moindre menace contre son peuple, sûr de son soutien, le comte de Toulouse n'hésitera pas à prendre les armes pour le défendre.

Au lieu de la sévère robe de moine qu'il portait un mois plus tôt à Fontfroide, Stranieri s'est plu à revêtir un riche habit ecclésiastique brodé d'or et relevé d'hermine. Ce qui doit avoir lieu ici, à Saint-Gilles, vaut bien en effet qu'il porte un costume à la hauteur de l'événement. Car c'est grâce à son entremise que Raymond VI a accepté de s'entretenir avec Pierre de Castelnau et d'autoriser une ultime controverse sur son territoire entre cathares et catholiques, avec les mêmes participants que ceux qui figuraient à l'abbaye de Fontfroide : frère Dominique et ses moines cisterciens, Philippe de Paunac et ses Parfaits. Seul l'évêque d'Osma, malade et fatigué, a quitté le Languedoc pour rentrer en Aragon.

Bertrand de Touvenel, remis de ses blessures grâce aux soins attentifs de Constance, est venu, habillé lui aussi d'un brillant costume de chevalier, en compagnie de sa dame, pour assister à cet événement qui pourrait être d'une importance capitale pour l'avenir des pays d'Oc. Yasmina a tenu à les suivre avec Amaury. Cette fois, Philippe de Paunac a laissé son fils assister à la joute oratoire, satisfait qu'il lui ait obéi la dernière fois en ne venant pas à Fontfroide et qu'il ait mis un frein à ses instincts de va-t-en-guerre.

Voyant son amant caresser nerveusement le pendentif à la pierre verte qui étincelle au soleil sur le blanc de sa tunique, Constance ne peut s'empêcher de lui demander :

— Vivras-tu toujours dans tes souvenirs, mon ami ?

Et, comme il la regarde d'un air sombre :

— Le passé est mort, c'est d'avenir qu'on va parler ici, celui du monde des vivants.

Se pressant contre lui, elle le prend par l'échancrure de son bliaud et l'attire contre elle.

— Regarde-moi plutôt, chevalier. Je suis la vie, moi ! Et, comme tous nos frères, je crois dans un monde meilleur.

Touvenel finit par lui sourire.

— Je te l'accorde, mon aimée, tu me combles de vie. Mais je sais que l'histoirese répète et je crains que tout ce qui vit soit perpétuellement

condamné à la guerre.

Il se souvient d'une déclaration du comte de Toulouse avant son départ pour la dernière croisade : « Quand je revêts mon double grand haubert, et ceins l'épée que m'a donnée mon père, la terre croule partout où je passe. Il n'est point d'ennemi, si hautain soit-il, qui ne me laisse la route ou le sentier, tant on me craint quand on entend mon pas ! » Ces paroles orgueilleuses et si sûres d'elles l'avaient séduit à l'époque. Mais, aujourd'hui, tant d'orgueil face à l'intransigeance de Castelnau ne lui laisse rien présager de bon pour cette entrevue de la dernière chance.

La foule, massée autour de la vaste estrade montée au centre du camp, suit avec attention les représentants des cathares et des catholiques, des Parfaits et des moines, pendant qu'ils s'y rassemblent en bon ordre. Un jury de cinq hommes prend place entre les deux parties. Ils sont chargés d'arbitrer les débats et de juger de la pertinence des arguments de chacun, avant de décider du vainqueur de la joute théologique. Dans un souci de clarté, afin que chacun puisse comprendre, il a été décidé que les débatteurs n'utiliseraient ni citations latines ni mots trop savants, et qu'ils parleraient en langue vulgaire.

Stranieri, au lieu d'assister au débat, se dirige vers la tente de commandement gardée par des hommes d'armes, tandis que Constance et Touvenel rejoignent les rangs des spectateurs. Yasmina, quant à elle, ne s'écarte pas d'un pouce d'Amaury, qui lui semble, malgré de nouvelles recommandations de son père, aussi agité que les jeunes gens de Savignac avec lesquels il est venu.

— Pourquoi regardes-tu cette tente ? s'étonne-t-elle.

— Parce que j'y ai vu pénétrer ce moine, qui s'est dit aussi troubadour. Je le trouve tout à coup bien somptueusement vêtu.

— Et en quoi cela te concerne-t-il ?

— Notre comte y est avec deux de ses chevaliers. C'est un signe qu'il doit se passer des choses d'importance derrière ces murs de toile, des choses qui nous concernent.

— Celles qui nous concernent, mon aimé, vont se passer ici. Il convient de les voir et de les écouter, réplique Yasmina en l'entraînant vers l'estrade.

Le plus âgé des membres du jury se place face au public, à un pas du bord de la tribune, de façon que chacun puisse le voir. Sur un signe de lui, Philippe de Paunac et frère Dominique s'avancent. Le vieil homme tend son bras droit à l'horizontale, le poing fermé sur deux brins de paille qui en dépassent. Frère Dominique et Paunac en tirent chacun un et les lui remettent. Le vieil homme les compare, puis regarde les deux débatteurs.

— Philippe de Paunac, le représentant du camp de ceux qui se nomment cathares, a tiré le plus petit. À lui donc de commencer.

— On veut voir ! crient des voix dans l'assistance.

— Pas de filouterie ! La preuve ! réclament d'autres.

Le vieux sage brandit les deux brins au-dessus de lui et les montre au public.

— À ma main dextre, la plus courte, celle de messire Philippe de Paunac. À aucun moment, je n'ai pu les mélanger.

Un murmure de déception parcourt les rangs des cathares massés derrière les Parfaits, tandis que la joie se lit sur les visages des moines du camp catholique. Tous savent que celui qui avance ses arguments en premier s'expose à la réflexion du second et à une concluante riposte. Le président reprend :

— Les deux parties ont accepté de débattre sur le thème suivant : les Évangiles autorisent-ils le recours à la violence pour extirper le Mal de notre monde ? Je rappelle aux orateurs qu'ils ne doivent pas s'éloigner du sujet choisi pour cette dispute.

Paunac ne prend qu'un instant pour consulter les Parfaits, installés sur le côté gauche, et recueillir leur assentiment. Il se campe bien droit au bord de l'estrade, le regard habité d'une certitude que tout le monde perçoit, et commence d'une voix forte :

— Aucune parole de l'Évangile de Jean ne permet à aucune Église de faire usage de la force dans les affaires de notre bas monde. Aucune, fût-ce même sous le prétexte de combattre Satan et ses leurre. La seule façon de chasser le Mal réside dans l'exemple que donnent aux hommes la vraie piété, la vertu de la parole et l'effet multiplicateur du Bien...

Un murmure d'assentiment parcourt le groupe des cathares et se propage dans le camp des catholiques. Au milieu des siens, frère Dominique, son capuchon rabattu sur la nuque, semble réfléchir. Sans jeter un regard vers ses condisciples, il remue doucement les lèvres comme s'il donnait déjà sa réponse.

— ... Certains esprits mauvais nous nomment les « Apôtres de Satan », continue Paunac. Ils condamnent notre hérésie et appellent à notre excommunication. Des dignitaires de l'Église de Rome souhaitent même lancer une guerre sainte contre nous ! Pour notre part, nous considérons toute guerre, même prétendument sainte, comme un piège que le Malin tend aux hommes pour les détacher de Dieu...

Touvenel, à ces mots, échange un sourire avec Constance. Il l'accompagne d'une délicate pression de ses doigts sur son bras et chuchote à son oreille :

— Si seulement un simple argument pouvait éviter les guerres !

Mais son estomac se serre et ses tempes se mettent à battre, lorsque Paunac ajoute :

— ... Cela, nous l'avons bien vu dans les horribles massacres de la dernière croisade !

À l'évocation du sac de Constantinople, Touvenel n'entend plus ce que dit l'orateur. Tout se mêle soudain : fracas de la bataille, corps mutilés, incendies, bains de sang. *Par Dieu ! Pour le Saint-Sépulcre ! Pour Allah ! Pour Mahomet ! Dieu le veut ! Mort aux hérétiques !* Des silhouettes passent en courant, s'agrippent et se frappent. Des corps tombent, des bouches se

tordent dans un rictus de mort. *Croisade ! Par le sang du Christ ! Pour Dieu ! Guerre ! Jetons-les au fleuve !* Il se sent perdre connaissance et s'accroche au bras de Constance. Elle se penche sur lui, l'air inquiet. Il regarde bouger les lèvres de sa bien-aimée sans parvenir à dire un mot. Il glisse vers le sol, en battant vainement l'air de ses bras. Il veut se retenir à quelque chose ou quelqu'un, mais un voile noir, tout à coup, s'abat devant ses yeux.

Quand Touvenel reprend ses esprits, il est allongé sur le sol, un peu à l'écart de la foule, la tête appuyée contre la poitrine de Constance. Elle le regarde avec inquiétude. Il essaie de lui sourire et se redresse. Combien de temps est-il resté inconscient ? Des cris, bien réels ceux-là, lui font tourner la tête vers la foule massée devant l'estrade.

— Mort aux chiens de l'hérésie !

— Sus aux Romains perfides !

— Dehors, les corrompus de la fausse religion !

Touvenel s'inquiète auprès de Constance.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un incident a interrompu les plaidoiries. Un homme est monté sur la tribune avec une massue et a voulu empêcher mon père de parler. Il a été rejeté, mais cela a provoqué ce tumulte.

À l'intérieur de la tente de commandement, Stranieri constate avec déplaisir que les négociations entre Castelnau et Raymond VI ont de nouveau tourné court. Les deux hommes se haïssent trop pour pouvoir seulement s'écouter. Les cris de discorde montant de la foule massée à l'extérieur leur parviennent à eux aussi. Excédé, le légat du pape se lève brusquement.

— Comte, ces « controverses » ne nous mènent à rien. Écoutez-les tous, dehors ! Ces disputes ne servent qu'à nous monter davantage les uns contre les autres. Il faut appeler un chat un chat. Si vous êtes catholique, vous devez condamner l'hérésie. Il n'y a pas à sortir de là.

Raymond VI se lève à son tour et fait face au prélat.

— Jamais je ne m'en prendrai à une partie de mon peuple à cause de ses croyances. C'est l'affaire de votre Église, pas la mienne.

— En tant que légat du pape, je constate donc une fois de plus votre coupable indulgence envers la fausse religion.

— Je suis un bon chrétien, vous le savez. Mais je m'efforce aussi d'être un homme tolérant.

— Quelle tolérance ? Faudrait-il que, au nom de votre tolérance, notre Église rende grâce au Diable et à ses suppôts ?

— C'est décidément plus fort que vous, ironise le comte. Votre tempérament vous pousse toujours à l'invective, au lieu de chercher à comprendre.

— Vous me répétez cela depuis que je suis sur vos terres et que j'essaie d'y ramener la vraie religion.

— Je le répète parce que vous-même ne cessez de proférer des insultes.

— Si vous m'aviez soutenu, il n'y aurait eu de ma part nulle insulte.

— Je ne le crois pas. Chaque homme a son tempérament, et le vôtre vous porte au conflit.

— Pour la dernière fois, comte, vous devez vous soumettre à l'autorité de Rome, qui parle par ma bouche.

— Me soumettre ? Et pourquoi ? Je reconnais à l'Église l'autorité spirituelle, pas la temporelle.

— Dans ce cas, je ne puis lever l'excommunication lancée contre vous. Attendez-vous aussi à ce que le pape vous juge bientôt comme hérétique, avec toutes les conséquences que cela impliquera.

Raymond VI s'étrangle de colère.

— Quelles conséquences ?

— Vous le savez aussi bien que moi.

— Je veux l'entendre de votre bouche.

— La mise en proie de votre domaine.

— Vous oseriez ?

— Le Saint-Père en a le pouvoir. S'il le décide, il me le délèguera, et je la prononcerai sans hésitation.

C'en est trop pour Raymond VI. Il saisit le légat par sa robe et l'attire violemment contre lui. Castelnau ne réagit pas. Il le laisse approcher du sien son visage furieux. Stranieri, sentant que la dispute va dégénérer en rixe, se précipite pour les séparer.

— Allons, messeigneurs ! Allons !

Les deux hommes reprennent conscience de sa présence. Raymond VI fait effort sur lui-même et lâche la robe du prélat.

— Ton intransigeance te perdra, Castelnau.

— C'est une menace, monsieur le comte ?

— Une prédiction, monsieur l'ambassadeur.

Les deux hommes s'affrontent de nouveau du regard. Raymond VI finit par hausser les épaules et par tourner le dos. Le légat jette un regard furieux à Stranieri et lui fait signe de le suivre hors de la tente.

— J'aurais dû me douter que cette tentative était vouée à l'échec, murmure-t-il. Elle n'a servi qu'à nous humilier davantage, et à travers nous, la Sainte Église.

— Notre sainte Église en a vu d'autres, elle saura s'en remettre, réplique Stranieri à voix basse.

En se retrouvant à l'extérieur, les deux hommes se figent devant le spectacle auquel ils sont confrontés. La plus grande confusion règne dans l'assistance massée autour de l'estrade. Des gardes de l'escorte de Castelnau poursuivent des jeunes cathares. Certains d'entre eux leur lancent des pierres. Stranieri aperçoit parmi eux Amaury et quelques énergumènes de Savignac. Partout, on se dispute, on s'empoigne entre catholiques et « bons hommes », sans que ni frère Dominique, ni Philippe de Paunac qui vont d'un groupe à l'autre ne parviennent à calmer les esprits.

Raymond VI sort à son tour de sa tente de commandement :

— Je ne resterai pas un instant de plus, légat ! Je n'ai rien à faire, ni à dire à un homme qui me menace et prétend me dicter la conduite de mon domaine !

Entouré de sa garde personnelle, il se dirige vers son cheval et monte en selle. Stranieri court derrière lui pour essayer de le retenir. Le comte l'arrête d'un geste.

— Toi, l'« envoyé spécial », rejoins-moi à Toulouse, si tu le veux ! Tu me parais moins borné que cet arrogant légat. Peut-être parviendras-tu à m'écouter et à faire comprendre les particularités de ce pays à Innocent III ? Auparavant, vois déjà si tu ne peux pas ramener à la raison ce butor de Castelnau. Et songe à ce que je t'ai proposé.

Tournant bride, aussi fier qu'il est venu, il repart avec son escorte, sous les acclamations des « bons hommes » et des « bonnes femmes », aussitôt suivi des vicomtes, des barons et des nobliaux qui l'accompagnaient. Ce mouvement de départ calme d'un seul coup l'exaltation de la foule et les affrontements. Malgré les bannières qui flottent au vent, les jongleurs de mots se taisent et les musiciens rangent leurs instruments. Stranieri, désappointé, revient vers Castelnau. Le légat, glacial, l'apostrophe :

— Il n'y a vraiment que toi et frère Dominique pour croire encore que ce fourbe pourra un jour se ranger à nos côtés, combattre l'hérésie et faire abjurer leur foi à ces hérétiques !

Il se dirige vers sa tente personnelle et y disparaît. Désarmé, Stranieri regagne l'enclos où frère Yong a garé leur charrette. De dépit, il ramasse une pierre et la jette au loin, puis il ôte ses riches habits, ouvre un coffre et renfile sa robe de moine.

Grâce aux exhortations de Paunac et de frère Dominique, le soir, autour du camp, les tensions se sont calmées, l'ordre est revenu. La majorité des « bons hommes » et des « bonnes femmes », conduits par leurs Parfaits, et la plupart des catholiques avec leurs moines sont repartis sur la route, à bonne distance les uns des autres pour éviter toute confrontation. Yasmina et Constance ont sermonné Amaury et sa bande. Touvenel s'est joint à elles pour essayer de convaincre le jeune homme que le temps était maintenant à la réflexion et au pardon. Qui pourrait prévoir en effet le parti auquel profiterait une explosion ? ont tenté de le persuader les deux femmes.

La lueur des flammes du foyer autour duquel ils sont tous rassemblés fait danser une expression d'anxiété sur le visage de Touvenel. Tandis que Yasmina s'affaire à touiller le ragoût de fèves, de panais et de poissons qui mijote dans une grande marmite, il considère avec inquiétude Amaury, absorbé dans ses réflexions, accroupi entre eux deux, les mains nerveusement croisées comme s'il ne faisait déjà plus partie de leur monde. Soudain, le jeune homme se lève et jette un regard vers les garçons de Savignac réunis autour d'un autre feu, un peu plus loin. Constance s'étonne :

- Où vas-tu ?
- Il faut que je leur parle. Je reviens.
- Tu ne manges pas ?
- Commencez sans moi.

Il s'éloigne. Yasmina échange un regard étonné avec Constance, qui l'encourage d'une mimique à ne pas réagir. La jeune femme darde des yeux mécontents vers son fiancé, assis près des autres jeunes. Elle revient vers sa marmite, goûte une cuillerée du ragoût et déclare qu'il est prêt.

— *Benedicite parcite nobis !*

Constance récite à mi-voix la seule prière en usage dans la religion cathare, puis coupe la miche et en distribue des tranches à Yasmina et Touvenel. Deux ombres s'insinuent entre eux.

— Nous aimerions bien partager le pain des hérétiques. Accepteriez-vous notre présence ?

Tous trois se retournent. Stranieri se tient devant eux, avec frère Yong. Sur un signe complice de Constance, les deux hommes s'assoient. Constance leur tend une tranche de pain, et leur montre la louche pour qu'ils se servent. Stranieri la prend et puise dans la marmite une portion de ragoût qu'il étend sur le pain de Yong avant d'en faire autant sur le sien.

— À en juger par ta mine, tu n'as pas réussi à faire revenir Castelnau sur son excommunication, constate le chevalier.

— Castelnau est un homme d'un autre temps. Mais je n'ai pas épuisé tous mes moyens. Demain, j'irai rejoindre le comte, à Toulouse. Il me l'a demandé et semble prêt à poursuivre des discussions.

Touvenel le dévisage, intrigué.

— Des discussions, toi ! Mais nous diras-tu enfin qui tu es ? Troubadour ? Moine ? Prêlat ? Noble ? Conseiller ? Soldat ? Tu sembles pouvoir librement parler avec tous, petits ou grands, seigneurs ou manants, nobles ou prélats. Tu raisones comme un savant, tu te bats comme un guerrier. D'où tiens-tu ces talents ? Qui te protège ?

Stranieri affiche un air modeste, l'oeil malicieux.

— Tu me surestimes grandement, chevalier. Mais je te remercie quand même pour tous ces compliments.

— Cesse de faire des mystères et réponds. Je t'ai vu aussi à l'aise avec Gasquet qu'avec Castelnau ou Raymond VI. Explique-moi comment ils peuvent te tolérer l'un et l'autre et au même moment.

— C'est que je suis sans préjugé, répond Stranieri avec un air moqueur. Vous pouvez le constater, puisque je partage votre nourriture. Cela ne veut pas dire pour autant que je sois adepte de votre religion.

— Tu l'es donc de la catholique, alors ?

— Parfois oui, parfois non. Parfois d'aucune des deux. Parfois seulement plus ou moins. Parfois des deux à la fois.

Touvenel, Constance et Yasmina échangent des regards mi-amusés, mi-agacés.

— Est-ce que tu ne te perds pas un peu, au milieu de tous tes paradoxes ? lui demande Constance.

Le regard ironique de Stranieri s'égare dans les flammes du foyer.

— Cela m'arrive, en effet. Comment l'as-tu deviné ?

— Je ne pourrais pas vivre comme cela, soupire Touvenel.

— J'ai parfois bien du mal moi-même, réplique Stranieri. Mais peut-on se perdre tout à fait, quand on est conduit par la recherche de la vérité ?

Le chevalier s'apprête à le pousser plus loin dans ses retranchements, quand une rumeur leur fait lever la tête et se retourner. Le légat Castelnau vient de sortir de sa tente et considère la foule rassemblée autour des feux. Il semble chercher quelque'un des yeux. Comme il ne le trouve pas, il appelle au hasard :

— Stranieri ! Stranieri est-il là ?

Stranieri se lève.

— Je suis là, monseigneur.

— Peux-tu me rejoindre ? J'ai à te parler.

Du cercle de jeunes qui entoure Amaury, une pierre vole soudain dans la direction du prélat. Elle rate heureusement sa cible. Castelnau, sans en paraître effrayé le moins du monde, fait face à l'obscurité :

— Voilà bien tout ce que vous savez faire ! Jeter des pierres dans le noir à vos adversaires !

D'autres cris lui répondent :

— Prélat corrompu !

— Fourbe ! Faux prêtre !

Malgré les pierres lancées dans sa direction, Castelnau reste immobile comme une statue, indifférent au danger. Ses gardes s'en mêlent et se précipitent vers les agresseurs. Des coups sont échangés. La bagarre s'étend. Castelnau est soudain atteint à l'épaule. Il titube sous le choc, mais veut se montrer bien droit pour rentrer dans sa tente. Un jeune homme armé d'un pieu se rue alors sur lui. Stranieri l'aperçoit. Il se précipite pour arrêter son geste en criant :

— Non !

Le cri fait se retourner le légat. Le pieu du jeune homme se fiche dans sa poitrine. Castelnau vacille, l'air incrédule et s'écroule dans les bras de Stranieri qui est accouru.

26.

De profundis clamavi ad te, Domine : exaudi vocem meam. Fiant aures tuae intendentes in vocem deprecationis meae...

Les torches brûlent dans la nuit, tenues à bout de bras par un double rang de gardes devant la dépouille mortelle du légat du pape revêtue de ses plus riches habits sacerdotaux or et pourpre. Il gît sur une simple planche de bois posée à même des tréteaux. Les moines noirs, porteurs de chandelles, et les membres de la suite de Castelnau, rassemblés autour du corps, psalmodient à voix basse la prière des morts.

Stranieri, un peu en retrait, la bouche crispée, est le seul à ne pas remuer les lèvres, le seul aussi à ne pas se recueillir. Il regarde sans émotion frère Dominique bénir le corps, tandis qu'un prêtre asperge d'eau bénite le cercle des récitants. Au moment où le goupillon va s'abaisser vers lui, l'espion du pape se dérobe brusquement et quitte la cérémonie mortuaire.

Plus rien ne bouge dans le camp. Catholiques ou cathares, pourchassés par les gardes, ont fui dans la nuit. Stranieri n'accorde qu'une moue de mépris au jeune assassin encordé à un poteau, étroitement encadré par quatre gardes. Malgré l'obscurité, il sent dans les yeux du jeune homme briller les lueurs d'un orgueil imbécile. « Le jour où les certitudes triomphent, l'humanité est décidément perdue sans recours », songe l'espion du pape en s'éloignant.

Toute la nuit, il erre sans but et sans espoir. Au petit jour, à sa grande surprise, il tombe sur Touvenel et Constance, tendrement enlacés près du bras du petit Rhône, savourant ce moment de bonheur avec l'innocence de jeunes amoureux. Cette vision l'émeut. Tous les mouvements de l'individu et de l'humanité ne servent-ils donc qu'à cela, au bout du compte ? Aussi longtemps que la vieillesse ne les a pas diminués jusqu'à n'être plus que des existences quasi minérales, les hommes et les femmes ne cessent de courir à la recherche d'un compagnon ou d'une compagne. À cette constatation, des larmes lui viennent presque aux yeux. Sombrierait-il dans la sensiblerie, avec l'âge, ou Platon serait-il dans le vrai, lorsqu'il raconte que Jupiter, dans les temps où les hommes étaient androgynes, irrité par leur orgueil, les aurait fendus en deux comme des soles, les obligeant à courir inlassablement après leur moitié ?

Avec leur permission, il s'assoit un instant à leur côté sur la berge et regarde le flot descendre vers la mer en songeant que chaque chose porte

décidément en elle son contraire. Ainsi, ce bras d'eau à la fois si calme et si puissant peut-il, loin du tumulte du grand fleuve, abriter l'image du bonheur, tandis qu'un désastre inévitable se prépare pour demain, que nul ne pourra désormais arrêter ? À part Dieu, peut-être ? Mais Stranieri ne croit plus qu'il existe quelque part une volonté supérieure à celle des hommes. Pourquoi continue-t-il alors à servir l'Église catholique et romaine ? Un frisson le parcourt, à l'idée que le monde est vide de Dieu. Toutes les espèces, animales, végétales, et même l'espèce humaine, seraient-elles depuis la nuit des temps livrées à elles-mêmes, seules et sans contrôle ? En lutte perpétuelle pour arracher de la griffe, de la dent ou de la pointe d'une épée, un lambeau de vie aux autres ? Même la mousse ou le lierre s'enroulent autour du chêne pour lui sucer la sève. Stranieri a déjà ressenti, en traversant de simples forêts, cette odeur de meurtre ininterrompu qui l'a toujours glacé d'effroi. Il faut un ordre, décidément, pour empêcher le chaos. Et, pour l'instant au moins, qui pourrait le mieux l'assurer qu'un pouvoir spirituel indépendant des passions humaines ? Car il est impossible de faire confiance à la sagesse des hommes, et mieux vaut encore supporter l'autorité d'une Église catholique forte et organisée, même si certains de ses membres sont corrompus, qu'accepter l'anarchie qu'entraînerait le champ libre laissé aux hérésies ou aux luttes de pouvoirs de ces grands fauves jamais repus que sont les empereurs, les rois, les seigneurs, et tous les humains en général. Il en est sûr à présent, Lotario doit penser la même chose que lui.

Il ne peut s'empêcher de parler pour lui-même :

— Innocent III ne pourra accepter le meurtre de son légat sans réagir. On accusera le comte de Toulouse de l'avoir commandité.

Touvenel et Constance l'ont entendu. Ils le regardent, interrogatifs.

— Si tu es un personnage aussi important que tu le parais, pourquoi ne le rejoins-tu pas à Toulouse, comme il te l'a proposé ? suggère le chevalier. Tu pourrais essayer de le convaincre de faire pénitence. Une contrition publique empêcherait peut-être la guerre.

Stranieri n'a pas besoin de réfléchir longtemps pour l'admettre, mais il hoche la tête :

— Il ne l'acceptera jamais. Ce serait reconnaître sa responsabilité. Non, mes amis, je crains que le meurtre de Pierre de Castelnau ne sonne pour longtemps le triomphe d'une vérité unique.

— Laquelle ? demande Constance.

— Je n'en sais rien. Espérons seulement qu'il reste encore une chance que ce ne soit pas aux armes d'en décider.

Comme Touvenel et Constance insistent encore pour une dernière tentative auprès du comte, en vantant son esprit d'ouverture et de conciliation, Stranieri prend sa décision.

— Il faut que je parte. J'ai d'autres chemins à suivre.

— Bien malin qui devinera vers où, s'amuse Constance.

— Pour l'instant, je vais retrouver mon cher Yong. Nous passerons le

Rhône avec le cortège du légat et nous le suivrons jusqu'à Beaucaire pour nous protéger des brigands et des routiers.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? répète-t-il.

Il fait mine de réfléchir, puis :

— C'est Dieu qui décidera.

Constance et Touvenel ont compris qu'ils ne sauront jamais rien de plus sur leur compagnon. Le chevalier lui donne l'accolade, et Constance l'embrasse.

— Alors, que Dieu te garde, faux moine ou faux troubadour !

Stranieri lève un doigt en l'air.

— Goûtons ces instants de paix, écoutez !

Des maigres buissons qui parsèment les rives sableuses s'échappent des trilles et des pépiements. Les chants d'oiseaux éclatent, se répondent et se multiplient. Au bord du fleuve des colonies d'aigrettes avancent élégamment sur leurs hautes pattes. Un héron prend son envol dans un long déploiement d'ailes, tandis qu'un léger vent porteur d'arômes les enveloppe de sa douceur. Tous trois ferment les yeux, à l'unisson avec une nature qui leur fait oublier un moment le monde des hommes, son bruit et sa fureur. Leurs poitrines se gonflent d'un sentiment de plénitude et la sensation d'un bonheur possible les envahit. Spontanément, de chaque côté de Constance, Touvenel et Stranieri saisissent l'une de ses mains, formant ensemble un maillon d'amitié dont ils souhaiteraient prolonger la durée indéfiniment.

Mais ce bonheur n'est que de courte durée. Un bruit sourd leur fait rouvrir les yeux. Le soleil, à peine levé au-dessus du fleuve, a perdu soudain de son éclat. Une brume jaune voile son cercle. Le grondement se rapproche, toujours plus fort et plus puissant, sans qu'ils puissent en déceler l'origine. Le sol tremble sous leurs pieds et se fendille. Un vent subit soulève des nuages de poussière. Les grains de sable cinglent leurs visages et pénètrent leurs yeux comme autant d'aiguilles. Ils se courbent, puis s'accroupissent pour résister, se perdent de vue, se retrouvent, luttent contre ce souffle maudit dont ils ne savent s'il provient de la terre ou du ciel. Leur chaînon est brisé. Leurs voix se perdent dans la colère de la nature.

Touvenel, à l'aveuglette, parvient à retrouver Constance. Il saisit son poignet et l'attire à lui. Elle se blottit contre sa poitrine. Il la protège du vent. Tous deux voient apparaître une masse sombre et compacte qui accourt vers eux au galop. Une horde de taureaux sauvages vient de passer le bras du Rhône. Les bêtes noires, puissantes et féroces, soulèvent des gerbes de terre et fracassent tout sur leur passage. Leur galop roule sur la plaine et emplit l'espace. Sous leur poids, épineux, ajoncs, bois morts, arbres et enclos sont réduits en poussière. Les animaux courent droit sur eux. Touvenel et Constance distinguent déjà leurs fronts effrayants et leurs mufles monstrueux où mousse la bave.

— Là ! le rocher !

Touvenel tire Constance à lui. Protégé avec elle dans une anfractuosité, perdu dans la tourmente de cette masse sauvage, il croit voir briller des lances au soleil. Cern  par les tourbillons de sable en tornade, au lieu des meuglements, c'est le battement des tambours qu'il entend, les accents guerriers des trompes, les voix qui clament l'appel à la guerre :

*C'est une armée merveilleuse et grande
Vingt mille chevaliers armés de toutes pièces
Deux cent mille, et bien plus, vilains et paysans
Et l'on ne compte pas les bourgeois et les clercs*

Au-delà de la furie bestiale, il distingue les gonfanons au vent, les étendards dépliés, les glaives au poing, les épées brandies. Dans le sang des bêtes qui s' cornent en se bousculant, il perçoit celui des hommes et des femmes transperc s par les armes et la croix pourpre des croisés

*Toute la gent d'Auvergne, et de loin et de près
Bourgogne, France et Limousin
Poitevins et Gascons, Rouergats et Saintongeais
Bannières hautes, en rangs serrés*

Dans le nuage de sable qui enveloppe la harde des taureaux noirs du désastre, il devine la fumée des incendies dévorant les champs et les chaumières, les maisons et les châteaux, avec, au milieu d'eux, celle des b chers allumés pour les hérétiques.

  nouveau, dans l'air immobile, le soleil brille de mille feux au-dessus de la plaine.

— Vivants ! Nous sommes vivants ! s'écrie Constance, les bras au cou de Touvenel. Regarde ! La lumière est revenue.

Le chevalier parcourt des yeux le paysage devenu celui d'une fin du monde ; haut dans le ciel, le soleil éclaire une plaine dévastée. Sols labourés, berges ou arbres, tout n'est plus que désolation. La tornade, en se calmant, a laissé place à un sinistre silence. Macul s de boue, couverts de sable, leurs mains et leur visage  gratign s jusqu'au sang, Constance et Touvenel s'étreignent longuement. Le chevalier s'écarte de Constance et cherche autour d'eux.

— Et le moine ?

Plus de trace de celui qui était encore là quelques instants plus tôt. Constance n'aperçoit au loin qu'un point qui s'éloigne vers l'horizon.

— Il nous a quittés comme il est venu, murmure Touvenel. Nous n'en saurons pas davantage sur lui.

Ses doigts se crispent machinalement sur le pendentif accro   à son cou. Sous le soleil, la pierre lui brûle la paume.

— Esclarmonde ! Elle me poursuit encore.

Constance se détourne. Le chevalier le remarque. Il n'h siste pas longtemps pour détacher le pendentif de son cou, contemple une dernière fois

la pierre et l'embrasse. S'avançant vers la berge, il lance le bijou dans l'eau redevenue calme. À sa grande surprise, malgré son poids, celui-ci ne coule pas aussitôt, mais flotte au gré du courant et se rapproche de la rive, comme s'il voulait revenir vers son possesseur. Constance plaque la paume de sa main sur les yeux de son amant et l'embrasse farouchement. Un bouillonnement se fait à la surface de l'eau. Entraîné par des tourbillons, le pendentif à la pierre de jade disparaît, ne laissant à la surface qu'un cercle de vaguelettes. Touvenel rouvre les yeux et frissonne. Un vent se lève de nouveau, l'amorce cette fois d'un mistral qui balaiera la région pendant trois, six ou neuf jours, Constance lui caresse tendrement la nuque.

— Ne tremble pas, mon aimé. Le mauvais vent est passé à côté de nous. Des vents, il en existe de toutes sortes. Celui qui rend sec et nerveux, comme celui-ci. Mais aussi le vent du plaisir, qui chauffe la moelle. Et d'autres, de grands vents en liesse, je te promets de te les faire connaître tous.

ÉPILOGUE

Deux ans plus tard, à Rome, par un matin ensoleillé et chaud du début juillet 1209, dans un scriptorium du palais du Latran, une main court sur un parchemin.

L'assassinat du légat du pape Pierre de Castelnau eut lieu en ce 14 janvier de l'an 1208. J'éprouvai une certaine peine à ce que les tourments de vessie de ce brave homme aient été réglés de manière aussi expéditive. Deux mois plus tard, notre Saint-Père Innocent III appelait à la croisade. Mais nos armées catholiques, commandées par les barons et comtes de Philippe Auguste, roi des Franciens, mirent encore plus d'une année à se constituer, et ne purent passer le Rhône qu'au mois de juin de l'an 1209. Souhaitons que, tirant les leçons du passé, elles sachent modérer les ardeurs de leurs soldats du Christ et agir contre l'hérésie avec sagesse et modération.

Stranieri trempe sa plume d'oie dans l'encrier de son écritoire et continue de tracer ses élégants caractères dans le manuscrit où il a décidé de relater ses aventures pour l'édification de ses élèves.

Tel est l'ost de la croisade, ni plus pure ni plus indigne que toute autre armée de la chrétienté, mais comme elles toutes excitée par l'aubaine qui s'offre : une conquête ordonnée et bénie par notre sainte Église de Rome. Le regret me prend à la pensée que le roi de France Philippe n'ait accepté ce que j'étais venu lui proposer que dix-huit mois plus tard. Je me serais sans doute évité bien des mensonges et des combinaisons s'il avait agréé plus tôt ma requête. Mais je n'aurais pas rencontré ce fameux chevalier, ni sa sauvageonne Berbère, ni sa charmante compagne Constance. Que vont-ils devenir, si l'affrontement devient trop sanglant ? Et moi, de quelles autres aventures notre Saint-Père voudra-t-il encore me charger, après toutes celles que j'ai déjà vécues ?

Ce que Stranieri n'eut pas le loisir d'écrire, c'est que la guerre ne dura pas deux mois tout au plus, comme le pape l'avait prédit, mais trente-cinq ans. Qu'elle ravagea les pays de Languedoc, causa des milliers de morts et détruisit tous les châteaux cathares. Montségur, le dernier d'entre eux, tomba en mars 1244. Ses deux cents défenseurs, plutôt que de renier leur foi, préférèrent se jeter tous ensemble dans le même bûcher.

*Paris, Chinon, Saint-Savinien,
juin 2006 – février 2009*